

PARIS VU PAR LES ÉCRIVAINS



anthologie

établie par Benjamin Arranger



Arcadia Éditions

PARIS
VU PAR LES
ÉCRIVAINS

anthologie

choix de textes et présentation
Benjamin Arranger

© Arcadia Éditions, 2003

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION

J'ai bien des fois rêvé d'écrire sur Paris un livre qui fût comme une grande promenade sans but où l'on ne trouve rien de ce qu'on cherche, mais bien des choses qu'on ne cherchait pas.

JULIEN GREEN

De Rutebeuf à Villon en passant par Balzac, Flaubert, Proust ou Zola, on ne compte plus les écrivains ayant fait de Paris le sujet ou le décor principal de leur œuvre. « Paris, écrit déjà Corneille au XVII^e siècle, semble à mes yeux un pays de romans » (Le Menteur). La Ville est une sorte de grande page sur laquelle s'imprime, à travers plusieurs siècles de littérature, le destin de milliers de personnages de roman : c'est le défi de Rastignac à Paris du haut du Père-Lachaise, la mort de Gavroche sur les barricades du quartier Saint-Eustache, les affres du jeune Marcel attendant Albertine sur les Champs-Élysées, etc.

Davantage qu'une anthologie littéraire sur Paris, ce livre est conçu comme une « promenade », mais une promenade d'un genre particulier ; une promenade dans les rues de la capitale où les écrivains serviraient au lecteur de guides à travers les rues bruyantes et colorées des Halles, dans les passages des alentours de l'Opéra, sur les fortifs du pourtour parisien...

Notre choix a porté sur les œuvres en prose (mémoires, journaux, récits, contes et nouvelles), et principalement sur les romans. La sélection ici proposée répond, à des critères de représentativité (respecter l'équilibre entre écrivains célèbres et moins célèbres, œuvres anciennes et contemporaines) aussi bien qu'à des critères plus subjectifs.

On y trouvera des textes « incontournables », véritablement « anthologiques », mais aussi des textes moins connus, plus secrets, voire décalés. On y trouvera des textes où Paris n'apparaît que ponctuellement, à la façon d'un personnage secondaire ; des romans auxquels Paris sert de décor, de simple toile de fond ; de grandes fresques sociales dont Paris constitue le cadre privilégié ; et des œuvres dont Paris est le cœur, la matrice et la matière mêmes.

En toute occasion – c'est-à-dire à chaque fois que la question du choix s'est faite spécialement délicate –, nous avons agi dans le souci constant de restituer de Paris une image diversifiée, qui fût à la fois pittoresque et insolite, nostalgique et moderne, poétique et réaliste, tant il est vrai que, lorsqu'on aime Paris, on aime, à l'instar de Montaigne, « jusqu'à ses verrues et ses taches » (Les Essais).

Un dernier mot : les quelque 120 textes présentés dans ce livre sont classés par arrondissement. Le découpage administratif, néanmoins, ne recoupe pas totalement la géographie affective. Eugène Dabit : « Divisions administratives qui tiennent aussi peu de place dans la réalité que de mon esprit » (Faubourgs de Paris). À ceux qu'un tel principe d'organisation gênerait dans leur désir de flânerie et qui préféreront s'attacher, au cours de leurs pérégrinations, à tel ou tel motif (un écrivain, une rue, un thème, une œuvre) sont destinés, en fin d'ouvrage, un index des personnes, un index des lieux et un index thématique, qui sont autant de chemins de traverse, d'itinéraires « bis », pour entrer dans le livre, ainsi qu'une bibliographie sélective des littératures parisiennes, qui permettra à ceux qui le souhaitent de prolonger le voyage. Chaque texte, enfin, est précédé d'une courte notice historique, biographique ou à caractère anecdotique, visant à baliser le parcours du lecteur.

Bonne promenade.

OceanofPDF.com

LE PREMIER ARRONDISSEMENT

Le premier arrondissement de Paris est le plus petit de la famille ; mais il en est le cœur, il constitue le noyau de l'incomparable fruit. Il en est à la fois l'œil, le ventre et le passé.

LÉON-PAUL FARGUE

« Chaque pierre, ici, racontait l'histoire de France... »
Le Palais-Royal

En 1904, Stefan Zweig revient à Paris cinq ans après un premier séjour dans une ville dont le rayonnement culturel, en ce début de xx^e siècle, est inentamé. À la recherche d'un endroit où « planter sa tente », le visiteur se livre à un tour d'horizon. « Trop international, trop peu parisien » à son goût, le Quartier Latin de ses vingt ans ne l'attire plus. Le Paris élégant et cosmopolite des Champs-Élysées, où « personne, à l'exception des garçons de café, ne parle français », ne lui convient pas davantage. Les environs tranquilles de Saint-Sulpice, puis l'île Saint-Louis, retiennent d'abord son attention. Mais c'est finalement dans un petit hôtel du Palais-Royal qu'il élit domicile, découvrant « en plein centre du cercle enchanté que constituait la ville la plus vivante du monde » un véritable havre de paix. L'écrivain autrichien s'en souvient dans ses Mémoires :

Comme je flânais sous les galeries du Palais-Royal, je découvris qu'une des maisons régulières construites au xviii^e siècle par le prince Philippe Égalité et qui bordent ce gigantesque carré avait déchu du rang d'élégant palais à celui de petit hôtel au confort assez sommaire. Je me fis montrer une chambre et remarquai avec ravissement que la fenêtre donnait sur les jardins du Palais-Royal, que l'on fermait à la tombée de la nuit. On n'entendait plus alors que le léger murmure de la ville, indistinct et rythmé comme le battement incessant des flots sur une côte éloignée ; les statues luisaient dans la clarté lunaire, et aux premières heures du matin le vent apportait des Halles proches un parfum épicé de légumes. Dans ce carré

historique du Palais-Royal avaient habité les poètes, les hommes d'État du XVIII^e, du XIX^e siècle ; de l'autre côté des jardins, en diagonale, se trouvait la maison où Victor Hugo et Balzac avaient si souvent gravi les cent marches étroites conduisant à la mansarde de Marceline Desbordes-Valmore, la poétesse que j'aimais tant ; là brillait d'un éclat marmoréen l'endroit d'où Camille Desmoulins avait appelé le peuple à prendre d'assaut la Bastille, plus loin se trouvait le passage couvert où le pauvre petit lieutenant Bonaparte s'était cherché une protectrice parmi les promeneuses d'assez petite vertu. Chaque pierre, ici, racontait l'histoire de la France ; en outre, la Bibliothèque nationale où je passais mes matinées n'était qu'à une rue de là, et le musée du Louvre était lui aussi tout près, avec ses tableaux, ainsi que les Boulevards avec leur torrent humain. Je me trouvais enfin à l'endroit où j'avais rêvé de venir, en ces lieux où depuis des siècles battait en mesure le cœur brûlant de la France, au centre même de Paris. Je me souviens qu'un jour André Gide me rendit visite et que, s'étonnant de ce silence en plein cœur de la capitale, il me déclara : « C'est par des étrangers qu'il faut que nous nous fassions montrer les plus beaux endroits de notre propre ville. » Et réellement, je n'aurais rien pu trouver de plus parisien et de plus solitaire que cette chambre studieuse et romantique en plein centre du cercle enchanté que constituait la ville la plus vivante du monde.

© Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*,
Belfond, 1982-1983

« Nous autres, habitants du Palais-Royal... »

Construit par Richelieu qui souhaite se rapprocher du roi installé au Louvre, le « Palais-Cardinal » acquiert le nom de Palais-Royal en 1643, date à laquelle Anne d'Autriche s'y installe avec le jeune Louis XIV. Foyer de l'agitation révolutionnaire à la fin du XVIII^e siècle, le palais est par la suite habité par la famille d'Orléans qui y demeure jusqu'en 1848. Peu à peu tombé dans l'oubli, il devient, à partir des années 1930, le refuge de nombreux artistes et écrivains attirés par le calme des lieux : Morand, au 26, rue de Montpensier, Cocteau, au 36, Jean Marais, l'écrivain Emmanuel Berl et sa femme, la chanteuse Mireille, le dramaturge Claude-André Puget, le peintre Christian Bérard, etc. Figure légendaire du Palais-Royal,

Colette faisait partie du lieu. « De sa fenêtre » du 9, rue de Beaujolais, en 1938, elle observe Paris occupé.

Ainsi ma concierge m'apprit qu'on dératisait Paris. Si c'est une bonne chose, ce n'est pas un joli mot. Dans mon quartier, la battue n'a fait aucun bruit. Je m'attendais à pis.

Les immeubles profonds et fragiles du Palais-Royal se prêtent à toutes les conjectures romanesques. Les lézardes inscrivent sur les murs intérieurs des arborescences de foudre, et la bonne volonté des propriétaires ne peut que prolonger, tant bien que mal, la durée d'un beau monument hâtivement, assez légèrement construit. Chose étrange, il n'y avait point de rats dans cette cité quadrangulaire, si symétriquement aménagée en cases pour la vie humaine que vous pouvez deviner, en levant la tête vers ses trois étages et demi, sous quel cintre d'entresol dort, veille Jean Cocteau, à quelle fenêtre Christian Bérard demande une belle lumière sur ses croquis, derrière quel store baissé Mireille travaillait ses chansons sur un piano à queue bleu ciel, et Paul Reboux ses romans historiques. 1939 et 1940 ont quelque peu bousculé la routine qu'aiment les artistes, ces faux bohèmes... Nous autres, habitants du Palais-Royal, nous en savons encore davantage sur nos gîtes, vus du dehors. Là, disons-nous, doit être une cheminée, jolie et séculaire ; là une pièce sans fenêtres, entaillée dans la profondeur de l'enceinte ; là une étrange cuisine cernée de vitres comme un guichet de banque... Nous imaginons que les caves mélodramatiques, qui ne soutiendraient pas un bombardement, contiennent pour le moins un bailli muré, l'issue d'un souterrain, le squelette d'un aristocrate traqué sous la Terreur...

© Colette, *De ma fenêtre*,
Librairie Arthème Fayard, 1942

Le palais du Louvre

Construit sous le règne de Philippe Auguste, le Louvre devient la résidence des rois de France en 1526 lorsque, au retour d'Italie, François I^{er} décide de s'y installer pour remercier les Parisiens de l'avoir libéré de sa captivité en payant une rançon à Charles Quint. À sa mort, en 1547, Henri II poursuit les travaux d'aménagement commandés par son

père à l'architecte Pierre Lescot. La cour des Valois, où règnent des intrigues amoureuses, sert de cadre au chef-d'œuvre de Mme de La Fayette : La Princesse de Clèves. Peu de temps après un mariage de raison, Mme de Clèves rencontre au cours d'un bal que la reine donne au Louvre un jeune gentilhomme séduisant, M. de Nemours, qui s'éprend d'elle et pour lequel elle commence à son tour à nourrir des sentiments.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisaient au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença, et comme elle dansait avec monsieur de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait, et à qui on faisait place. Madame de Clèves acheva de danser et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que monsieur de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte, qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir madame de Clèves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

Monsieur de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*,
1678

« Il les attendait devant le pavillon Mollien... »
Le musée du Louvre

Ancienne résidence royale, le Louvre devient un musée en mai 1791, date à laquelle la Convention vote la création d'un Muséum central des arts. Rebaptisé Muséum de la République, il ouvre ses portes le 10 août 1793, jour anniversaire de la chute de la royauté. C'est avec la nomination de Vivant Denon, en 1802, au poste de directeur des Musées nationaux, puis l'adoption, en 1983, du projet du Grand Louvre, inauguré le 18 novembre 1993, que le musée acquiert sa réputation actuelle. Dans L'Homme pressé (1941), de Paul Morand, Pierre Niox effectue une visite du Louvre au pas de course, en compagnie de trois jeunes femmes. L'obsession morbide de la vitesse, l'avidité de l'amateur d'art qui se jette sur les œuvres comme un enfant gourmand sur une crème glacée, la chasse effrénée au chef-d'œuvre et le mépris pour les œuvres dites mineures préfigurent les habitudes culturelles des touristes qui se pressent aujourd'hui par millions sous la pyramide de Pei.

Il les attendait devant le pavillon Mollien, dans l'endroit le plus froid de Paris. Elles l'abordèrent de front, s'affirmant de toute leur haute taille. Pierre vit s'avancer vers lui six jambes merveilleuses marchant avec une fougue et un éclat péremptoirs. Il fut ébloui, épouvanté. « Si ces filles avaient de la résolution et de la suite dans les idées, rien ne pourrait leur résister. Elles ont un abattage prodigieux. Tout pâlit quand elles chargent. »

En arrivant devant lui, la troupe des demoiselles Boisrosé se distendit et elles l'entourèrent, lui parlèrent d'une commune voix, puis bientôt séparément, chacune cherchant à l'escamoter pour son propre compte. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? « ...Mais le défaut de concentration et le manque de persévérance les perdra », ajouta-t-il pour se rassurer ; « elles resteront enfants et ne donneront jamais rien. »

Ils commencèrent par le commencement, par les insoulevables, par les cinquante tonnes, par les sphinx de granit condamnés éternellement à l'humidité du rez-de-chaussée, par les molochs de pierre, par tous les simulacres de dieux qui dans aucune galerie n'arrivent à gravir les escaliers et qui troueraient les planchers si on les logeait dans les étages. Pierre Niox et sa troupe marchaient d'un bon pas et le bruit des talons des femmes résonnait sur les dalles, faisait écho. Angélique voulut s'arrêter, disant qu'elle « adorait » ces monstres, leur solitude, leur impuissance, et qu'elle

comprenait que les amants se donnassent rendez-vous à leur ombre. Elle insista là-dessus d'un air gourmand qui surprit Pierre.

Ils passèrent en revue les dieux caducs rangés par les Beaux-Arts dans une symétrie éternelle et administrative.

— Qui a eu l'idée de collectionner tout ça ? demanda Hedwige.

— La Renaissance, la Convention et le second Empire, répondit Pierre. Le Louvre leur doit tout. Ce sont les mauvaises époques qui font les bonnes collections.

Suivi de ses trois Grâces, il arpenta la sculpture antique, traversa le moyen âge, tout en parlant beaucoup. Angélique le remerciait « de tant ajouter à ses connaissances artistiques », ce qui agaça Pierre car elle était nulle, prenant la colonne Trajan pour la colonne Vendôme, les Bols pour des Rembrandts et s'extasiant devant les moulages comme si c'étaient des originaux. Pour plaire au guide, Angélique accentuait son zèle, ne voulant pas qu'on lui fît grâce d'un dessin.

— Il y en a quarante-huit mille, dit Pierre.

Angélique prenait des airs penchés, affectait de méditer devant les chefs-d'œuvre, ce qui crispa Pierre d'autant plus qu'elle n'appelait chef-d'œuvre que ce qui était sous glace ou que ce qui se trouvait devant les banquettes. À chaque tableau, elle trouvait des ressemblances : un Franz Hais lui rappelait l'oncle Rochefflamme ; *la Foi, l'Espérance et la Charité aux pieds de Dieu*, par Guerchin, c'était elle-même et ses sœurs, autour de Mamicha.

Pierre, excédé, la sema au Guichet de l'Horloge.

Pierre préférait les deux autres sœurs, en raison de leur passivité. Il les enleva comme une belle proie et se mit à courir dans la Galerie d'Apollon. Les Vénus, les Hercules, les marbres et les bronzes, les pots et les vases essayaient de les raccrocher au passage, usant en vain leurs charmes. Pierre n'admettait pas qu'on pût aimer ce qu'il n'aimait pas. Il promenait son regard d'aigle, confiant dans son goût fulgurant, menait ses compagnes droit à l'objet rare ou parfait. Hedwige suivait, assez crispée elle aussi : d'abord parce qu'elle n'était, de la part de Pierre, l'objet d'aucune attention particulière, et ensuite parce qu'elle avait mal au pied, à cause d'un contrefort neuf. La tête lui tournait. Elle avait l'impression de tomber dans un précipice de couleurs et de drapés, dans un gouffre de cadres dorés où se tordaient des mythologies d'école.

En trois mots, Pierre expédia les petits maîtres hollandais et les Italiens mollassons, avec tout l'irrespect qui leur est dû.

— Droit aux cimes ! criait-il, et malgré le goût qu'Hedwige essaya d'avouer timidement pour les Primitifs, il l'entraîna vers l'école espagnole et les Français du ^{xvii}^e siècle. À peine arrivait-il à Goya qu'elle demanda grâce.

— Pierre Niox est le diable en personne ! disait en riant Fromentine à Hedwige.

— C'est le diable qui emmena Jésus-Christ sur la montagne et lui fit voir le panorama, répondit Pierre qui avait entendu.

Hedwige ne plaisantait pas. Elle souffrait comme si on la brûlait à petit feu. Elle aurait voulu ne pas laisser aller Pierre seul avec Fromentine qui le suivait d'une allure sportive, ayant adopté sa longue foulée. Mais l'envie de se déchausser fut plus forte. Elle les lâcha. On convint de se retrouver dans le Salon Carré, à la fermeture.

Plusieurs fois Fromentine se retourna : Hedwige lui apparaissait dans le lointain, de plus en plus petite, d'abord comme un portrait en pied, puis comme un personnage dans un tableau d'intérieur, puis comme une miniature ; elle finit par disparaître tout à fait. Pierre et Fromentine s'envolèrent ensemble. La jeune fille tenait à son compagnon des discours inintelligibles, la bouche bafouillante enfouie dans sa fourrure, mais il ne regardait que ses yeux vert bouteille et ses frisons roux pris entre le renard du col et le renard de la toque. Les salles les plus spacieuses s'ouvraient maintenant devant eux comme des pistes pleines d'ors et d'allégories. Les Sabines leur tendaient les bras et les Naufragés de la Méduse les poings : athlétiquement, eux les dépassaient. Pierre avait enfin rencontré quelqu'un qu'il ne devançait pas ; il ouvrait la marche, mais sans précéder Fromentine qui se maintenait facilement à sa hauteur. Elle développait librement son action, fière de la propriété conquise, heureuse d'avoir l'homme à soi toute seule et d'être enfin débarrassée de tous ses tableaux et statues auxquels elle ne comprenait rien ; il convenait à sa jeunesse que ce Louvre destiné à la connaissance des Beaux-arts fût transformé en terrain de jeux ; il lui semblait normal d'en être le seul chef-d'œuvre remuant, la seule statue animée.

Pierre sentait tout l'agrément de cette compagne flexible et souple qui le suivait avec une aisance docile, d'un talon bas et caoutchouté. Fromentine flattait ses faiblesses.

— C'est comme ça que j'aime visiter les musées, disait-elle, vous savez si bien voir !

— Et choisir, répondit Pierre.

Elle le regardait d'un œil superbe et insistant, cherchant à donner à ce verbe qu'il avait prononcé sans arrière-pensée un sens romanesque, fatal.

— Il faut savoir beaucoup pour pouvoir choisir, ajouta-t-elle, avec une admiration de lycéenne. Il faut sans doute avoir beaucoup aimé et beaucoup souffert.

— Je suis un bon entraîneur.

— Vous êtes surtout un bon professeur ; et pas fantasque du tout, quoi qu'on en dise. Moi, je feins la lenteur parce que c'est l'allure familiale, mais je ne suis jamais fatiguée. En montagne, je sème toutes les caravanes. Ouf ! Que j'ai chaud !

— Confiez-moi votre sac et votre renard.

— Jamais je ne ferai rien porter à un homme.

Taquine, elle plaisanta les messieurs qui offrent de prendre vos nippes et qui quand on les leur confie ne vous pardonnent pas.

Ils enjambaient maintenant les écoles, les pays, les gloires, les siècles. Cela devenait une course, une compétition magnifique qui laissait les amateurs étonnés et les gardiens stupéfaits. Les barrières du Louvre devenaient des haies, et les escaliers polis, des rivières.

Ils ne parlaient presque plus, ils cherchaient seulement à se surpasser, ils « s'expliquaient sur la distance », pour parler comme Fromentine. Elle admirait ce grand gaillard, actif et efficace, aussi tranquille dans son action que dans un fauteuil, lui demandait de temps en temps quelque avis comme à un véritable ami et quand il le lui donnait, elle ne répondait que par un silence pieux, un air pénétré et réfléchissant.

Elle le possédait bien, l'homme pressé, avec un sûr instinct, elle avait été droit à son vice, elle entrait dans le jeu mouvementé de sa dépravation avec cette malhonnêteté innocente des vierges.

— Moi, je ne suis pas comme Angélique, disait-elle, je n'aime pas du tout la peinture. Je n'aime que l'exercice. Je recherche ce qui me ravit, ce qui m'arrache, ce qui m'emporte !

Avec ce manque complet de discernement qui caractérise les hommes dont on encourage les manies, Pierre trouva Fromentine loyale, franche, naturelle.

— Savez-vous que vous feriez une excellente secrétaire ? dit-il.

Cette course échevelée dans la nécropole d'art, la subite absence de ses sœurs, les cris énervants de « *On ferme, on ferme* », cette proposition

« formidable » qui venait de lui être faite, tout éblouissait Fromentine. À son tour, elle éprouva le besoin puéril de provoquer et d'étonner. Elle se pencha vers Pierre et lui dit avec le plus grand sérieux :

— Vous êtes fécondant.

On se retrouva dans le Salon Carré au moment où les gardiens terminaient leur fermé de lapins. La cloche d'arrivée sonnait. Les chefs-d'œuvre immortels, chauffés et abrités, sûrs d'une bonne nuit, allaient désormais cohabiter sans autres admirateurs que les rondes de pompiers.

© Paul Morand, *L'Homme pressé*,
Gallimard, 1941

« Le pays du beau monde et des galanteries »
Le jardin des Tuileries

Création de Philibert Delorme pour Catherine de Médicis, le jardin des Tuileries occupe une superficie de 25 hectares, entre le carrousel du Louvre et la place de la Concorde, les quais de Seine et la rue de Rivoli. Conçu dans le goût italien avec des fontaines, une grotte, une serre ainsi qu'une ménagerie, c'est à Le Nôtre (1664) que l'on doit son tracé actuel de jardin à la française. Promenade aristocratique à la mode dès le ^{xvi}e siècle, le jardin s'impose rapidement comme un haut-lieu de libertinage. À l'ombre complice des marronniers, observe le catalogueur des « plaisirs de Paris », Alfred Delvau, « il se noue des intrigues amoureuses qui durent ce que durent les choses de ce genre, l'espace d'un après-midi ». Écartons un instant les branches...

À Paris, les jardins publics, ces autres parcs, pour n'être pas aussi nombreux qu'à Londres, sont tout aussi fréquentés par les promeneurs de toutes les conditions, de tous les âges et de tous les goûts.

Le Jardin des Tuileries est le jardin aristocratique par excellence. Tout le monde y est admis, mais les personnes qui y viennent profiter des premiers rayons de soleil du printemps et des derniers rayons de soleil de l'automne, grandes et petites personnes, sortent d'un arbre généalogique séculaire ou à peine frutescent qui leur donne le droit de se promener sous les marronniers de la grande allée. C'est toujours, comme au temps de Corneille,

Le pays du beau monde et des galanteries,

et il y aurait plaisir pour l'historien à faire l'histoire de cet aimable pays-là, – si elle était possible.

Certes, la gazette scandaleuse a moins à glaner aujourd'hui qu'au temps où Renard tenait dans ce jardin sa petite maison de débauche, où le duc de Beaufort et le duc de Candale y venaient tirer l'épée, où les grands seigneurs y venaient *cueillir* des grisettes. Mais tout en ayant moins, cette gazette scandaleuse qui s'imprime et se débite sous le manteau, elle en aurait encore beaucoup. Sachons mettre un cadenas à notre plume.

Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est qu'aux Tuileries comme ailleurs il se noue des intrigues amoureuses qui durent ce que durent les choses de ce genre, l'espace d'un après-midi. Un jardin n'est pas un salon, et les mystérieuses profondeurs des contre-allées sont si favorables aux confidences ! Il tombe une si dangereuse langueur de ces voûtes de verdure, où pépient des myriades de moineaux libertins ! Des regards s'échangent involontairement, les chaises se rapprochent, un gant tombe, ou un mouchoir brodé qui exhale des senteurs apprêtées par Lubin : on ramasse le gant ou le mouchoir, en demandant la faveur de le conserver – comme une relique, – et une femme qui ne refuse pas, dans ces cas délicats, est une femme imprudente ou habile, qui ne sait pas où cette imprudence la mènera, ou qui sait très-bien ce que cette habileté sentimentale lui rapportera. Ah ! les marronniers des Tuileries en ont entendu de ces tendres papotages qui commencent et finissent tous de la même façon ! Et je comprends à merveille que des pierrots de cet aristocratique jardin n'hésitent pas à venir manger dans la main des passants : ils nous méprisent tant, nous autres pauvres hommes que les femmes mènent si facilement par le bout du nez !

Car, avec celui des babies blonds et roses jouant, sautant, courant autour des parterres des Tuileries, c'est un spectacle que je vous recommande et que vous ne trouverez guère que là, monsieur et cher étranger : le déjeuner et le dîner des moineaux francs qui y pullulent. Ils sont là trois ou quatre dompteurs de pierrots, braves gens qui regrettent sans doute de n'avoir pu dompter des lions, qui, de midi à cinq heures, quelque temps qu'il fasse, viennent religieusement donner sa pâture à ce petit peuple ailé auquel la Providence s'est, avant eux, engagée à la donner. Il en vient des douzaines, puis des centaines, puis des milliers de ces moineaux, hardis comme des

pages et gouailleurs comme des gamins de Paris – qu’ils sont ; et avec une patience qu’il faut qualifier d’évangélique, pour n’avoir pas à la qualifier autrement, ces braves dompteurs tendent leurs mains pleines de miettes de pain, qu’ils renouvellent sans cesse grâce à l’abondante provision qu’ils en ont dans leurs poches, et, se vouant de gaieté de cœur à une immobilité presque absolue, ils attendent que les petits voyous emplumés aient mangé jusqu’à la dernière miette, – sans se soucier des torticolis et des rhumes de cerveau que cela peut leur procurer. Étonnants, ces dompteurs de pierrots !

Au cas où ce spectacle et les précédents vous altéreraient trop, monsieur et cher étranger, vous avez, dans le Jardin des Tuileries même, au bas de la terrasse qui longe la rue de Rivoli, un glacier qui continue le commerce de Renard, duels et parties fines à part. En y savourant votre sorbet ou votre granit, vers les cinq heures du soir, vous jouirez du concert qu’on y donne aux promeneurs.

Alfred Delvau, *Les Plaisirs de Paris*,
1867

« L’endroit le plus puant de tout le royaume »
Le cimetière des Innocents

Le premier arrondissement de Paris présente aussi au visiteur un visage au charme moins délicat. Jean-Baptiste Grenouille, le héros du Parfum de Patrick Süskind, voit ainsi le jour sous un étal à poisson de la rue aux Fers (rue Berger), en plein cœur d’un Paris empuanti par la proximité du cimetière des Innocents. Ouvert au x^e siècle, ce cimetière est incorporé à la capitale par l’enceinte de Philippe Auguste à partir de 1186, en dépit des règles d’hygiène en vigueur à l’époque. À la fin du xvi^e siècle, il a déjà servi à quarante générations de Parisiens et englouti plusieurs millions de corps lorsque, le 30 mai 1780, l’éboulement d’une fosse commune déverse des centaines de cadavres en décomposition dans les caves d’une maison de la rue de la Lingerie. La puanteur est alors telle qu’elle déclenche chez les riverains de véritables émeutes et qu’on finit par décider sa fermeture, le 1^{er} décembre 1780.

Or c'est là, à l'endroit le plus puant de tout le royaume, que vit le jour, le 17 juillet 1738, Jean-Baptiste Grenouille. C'était l'une des journées les plus chaudes de l'année. La chaleur pesait comme du plomb sur le cimetière, projetant dans les ruelles avoisinantes son haleine pestilentielle, où se mêlait l'odeur des melons pourris et de la corne brûlée. La mère de Grenouille, quand les douleurs lui vinrent, était debout derrière un étal de poissons dans la rue aux Fers et écaillait des gardons qu'elle venait de vider. Les poissons, prétendument pêchés le matin même dans la Seine, pouaient déjà tellement que leur odeur couvrait l'odeur de cadavre. Mais la mère de Grenouille ne sentait pas plus les poissons que les cadavres, car son nez était extrêmement endurci contre les odeurs, et du reste elle avait mal dans tout le milieu du corps, et la douleur tuait toute sensibilité aux sensations extérieures. Elle n'avait qu'une envie, c'était que cette douleur cessât, elle voulait s'acquitter le plus vite possible de ce répugnant enfantement.

© Patrick Süskind, *Le Parfum*,
Fayard, 1986

« Paris mâchait les bouchées à ses deux millions d'habitants... »
Les Halles de Baltard

Avant leur démantèlement puis leur transfert à Rungis pour cause d'encombrement du centre de Paris, en 1969, les Halles étaient le point de convergence des maraîchers, éleveurs, poissonniers, bouchers, volaillers, fromagers venus de la banlieue en voiture à cheval ou plus tard en camion pour vendre leur marchandise à Paris. Vers 1850, elles présentent encore un aspect comparable à celui qu'elles avaient au Moyen Âge : des places entourées de galeries ouvertes. C'est en 1851 que l'architecte Victor Baltard commence leur reconstruction et fait édifier dix pavillons métalliques portant des verrières : les pavillons Baltard, inconsidérément démolis il y a quelques années. Nul n'a dépeint l'atmosphère qui régnait alors dans le quartier aussi bien que Zola dans Le Ventre de Paris. À la recherche de son demi-frère, le charcutier Quenu, Florent se perd dans le labyrinthe des Halles, énorme ventre digérant à la fois les hommes et les aliments. Pris de malaise au milieu des amoncellements de nourriture et du roulis des carrioles, il cherche une issue.

Il n'eut plus qu'une pensée, qu'un besoin, s'éloigner des Halles. Il attendrait, il chercherait encore, plus tard quand le carreau serait libre. Les trois rues du carrefour, la rue Montmartre, la rue Montorgueil, la rue Turbigo, l'inquiétèrent : elles étaient encombrées de voitures de toutes sortes ; des légumes couvraient les trottoirs. Alors, il alla devant lui, jusqu'à la rue Pierre-Lescot, où le marché au cresson et le marché aux pommes de terre lui parurent infranchissables. Il préféra suivre la rue Rambuteau. Mais, au boulevard Sébastopol, il se heurta contre un tel embarras de tapissières, de charrettes, de chars à bancs, qu'il revint prendre la rue Saint-Denis.

Là, il rentra dans les légumes. Aux deux bords, les marchands forains venaient d'installer leurs étalages, des planches posées sur de hauts paniers, et le déluge de choux, de carottes, de navets, recommençait. Les Halles débordaient. Il essaya de sortir de ce flot qui l'atteignait dans sa fuite ; il tenta la rue de la Cossonnerie, la rue Berger, le square des Innocents, la rue de la Ferronnerie, la rue des Halles. Et il s'arrêta, découragé, effaré, ne pouvant se dégager de cette infernale ronde d'herbes qui finissaient par tourner autour de lui en le liant aux jambes de leurs minces verdure. Au loin, jusqu'à la rue de Rivoli, jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville, les éternelles files de roues et de bêtes attelées se perdaient dans le pêle-mêle des marchandises qu'on chargeait ; de grandes tapissières emportaient les lots des fruitiers de tout un quartier ; des chars à bancs, dont les flancs craquaient, partaient pour la banlieue. Rue du Pont-Neuf, il s'égara tout à fait ; il vint trébucher au milieu d'une remise de voitures à bras ; des marchands des quatre-saisons y paraient leur étalage roulant. Parmi eux, il reconnut Lacaille, qui prit la rue Saint-Honoré, en poussant devant lui une brouettée de carottes et de choux-fleurs. Il le suivit, espérant qu'il l'aiderait à sortir de la cohue. Le pavé était devenu gras, bien que le temps fût sec : des tas de queues d'artichauts, des feuilles et des fanes, rendaient la chaussée périlleuse. Il butait à chaque pas. Il perdit Lacaille, rue Vauvilliers. Du côté de la Halle au blé, les bouts de rue se barricadaient d'un nouvel obstacle de charrettes et de tombereaux. Il ne tenta plus de lutter, il était repris par les Halles, le flot le ramenait. Il revint lentement, il se retrouva à la pointe Saint-Eustache.

Maintenant il entendait le long roulement qui partait des Halles. Paris mâchait les bouchées à ses deux millions d'habitants. C'était comme un grand organe central battant furieusement, jetant le sang de la vie dans toutes les veines. Bruit de mâchoires colossales, vacarme fait du tapage de

l'approvisionnement, depuis les coups de fouet des gros revendeurs partant pour les marchés de quartier, jusqu'aux savates traînantes des pauvres femmes qui vont de porte en porte offrir des salades, dans des paniers.

Il entra sous une rue couverte, à gauche, dans le groupe des quatre pavillons, dont il avait remarqué la grande ombre silencieuse pendant la nuit. Il espérait s'y réfugier, y trouver quelque trou. Mais, à cette heure, ils s'étaient éveillés comme les autres. Il alla jusqu'au bout de la rue. Des camions arrivaient au trot, encombrant le marché de la Vallée de cageots pleins de volailles vivantes, et de paniers carrés où des volailles mortes étaient rangées par lits profonds. Sur le trottoir opposé, d'autres camions déchargeaient des veaux entiers, emmaillotés d'une nappe, couchés tout du long, comme des enfants, dans des mannes qui ne laissaient passer que les quatre moignons, écartés et saignants. Il y avait aussi des moutons entiers, des quartiers de bœuf, des cuisseaux, des épaules. Les bouchers, avec de grands tabliers blancs, marquaient la viande d'un timbre, la voituraient, la pesaient, l'accrochaient aux barres de la criée ; tandis que, le visage collé aux grilles, il regardait ces files de corps pendus, les bœufs et les moutons rouges, les veaux plus pâles, tachés de jaune par la graisse et les tendons, le ventre ouvert. Il passa au carreau de la triperie, parmi les têtes et les pieds de veau blafards, les tripes proprement roulées en paquets dans des boîtes, les cervelles rangées délicatement sur des paniers plats, les foies saignants, les rognons violâtres. Il s'arrêta aux longues charrettes à deux roues, couvertes d'une bâche ronde, qui apportent des moitiés de cochon, accrochées des deux côtés aux ridelles, au-dessus d'un lit de paille : les culs des charrettes ouverts montraient des chapelles ardentes, des enfoncements de tabernacle, dans les lueurs flambantes de ces chairs régulières et nues ; et, sur le lit de paille, il y avait des boîtes de fer-blanc, pleines du sang des cochons. Alors Florent fut pris d'une rage sourde ; l'odeur fade de la boucherie, l'odeur âcre de la triperie l'exaspéraient. Il sortit de la rue couverte, il préféra revenir une fois encore sur le trottoir de la rue du Pont-Neuf.

C'était l'agonie. Le frisson du matin le prenait ; il claquait des dents, il avait peur de tomber là et de rester par terre. Il chercha, ne trouva pas un coin sur un banc ; il y aurait dormi, quitte à être réveillé par les sergents de ville. Puis, comme un éblouissement l'aveuglait, il s'adossa à un arbre, les yeux fermés, les oreilles bourdonnantes. La carotte crue qu'il avait avalée, sans presque la mâcher, lui déchirait l'estomac, et le verre de punch l'avait

grisé. Il était gris de misère, de lassitude, de faim. Un feu ardent le brûlait de nouveau au creux de la poitrine ; il y portait les deux mains, par moments, comme pour boucher un trou par lequel il croyait sentir tout son être s'en aller. Le trottoir avait un large balancement ; sa souffrance devenait si intolérable, qu'il voulut marcher encore pour la faire taire. Il marcha devant lui, entra dans les légumes. Il s'y perdit. Il prit un étroit sentier, tourna dans un autre, dut revenir sur ses pas, se trompa, se trouva au milieu des légumes. Certains tas étaient si hauts, que les gens circulaient entre deux murailles, bâties de paquets et de bottes. Les têtes dépassaient un peu ; on les voyait filer avec la tache blanche ou noire de la coiffure ; et les grandes hottes, balancées, ressemblaient, au ras des feuilles, à des nacelles d'osier nageant sur un lac de mousse. Florent se heurtait à mille obstacles, à des porteurs qui se chargeaient, à des marchandes qui discutaient de leurs voix rudes ; il glissait sur le lit épais d'épluchures et de trognons qui couvrait la chaussée, il étouffait dans l'odeur puissante des feuilles écrasées. Alors, stupide, il s'arrêta, il s'abandonna aux poussées des uns, aux injures des autres ; il ne fut plus qu'une chose battue, roulée, au fond de la mer montante.

Une grande lâcheté l'envahissait. Il aurait mendié. Sa sottise fierté de la nuit l'exaspérait. S'il avait accepté l'aumône de Mme François, s'il n'avait point eu peur de Claude comme un imbécile, il ne se trouverait pas là, à râler parmi ces choux. Et il s'irritait surtout de ne pas avoir questionné le peintre, rue Pirouette. À cette heure, il était seul, il pouvait crever, sur le pavé, comme un chien perdu.

Il leva une dernière fois les yeux, il regarda les Halles. Elles flambaient dans le soleil. Un grand rayon entrait par le bout de la rue couverte, au fond, trouant la masse des pavillons d'un portique de lumière ; et, battant la nappe des toitures, une pluie ardente tombait. L'énorme charpente de fonte se noyait, bleuissait, n'était plus qu'un profil sombre sur les flammes d'incendie du levant. En haut, une vitre s'allumait, une goutte de clarté roulait jusqu'aux gouttières, le long de la pente des larges plaques de zinc. Ce fut alors une cité tumultueuse dans une poussière d'or volante. Le réveil avait grandi, du ronflement des maraîchers, couchés sous leurs limousines, au roulement plus vif des arrivages. Maintenant, la ville entière repliait ses grilles ; les carreaux bourdonnaient, les pavillons grondaient ; toutes les voix donnaient, et l'on eût dit l'épanouissement magistral de cette phrase que Florent, depuis quatre heures du matin, entendait se traîner et se grossir

dans l'ombre. À droite, à gauche, de tous côtés, des glapissements de criée mettaient des notes aiguës de petite flûte, au milieu des basses sourdes de la foule. C'était la marée, c'étaient les beurres, c'était la volaille, c'était la viande. Des volées de cloche passaient, secouant derrière elles le murmure des marchés qui s'ouvraient. Autour de lui, le soleil enflammait les légumes. Il ne reconnaissait plus l'aquarelle tendre des pâleurs de l'aube. Les cœurs élargis des salades brûlaient, la gamme du vert éclatait en vigueurs superbes, les carottes saignaient, les navets devenaient incandescents, dans ce brasier triomphal. À sa gauche, des tombereaux de choux s'écroulaient encore. Il tourna les yeux, il vit, au loin, des camions qui débouchaient toujours de la rue Turbigo. La mer continuait à monter. Il l'avait sentie à ses chevilles, puis à son ventre ; elle menaçait, à cette heure, de passer par-dessus sa tête. Aveuglé, noyé, les oreilles sonnantes, l'estomac écrasé par tout ce qu'il avait vu, devinant de nouvelles et incessantes profondeurs de nourriture, il demanda grâce, et une douleur folle le prit, de mourir ainsi de faim, dans Paris gorgé, dans ce réveil fulgurant des Halles. De grosses larmes chaudes jaillirent de ses yeux.

Émile Zola, *Le Ventre de Paris*,
1873

« À trois heures du matin [...] nous vadrouillons dans le désordre des Halles... »

Immense déversoir à viande et à légumes, les Halles sont le lieu de tous les échouages, de toutes les fins de parties. C'est là qu'autour d'une soupe à l'oignon, les noctambules se retrouvent pour un dernier verre dans l'un des nombreux bistrots du quartier. « C'est l'heure, écrit Breton, où les bandes de fêtards commencent à se répandre en ces lieux pour y finir la nuit dans quelque petit torchon renommé, jetant dans la cohue robuste et franche du travail la note noire, mousseuse et équivoque des tenues de soirées, des fourrures et des soies » (L'Amour fou). Dans Un sport et un passe-temps, en 1967, l'écrivain américain James Salter évoque l'atmosphère caractéristique des Halles d'avant Rungis où, à la frontière de deux mondes, l'ouvrier qui part au travail croise le bourgeois qui rentre chez lui.

À trois heures du matin – Cristina ne se couche jamais quand elle boit –, nous vadrouillons dans le désordre des Halles. L'air est froid à cette heure-ci, les bruits semblent raisonner dedans. Les employés lèvent les yeux de leurs cageots au son reconnaissable entre tous des hauts talons. Isabel parle. Cristina. Elles montrent tout du doigt. Nous traînons bêtement entre des barricades de fruits et légumes, devant des bars déserts, contournant chariots et camions. Finalement nous débouchons sur le vacarme des pavillons de fer où on s'occupe de la viande. C'est comme tomber sur une usine en pleine nuit. Les lumières suspendues éclairent à fond. L'odeur du carnage est partout, jusqu'au métal qui empeste d'une odeur plus dense que celle des fleurs. Sur le trottoir il y a de pleines brouettes de têtes coupées. On se croirait tout droit sortis de chez Franju, et de cette œuvre fameuse, littéralement fumante. Nous regardons les victimes muettes. Il y en a des douzaines. Les bouches sont roses, les naseaux encore humides. Des couteaux usés et effilés comme des rasoirs ont séparé la chair des os comme du blanc de baleine alors qu'elles clignaient encore des yeux, les yeux énormes, éloquents, de jeunes veaux. Les bras ensanglantés des hommes tracent des esquisses en un éclair. Partout où ils s'activent, la peau s'ouvre comme par magie, les boyaux tièdes se déversent. Tout est partagé en un rien de temps. Un animal que l'on vient à peine d'amener a déjà disparu. Cristina s'enroule dans son manteau blanc comme une comtesse.

« Je vais faire des cauchemars », dit-elle.

« Parce qu'on va quand même dormir un jour ? » demande Billy.

« Allons au truc de cochon », dit Isabel.

« Chéri, où est-ce déjà ? Ce n'est pas tout près d'ici ? »

« Juste un peu plus bas », dit Billy.

Cela nous prend dix minutes pour le trouver. Bien sûr, il y a un monde fou, comme toujours à cette heure de la nuit.

Des taxis attendent, veilleuses allumées. Il y a des voitures garées partout. Le restaurant est bondé. Touristes, mariages, des gens qui reviennent du cabaret, d'autres qui ont veillé rien que pour visiter les fameuses Halles. On dit qu'il est question de les transférer ailleurs, en banlieue, bientôt elles auront disparu.

On trouve quand même une table. Billy se frotte les mains. Il y a une délicieuse odeur de soupe riche et gratinée, la spécialité. Cristina n'en veut pas, elle veut du vin.

« Ce n'est pas bon pour toi, tu sais bien », dit Billy. Elle a eu la jaunisse, elle est restée au lit des mois et des mois. « Pourquoi tu prends pas juste un peu de soupe ? »

« Prends-en toi », elle fait.

« Bummy... »

« Quoi ? »

« Je vais en commander une pour toi. »

« Te gêne pas », dit-elle. Elle se tourne et nous gratifie d'un sourire radieux.

Il y a vraiment foule. Les garçons ont du mal à se frayer un chemin. Ils semblent ne rien entendre, ou alors cela n'a aucun effet. Les clients se multiplient comme dans un rêve. Des visages incroyables, de tous côtés. Algériens, osseux comme des pieds, Américains en carton, le rose des Français. Isabel rit et rit. Elle met sa main devant sa bouche et oscille un peu d'avant en arrière. Elle raconte une dispute qui a éclaté au moment où son mari faisait ses valises pour partir en voyage. Il lui criait après en français.

« Tu vas m'obéir », il fait, « à l'instant ».

« Sûrement pas. » Là elle a fait mine de taper du pied, en colère.

« Arrête de faire ça avec tes pieds. » « Sûrement pas. » Et de continuer de rire.

Bien sûr, il l'adore, je sais que c'est ce qu'ils vont me dire. « Surtout ne vous mariez jamais avec un Français », dit-elle.

Elle rit encore. Elle étreint Coco, son caniche, et rit. Elle ouvre des paquets de chez Lanvin, le papier de soie claque quand elle l'écarte d'un revers de main. Le téléphone sonne, c'est une de ses amies. Elle rit et rit toujours, elle parle pendant des heures.

« Vous vivez à Paris ? » me demande Dean.

« Pardon ? »

« Vous vivez à Paris ? »

© James Salter, *Un sport et un passe-temps*,
L'Olivier/Le Seuil, 1996

LE DEUXIÈME ARRONDISSEMENT

Ce quartier de toutes les fièvres, où la Bourse bat comme un cœur énorme, au milieu.

ÉMILE ZOLA

« Ce chemin qui va de la Bastille à la Madeleine »
Les Grands Boulevards

Aménagés entre 1670 et 1705 sur remplacement de l'ancienne ligne de fortification dite des « Fossés jaunes », à cause de leur couleur argileuse, les Grands Boulevards s'imposent comme un haut lieu de la vie sociale de la capitale dès la fin du XVIII^e siècle. Pour l'écrivain Jules Vallès, le boulevard parisien est un « torrent », « un pêle-mêle de bêtes et d'hommes en habit de bourgeois, d'ouvriers, d'enrichi et de parvenu, de décavé et de déclassé ». « C'est la grande artère de l'humanité », par laquelle se déverse le flot des passions humaines : « il y a toute la sève de la santé et tout le virus du mal social, il y aie fer, l'or et la boue ! » Le journaliste du Cri du peuple évoque le voisinage des gazettes et des imprimeries ; l'habitué du glacier Tortoni, boulevard des Italiens, la vie mondaine intense du quartier des théâtres et des cafés ; tandis que pour le communard contraint à l'exil et regagnant Paris après l'amnistie de 1880, le boulevard parisien est le lieu par excellence de la circulation des idées révolutionnaires. De ce fleuve humain, irriguant la rive nord du 2^e arrondissement, Vallès brosse un tableau pittoresque et vibrant en 1882.

Pas une ville au monde n'offre le spectacle de ces boulevards parisiens, surtout à certaines heures. Le soir, quand le gaz s'allume, quand théâtres, cafés-concerts, grands bazars, estaminets dorés ou pauvres, allument leurs enseignes et leurs candélabres, quand les fenêtres des grands cercles flambent, quand sur le pavé les traînées d'électricité font comme des rivières d'argent, qui parlera des *a giorno* de Venise et des illuminations de l'Orient !

À ce même moment la conversation parisienne, elle aussi, prend feu, sur la ligne boulevardière.

Combien de meurtris par les hasards de la passion ou les coups de la fortune, parmi les hommes assis devant ces tables ou rôdant devant les théâtres ; mais il n'y paraît pas sur leur visage, ils se font la mutuelle aumône, la réciproque politesse d'un masque d'insouciance et de gaieté. D'ailleurs, la tristesse s'évapore vite dans l'atmosphère et le boulevard semble toujours en fête.

On y parle de ce qui sera écrit demain dans la ribambelle de journaux qui pendent aux vitres des kiosques.

Toute l'actualité frissonne le long de ces tonnelles de verre, bariolées de réclames joyeuses, égayées d'un parapluie rouge qui porte prix de vente comme un écriteau d'aveugle, ou d'une tête ahurie qui mousse sous le blaireau, ou d'une binette à la Lassouche qui appelle le chapelier.

C'est gai à regarder comme une blague de gamin à écouter.

La nuit, cela fait des taches de couleur riche, pourpre et or, sur la route des pauvres qui rentrent mélancoliquement au logis ou choisissent ce beau chemin, pour coucher à la belle étoile !

Dans d'autres capitales, il y a aussi des promenades célèbres où l'on se donne rendez-vous. Mais on va là à certaines heures pour écouter la belle musique, montrer de belles robes, regarder les grandes élégantes et les grandes impures.

Le boulevard parisien n'a pas, sur son parcours, d'oasis attitrée de *farniente* et de coquetterie. Ce n'est pas là que l'étranger trouvera les étoiles du haut libertinage ou de la beauté. Les femmes de luxe et de paresse ne font que passer. Tout au plus rencontre-t-on, dans l'après-midi, quelque actrice qui sort de la répétition, et court vite de la porte des artistes à sa voiture ; et qu'on retrouvera le soir, emmitouflée et encapuchonnée comme une bourgeoise qui craint les rhumes, rentrant paisiblement entre sa femme de chambre et son mari.

Ce qui caractérise ce boulevard de Paris, ce qui lui donne sa marque, ce qui est son génie, c'est que sa flânerie est active et féconde ! On y sent moins la poudre de riz que le salpêtre de la verve française ; on y touche en riant à toutes les questions vivantes. On aiguise des idées tout en allumant des cigares.

Ouvert à tous, envahi par les hommes de travail ou de plaisir, sillonné par toutes les passions de la ville, le boulevard a vu sur ses trottoirs se mêler

toutes les classes et s'évaporer ainsi dans sa poussière bien des préjugés et des haines.

C'est là que les douleurs et les enthousiasmes se rejoignent et se prennent le bras aux heures d'émotion publique.

Par ce chemin qui va de la Bastille à la Madeleine ont passé toutes les angoisses et les espérances de la patrie, avec le drapeau couronné de lauriers ou cravaté de deuil, – régiments revenant de Crimée ou d'Italie, – soldats à qui l'on criait : À Berlin ! – bataillons qui allaient coiffer d'immortelles la statue de Strasbourg, – légions plébéiennes en vareuse !

Avec ces foules-là, entre les haies des maisons riches, l'idée populaire a passé et les courants se sont confondus : même le courant bleu et le courant rouge, la blouse de l'ouvrier et le pantalon du soldat. Avez-vous remarqué que l'on ne voyait presque plus, même près du *Helder*, d'officiers en tenue de combat comme jadis ? – et qu'aussi le bourgeron devenait paletot sur les larges épaules ! À peine maintenant se frotte-t-on à des soutanes noires ! Celles qu'on rencontre sont râpées et vont être bientôt jetées aux orties.

Le grand flot du boulevard a chaîné avec lui ces idées de fraternité et ce mépris du ciel.

Il a porté le peuple républicain du côté de l'air et de la lumière, entraînant même dans son inondation pacifique la tribune sociale jusqu'en face de la Chambre des députés.

Grâce à lui peut-être, grâce à son ironie courageuse qui sait égratigner les tyrannies et les injustices, le temps des promenades sombres est passé.

Dans sept ans, nous serons en face de l'anniversaire le plus haut de notre histoire.

Il faudrait que, ce jour-là, partît de la Bastille une colonne d'un million d'hommes, qui se sentiraient les coudes et les cœurs, sans souvenirs de haine et sans rivalité de drapeau, et qui iraient par la grande voie jusqu'au Champ de Mars où fut tenue la première fête de la fédération. Ce ne sera plus un champ violé, envahi de temps en temps par les soldats ; il sera couvert d'ateliers frissonnants dont la colonne fera le tour, et devant lesquels on chantera une *Marseillaise* nouvelle, composée par quelque boulevardier en l'honneur du grand centenaire de quatre-vingt-neuf !

Jules Vallès, *Le Tableau de Paris*,
1882-1883

« On a quitté rue de Babylone... »
Le passage Choiseul

En 1899, le couple Destouches emménage passage Choiseul, où la mère tient un magasin de dentelle. Ouvert en 1825 par l'architecte Alexandre Tavernier entre les rues Saint-Augustin et des Petits-Champs, ce passage couvert bordé de deux rangées de boutiques n'a ni le cachet ni la renommée des prestigieuses galeries Vivienne et Colbert, abritant depuis sa création des boutiques d'aspect misérable. C'est dans ce lieu insalubre et confiné, où végète une population de boutiquiers désargentés, que le jeune Louis Destouches, alias Céline, vivra la plus grande partie de son enfance. Chronique de cette jeunesse sans joie, Mort à crédit enregistre le quotidien sordide des habitants du Passage, rebaptisé passage des Bérésinas.

On a quitté rue de Babylone, pour se remettre en boutique, tenter encore la fortune, Passage des Bérésinas, entre la Bourse et les Boulevards. On avait un logement au-dessus de tout, en étage, trois pièces qui se reliaient par un tire-bouchon. Ma mère escaladait sans cesse, à cloche-pied. Ta ! pa ! tam ! Ta ! pa ! tam ! Elle se retenait à la rampe. Mon père ça le crispait de l'entendre. Déjà il était mauvais à cause des heures qui passaient pas. Sans cesse il regardait sa montre. Maman en plus, et sa guibole, ça le foutait à cran pour des riens.

En haut, notre dernière piaule, celle qui donnait sur le vitrage, à l'air c'est-à-dire, elle fermait par des barreaux, à cause des voleurs et des chats. C'était ma chambre, c'est là aussi que mon père pouvait dessiner quand il revenait de livraisons. Il fignolait les aquarelles et puis quand il avait fini, il faisait souvent mine de descendre pour me surprendre à me branler. Il se planquait dans l'escalier. J'étais plus agile que lui. Il m'a surpris qu'une seule fois. Il trouvait moyen quand même, de me foutre la raclée. C'était un combat entre nous. À la fin je lui demandais pardon d'avoir été insolent... Pour la comédie, puisque c'était pas vrai du tout.

C'est lui qui répliquait pour moi. Une fois qu'il m'avait corrigé il restait longtemps encore derrière les barreaux, il contemplait les étoiles, l'atmosphère, la lune, la nuit, haut devant nous. C'était sa dunette. Je le savais moi. Il commandait l'Atlantique. [...]

Il faut avouer que le Passage, c'est pas croyable comme croupissure. C'est fait pour qu'on crève, lentement mais à coup sûr, entre l'urine des petits clebs, la crotte, les glaviots, le gaz qui fuit. C'est plus infect qu'un dedans de prison. Sous le vitrail, en bas, le soleil arrive si moche qu'on l'éclipse avec une bougie. Tout le monde s'est mis à suffoquer. Le Passage devenait conscient de son ignoble asphyxie !... On ne parlait plus que de campagne, de monts, de vallées et merveilles... [...]

Un projet était à l'étude pour amener l'électricité dans toutes les boutiques du Passage ! On supprimerait alors le gaz qui sifflait dès quatre heures du soir, par ses trois cent vingt becs, et qui puait si fortement dans tout notre air confiné que certaines dames, vers sept heures, arrivaient à s'en trouver mal... (en plus de l'odeur des urines des chiens de plus en plus nombreux...). On parlait même encore bien plus de nous démolir complètement ! de démonter toute la galerie ! De faire sauter notre grand vitrage ! oui ! Et de percer une rue de vingt-cinq mètres à l'endroit même où nous logions... Ah ! Mais c'était pas des bruits sérieux, c'était plutôt des balivernes, des racontars de prisonniers. Cloches !... Sous cloche qu'on était ! sous cloche qu'il fallait demeurer ! Toujours et quand même ! Un point c'était tout !... C'était la loi du plus fort !...

© Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*,
Gallimard, 1936

« Depuis sa déconfiture, il n'avait point osé rentrer à la Bourse... »
Le palais Brongniart

Construit sous Napoléon I^{er} qui voulait doter la capitale d'une place financière digne de son rang, le palais Brongniart, du nom de l'architecte chargé des travaux, abrite depuis 1826 la Bourse de Paris. Même si celle-ci a perdu de son aura depuis l'instauration d'un système informatique de cotation des valeurs, en 1986, la Bourse reste le symbole du capitalisme. S'inspirant du krach de l'Union générale, Zola décrit dans L'Argent les mécanismes de ce temple de la spéculation et de l'argent facile. Éloigné de Paris depuis plusieurs mois à la suite de mauvaises affaires, le spéculateur Saccard revient à Paris bien décidé à faire fortune...

Un instant, il resta frémissant, au bord du trottoir. C'était l'heure active où la vie de Paris semble affluer sur cette place centrale, entre la rue Montmartre et la rue Richelieu, les deux artères engorgées qui charrient la foule. Des quatre carrefours, ouverts aux quatre angles de la place, des flots ininterrompus de voitures coulaient, sillonnant le pavé, au milieu des remous d'une cohue de piétons. Sans arrêt, les deux files des fiacres de la station, le long des grilles, se rompaient et se reformaient ; tandis que sur la rue Vivienne, les victorias des remisiers s'allongeaient en un rang pressé, que dominaient les cochers, guides en main, prêts à fouetter au premier ordre. Envahis, les marches et le péristyle étaient noirs d'un fourmillement de redingotes ; et, de la coulisse, installée déjà sous l'horloge et fonctionnant, montait la clameur de l'offre et de la demande, ce bruit de marée de l'agio. victorieux du grondement de la ville. Des passants tournaient la tête, dans le désir et la crainte de ce qui se faisait là, ce mystère des opérations financières où peu de cervelles françaises pénètrent, ces ruines, ces fortunes brusques, qu'on ne s'expliquait pas, parmi cette gesticulation et ces cris barbares. Et lui, au bord du ruisseau, assourdi par les voix lointaines, coudoyé par la bousculade des gens pressés, il rêvait une fois de plus la royauté de l'or, dans ce quartier de toutes les fièvres, où la Bourse, d'une heure à trois, bat comme un cœur énorme, au milieu.

Mais, depuis sa déconfiture, il n'avait point osé rentrer à la Bourse ; et ce jour-là encore, un sentiment de vanité soufflante, la certitude d'y être accueilli en vaincu, l'empêchait de monter les marches. Comme les amants chassés de l'alcôve d'une maîtresse, qu'ils désirent davantage, même en croyant l'exécrer, il revenait fatalement là, il faisait le tour de la colonnade sous des prétextes, traversant le jardin, marchant d'un pas de promeneur, à l'ombre des marronniers. Dans cette sorte de square poussiéreux, sans gazon ni fleurs, où grouillait sur les bancs, parmi les urinoirs et les kiosques à journaux, un mélange de spéculateurs louches et de femmes du quartier, en cheveux, allaitant des poupons, il affectait une flânerie désintéressée, levait les yeux, guettait, avec la furieuse pensée qu'il faisait le siège du monument, qu'il l'enserrait d'un cercle étroit, pour y rentrer un jour en triomphateur. [...]

Après avoir salué, il tourna derrière la Bourse. Là, enfin, la clameur lointaine, les abois du jeu cessèrent, ne furent plus qu'une rumeur vague, perdue dans le grondement de la place. De ce côté, les marches étaient également envahies de monde ; mais le cabinet des agents de change, dont

on voyait les tentures rouges par les hautes fenêtres, isolait du vacarme de la grande salle la colonnade, où des spéculateurs, les délicats, les riches, s'étaient assis commodément à l'ombre, quelques-uns seuls, d'autres par petits groupes, transformant en une sorte de club ce vaste péristyle ouvert au plein ciel. C'était un peu, ce derrière du monument, comme l'envers d'un théâtre, l'entrée des artistes, avec la rue louche et relativement tranquille, cette rue Notre-Dame-des-Victoires occupée toute par des marchands de vin, des cafés, des brasseries, des tavernes, grouillant d'une clientèle spéciale, étrangement mêlée. Les enseignes indiquaient aussi la végétation mauvaise, poussée au bord du grand cloaque voisin : des compagnies d'assurances mal famées, des journaux financiers de brigandage, des sociétés, des banques, des agences, des comptoirs, la série entière des modestes coupe-gorge, installés dans des boutiques ou à des entresols, larges comme la main. Sur les trottoirs, au milieu de la chaussée, partout, des hommes rôdaient, attendaient, ainsi qu'à la corne d'un bois. [...]

Dès qu'il se retrouva seul, Saccard fut repris par la voix haute de la Bourse, qui déferlait avec l'entêtement du flux à son retour. Il avait tourné le coin, il redescendait vers la rue Vivienne, par ce côté de la place, que l'absence de cafés rend sévère. Il longea la Chambre de commerce, le bureau de poste, les grandes agences d'annonces, de plus en plus assourdi et enfiévré, à mesure qu'il revenait devant la façade principale ; et, quand il put enfiler le péristyle d'un regard oblique, il fit une nouvelle pause, comme s'il ne voulait pas encore achever le tour de la colonnade, cette sorte d'investissement passionné dont il l'enserrait. Là, sur cet élargissement du pavé, la vie s'étalait, éclatait : un flot de consommateurs envahissait les cafés, la boutique du pâtissier ne désemplissait pas, les étalages attroupaient la foule, celui d'un orfèvre surtout, flambant de grosses pièces d'argenterie. Et, par les quatre angles, les quatre carrefours, il semblait que le fleuve des fiacres et des piétons augmentât, dans un enchevêtrement inextricable ; tandis que le bureau des omnibus aggravait les embarras et que les voitures des remisiers, en ligne, barraient le trottoir, presque d'un bout à l'autre de la grille. Mais ses yeux s'étaient fixés sur les marches hautes, où des redingotes s'égrénaient au plein soleil. Puis, ils remontèrent vers les colonnes, dans la masse compacte, un grouillement noir, à peine éclairé par les taches pâles des visages. Tous étaient debout, on ne voyait pas les chaises, le rond que faisait la coulisse, assise sous l'horloge, ne se devinait

qu'à une sorte de bouillonnement, une furie de gestes et de paroles dont l'air frémissait. Vers la gauche, le groupe des banquiers occupés à des arbitrages, à des opérations sur le change et sur les chèques anglais, restait plus calme, sans cesse traversé par la queue de monde qui entrait, allant au télégraphe. Jusque sous les galeries latérales, les spéculateurs débordaient, s'écrasaient ; et, entre les colonnes, appuyés aux rampes de fer, il y en avait qui présentaient le ventre ou le dos, comme chez eux, contre le velours d'une loge. La trépidation, le grondement de machine sous vapeur, grandissait, agitait la Bourse entière, dans un vacillement de flamme. Brusquement, il reconnut le remisier Massias qui descendait les marches à toutes jambes, puis qui sauta dans sa voiture, dont le cocher lança le cheval au galop.

Émile Zola, *L'Argent*,
1891

« Les magasins de la rue Vivienne étalent leurs richesses aux yeux émerveillés... »

En 1867, après un séjour à Montevideo, Isidore Ducasse, dit comte de Lautréamont, vient se fixer à Paris. Il occupe d'abord une modeste chambre garnie dans le quartier de la Bourse au numéro 23 de la rue Notre-Dame-des-Victoires, puis se transporte au 32, rue du Faubourg-Montmartre, dans le 9^e arrondissement. Peu avant sa mort, il déménage au 15, rue Vivienne et retourne rue du Faubourg-Montmartre, au numéro 7, où il meurt le 24 novembre 1870 à l'âge de vingt-quatre ans. Ce quartier de la Bourse, vers lequel convergent les promenades du poète, révèle, dans Les Chants de Maldoror, un Paris obscur, onirique et inquiétant.

Les magasins de la rue Vivienne étalent leurs richesses aux yeux émerveillés. Éclairés par de nombreux becs de gaz, les coffrets d'acajou et les montres en or répandent à travers les vitrines des gerbes de lumière éblouissante. Huit heures ont sonné à l'horloge de la Bourse : ce n'est pas tard ! À peine le dernier coup de marteau s'est-il fait entendre, que la rue, dont le nom a été cité, se met à trembler, et secoue ses fondements depuis la place Royale jusqu'au boulevard Montmartre. Les promeneurs hâtent le

pas, et se retirent pensifs dans leurs maisons. Une femme s'évanouit et tombe sur l'asphalte. Personne ne la relève : il tarde à chacun de s'éloigner de ce parage. Les volets se referment avec impétuosité, et les habitants s'enfoncent dans leurs couvertures. On dirait que la peste asiatique a révélé sa présence. Ainsi, pendant que la plus grande partie de la ville se prépare à nager dans les réjouissances des fêtes nocturnes, la rue Vivienne se trouve subitement glacée par une sorte de pétrification. Comme un cœur qui cesse d'aimer, elle a vu sa vie éteinte. Mais, bientôt, la nouvelle du phénomène se répand dans les autres couches de la population, et un silence morne plane sur l'auguste capitale. Où sont-ils passés, les becs de gaz ? Que sont-elles devenues, les vendeuses d'amour ? Rien... la solitude et l'obscurité ! Une chouette, volant dans une direction rectiligne, et dont la patte est cassée, passe au-dessus de la Madeleine, et prend son essor vers la barrière du Trône, en s'écriant : « Un malheur se prépare. » Or, dans cet endroit que ma plume (ce véritable ami qui me sert de compère) vient de rendre mystérieux, si vous regardez du côté par où la rue Colbert s'engage dans la rue Vivienne, vous verrez, à l'angle formé par le croisement de ces deux voies, un personnage montrer sa silhouette, et diriger sa marche légère vers les boulevards. Mais, si l'on s'approche davantage, de manière à ne pas amener sur soi-même l'attention de ce passant, on s'aperçoit, avec un agréable étonnement, qu'il est jeune ! De loin on l'aurait pris en effet pour un homme mûr. La somme des jours ne compte plus, quand il s'agit d'apprécier la capacité intellectuelle d'une figure sérieuse. Je me connais à lire l'âge dans les lignes physiognomoniques du front : il a seize ans et quatre mois. Il est beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces ; ou encore, comme l'incertitude des mouvements musculaires dans les plaies des parties molles de la région cervicale postérieure ; ou plutôt, comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille ; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. Mervyn, ce fils de la blonde Angleterre, vient de prendre chez son professeur une leçon d'escrime, et, enveloppé dans son tartan écossais, il retourne chez ses parents. C'est huit heures et demie, et il espère arriver chez lui à neuf heures : de sa part, c'est une grande présomption que de feindre d'être certain de connaître l'avenir. Quelque obstacle imprévu ne peut-il l'embarrasser dans sa route ? Et cette circonstance, serait-elle si peu fréquente, qu'il dût prendre sur lui de la

considérer comme une exception ? Que ne considère-t-il plutôt, comme un fait anormal, la possibilité qu'il a eue jusqu'ici de se sentir dépourvu d'inquiétude et pour ainsi dire heureux ? De quel droit en effet prétendrait-il gagner indemne sa demeure, lorsque quelqu'un le guette et le suit par derrière comme sa future proie ? (Ce serait bien peu connaître sa profession d'écrivain à sensation, que de ne pas, au moins, mettre en avant les restrictives interrogations après lesquelles arrive immédiatement la phrase que je suis sur le point de terminer.) Vous avez reconnu le héros imaginaire qui, depuis un long temps, brise par la pression de son individualité ma malheureuse intelligence ! Tantôt Maldoror se rapproche de Mervyn, pour graver dans sa mémoire les traits de cet adolescent ; tantôt, le corps rejeté en arrière, il recule sur lui-même comme le boomerang d'Australie, dans la deuxième période de son trajet, ou plutôt, comme une machine infernale. Indécis sur ce qu'il doit faire. Mais, sa conscience n'éprouve aucun symptôme d'une émotion la plus embryogénique, comme à tort vous le supposeriez. Je le vis s'éloigner un instant dans une direction opposée ; était-il accablé par le remords ? Mais, il revint sur ses pas avec un nouvel acharnement. Mervyn ne sait pas pourquoi ses artères temporales battent avec force, et il presse le pas, obsédé par une frayeur dont lui et vous cherchez vainement la cause. Il faut lui tenir compte de son application à découvrir l'énigme. Pourquoi ne se retourne-t-il pas ? Il comprendrait tout. Songe-t-on jamais aux moyens les plus simples de faire cesser un état alarmant ? Quand un rôdeur de barrières traverse un faubourg de la banlieue, un saladier de vin blanc dans le gosier et la blouse en lambeaux, si, dans le coin d'une borne, il aperçoit un vieux chat musculeux, contemporain des révolutions auxquelles ont assisté nos pères, contemplant mélancoliquement les rayons de la lune, qui s'abattent sur la plaine endormie, il s'avance tortueusement dans une ligne courbe, et fait un signe à un chien cagneux, qui se précipite. Le noble animal de la race féline attend son adversaire avec courage, et dispute chèrement sa vie. Demain quelque chiffonnier achètera une peau électrisable. Que ne fuyait-il donc ? C'était si facile. Mais, dans le cas qui nous préoccupe actuellement, Mervyn complique encore le danger par sa propre ignorance. Il a comme quelques lueurs, excessivement rares, il est vrai, dont je ne m'arrêterai pas à démontrer le vague qui les recouvre ; cependant, il lui est impossible de deviner la réalité. Il n'est pas prophète, je ne dis pas le contraire, et il ne se reconnaît pas la faculté de l'être. Arrivé sur la grande artère, il tourne à

droite et traverse le boulevard Poissonnière et le boulevard Bonne-Nouvelle. À ce point de son chemin, il s'avance dans la rue du faubourg Saint-Denis, laisse derrière lui l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg, et s'arrête devant un portail élevé, avant d'avoir atteint la superposition perpendiculaire de la rue Lafayette. Puisque vous me conseillez de terminer en cet endroit la première strophe, je veux bien, pour cette fois, obtempérer, à votre désir. Savez-vous que, lorsque je songe à l'anneau de fer caché sous la pierre par la main d'un maniaque, un invincible frisson me passe par les cheveux ?

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*,
1869

« Cette redoutable Cour des Miracles, où jamais honnête homme n'avait pénétré... »

Au Moyen Âge, on appelait « cour des miracles » le repaire des mendiants et des truands qui se déguisaient en éclopés, en aveugles ou en mourants pour extorquer aux passants l'aumône qu'on ne leur aurait pas faite sans cette supercherie, et recouvraient « miraculeusement » la santé sitôt leur forfait accompli. Immortalisée par Victor Hugo, la principale cour des miracles se situait à l'emplacement de l'actuel quartier Bonne-Nouvelle. Attenante au couvent des Filles-Dieu, elle débouchait par un dédale de ruelles sombres et malfamées sur les rues Montorgueil, Saint-Denis et Neuve-Saint-Sauveur (aujourd'hui rue du Nil). En 1668, après avoir envoyé à trois reprises des détachements armés, à chaque fois repoussés à coups de pierre, le lieutenant général de police La Reynie s'y rendit en personne pour en déloger les misérables. C'est dans cette zone de « non-droit » avant l'heure que le poète Gringoire pénètre par mégarde dans Notre-Dame de Paris.

Le pauvre poète jeta les yeux autour de lui. Il était en effet dans cette redoutable Cour des Miracles, où jamais honnête homme n'avait pénétré à pareille heure ; cercle magique où les officiers du Châtelet et les sergents de la prévôté qui s'y aventuraient disparaissaient en miettes ; cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris ; égout d'où s'échappait chaque matin, et

où revenait croupir chaque nuit ce ruisseau de vices, de mendicité et de vagabondage toujours débordé dans les rues des capitales ; ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frelons de l'ordre social ; hôpital menteur où le bohémien, le moine défroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées, mendiants le jour, se transfiguraient la nuit en brigands ; immense vestiaire, en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris.

C'était une vaste place, irrégulière et mal pavée, comme toutes les places de Paris alors. Des feux, autour desquels fourmillaient des groupes étranges, y brillaient çà et là. Tout cela allait, venait, criait. On entendait des rires aigus, des vagissements d'enfants, des voix de femmes. Les mains, les têtes de cette foule, noires sur le fond lumineux, y découpaient mille gestes bizarres. Par moments, sur le sol, où tremblait la clarté des feux, mêlée à de grandes ombres indéfinies, on pouvait voir passer un chien qui ressemblait à un homme, un homme qui ressemblait à un chien. Les limites des races et des espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandémonium. Hommes, femmes, bêtes, âge, sexe, santé, maladie, tout semblait être en commun parmi ce peuple ; tout allait ensemble, mêlé, confondu, superposé ; chacun y participait de tout.

Le rayonnement chancelant et pauvre des feux permettait à Gringoire de distinguer, à travers son trouble, tout à l'entour de l'immense place, un hideux encadrement de vieilles maisons dont les façades vermoulues, ratatinées, rabougries, percées chacune d'une ou deux lucarnes éclairées, lui semblaient dans l'ombre d'énormes têtes de vieilles femmes, rangées en cercle, monstrueuses et rechignées, qui regardaient le sabbat en clignant des yeux.

C'était comme un nouveau monde, inconnu, inouï, difforme, reptile, fourmillant, fantastique.

Gringoire, de plus en plus effaré, pris par les trois mendiants comme par trois tenailles, assourdi d'une foule d'autres visages qui moutonnaient et aboyaient autour de lui, le malencontreux Gringoire tâchait de rallier sa présence d'esprit pour se rappeler si l'on était à un samedi. Mais ses efforts étaient vains ; le fil de sa mémoire et de sa pensée était rompu ; et doutant

de tout, flottant de ce qu'il voyait à ce qu'il sentait, il se posait cette insoluble question : – Si je suis, cela est-il ? si cela est, suis-je ?

En ce moment, un cri distinct s'éleva dans la cohue bourdonnante qui l'enveloppait : – Menons-le au roi ! menons-le au roi !

— Sainte Vierge ! murmura Gringoire, le roi d'ici, ce doit être un bouc.

— Au roi ! au roi ! répétèrent toutes les voix.

On l'entraîna. Ce fut à qui mettrait la griffe sur lui. Mais les trois mendiants ne lâchaient pas prise, et l'arrachaient aux autres en hurlant : Il est à nous !

Le pourpoint déjà malade du poète rendit le dernier soupir dans cette lutte.

En traversant l'horrible place, son vertige se dissipa. Au bout de quelques pas, le sentiment de la réalité lui était revenu. Il commençait à se faire à l'atmosphère du lieu. Dans le premier moment, de sa tête de poète, ou peut-être, tout simplement et tout prosaïquement, de son estomac vide, il s'était élevé une fumée, une vapeur pour ainsi dire, qui, se répandant entre les objets et lui, ne les lui avait laissé entrevoir que dans la brume incohérente du cauchemar, dans ces ténèbres des rêves qui font trembler tous les contours, grimacer toutes les formes, s'agglomérer les objets en groupes démesurés, dilatant les choses en chimères et les hommes en fantômes. Peu à peu à cette hallucination succéda un regard moins égaré et moins grossissant. Le réel se faisait jour autour de lui, lui heurtait les yeux, lui heurtait les pieds, et démolissait pièce à pièce toute l'effroyable poésie dont il s'était cru d'abord entouré. Il fallut bien s'apercevoir qu'il ne marchait pas dans le Styx, mais dans la boue, qu'il n'était pas coudoyé par des démons, mais par des voleurs ; qu'il n'y allait pas de son âme, mais tout bonnement de sa vie (puisque'il lui manquait ce précieux conciliateur qui se place si efficacement entre le bandit et l'honnête homme : la bourse). Enfin, en examinant l'orgie de plus près et avec plus de sang-froid, il tomba du sabbat au cabaret.

La Cour des Miracles n'était en effet qu'un cabaret, mais un cabaret de brigands, tout aussi rouge de sang que de vin.

« Le quadrilatère sacré de la fripe » Le Sentier

Délimité par les boulevards Poissonnière et Bonne-Nouvelle et la rue Réaumur, le Sentier est investi depuis le Moyen Âge par le commerce du textile et de la « fripe ». Commerçants arméniens, turcs, juifs, pakistanais et chinois se côtoient dans ce quartier industriel aux noms de rues évocateurs : rues du Nil et d'Aboukir, place du Caire, etc. Dans Paris la grande, en 1997, le chroniqueur de radio et écrivain Philippe Meyer tente une percée vélocipédique à travers les rues du Sentier, encombrées, en semaine, par la circulation anarchique des camionnettes, voitures et chariots des livreurs de tissus et de vêtements.

Rue de Paradis, rue du Faubourg-Poissonnière et c'est déjà l'avant-poste du Sentier, les camionnettes garées n'importe comment, les diables surchargés dont on n'aperçoit qu'un petit bout du porteur, les coups de gueule en provenance d'une cour, les silhouettes qui tournent en rond, une main plaquant le téléphone mobile contre l'oreille et l'autre argumentant par une infinie succession de mouvements dont l'interlocuteur ne risque pas d'être impressionné. Cette fourmilière se densifie et accélère son mouvement brownien au fur et à mesure que l'on passe le boulevard – devant ce dinosaure des salles de cinéma qu'est le Rex – et que l'on pénètre dans le quadrilatère sacré de la fripe. Lever la tête, c'est signer son bon de parterre plus sûrement qu'en lâchant son guidon. De partout sortent des portefaix. Ils sont arabes, chinois, blancs et quelquefois noirs. Leurs trajectoires sont imprévisibles, calculées au plus juste et modifiées sans cesse en fonction du déplacement ou de l'arrêt d'un camion, de l'irruption d'un diable, du croisement de plusieurs chariots, du brusque arrêt d'une colonne de cartons au-dessous de laquelle sue un porteur fatigué d'avancer à l'estime. Tout Paris, toute la France, sans doute, sait qu'il est impossible de circuler dans le Sentier, mais entre ceux qu'une livraison oblige à s'aventurer rue d'Aboukir ou rue de Cléry et ceux qui pensent pouvoir forcer le destin, on peut assister chaque jour ouvrable, de neuf heures à sept heures du soir, à des embouteillages d'anthologie, à une congélation de trafic. Même à vélo, il faut godiller, jouer des reins, guetter sans cesse la trouée et savoir à l'avance qu'elle sera brève, respirer de grandes bouffées

de gaz noir. Pour savourer les façades néo-égyptiennes de la place du Caire, on reviendra dimanche. Il n'y aura pas âme qui vive, ou seulement un vieil Arabe dans une cabine téléphonique, appelant au pays, parlant très fort, comme on le faisait autrefois dans les campagnes où l'on tenait craintivement le combiné d'ébonite.

© Philippe Meyer, *Paris la grande*,
Flammarion, 1997

OceanofPDF.com

LE TROISIÈME ARRONDISSEMENT

De l'Histoire, rien que de l'Histoire...

LÉON-PAUL FARGUE

« Dans le labyrinthe du Marais »

Le quartier du Marais connaît son âge d'or au XVII^e siècle. Sur une surface restreinte, comprise entre la Seine, les boulevards Beaumarchais et du Temple à l'est, et les rues Beaubourg et Turbigo à l'ouest, sont alors érigées de somptueuses demeures destinées à l'aristocratie : l'hôtel de Soubise, où sont aujourd'hui conservées les Archives nationales ; l'hôtel de Lamoignon, actuelle Bibliothèque historique de la Ville de Paris ; l'hôtel Carnavalet, devenu musée des Collections historiques et archéologiques de la Ville de Paris ; l'hôtel de Beaufort, ancienne résidence du financier écossais John Law, etc. Dans Le Piéton de Paris, en 1939, Léon-Paul Fargue ironise sur l'intérêt que les étrangers fortunés portent à ces vieilles demeures aristocratiques, abandonnées dès le début du XVIII^e siècle par leurs propriétaires d'origine.

J'ai accompagné, des jours entiers, dans le labyrinthe du Marais, quelque temps après la guerre, une fort jolie dame américaine que ces somptueuses demeures avaient grisée : hôtel Lamoignon, hôtel Lefèvre d'Ormesson, hôtel de Châlons-Luxembourg, dont la porte est inoubliable, hôtel d'Antonin d'Aubray, hôtel de Fleury... Bref, elle en rêvait. Du rêve elle fit un bond chez les marchands de biens et leur expliqua en ma présence qu'elle voulait absolument acheter un hôtel « avec rampes, bas-reliefs, tourelles d'entrée, moulures, escaliers de pierre, moucheurs de chandelle, etc. ». Le malheur est que les maisons sur lesquelles elle jetait son dévolu étaient généralement occupées par des écoles de la Ville de Paris, des prêteurs sur gages, des musées, des bronziers, des notaires crochus et myopes, des associations, des administrations, ou des particuliers

qui n'avaient pas la moindre envie du monde de quitter leurs vieilleseries. « Mais, disait-elle, puisque je me propose, puisque je prétends inviter tout le monde chez moi ? Je veux donner des réceptions comme au grand siècle. Comme la reine Margot. » Ayant décidé que son charme et son argent feraient tout, même dans une ville comme Paris où les administrations sont lentes et indifférentes, elle résolut d'attaquer le Marais par le haut, c'est-à-dire par le gouvernement, et se mit à inviter des ministres, des archivistes, des ambassadeurs à sa table, dans un palace où le plus officiel des hommes se rend toujours avec plaisir.

Un soir, excédé par les supplications de la dame, qui n'en finissait pas d'exiger un hôtel du troisième arrondissement afin de faire « histoire » dans sa famille, un diplomate lui dit, de l'air le plus sérieux du monde : « J'ai enfin trouvé un hôtel à vendre. C'est la demeure la plus bourrée de passé que vous puissiez concevoir. Le meilleur de la France y a dormi, aimé, joué, tué. Des rois, des princesses, des ducs. Tout ce que Paris a de sonore, de distingué, de noble, de précieux se trouve réuni là comme par magie. Enfin, j'ajouterai que je puis m'entremettre, chère amie, pour la vente de ce trésor. Nous pourrions faire affaire tout à l'heure dans un petit salon. » Rouge de satisfaction, la jeune Américaine, qui croyait qu'il n'y avait pas trop de différence entre un collier de perles, une voiture et une vieille demeure parisienne, déclara qu'elle était prête à signer un chèque et qu'elle entendait emménager dès le lendemain. « C'est deux cents milliards », lui dit très sérieusement le diplomate. Depuis ce jour, ma pauvre amie n'a jamais plus manifesté le désir d'habiter dans un hôtel du XVI^e siècle...

© Léon-Paul Fargue, *Le Piéton de Paris*,
Gallimard, 1939

« Un linge douteux flottait tristement, comme l'emblème d'une lamentable reddition... »

La rue des Francs-Bourgeois

Le déclin du Marais, aux XVIII^e et XIX^e siècles, coïncide avec la migration de l'aristocratie vers les quartiers, moins vétustes, de l'Ouest parisien. Abandonné, saccagé, pillé à la Révolution, le Marais devient un quartier d'artisans, de boutiquiers et de petits bourgeois. La pierre se dégrade, les murs noircissent, des étages sont montés sur les architectures classiques des

anciens hôtels aristocratiques, des remises encombrant les cours et les jardins, des cloisons divisent les espaces intérieurs, etc. Ainsi transformé, le quartier perd de sa superbe. Personne, à cette époque, ne songe encore à le rénover. Dans Fièvre au Marais, le célèbre détective Nestor Burma rend visite à un prêteur sur gages de la rue des Francs-Bourgeois. Postée à la fenêtre d'une vieille bicoque délabrée, il pose un regard désabusé sur le fouillis des toits alentour.

Les mains au fond des poches de mon trench-coat, j'étais planté comme un piquet dans une pièce du troisième étage d'une vieille demeure de la rue des Francs-Bourgeois. Machinalement, tout en étreignant dans ma paume moite et humide le fourneau éteint de ma pipe, j'écoutais la vénérable bicoque gémir sous les assauts du mauvais temps.

Printemps pourri !

La pluie, poussée par le vent qu'on entendait hululer, tambourinait contre les carreaux de la fenêtre sans rideaux. À travers les vitres brouillées je découvrais un paysage de toits mouillés sur lequel le ciel plombé répandait une déprimante teinte vénéneuse. Un linge douteux flottait tristement, comme l'emblème d'une lamentable reddition, à la mansarde d'un immeuble voisin. Sur la gauche, devait s'élever l'hôtel Clisson ou Soubise, où sont conservées les Archives nationales. Droit devant, une haute cheminée émergeait du chaos de toits, signalant un pétrin de boulanger ou un atelier de fondeur. La fumée qui s'en échappait rejoignait les nuages noirs et s'y incorporait.

© Léo Malet, *Fièvre au Marais*,
Robert Laffont, 1985

« Tout à l'heure à Carnavalet... »
Le musée Carnavalet

Construit en 1545 par Nicolas Dupuis pour Jacques des Ligneris, président au Parlement, l'hôtel du Carnavalet est l'un des plus anciens monuments de Paris. À la mort de Jacques des Ligneris, l'hôtel fut loué à la veuve d'un gentilhomme breton, Kemevenoy, dont les Parisiens simplifièrent le patronyme en « Carnavalet », passé à la postérité. Racheté

par la Ville de Paris et transformé en musée d'histoire et d'art dès 1867, l'hôtel Carnavalet abrite aujourd'hui les Collections historiques et archéologiques de la Ville de Paris. Dans les salles pittoresques du musée, décors peints, maquettes, meubles et boiseries entretiennent la mémoire du vieux Paris. Suivez le guide.

Tout à l'heure à Carnavalet pour voir les salles du bas où se trouvent les vues de Paris à travers les siècles. On en sort avec une impression assez sinistre : ce ne sont que rangées de maisons qui flambent, que gens qu'on colle au mur pour les fusiller, que barricades, que boulets de canon éventrant les palais, émeutes, révolutions, grabuge. J'ai admiré la merveilleuse maquette de Saint-Sulpice de Chalgrin, le Palais-Royal entièrement reproduit avec ses jardins et toutes ses galeries. On regarde tout cela en se penchant dessus, on se fait l'effet d'être un géant, un nouveau Gulliver. Que de colles on pourrait poser même à des professeurs tout le long de la petite histoire de notre ville (où sont passées les momies rapportées d'Égypte, où les a-t-on enterrées, qu'y a-t-il sous la colonne où le génie de la Bastille prend éternellement son vol, où a-t-on détourné le lac souterrain du fantôme de l'Opéra, qui a posé pour la statue de Pierre de Wissant, qui habita le château des Brouillards ?) mais on peut toujours être sûr à Paris qu'un amoureux secret connaîtra toutes les réponses.

© Julien Green, *Paris*,
Champ Vallon, 1983

« Cet énorme bazar »
Le marché du Temple

C'est sur une portion de l'emplacement de l'enclos du Temple que, de 1809 à 1811, fut construit sur les plans de l'architecte Molinos le premier marché du Temple, dit alors « Halle aux vieux linges ». Il se composait de la rotonde du Temple, construite en 1788 par Pérard de Montreuil, et de quatre pavillons carrés aux noms pittoresques : le Palais-Royal, affecté à la vente des rubans et frivolités, le pavillon de Flore, à l'ameublement et à la literie, le Pou-Volant, à la vieille ferraille, et la Forêt-Noire, aux vieux souliers. Le marché du Temple fut reconstruit entre 1863 et 1865 par

Legrand et compta dès lors six pavillons. En 1905, devant la concurrence croissante des puces de Clignancourt, la décision fut prise de le désaffecter partiellement. Les marchands furent alors regroupés dans le pavillon situé entre la rue Eugène-Spüller et la rue de Picardie : c'est l'actuel carreau du Temple, classé monument historique depuis 1982. Dans Les Mystères de Paris, Eugène Sue nous entraîne dans le marché du Temple tel qu'il se présentait avant la reconstruction de 1863.

Quoique Rodolphe ne partageât pas la profonde admiration de Rigolette à la vue du Temple, il fut néanmoins frappé de l'aspect singulier de cet énorme bazar, qui a ses quartiers et ses passages.

Vers le milieu de la rue du Temple, non loin d'une fontaine qui se trouve à l'angle d'une grande place, on aperçoit un immense parallélogramme construit en charpente et surmonté d'un comble recouvert d'ardoises.

C'est le Temple.

Borné à gauche par la rue Dupetit-Thouars, à droite par la rue Perrée, il aboutit à un vaste bâtiment circulaire, colossale rotonde entourée d'une galerie à arcades.

Une longue voie, coupant le parallélogramme dans son milieu et dans sa longueur, le partage en deux parties égales ; celles-ci sont à leur tour divisées, subdivisées à l'infini par une multitude de petites ruelles latérales et transversales qui se croisent en tous sens et sont abritées de la pluie par le toit de l'édifice.

Dans ce bazar, toute marchandise neuve est généralement prohibée ; mais la plus infime rognure d'étoffe quelconque, mais le plus mince débris de fer, de cuivre, de fonte ou d'acier y trouve son vendeur et son acheteur.

Il y a là des négociants en bribes de drap de toutes couleurs, de toutes nuances, de toutes qualités, de tout âge, destinées à assortir les pièces que l'on met aux habits troués ou déchirés.

Il est des magasins où l'on découvre des montagnes de savates éculées, percées, tordues, fendues, choses sans nom, sans forme, sans couleur, parmi lesquelles apparaissent çà et là quelques semelles fossiles, épaisses d'un pouce, constellées de clous comme des portes de prison, dures comme le sabot d'un cheval ; véritables squelettes de chaussures, dont toutes les adhérences ont été dévorées par le temps ; tout cela est moisi, racorni, troué,

corrodé, et tout cela s'achète : il y a des négociants qui vivent de ce commerce.

Il existe des détaillants de ganses, franges, crêtes, cordons, effilés de soie, de coton ou de fil, provenant de la démolition de rideaux complètement hors de service.

D'autres industriels s'adonnent au commerce des chapeaux de femme : ces chapeaux n'arrivent jamais à leur boutique que dans les sacs des revendeuses, après les pérégrinations les plus étranges, les transformations les plus violentes, les décolorations les plus incroyables. Afin que les marchandises ne tiennent pas trop de place dans un magasin ordinairement grand comme une énorme boîte, on plie bien proprement ces chapeaux en deux, après quoi on les aplatit et on les empile excessivement serrés ; sauf la saumure, c'est absolument le même procédé que pour la conservation des harengs ; aussi ne peut-on se figurer combien, grâce à ce mode d'arrimage, il tient de ces choses dans un espace de quatre pieds carrés.

L'acheteur se présente-t-il, on soustrait ces chiffons à la haute pression qu'ils subissent, la marchande donne, d'un air dégagé, un petit coup de poing dans le fond de la forme pour la relever, défripe la passe sur son genou, et vous avez sous les yeux un objet bizarre, fantastique, qui rappelle confusément à votre souvenir ces coiffures fabuleuses, particulièrement dévolues aux ouvreuses de loges, aux tantes de figurantes ou aux duègnes des théâtres de province.

Plus loin, à l'enseigne du *Goût du jour*, sous les arcades de la rotonde élevée au bout de la large voie qui sépare le Temple en deux parties, sont appendus comme des ex-voto des myriades de vêtements de couleurs, de formes et de tournures encore plus exorbitantes, encore plus énormes que celles des vieux chapeaux de femme.

Ainsi on trouve des fracs gris de lin crânement rehaussés de trois rangées de boutons de cuivre à la hussarde, et chaudement ornés d'un petit collet fourré en poils de renard.

Des redingotes primitivement vert bouteille, que le temps a rendues vert pistache, bordées d'un cordonnet noir et rajeunies par une doublure écossaise bleue et jaune du plus riant effet.

Des habits dits autrefois à queue de morue, couleur d'amadou, à riche collet de panne, ornés de boutons jadis argentés, mais alors d'un rouge cuivreux.

On y remarque encore des polonaises marron, à collet de peau de chat, côtelées de brandebourgs et d'agréments de coton noir éraillés ; non loin d'icelles, des robes de chambre artistement faites avec de vieux carricks dont on a ôté les triples collets et qu'on a intérieurement garnis de morceaux de cotonnade imprimée ; les mieux portées sont bleu ou vert sordide, ornées de pièces nuancées, brodées de fil passé, et doublées d'étoffe rouge à rosaces orange, parements et collets pareils ; une cordelière, faite d'un vieux cordon de sonnette en laine tordue, sert de ceinture à ces élégants déshabillés, dans lesquels Robert Macaire se fût prélassé avec un orgueilleux bonheur.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une foule de costumes de Frontin plus ou moins équivoques, plus ou moins barbares, au milieu desquels on retrouve pourtant çà et là quelques authentiques livrées royales ou princières que les révolutions de toutes sortes ont traînées du palais aux sombres arceaux de la rotonde du Temple.

Ces exhibitions de vieilles chaussures, de vieux chapeaux et de vieux habits ridicules sont le côté grotesque de ce bazar ; c'est le quartier des guenilles prétentieusement parées et déguisées ; mais on doit avouer, ou plutôt on doit proclamer que ce vaste établissement est d'une haute utilité pour les classes pauvres ou peu aisées. Là elles achètent, à un rabais excessif, d'excellentes choses presque neuves, dont la dépréciation est pour ainsi dire imaginaire.

Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*,
1842-1843

Les îlots insalubres de la rue Quincampoix

À cheval sur les 3^e et 4^e arrondissements, le quartier Saint-Martin n'a pas toujours eu l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui : celui d'un quartier touristique à la mode, dans le voisinage du Centre Pompidou, où fourmillent les boutiques de souvenirs et les galeries d'art contemporain. Ironie de l'histoire, la rue Quincampoix qui fut aux temps de Law la plus chère de Paris redevint par la suite l'une des rues les plus pauvres et des plus malfamées de la capitale, offrant le spectacle attristant d'un amas misérable et malpropre de semi ruines où s'entassait une population de déclassés et de marginaux. Jacques Audiberti la décrit dans Paris fut :

Dans l'océan de la ville, les îlots insalubres apparaissent comme des rochers de crasse et, parfois, de malheur complet. Leurs habitants ne sont pas tous des naufragés. Il en est qui se cramponnent à ces écueils comme à des sites aimables et tutélaires. Q peut, en effet, exister entre le taudis et son pensionnaire une sorte de complicité d'échanges malsains. Du misérable et de son logis, on ignore souvent lequel a commencé, lequel a modelé l'autre dans la sombre pâte de la saleté. Il faut donc examiner non pas tant le cas de ceux qu'une longue et naturelle habitude soude à un décor lépreux et à l'espèce de jouissance qu'il peut y avoir à vivre, comme ça vient, dans une tanière fétide, mais le risque effroyable que l'existence même des taudis fait courir à tous.

Le ratage, la maladie, un deuil malencontreux ou des naissances abusives peuvent acheminer une famille bien intentionnée à végéter dans une sentine, à deux pas des cafés brillants, et peut-être à une épaisseur de muraille de la maison contiguë, aérée, celle-là, et ripolinée à souhait.

Nos prédécesseurs ont, sans grand émoi, laissé les îlots insalubres former dans Paris des archipels, des continents. Maintenant, on les combat. On les traque. C'est une chasse, alourdie de textes administratifs, de scrupules budgétaires. Des infirmières visiteuses et d'audacieux urbanistes la conduisent. Décors périmés et dynamités, certains de ces îlots, de ces écueils, s'écroulent. Le sol, là où ils furent, garde quelque temps l'odeur de leurs cendres noires.

© Jacques Audibert, *Paris fut. Écrits sur Paris 1937-1953*,
Éditions Claire Paulhan, 1999

LE QUATRIÈME ARRONDISSEMENT

Mon plus long voyage fut le parcours du quatrième arrondissement, le centre vital de Paris, le plexus, d'une diversité stupéfiante, propre à l'évocation d'un exotisme de pas déporté.

JEAN-PAUL CLÉBERT

« Ce cœur de Paris battant dans la transparence de l'air »
L'île de la Cité

Cœur géographique et historique de Paris, dont elle constitue en quelque sorte le berceau – c'est là, en effet, qu'au III^e siècle avant notre ère, vinrent s'établir les premiers Parisiens ; nous y reviendrons –, la Cité est avec ses squares arborés, son marché aux fleurs et ses quais pavés l'un des endroits les plus agréables de Paris. Tapi dans l'ombre du pont des Saints-Pères (aujourd'hui pont du Carrousel), le héros de L'Œuvre de Zola, le peintre Claude Lantier, passe ainsi de longues heures à contempler « sa » Cité, saisi par l'extraordinaire variété et la constante beauté des tableaux qui se présentent à lui à tous moments du jour ou de l'année.

À toutes les heures, par tous les temps, la Cité se leva devant lui, entre les deux trouées du fleuve. Sous une tombée de neige tardive, il la vit fourrée d'hermine, au-dessus de l'eau couleur de boue, se détachant sur un ciel d'ardoise claire. Il la vit, aux premiers soleils, s'essuyer de l'hiver, retrouver une enfance, avec les pousses vertes des grands arbres du terre-plein. Il la vit, un jour de fin brouillard, se reculer, s'évaporer, légère et tremblante comme un palais des songes. Puis, ce furent des pluies battantes qui la submergeaient, la cachaient derrière l'immense rideau tiré du ciel à la terre ; des orages, dont les éclairs la montraient fauve, d'une lumière louche de coupe-gorge, à demi détruite par l'écroulement des grands nuages de cuivre ; des vents qui la balayaient d'une tempête, aiguisant les angles, la découpant sèchement, nue et flagellée, dans le bleu pâli de l'air. D'autres fois encore, quand le soleil se brisait en poussière parmi les vapeurs de la

Seine, elle baignait au fond de cette clarté diffuse, sans une ombre, également éclairée partout, d'une délicatesse charmante de bijou taillé en plein or fin. Il voulut la voir sous le soleil levant, se dégageant des brumes matinales, lorsque le quai de l'Horloge rougeoit et que le quai des Orfèvres reste appesanti de ténèbres, toute vivante déjà dans le ciel rose par le réveil éclatant de ses tours et de ses flèches, tandis que, lentement, la nuit descend des édifices, ainsi qu'un manteau qui tombe. Il voulut la voir à midi, sous le soleil frappant d'aplomb, mangée de clarté crue, décolorée et muette comme une ville morte, n'ayant plus que la vie de la chaleur, le frisson dont remuaient les toitures lointaines. Il voulut la voir sous le soleil à son déclin, se laissant reprendre par la nuit montée peu à peu de la rivière, gardant aux arêtes des monuments les franges de braise d'un charbon près de s'éteindre avec de derniers incendies qui se rallumaient dans des fenêtres, de brusques flambées de vitres qui lançaient des flammèches et trouaient les façades. Mais, devant ces vingt Cités différentes, quelles que fussent les heures, quel que fût le temps, il en revenait toujours à la Cité qu'il avait vue la première fois, vers quatre heures, un beau soir de septembre, cette Cité sereine sous le vent léger, ce cœur de Paris battant dans la transparence de l'air, comme élargi par le ciel immense, que traversait un vol de petits nuages.

Émile Zola, *L'Œuvre*,
1886

« Par ris »

De l'origine du nom Paris

Les historiens situent au III^e siècle av. J.-C. l'installation des Parisii sur l'emplacement de l'actuelle île de la Cité où, vers 250-225, ce peuple celte construit un oppidum et fonde sa capitale Lucotecia, Loucotocia ou Leucotecia (Lutèce). Vainqueur en 52 av. J.-C. de la bataille de Lutèce, où les Parisii ralliés au chef arverne Vercingétorix prennent part au soulèvement général de la Gaule, César emploie déjà la forme contractée Lutetia ou Lucetia. À partir du IV^e siècle, on ne parle plus que de « Lutèce ». Les hypothèses les plus vraisemblables rapprochent ce nom d'un mot dérivé du latin lutum, « boue », ou du celtique luco-lugo, « marais », en référence à la large zone de marécages qui, à cette époque, s'étend autour du confluent de la Seine et de la Marne. Au III^e siècle de

l'ère chrétienne, le nom de Lutèce disparaît au profit de l'expression « cité des Parisii » (Civitas Parisiorum) avant que le nom de Paris ne soit définitivement adopté au ^v^e siècle et que Clovis, converti par sa femme au christianisme, ne fasse de Paris la capitale de la Gaule réunifiée, en 508. En marge de cette version officielle, Rabelais propose dans Gargantua des étymologies fantaisistes, ayant l'avantage de la drôlerie. Envoyé à Paris par ses parents afin de parfaire son éducation, Gargantua arrive dans la capitale en compagnie de son précepteur Ponocrate et du jeune page Eudémon. Où l'on apprend que l'habitante de Lutèce a la cuisse blanche, et que le Parisien l'est « par ris ».

Quelques jours après qu'ils se furent rafraîchis, il visita la ville, et fut vu de tout le monde en grande admiration, car le peuple de Paris est tant sot, tant badaud et tant inepte de nature, qu'un bateleur, un porteur de rogatons, un mulot avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur évangélique.

Et tant importunément elles le poursuivirent qu'il fut contraint de se reposer sur les tours de l'église Notre-Dame. Auquel lieu étant, et voyant tant de gens à l'entour de soi, il dit clairement :

« Je crois que ces maroufles veulent que je leur paye ici ma bienvenue et mon droit d'entrée. C'est raison. Je vais leur donner le vin, mais ce ne sera que par ris. »

Lors, en souriant, détacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les compissa si aigrement qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix-huit, sans les femmes et petits enfants.

Quelque nombre d'entre eux échappa à ce pissefort grâce à la légèreté de leurs pieds, et, quand ils furent au plus haut de l'Université, suant, toussant, crachant et hors d'haleine, ils commencèrent à renier et jurer, les uns en colère, les autres pour rire : « Carimari, Carimara ! Par sainte Mamie, nous sommes baignés *par ris* », ce dont fut depuis la ville nommée *Paris* laquelle auparavant on appelait *Leucèce*, comme dit Strabon, lib. IV, c'est-à-dire, en grec, *Blanchette*, pour les blanches cuisses des dames dudit lieu. Et, par autant qu'à cette nouvelle imposition du nom tous les assistants jurèrent chacun les saints de sa paroisse, les Parisiens, qui sont faits de toutes gens et toutes pièces, sont par nature et bons jureurs et bons juristes, et quelque peu outrecuidants, dont estime Joanius de Barranco, *libro De copiositate*

reverentiarum, que sont dits *Parrhésiens* en langue grec, c'est-à-dire fiers en parler.

Cela fait, il considéra les grosses cloches qui étaient aux dites tours, et les fit sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, il lui vint en pensée qu'elles serviraient bien de clochettes au cou de sa jument, laquelle il voulait renvoyer à son père toute chargée de fromages de Brie et de harengs frais. De fait, il les emporta en son logis.

Cependant vint un commandeur jambonnier de Saint-Antoine pour faire sa quête de cochon, lequel, pour se faire entendre de loin et faire trembler le lard au charnier, les voulut emporter furtivement, mais par honnêteté les laissa, non parce qu'elles étaient trop chaudes, mais parce qu'elles étaient quelque peu trop pesantes à la portée. Ce ne fut pas celui du Bourg, car il est trop de mes amis.

Toute la ville fut émue en sédition, ce à quoi, comme vous savez, ils sont tant faciles que les nations étrangères s'ébahissent de la patience des rois de France, lesquels autrement par bonne justice ne les refrènent, vu les inconvénients qui en sortent de jour en jour. Plût à Dieu que je susse l'officine en laquelle sont forgés ces schismes et monopoles, pour les mettre en évidence aux confréries de ma paroisse !

Croyez que le lieu auquel se rassemble le peuple tout affolé et ahuri fut Nesle, où alors était, maintenant n'est plus l'oracle de Leucèce. Là fut proposé le cas et remontré l'inconvénient des cloches transportées. Après avoir bien ergoté *pro et contra*, il fut conclu en *baralipton* que l'on enverrait le plus vieux et suffisant de la Faculté vers Gargantua pour lui remontrer l'horrible inconvénient de la perte de ces cloches, et, nonobstant la remontrance d'aucuns de l'Université qui alléguaient que cette charge convenait mieux à un orateur qu'à un sophiste, fut pour cette affaire élu notre maître Janotus de Bragmardo.

François Rabelais, *Gargantua*,
1534

« Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame... »
Notre-Dame de Paris

Vers 1160, l'évêque Maurice de Sully décide de construire une cathédrale dédiée à Notre-Dame dans l'île de la Cité, sur un site consacré

au culte religieux depuis l'époque gallo-romaine. La première pierre de l'édifice est posée le 23 avril 1163. Le chœur est consacré dès 1182, la nef achevée en 1196, et la façade et les tours érigées entre 1200 et 1250. Au total, la construction de l'édifice, achevée en 1330 sous le règne de Philippe le Bel, s'étalera sur une période de 170 ans. Éclatant chef-d'œuvre de l'architecture gothique, Notre-Dame nourrit depuis des siècles l'imagination de nombreux peintres et écrivains. Dans cette « vaste symphonie de pierre », Victor Hugo ne voit rien moins que le « produit prodigieux de la cotisation de toutes les forces d'une époque, où sur chaque pierre on voit saillir en cent façons la fantaisie de l'ouvrier disciplinée par le génie de l'artiste ; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine dont elle semble avoir dérobé le double caractère : variété, éternité ». Dans Notre-Dame de Paris, en 1831, il forge en Quasimodo une sorte de gargouille vivante qui, par l'effet d'une « harmonie mystérieuse », finit par se confondre avec l'édifice lui-même.

Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame.

Avec le temps, il s'était formé je ne sais quel lien intime qui unissait le sonneur à l'église. Séparé à jamais du monde par la double fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle infranchissable, le pauvre malheureux s'était accoutumé à ne rien voir dans ce monde au-delà des religieuses murailles qui l'avaient recueilli à leur ombre. Notre-Dame avait été successivement pour lui, selon qu'il grandissait et se développait, l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers.

Et il est sûr qu'il y avait une sorte d'harmonie mystérieuse et préexistante entre cette créature et cet édifice. Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapiteaux romans projetait tant de formes bizarres.

Plus tard, la première fois qu'il s'accrocha machinalement à la corde des tours, et qu'il s'y pendit, et qu'il mit la cloche en branle, cela fit à Claude, son père adoptif, l'effet d'un enfant dont la langue se délie et qui commence à parler.

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillants s'emboîtaient, qu'on nous passe cette figure, aux angles rentrants de l'édifice, et il en semblait, non seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, tant d'affinités matérielles, qu'il y adhéraient en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.

Il est inutile d'avertir le lecteur de ne pas prendre au pied de la lettre les figures que nous sommes obligé d'employer ici pour exprimer cet accouplement singulier, symétrique, immédiat, presque co-substantiel, d'un homme et d'un édifice. Il est inutile de dire également à quel point il s'était faite familière toute la cathédrale dans une si longue et si intime cohabitation. Cette demeure lui était propre. Elle n'avait pas de profondeur que Quasimodo n'eût pénétrée, pas de hauteur qu'il n'eût escaladée. Il lui arrivait bien des fois de gravir la façade à plusieurs élévations en s'aidant seulement des aspérités de la sculpture. Les tours, sur la surface extérieure desquelles on le voyait souvent ramper comme un lézard qui glisse sur un mur à pic, ces deux géantes jumelles, si hautes, si menaçantes, si redoutables, n'avaient pour lui ni vertige, ni terreur, ni secousses d'étourdissement ; à les voir si douces sous sa main, si faciles à escalader, on eût dit qu'il les avait apprivoisées. À force de sauter, de grimper, de s'ébattre au milieu des abîmes de la gigantesque cathédrale, il était devenu en quelque façon singe et chamois, comme l'enfant calabrais qui nage avant de marcher, et joue, tout petit, avec la mer.

Du reste, non seulement son corps semblait s'être façonné selon la cathédrale, mais encore son esprit. Dans quel état était cette âme, quel pli avait-elle contracté, quelle forme avait-elle prise sous cette enveloppe nouée, dans cette vie sauvage, c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. Quasimodo était né borgne, bossu, boiteux. C'est à grande peine et à grande patience que Claude Frollo était parvenu à lui apprendre à parler. Mais une fatalité était attachée au pauvre enfant-trouvé. Sonneur de Notre-Dame à quatorze ans, une nouvelle infirmité était venue le parfaire ; les cloches lui

avaient brisé le tympan ; il était devenu sourd. La seule porte que la nature lui eût laissée toute grande ouverte sur le monde s'était brusquement fermée à jamais.

En se fermant, elle intercepta l'unique rayon de joie et de lumière qui pénétrât encore dans l'âme de Quasimodo. Cette âme tomba dans une nuit profonde. La mélancolie du misérable devint incurable et complète comme sa difformité. Ajoutons que sa surdité le rendit en quelque façon muet. Car, pour ne pas donner à rire aux autres, du moment où il se vit sourd, il se détermina résolument à un silence qu'il ne rompait guère que lorsqu'il était seul. Il lia volontairement cette langue que Claude Frollo avait eu tant de peine à délier. De là il advenait que, quand la nécessité le contraignait de parler, sa langue était engourdie, maladroite, et comme une porte dont les gonds sont rouillés. [...]

Après tout, il ne tournait qu'à regret sa face du côté des hommes. Sa cathédrale lui suffisait. Elle était peuplée de figures de marbre, rois, saints, évêques, qui du moins ne lui éclataient pas de rire au nez et n'avaient pour lui qu'un regard tranquille et bienveillant. Les autres statues, celles des monstres et des démons, n'avaient pas de haine pour lui Quasimodo. Il leur ressemblait trop pour cela. Elles raillaient bien plutôt les autres hommes. Les saints étaient ses amis, et le bénissaient ; les monstres étaient ses amis, et le gardaient. Aussi avait-il de longs épanchements avec eux. Aussi passait-il quelquefois des heures entières, accroupi devant une de ces statues, à causer solitairement avec elle. Si quelqu'un survenait, il s'enfuyait comme un amant surpris dans sa sérénade.

Et la cathédrale ne lui était pas seulement la société, mais encore l'univers, mais encore toute la nature. Il ne rêvait pas d'autres espaliers que les vitraux toujours en fleur, d'autre ombrage que celui de ces feuillages de pierre qui s'épanouissent chargés d'oiseaux dans la touffe des chapiteaux saxons, d'autres montagnes que les tours colossales de l'église, d'autre océan que Paris qui bruissait à leurs pieds.

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*,
1831

« Je suis ici à l'M veineux de la Seine... » L'île Saint-Louis

L'histoire de l'île Saint-Louis est d'abord celle d'une opération immobilière conduite par un entrepreneur qui laissa son nom à un pont : Christophe Marie. Cet ambitieux projet consistait à réunir deux îlots de la Seine (les îles Notre-Dame et aux Vaches) et à construire des quais, des immeubles et des ponts.

Commencée en 1614 et terminée en 1645, l'opération inspira à Corneille ces vers : Paris semble à mes yeux un pays de romans. / J'y croyais ce matin voir une île enchantée : / Je la laissais déserte, et la trouve habitée ; / Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons, / En superbes palais a changé les buissons. Le pont Saint-Louis débouche de nos jours sur un terre-plein triangulaire où vit Aurélien, le héros du roman éponyme d'Aragon. Posté à son balcon comme à la proue d'un navire, il observe le paysage qui se déroule devant lui : la Cité, la masse sombre de Notre-Dame, la montagne Sainte-Genève, le Panthéon, le Sacré-Cœur, etc. C'est la Seine, pourtant, qui retient son attention. La Seine qui charrie son eau épaisse à travers la ville comme ferait une artère pour le sang dans un corps humain, instillant des pensées de suicide dans l'esprit du personnage.

Le dernier lambeau du jour donnait un air de féerie au paysage dans lequel la maison avançait en pointe comme un navire. On était au-dessus de ces arbres larges et singuliers qui garnissaient le bout de l'île, on voyait sur la gauche la Cité où déjà brillaient les réverbères, et le dessin du fleuve qui l'enserme, revient, la reprend et s'allie à l'autre bras, au-delà des arbres, à droite, qui cerne l'île Saint-Louis. Il y avait Notre-Dame, tellement plus belle du côté de l'abside que du côté du parvis, et les ponts, jouant à une marelle curieuse, d'arche en arche entre les îles, et là, en face, de la Cité à la rive droite... et Paris, Paris ouvert comme un livre avec sa pente gauche plus voisine vers Sainte-Genève, le Panthéon, et l'autre feuillet, plein de caractères d'imprimerie difficiles à lire à cette heure jusqu'à cette aile blanche du Sacré-Cœur... Paris, immense, et non pas dominé comme de la terrasse des Barbenlaine, Paris vu de son cœur, à son plus mystérieux, avec ses bruits voisins, estompés par le fleuve multiple où descendait une péniche, une longue péniche aux bords peints au minium, avec du linge séchant sur des cordes, et des ombres qui semblaient jouer à cache-cache à son bord... Le ciel aussi avait son coin de minium...

Et tout d'un coup, tout s'éteignit, la ville devint épaisse, et dans la nuit battit comme un cœur. La péniche fit entendre une longue plainte déchirée. Des voitures cornèrent. Mary remarqua les clignements de chats-huants des fenêtres éclairées, plus nombreuses. Elle se tourna vers Aurélien, et vit qu'il avait le regard perdu suivant le fleuve, comme s'il cherchait là-bas à reconnaître au moins le pont Alexandre III : « Quel endroit merveilleux ! dit-elle, et sa propre voix lui parut étrange.

— N'est-ce pas ? Voici bientôt trois ans... et je ne m'y habitue pas... Barbentane qui m'a ramené ici l'autre jour m'a dit de ce lieu quelque chose qui l'éclairé un peu pour moi... drôlement...

— Quoi donc ? » D'avance elle était jalouse d'Edmond.

« Que j'habitais ici au pli du coude du fleuve, dans son M veineux...

— C'est joli... ça fait Paul Morand...

— Je ne trouve pas. Ça me trouble.

— Edmond est toujours un peu resté carabin. C'est même curieux qu'il ait abandonné... Son beau-père qui l'a voulu... Il en a comme ça des relents... »

Aurélien coupa sèchement : « Je vous dis que ça me trouble... de penser que je suis ici à l'M veineux de la Seine... Ça bouleverse ma façon de regarder ce qui n'a jamais pu tout à fait me devenir familier... ça change si terriblement avec les heures et les saisons... et ça chante une chanson toujours la même... Mais pour en revenir à l'M veineux... je ne sache pas qu'on se tue en se tranchant le pli du coude comme on fait le poignet quand on est philosophe et qu'on a une baignoire...

— Taisez-vous !

— La Seine parle tout le temps, tout le temps du suicide... Ce qu'elle roule... et ces cris des chalands... Ce qui me bouleverse, c'est de devoir maintenant... pour me conformer à cette image de l'M veineux... me représenter le sens, continuellement, de cette eau qui coule, de ce sang bleu, devant moi... Je saisis bien qu'il vient de derrière, et qu'il s'en va vers l'aval, vers la mer... Mais les veines, Mary, les veines du coude viennent de la main, remontant vers l'épaule, vers le cœur... J'aurais eu tendance à me représenter les choses à l'inverse... Le cœur dans les montagnes... Il faut croire que le cœur c'est la mer, quelle hypertrophie ! Et que les doigts sont comme des racines avec des glaciers aux ongles... »

OceanofPDF.com

LE CINQUIÈME ARRONDISSEMENT

À cette heure où le soir tombe sur les rues du V^e arrondissement, les Feuillantines, le Val-de-Grâce, le Panthéon, les bistrots minuscules et les petites papeteries qui vendent encore des taille-crayons et des soldats à découper ; la rue Mouffetard, l'Hôtel des Morts où « les caves ont leurs propres caves » dans un tuf « prémérovingien ».

ALEXANDRE VIALATTE

« Jamais je n'oublierai mon premier voyage à Paris... »

En 1856, le jeune Alphonse Daudet quitte Alès où il exerce le métier de pion et rejoint son frère Ernest à Paris pour y tenter une carrière littéraire. Publié en 1868, Le Petit Chose enregistre les premières impressions du provincial « monté » à Paris : le voyage en train dans un wagon de troisième classe, le froid, la faim, l'attente anxieuse et l'excitation, l'arrivée en gare d'Austerlitz, la surprise et la déception, la peur même, puis la joie des retrouvailles, la marche nocturne sur les quais de la Seine, etc. Cet itinéraire, qui conduit le petit Chose de la gare d'Austerlitz à Saint-Germain-des-Prés à travers les rues du 5^e arrondissement – un itinéraire que bon nombre de provinciaux ont emprunté à l'époque où la gare d'Austerlitz desservait tout le sud-ouest de la France et où un voyage à Paris constituait encore un événement –, laisse une empreinte indélébile dans la mémoire du narrateur.

Quand je vivrais aussi longtemps que mon oncle Baptiste, lequel doit être à cette heure aussi vieux qu'un vieux baobab de l'Afrique centrale, jamais je n'oublierais mon premier voyage à Paris en wagon de troisième classe.

C'était dans les derniers jours de février ; il faisait encore très froid. Audehors, un ciel gris, le vent, le grésil, les collines chauves, des prairies inondées, de longues rangées de vignes mortes ; au-dedans, des matelots ivres qui chantaient, de gros paysans qui dormaient la bouche ouverte

comme des poissons morts, de petites vieilles avec leurs cabas, des enfants, des puces, des nourrices, tout l'attirail du wagon des pauvres avec son odeur de pipe, d'eau-de-vie, de saucisse à l'ail et de paille moisie. Je crois y être encore.

En partant, je m'étais installé dans un coin, près de la fenêtre, pour voir le ciel ; mais, à deux lieues de chez nous, un infirmier militaire me prit ma place, sous le prétexte d'être en face de sa femme, et voilà le petit Chose, trop timide pour oser se plaindre, condamné à faire deux cents lieues entre ce gros vilain homme qui sentait la graine de lin et un grand tambour-major de Champenoise qui, tout le temps, ronfla sur son épaule.

Le voyage dura deux jours. Je passai ces deux jours à la même place, immobile entre mes deux bourreaux, la tête fixe et les dents serrées. Comme je n'avais pas d'argent ni de provisions, je ne mangeai rien de toute la route. Deux jours sans manger, c'est long ! – Il me restait bien encore une pièce de quarante sous, mais je la gardais précieusement pour le cas où, en arrivant à Paris, je ne trouverais pas l'ami Jacques à la gare, et malgré la faim j'eus le courage de n'y pas toucher. Le diable c'est qu'autour de moi on mangeait beaucoup dans le wagon. J'avais sous mes jambes un grand coquin de panier très lourd, d'où mon voisin l'infirmier tirait à tout moment des charcuteries variées qu'il partageait avec sa dame. Le voisinage de ce panier me rendit très malheureux, surtout le second jour. Pourtant ce n'est pas la faim dont je souffris le plus en ce terrible voyage. J'étais parti de Sarlande sans souliers, n'ayant aux pieds que de petits caoutchoucs fort minces, qui me servaient là-bas pour faire ma ronde dans le dortoir. Très joli, le caoutchouc ; mais l'hiver, en troisième classe... Dieu ! que j'ai eu froid ! C'était à en pleurer. La nuit, quand tout le monde dormait, je prenais doucement mes pieds entre mes mains et je les tenais des heures entières pour essayer de les réchauffer. Ah ! si Mme Eyssette m'avait vu.

Eh bien ! malgré la faim qui lui tordait le ventre, malgré ce froid cruel qui lui arrachait des larmes, le petit Chose était bien heureux, et pour rien au monde il n'aurait cédé cette place, cette demi-place qu'il occupait entre la Champenoise et l'infirmier. Au bout de toutes ces souffrances, il y avait Jacques, il y avait Paris.

Dans la nuit du second jour, vers trois heures du matin, je fus réveillé en sursaut. Le train venait de s'arrêter ; tout le wagon était en émoi.

J'entendis l'infirmier dire à sa femme :

« Nous y sommes.

— Où donc ! demandai-je en me frottant les yeux.

— À Paris, parbleu ! »

Je me précipitai vers la portière. Pas de maisons. Rien qu'une campagne pelée, quelques becs de gaz, et çà et là de gros tas de charbon de terre ; puis là-bas, dans le loin, une grande lumière rouge et un roulement confus pareil au bruit de la mer. De portière en portière, un homme allait, avec une petite lanterne, en criant : « Paris ! Paris ! Vos billets ! » Malgré moi, je rentrai la tête par un mouvement de terreur. C'était Paris.

Ah ! grande ville féroce, comme le petit Chose avait raison d'avoir peur de toi !

Cinq minutes après, nous entrions dans la gare. Jacques était là depuis une heure. Je l'aperçus de loin avec sa longue taille un peu voûtée et ses grands bras de télégraphe qui me faisaient signe derrière le grillage. D'un bond je fus sur lui.

« Jacques ! mon frère !...

— Ah ! cher enfant ! »

Et nos deux Âmes s'étreignirent de toute la force de nos bras. Malheureusement les gares ne sont pas organisées pour ces belles étreintes. Il y a la salle des voyageurs, la salle des bagages ; mais il n'y a pas la salle des effusions, il n'y a pas la salle des âmes. On nous bousculait, on nous marchait dessus.

« Circulez ! circulez ! » nous criaient les gens de l'octroi.

Jacques me dit tout bas : « Allons-nous-en. Demain, j'enverrai chercher ta malle. » Et, bras dessus bras dessous, légers comme nos escarcelles, nous nous mîmes en route pour le Quartier Latin.

J'ai essayé bien souvent, depuis, de me rappeler l'impression exacte que me fit Paris cette nuit-là ; mais les choses, comme les hommes, prennent, la première fois que nous les voyons, une physionomie toute particulière, qu'ensuite nous ne leur trouvons plus. Le Paris de mon arrivée, je n'ai jamais pu me le reconstruire. C'est comme une ville brumeuse que j'aurais traversée tout enfant, il y a des années, et où je serais jamais plus retourné depuis lors.

Je me souviens d'un pont de bois sur une rivière toute noire, puis d'un grand quai désert et d'un immense jardin au long de ce quai. Nous nous arrê tâmes un moment devant ce jardin. À travers les grilles qui le bordaient, on voyait confusément des huttes, des pelouses, des flaques d'eau, des arbres luisants de givre.

« C'est le Jardin des plantes, me dit Jacques. Il y a là une quantité considérable d'ours blancs, de lions, de boas, d'hippopotames... »

En effet, cela sentait le fauve, et, par moments, un cri aigu, un rauque rugissement, sortait de cette ombre.

Moi, serré contre mon frère, je regardais de tous mes yeux à travers les grilles, et mêlant dans un même sentiment de terreur ce Paris inconnu, où j'arrivais de nuit, et ce jardin mystérieux, il me semblait que je venais de débarquer dans une grande caverne noire, pleine de bêtes féroces qui allaient se ruer sur moi. Heureusement que je n'étais pas seul : j'avais Jacques pour me défendre... Ah ! Jacques ! Jacques ! pourquoi ne t'ai-je pas toujours eu ?

Nous marchâmes encore longtemps, longtemps, par des rues noires interminables ; puis, tout à coup, Jacques s'arrêta sur une petite place où il y avait une église.

« Nous voici à Saint-Germain-des-Prés, me dit-il. Notre chambre est là-haut.

— Comment ! Jacques !... dans le clocher ?...

— Dans le clocher même... C'est très commode pour savoir l'heure. »

Jacques exagérait un peu. Il habitait, dans la maison à côté de l'église, une petite mansarde au cinquième ou sixième étage ; et sa fenêtre ouvrait sur le clocher de Saint-Germain, juste à la hauteur du cadran.

En entrant, je poussai un cri de joie. « Du feu ! quel bonheur ! » Et tout de suite je courus à la cheminée présenter mes pieds à la flamme, au risque de fondre les caoutchoucs. Alors seulement, Jacques s'aperçut de l'étrangeté de ma chaussure. Cela le fît beaucoup rire.

« Mon cher, me dit-il, il y a une foule d'hommes célèbres qui sont arrivés à Paris en sabots, et qui s'en vantent. Toi, tu pourras dire que tu y es arrivé en caoutchoucs : c'est bien plus original. En attendant, mets ces pantoufles, et entamons le pâté. »

Disant cela, le bon Jacques roulait devant le feu une petite table qui attendait dans un coin, toute servie.

Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*,
1868

« Noé avait une femme et des fils... »
La ménagerie du jardin des Plantes

Le jardin des Plantes est fondé en 1635, à l'initiative de Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII, dans le but d'étudier et de cataloguer les plantes médicinales. Ouvert en 1640, il comporte alors une petite bâtisse abritant des collections de « toutes choses rares en la nature ». En 1809, ces échantillons des règnes végétal, animal et minéral collectés dans le monde entier occupent 3 000 mètres carrés, la recherche naturaliste s'étant considérablement développée au XVIII^e siècle, notamment sous l'influence de Buffon, intendant du jardin de 1739 à sa mort, en 1788. Fondé légalement en 1789, le Muséum d'histoire naturelle – dénomination officielle englobant à la fois les laboratoires, les collections et le jardin – accueille une ménagerie dès 1793. Les premiers animaux proviennent du jardin royal de Versailles ou sont confisqués aux forains – dont on fait des gardiens – par la Convention. Dans Histoire d'eaux d'Emmanuel Pierrot, le jardin des Plantes est noyé sous les eaux à l'occasion de la grande crue de la Seine de 1910. Pour sauver les animaux du Déluge, Sentinelle, le taciturne gardien du Jardin, improvise alors une improbable arche de Noé...

Noé avait une femme et des fils. Et ces fils avaient eux-mêmes des femmes. Sentinelle décida que les jouvenceaux feraient l'affaire. Il leur annonça qu'ils étaient sa famille et les deux adolescents lui en furent encore plus reconnaissants.

D'après le Livre, il fallait embarquer une paire mixte de chaque espèce. Il relut à plusieurs reprises le court passage des Écritures et en conclut que tout ce qui rampait devait également embarquer. En théorie, il avait aussi l'obligation d'emmener sept paires de chaque espèce pure. Les oiseaux étaient rangés dans cette catégorie, ce qui lui parut peu cohérent scientifiquement.

Les arbitrages prendraient trop de temps. Sentinelle opta pour un mélange de Darwin et de l'Ancien Testament. Il s'efforça donc de sélectionner au moins une paire de chaque espèce.

Il fallait en outre emporter sur le radeau de la nourriture en quantité suffisante pour chacun. La paille sauvée par Jules suffirait aux herbivores. Les autres passagers mangeraient les congénères choisis par les trois humains parmi quelques animaux comestibles qu'on embarquerait en surnombre. Les moutons que Daubenton avait amenés en troupeau pour les

étudier quelques dizaines d'années auparavant étaient trop nombreux pour être tous sauvés. Il mit de côté les plus vaillantes brebis et jaugea les autres de l'œil du boucher.

La réunion des paires n'était pas facile. Il manquait une bouquetine au bouquetin. La chèvre était célibataire. Il fallait procéder à des unions forcées, à des alliances contre nature. Il se résolut même à assembler deux serpents mâles, se substituant à la vengeance d'Adam. Il coupla encore la sirène lacertine avec la grue d'Australie, le cacatoès à crête rose avec le gypaète barbu, le paradoxure hermaphrodite avec le tatou peba... Il espérait que les progrès de la science, l'instinct de conservation et l'appétit sexuel sauraient pallier les déficiences apparentes de la nature.

Pendant sa crise tantrique de l'avant-veille, il avait bien pensé vérifier que tous les animaux étaient féconds. Il aurait pu branler les mâles et tenter d'engrosser les femelles. En définitive, cette méthode lui semblait aussi fastidieuse qu'aléatoire.

Un peu avant minuit, il fit monter à bord la quasi-totalité des survivants de la Ménagerie. Les enclos de chaque espèce étaient séparés par les bottes de paille qui formaient de véritables murs. Il faudrait revoir l'agencement au fur et à mesure que les passagers avaleraient les cloisons de foin. Les troncs avaient été recouverts de planchers plus ou moins uniformes. Ce magma de lattes de bois avait été pris par Jules et Églantine aux ruines des bâtiments de la Ménagerie. Les fauves étaient isolés par des grilles que les jeunes gens avaient arrachées aux vieilles cages, puis plantées dans le sol du radeau. Les bassines et les seaux grouillaient de créatures luisantes. Les animaux étaient tous trop affaiblis pour résister ou tenter de forcer les limites de leur nouvelle habitation. Chaque bête avait trouvé sa place.

Avant de gagner en dernier le gigantesque radeau, Sentinelle attrapa un pigeon plus ou moins gris.

Il jouerait le rôle de la colombe lâchée par Noé au bout de son voyage et qui revient porteuse du rameau d'olivier.

Avant de s'endormir sur des ballots près des okapis, Sentinelle alluma un dernier calumet de datura. Il aspira goulûment la fumée. Il n'avait aucune idée de l'endroit précis où était situé le mont Ararat mais il pensa que la rocaille des Buttes-Chaumont ferait l'affaire. Après tout, certains avaient bien retrouvé le suaire du Christ à Turin. Il ne fallait plus s'inquiéter. Tout était écrit. « Il n'y a pas de fumée sans feu », pensa

Alphonse Sentinelle avant de s'endormir enfin d'un profond sommeil. La pipe encore chaude glissa dans la paille asséchée.

© Emmanuel Pierrat, *Histoire d'eaux*,
Le Dilettante, 2002

Le « pays Mouffetard »

L'origine du nom « Mouffetard » est controversée : Mons Cetarius, ou Cetardus, nom d'un lieu-dit qui dominait la place d'Italie à l'époque gallo-romaine, déformé par la suite en Montfétard, Mauffetard, Mofetard, Mouffard, Moftard, Mostard et Mouffetard, pour les uns ; ou mofettes, mot appliqué à l'odeur des exhalaisons putrides de la Bièvre et aux odeurs des industries de ses riverains, tanneurs, écorcheurs et tripiers, pour les autres ; pour tous, la rue Mouffetard est désormais la « Mouffe ». Grouillante de monde, la « Mouffe » et ses environs forment un « pays » très vivant. Ce haut-lieu de la nostalgie parisienne, encore hanté par les fantômes des poètes de la Pléiade Ronsard, Baïf, Jodelle, du Bellay, est peut-être le quartier de la rive gauche qui a le mieux conservé la « couleur » du passé. En 1925, Georges Duhamel la décrit dans Confession de minuit.

Comme une veine de nourriture coulant au plus gras de la cité, la rue Mouffetard descend du nord au sud, à travers une région hirsute, congestionnée, tumultueuse.

Amarré à la montagne Sainte-Genève, le pays Mouffetard forme un récif escarpé, réfractaire, contre lequel viennent se briser les grandes vagues du Paris nouveau.

J'aime la rue Mouffetard. Elle ressemble à mille choses étonnantes et diverses : elle ressemble à une fourmilière dans laquelle on a mis le pied ; elle ressemble à ces torrents dont le grondement procure l'oubli. Elle est incrustée dans la ville comme un parasite plantureux. Elle ne méprise pas le reste du globe : elle l'ignore. Elle est copieuse et vautre, comme une truie.

Le pays Mouffetard a ses coutumes propres et des lois qui n'ont plus ni sens ni vigueur au-delà du fleuve Monge. L'étranger qui, venu du centre, se fourvoie dans la rue Blainville ou place Contrescarpe est, à de certaines

heures, aspiré comme un fétu par le maelström mouffetardien. Et, tout de suite, la cataracte l'entraîne.

La rue Mouffetard semble dévouée à une gloutonnerie farouche. Elle transporte sur des dos, sur des têtes, au bout d'une multitude de bras, maintes choses nourrissantes aux parfums puissants. Tout le monde vend, tout le monde achète. D'infimes trafiquants promènent leur fonds de commerce dans le creux de leur main : trois têtes d'ail, ou une salade, ou un pinceau de thym. Quand ils ont troqué cette marchandise contre un gros sol, ils disparaissent, leur journée est finie.

Sur les rives du torrent s'accumulent des montagnes de viandes crues, d'herbes, de volailles blanches, de courges obèses. Le flot ronge ces richesses et les emporte au long de la journée. Elles renaissent avec l'aurore.

Les maisons sont peintes de couleurs brutales qui semblent les seules justes, les seules possibles. Chaque porte abrite une marchande de friture, et l'arôme des graisses surchauffées monte entre les murailles comme l'encens réclamé par une divinité carnassière.

Je vous raconte tout cela parce que au sortir de chez moi la rue Mouffetard fut la première étape de mon bonheur.

Il était près de cinq heures après midi. La rue Mouffetard s'apaisait : c'est le matin qu'elle a sa grande attaque.

Passer rue Mouffetard un jour où l'on est heureux, un jour où l'on est comblé, c'est une riche affaire. Je me laissai glisser jusqu'au lac des Gobelins, comme un voyageur en pirogue au fil d'une rivière tropicale. Tout m'était révélation. Je parvenais de minute en minute à la plénitude.

Il y avait, dans les charcuteries, des filles charnues qui traitaient la vie comme une danse ; elles honoraient les pâtés de gestes rituels, de caresses douillettes. Oh ! les suaves pâtés !

© Georges Duhamel, *Confession de minuit*,
Mercure de France, 1920

« Nul quartier de Paris n'est plus horrible... »
La montagne Sainte-Genève

Balzac situe l'action du Père Goriot dans le quartier de la montagne Sainte-Genève, Mons Lucotitius à l'époque gallo-romaine – nom dans

lequel on devine une analogie avec Lutetia Le roman prend racine dans une pension de famille bourgeoise de la rue Neuve-Sainte-Geneviève (aujourd'hui rue Tournefort), la pension Vauquer, où se rencontrent les types d'humanité les plus surprenants : Rastignac, jeune ambitieux fraîchement débarqué de son Périgord natal ; le père Goriot, vieillard qui s'est peu à peu dépouillé de son bien au profit de ses deux filles, Anastasie et Delphine ; Vautrin, mystérieux personnage qui prend Rastignac sous sa coupe. La pension Vauquer a pour modèle une maison de la rue de la Clef (parallèle à la rue Neuve-Sainte-Geneviève) que Balzac connaissait bien ; c'est là que s'éteignit Madame Vauquer, dont la famille, originaire de Tours, était liée avec les Balzac. Présentations.

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le Quartier Latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison-Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot ; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*. Sera-t-elle comprise au-delà de Paris ? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de boue ; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme

un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraie sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupôles. Là, les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croît le long des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves ; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ?

« Ce grand édifice qui tient tous les esprits en suspens »
Le Panthéon

En 1744, Louis XV gravement malade fait vœu de remplacer la vieille abbatiale de Sainte-Geneviève par une nouvelle église pour abriter la châsse de sainte Geneviève s'il guérit. Une fois rétabli, il fait appel à l'architecte Soufflot pour exaucer son vœu. Celui-ci opte pour un plan en croix grecque, surmontée d'un dôme élevé sous lequel sera exposée la châsse de sainte Geneviève. Attaqué de toutes parts par ses détracteurs qui lui reprochent le manque de solidité de l'édifice, Soufflot découragé meurt le 5 janvier 1780 avant la fin des travaux. Brébion et Rondelet prennent sa suite et remplacent prudemment les colonnes destinées à supporter le dôme par de massifs piliers. Au terme de près d'un demi-siècle de travaux, l'église est finalement achevée au début de la Révolution lorsque, en 1791, l'Assemblée nationale constituante décide de transformer l'église abbatiale en temple laïque et de consacrer ses cryptes aux Français illustres par leurs talents, vertus et services à la patrie. Les tours-clochers sont alors rasées, les baies et les portails latéraux murés, et une nouvelle décoration est mise en place. Au fronton, on place l'inscription : « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante » et la croix du dôme est remplacée par La Renommée de Dejoux. À l'intérieur, les quatre nefs reçoivent une nouvelle affectation, les bancs, stalles, chaires, confessionnaux et autels sont dispersés, et l'église Sainte-Geneviève prend le nom de Panthéon. Mirabeau y est transféré en grande pompe, suivi de Voltaire, le 12 juillet 1791, puis, en janvier 93, de Le Peletier de Saint-Fargeau. Le 11 octobre 1794, c'est Jean-Jacques Rousseau que l'on choisit d'honorer en ordonnant le transfert de sa dépouille au Panthéon.

Chroniqueur du Paris révolutionnaire, Louis Sébastien Mercier réagit dans Le Nouveau Paris à cette décision. Le moraliste brocarde la vanité des hommes qui, voulant édifier un monument consacré la mémoire des plus grands d'entre eux, ont finalement construit une église qui, après cinquante ans de travaux ininterrompus, fait penser à un véritable « gruyère », tandis que l'admirateur de Rousseau réclame le retour de la dépouille du philosophe dans un cadre plus propice au repos de son âme, éprise de nature et de simplicité.

J'étais allé, selon ma coutume, visiter les piliers du dôme du Panthéon et examiner avec attention ce qu'on a droit de craindre ou d'espérer sur le sort de ce grand édifice qui tient tous les esprits en suspens.

Magnifiques travaux, travaux de plus d'un demi-siècle, péririez-vous en un seul instant ! Je regardais, la tête penchée en arrière, ces colonnes majestueuses, le feuillage délicat et léger de chapiteaux, ces voûtes hautaines, ces triples voûtes, et je leur disais : Superbes ! si vous devez vous écrouler, que ce ne soit pas du moins sans nous avoir envoyé un dernier et charitable avertissement.

Ô vains efforts de l'art ! ô trop coûteux monument ! ô dépenses sans fruit ! ô pompe stérile ! Je faisais toutes ces réflexions en marchant, lorsque tout à coup j'entendis un doux gémissement qui sortait d'un souterrain. Je m'arrête, j'écoute, je reconnais la voix tendre et plaintive de J.-J. Rousseau.

« Que suis-je ? que fais-je ici ? Moi, dans un temple ! pourquoi m'y a-t-on placé ? Je reposais si bien dans l'île des Peupliers ; c'était la dernière habitation que j'avais obtenue de l'amitié : les oiseaux venaient soupirer au-dessus de mon urne cinéraire ; souvent les jeunes filles des hameaux voisins couvraient mon tombeau de marjolaine, en chantant quelques airs de mon *Devin du village*.

« Les hommes m'ont arraché à l'Élysée où je goûtais un plein repos ; ils m'ont plongé dans une froide carrière de pierres. Au lieu de l'ombre de Fénelon que je cherchais, j'ai vu un spectre horrible, ensanglanté, qui prenait la route des enfers : il n'a fait que passer, il est vrai, mais il a laissé dans cette atmosphère une odeur de crimes qui ne s'éteint point.

« Ah ! qui que vous soyez qui m'entendez, ne repoussez point ma prière ; faites que l'on me ramène à mon île, que je respire encore l'air embaumé des campagnes, que je me sente réchauffé des rayons de ce soleil dont la vue me portait à l'adoration de son auteur.

« J'étouffe à l'étroit dans ce sépulcre, la terre s'ébranle sous mon cercueil, j'entends tomber des pierres chancelantes, on entre en tremblant et soudain l'on s'éloigne. L'immortalité n'est point en sûreté au Panthéon ! oh ! que je serais plus tranquille sous la voûte du ciel, sous cette coupole qui ne tombe point. »

Frappé de ces doléances, j'ai cru qu'il était de mon devoir de les transmettre aux amis de J.-J. Rousseau et je fis des vœux pour que l'homme

de la nature fût d'après son vif désir, reconduit à Ermenonville.

Louis Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*,
1798

« À la bibliothèque Sainte-Geneviève... »
Le Quartier Latin

La tradition intellectuelle du Quartier Latin remonte au début du XII^e siècle avec l'installation, sur cette partie de la rive gauche, des premières « Universités des maîtres et des écoliers ». La plus célèbre d'entre elles, la Sorbonne, est fondée en 1257 par le chapelain du roi Robert de Sorbon. Le collège de théologie qu'elle abrite à l'époque acquiert rapidement une solide réputation. Paris devient – avec Bologne – la capitale intellectuelle européenne de la Chrétienté. L'institution, qui perdure jusqu'en 1790, est démantelée par la Révolution qui fait de la Sorbonne le siège de l'Université de Paris. En 1968, le Quartier Latin est le théâtre des événements dits de « mai 68 », opposant les étudiants parisiens aux forces de l'ordre. Berceau de l'Université, le Quartier Latin est également depuis le Moyen Âge le cadre de la bohème estudiantine. Là, la vie étudiante s'organise autour d'un certain nombre de rites immuables : bachotage, paillardises, activisme politique, discussions à bâtons rompus dans les cafés, promenades au Luxembourg voisin, etc. Lucien Chardon, jeune provincial brillant, débarque à Paris sans autres ressources que la pension que lui alloue son père, mais bien décidé à jouer un rôle important dans la société. À Sainte-Geneviève, il rencontre le philosophe Daniel d'Arthez, sous l'influence duquel il commence à fréquenter les doctrinaires libéraux. Ensemble les deux amis partagent l'expérience des privations liées à la condition étudiante, et se consolent de leur misère en formant des rêves de gloire et de fortune futures. Avec l'austère Daniel d'Arthez, Balzac a dressé dans Les Illusions perdues le portrait de l'étudiant « éternel » : tout à la fois travailleur acharné et rêveur patenté, jeune homme fauché en prise avec les pires difficultés matérielles et inépuisable réservoir à idéaux.

À la bibliothèque Sainte-Geneviève, où Lucien comptait aller, il avait toujours aperçu dans le même coin un jeune homme d'environ vingt-cinq

ans qui travaillait avec cette application soutenue que rien ne distrairait ni dérange et à laquelle se reconnaissent les véritables ouvriers littéraires. Ce jeune homme y venait sans doute depuis longtemps, les employés et le bibliothécaire lui-même avaient pour lui des complaisances ; le bibliothécaire lui laissait emporter des livres que Lucien voyait rapporter le lendemain par le studieux inconnu, dans lequel le poète reconnaissait un frère de misère et d'espérance. Petit, maigre et pâle, ce travailleur cachait un beau front sous une épaisse chevelure noire assez mal tenue, il avait de belles mains, il attirait le regard des indifférents par une vague ressemblance avec le portrait de Bonaparte gravé d'après Robert Lefebvre. Cette gravure est tout un poème de mélancolie ardente, d'ambition contenue, d'activité cachée. Examinez-la bien ! Vous y trouverez du génie et de la discrétion, de la finesse et de la grandeur. Les yeux ont de l'esprit comme des yeux de femme. Le coup d'œil est avide de l'espace et désireux de difficultés à vaincre. Le nom de Bonaparte ne serait pas écrit au-dessous, vous le contempleriez tout aussi longtemps. Le jeune homme qui réalisait cette gravure avait ordinairement un pantalon à pied dans des souliers à grosses semelles, une redingote de drap commun, une cravate noire, un gilet de drap gris, mélangé de blanc, boutonné jusqu'en haut, et un chapeau à bon marché. Son dédain pour toute toilette inutile était visible. Ce mystérieux inconnu, marqué du sceau que le génie imprime au front de ses esclaves, Lucien le retrouvait chez Flicoteaux le plus régulier de tous les habitués ; il y mangeait pour vivre, sans faire attention à des aliments avec lesquels il paraissait familiarisé, il buvait de l'eau. Soit à la bibliothèque, soit chez Flicoteaux, il déployait en tout une sorte de dignité qui venait sans doute de la conscience d'une vie occupée par quelque chose de grand, et qui le rendait inabordable. Son regard était penseur. La méditation habitait sur son beau front noblement coupé. Ses yeux noirs et vifs, qui voyaient bien et promptement, annonçaient une habitude d'aller au fond des choses. Simple en ses gestes, il avait une contenance grave. Lucien éprouvait un respect involontaire pour lui. Déjà plusieurs fois, l'un et l'autre ils s'étaient mutuellement regardés comme pour se parler à l'entrée ou à la sortie de la bibliothèque ou du restaurant, mais ni l'un ni l'autre ils n'avaient osé. Ce silencieux jeune homme allait au fond de la salle, dans la partie située en retour sur la place de la Sorbonne. Lucien n'avait donc pu se lier avec lui, quoiqu'il se sentît porté vers ce jeune travailleur en qui se trahissaient les indicibles symptômes de la supériorité. L'un et l'autre, ainsi qu'ils le

reconnurent plus tard, ils étaient deux natures vierges et timides, adonnées à toutes les peurs dont les émotions plaisent aux hommes solitaires. Sans leur subite rencontre au moment du désastre qui venait d'arriver à Lucien, peut-être ne se seraient-ils jamais mis en communication. Mais en entrant dans la rue des Grès, Lucien aperçut le jeune inconnu qui revenait de Sainte-Geneviève.

— La bibliothèque est fermée, je ne sais pourquoi, monsieur, lui dit-il.

En ce moment Lucien avait des larmes dans les yeux, il remercia l'inconnu par un de ces gestes qui sont plus éloquents que le discours, et qui, de jeune homme à jeune homme, ouvrent aussitôt les cœurs. Tous deux descendirent la rue des Grès en se dirigeant vers la rue de la Harpe.

— Je vais alors me promener au Luxembourg, dit Lucien. Quand on est sorti, il est difficile de revenir travailler.

— On n'est plus dans le courant d'idées nécessaires, reprit l'inconnu. Vous paraissez chagrin, monsieur ?

— Il vient de m'arriver une singulière aventure, dit Lucien.

Il raconta sa visite sur le quai, puis celle au vieux libraire et les propositions qu'il venait de recevoir ; il se nomma, et dit quelques mots de sa situation. Depuis un mois environ, il avait dépensé soixante francs pour vivre, trente francs à l'hôtel, vingt francs au spectacle, dix francs au cabinet littéraire, en tout cent vingt francs ; il ne lui restait plus que cent vingt francs.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, votre histoire est la mienne et celle de mille à douze cents jeunes gens qui, tous les ans, viennent de la province à Paris. Nous ne sommes pas encore les plus malheureux. Voyez-vous ce théâtre ? dit-il en lui montrant les cimes de l'Odéon. Un jour vint se loger, dans une des maisons qui sont sur la place, un homme de talent qui avait roulé dans des abîmes de misère ; marié, surcroît de malheur qui ne nous afflige encore ni l'un ni l'autre, à une femme qu'il aimait ; pauvre ou riche, comme vous voudrez, de deux enfants ; criblé de dettes, mais confiant dans sa plume. Il présente à l'Odéon une comédie en cinq actes, elle est reçue, elle obtient un tour de faveur, les comédiens la répètent, et le directeur active les répétitions. Ces cinq bonheurs constituent cinq drames encore plus difficiles à réaliser que cinq actes à écrire. Le pauvre auteur, logé dans un grenier que vous pouvez voir d'ici, épuise ses dernières ressources pour vivre pendant la mise en scène de sa pièce, sa femme met ses vêtements au Mont-de-Piété, la famille ne mange que du pain. Le jour de la dernière

répétition, la veille de la représentation, le ménage devait cinquante francs dans le quartier, au boulanger, à la laitière, au portier. Le poète avait conservé le strict nécessaire, un habit, une chemise, un pantalon, un gilet et des bottes. Sûr du succès, il vient embrasser sa femme, il lui annonce la fin de leurs infortunes. – Enfin il n’y a plus rien contre nous ! s’écrie-t-il. – Il y a le feu, dit la femme, regarde, l’Odéon brûle. Monsieur, l’Odéon brûlait. Ne vous plaignez donc pas. Vous avez des vêtements, vous n’avez ni femme ni enfants, vous avez pour cent vingt francs de hasard dans votre poche, et vous ne devez rien à personne. La pièce a eu cent cinquante représentations au théâtre Louvois. Le roi a fait une pension à l’auteur. Buffon l’a dit, le génie, c’est la patience. La patience est en effet ce qui, chez l’homme, ressemble le plus au procédé que la nature emploie dans ses créations. Qu’est-ce que l’Art, monsieur ? c’est la Nature concentrée.

Les deux jeunes gens arpentaient alors le Luxembourg. Lucien apprit bientôt le nom, devenu depuis célèbre, de l’inconnu qui s’efforçait de le consoler. Ce jeune homme était Daniel d’Arthez, aujourd’hui l’un des plus illustres écrivains de notre époque, et l’un des gens rares qui, selon la belle pensée d’un poète, offrent « L’accord d’un beau talent et d’un beau caractère ».

Balzac, *Les Illusions perdues*,
1838-1843

« Les derniers vestiges du Paris d’antan »

À partir de 1890, Joris-Karl Huysmans explore la partie du Quartier Latin comprise entre la Seine et le nord du boulevard Saint-Germain en vue de nourrir ses Tableaux parisiens. Accompagné d’un garde du corps (sic), il visite les quartiers malfamés de la capitale : le quartier Saint-Séverin, la rue Galande, les alentours de la place Maubert, ou les environs pittoresques des rues Mouffetard et des Gobelins. À cette époque, le percement de la rue des Écoles, en 1852, et le chantier du boulevard Saint-Germain, ouvert par Haussmann à la fin du Second Empire et terminé sous la III^e République, ont déjà considérablement altéré la physionomie des lieux. En 1898, Huysmans assiste impuissant aux travaux d’assainissement conduits par des ingénieurs plus préoccupés d’hygiène que d’esthétisme, et se désole de la destruction annoncée du quartier.

Le remède est là et non dans cette destruction du quartier qu'on nous annonce. D'ailleurs tout le monde sait fort bien qu'on n'amende pas par des déplacements l'âme des scélérats et que la salubrité d'une ville n'est pas mieux assurée parce qu'on agrandit les rues aux dépens des maisons et qu'on substitue aux vieilles puanteurs des allées et des cours la moderne infection des fumées et des eaux vomies par les usines. Mais, en laissant de côté ces prétextes et en admettant même qu'ils ne cèlent point le désir inavoué de plantureux négoces, le quartier n'en est pas moins condamné à disparaître. En effet la haine des ingénieurs pour tout ce qui est encore marqué d'une étampe d'art est inlassable et ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils auront complètement aboli les derniers vestiges du Paris d'antan. Après cette mélancolique et charmante Bièvre qu'ils ont fini par tuer et par inhumer dans un égout, ça va être le tour de Saint-Séverin ; c'est dans l'ordre.

Joris-Karl Huysmans, *La Bièvre et le Quartier Saint-Séverin*,
1898

« La Sorbonne est vidée... »

Et aujourd'hui, que reste-t-il au juste du Quartier Latin ? Sur le boulevard Saint-Michel, les fast-foods ont remplacé les cafés où les étudiants se réunissaient pour refaire le monde autour d'un bock de bière, et l'on y trouve désormais moins de librairies que de magasins de vêtements. À près d'un siècle de distance, la nostalgie d'Alexandre Vialatte fait écho à celle de Huysmans. Habité par le ressouvenir du Quartier Latin de l'entre-deux-guerres, Vialatte a bien du mal à reconnaître, en 1978, les lieux de sa jeunesse.

L'Odéon est vidé. La Sorbonne est vidée. On ne sait plus où conduire les touristes. Il ne reste plus, dans les rues adjacentes, que quelques papiers gras que le vent fait voler et que la chèvre broute au passage, comme au désert autour des camps de Bédouins nomades. On imagine Paris envahi par les chèvres. Ce fut ainsi que périt jadis l'Afrique du Nord.

© Alexandre Vialatte, *Dernières Nouvelles de l'homme*,
Julliard, 1978

OceanofPDF.com

LE SIXIÈME ARRONDISSEMENT

Ce pays est celui des écrivains,
des penseurs, des poètes.

BALZAC

« Saint-Germain-des-Prés est une île... »

En 1950, Boris Vian remanie un texte destiné à l'origine à la collection des Guides verts publiés par les éditions Toutain et en fait un ouvrage historique, topographique, sociologique, ethnographique, économique, en bref une « encyclopédie de poche » retraçant le quartier de Saint-Germain-des-Prés des années d'après-guerre. Durant cet âge d'or, Saint-Germain-des-Prés a vu fleurir les nouveaux courants de la littérature, du théâtre, de la chanson, du cinéma, des arts plastiques, de la danse, de la philosophie, de la photographie, de la musique contemporaine... Tous ceux qui avaient en commun une furieuse envie de vivre et la volonté de bâtir un monde nouveau se retrouvaient là : Sartre et Beauvoir s'installent au Flore (172, boulevard Saint-Germain) puis se transportent aux Deux-Magots (au 170) ; Léon-Paul Fargue est un habitué de la brasserie Lipp, décorée par son père (au 151) ; Michel Leiris, Georges Bataille, Man Ray, Antonin Artaud fréquentent assidûment l'exotique Rhumerie (au 166). Dans les caves « existentialistes », dont le Tabou (rue Dauphine) fut le symbole le plus éclatant, Camus, Queneau, Tzara, Soupault, la chanteuse Juliette Gréco, des poètes, des peintres, des célébrités, des étudiants, des Américains, des Suédois, des Anglais, des Brésiliens... viennent célébrer la liberté retrouvée sur fond de jazz ou de boogie-woogie. « Saint-Germain-des-Prés est une île », clame Boris Vian. Le Manuel présente avec humour et brio les mœurs de la population indigène :

Saint-Germain-des-Prés est une île ; à cette nature insulaire, elle doit l'humidité de son climat, l'abondance de ses débits de boisson et le

développement de ses rivages qui, s'ils ont parfois reçu des noms sans rapport évident avec leur configuration, permettent néanmoins aux habitués de s'y reconnaître.

Les autochtones, qui ne sont pas d'accord avec l'administration, limitent généralement son aire au contour suivant, que l'on peut circonscrire en traçant, sur un plan ordinaire de Paris, les repères ainsi définis.

1. Au nord : quais Malaquais et de Conti
2. Au sud : rues du Vieux-Colombier et Saint-Sulpice
3. À l'est : rue des Saints-Pères
4. À l'ouest : rue Dauphine et de l'Ancienne-Comédie.

À l'île principale, s'ajoutent des terres isolées qui profitent de l'appellation contrôlée et jouissent (non sans raison) du privilège de l'exterritorialité : ce sont l'île Saint-Yves (point de croisement du Tropique de l'Université et du Méridien n° 4), l'île de la Rose Rouge et l'archipel des Grands-Augustins.

Il est à noter que les bras de mers et canaux qui entourent ou traversent l'île ne sont pas colorés en bleu sur les cartes, afin de donner le change et de ne pas troubler les chauffeurs de taxi ; de la sorte, ceux-ci les franchissent sans s'en apercevoir. Il n'en reste pas moins qu'un Germanopratin (ou « habitant de Saint-Germain-des-Prés ») ne peut franchir les limites de son territoire sans se munir d'un équipement spécial (cravate pour les hommes, jupe pour les femmes) et de tout son courage. D'ailleurs, sitôt traversés les bras de mer en question, le Germanopratin perd pied ; ceci incite à penser que l'eau se poursuit au-delà de ces chenaux et ne revêt une apparence solide qu'afin de mieux tromper son monde. On sait que rien n'est perfide comme l'eau. Nos indigènes, pénétrés de cet axiome, se gardent bien de la consommer pure.

© Boris Vian, *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*,
Pauvert, 1974

« Nulle part la Seine n'est aussi belle qu'au pont des Arts... »

Inauguré le 24 novembre 1803, le pont des Arts relie les quartiers du Louvre et de Saint-Germain-des-Prés. Très vite les Parisiens prennent l'habitude de flâner sur cette passerelle réservée aux piétons, agrémentée d'arbustes et de fleurs, où se produisent toutes sortes d'artistes de rue :

musiciens ambulants, montreurs de curiosités, chiens quêteurs... Démoli en 1981 en raison de sa fragilité, le pont des Arts a retrouvé en 1984 sa vocation déambulatoire première. Formidable poste d'observation, il offre une vue exceptionnelle sur la pointe de l'île de la Cité et la ligne des quais.
Paul Morand :

Nulle part la Seine n'est aussi belle qu'au pont des Arts ; nulle part la perspective fuyante des tours sinistres du Palais de Justice, tours aux si beaux noms : Bonbec, Tour d'Argent, Tour de César, dominées par une Notre-Dame se hissant derrière le nouvel Hôtel-Dieu, à demi cachée par une affligeante Préfecture de police, ne peut être égalée. Le fleuve y prend son amplitude qui n'est pas celle de jadis puisque, dès Henri IV, il fut enserré par des quais, mais suffisante pour qu'on puisse goûter son glissement doux, sa couleur ventre-de-grenouille, sa glaucité de dos de truite ponctuée du noir des chalands.

La Seine faisait l'unité de la capitale, malgré l'esprit différent des deux rives ; tout le contraire de la Tamise, avec la spectaculaire opposition britannique entre le faux gothique du *Parliament* et les fumées industrielles d'une civilisation opposée à *l'establishment*, sur la rive droite.

Au premier plan de cette vue du pont des Arts, la statue d'Henri IV, le Pont-Neuf, avec ses maisons Louis XIII, briques et chaînage de pierre, derniers vestiges du massacre de l'admirable triangle de la place Dauphine qu'on répare aujourd'hui comme on peut. À gauche, le Louvre, Saint-Germain-PAuxerrois, le quai de la Mégisserie, bruisant d'oiseaux exotiques et de volaille à vendre, brillant des écailles des poissons rouges en boccas, égayé par les fleurs pour jardiniers amateurs ; à droite, l'Institut, les Grands-Augustins, la place Saint-Michel ; au bord de l'eau, les tondeurs de caniches, ou les *hippies* qui dorment ; sur les bancs creusés dans les parapets du Pont-Neuf, les trafics de marijuana...

© Paul Morand, *Paris*,
La Bibliothèque des Arts, 1997

« Cet indigent amas de pierres ! »
L'église Saint-Sulpice

La reconstruction de l'église Saint-Sulpice, dont l'existence remonte au XII^e siècle, est confiée en 1645 à l'architecte Christophe Gamard. Lorsqu'en 1678, la construction s'arrête faute d'argent, seuls le chœur, le transept gauche et les quatre piles de la croisée sont achevés. À la reprise des travaux, en 1719, Gilles Marie Oppenord conçoit la nef et le transept. En 1732, Jean Nicolas Servandoni remporte le concours pour l'exécution de la façade et imagine pour la place un projet monumental, laissé inachevé après sa disparition, le 19 janvier 1766. Dernier maître d'œuvre à intervenir, Chalgrin fait reconstruire la tour nord entre 1777 et 1781, laissant la tour sud en l'état. Dans Là-bas, Huysmans forge en Durtal, bourgeois atrabilaire qui se pique d'occultisme, une sorte d'alter ego. Dévoilé par sa maîtresse qui l'initie au satanisme, Durtal trouve à Saint-Sulpice, où se réunit autour du sonneur de cloches Carhaix, homme simple et pieux, une petite communauté d'intellectuels, un havre de paix et de méditation où s'épanche son horreur du monde moderne.

En se causant ainsi, à bâtons rompus, Durtal atteignit le bas des tours. Il s'arrêta, sous le porche. Je croyais rester plus longtemps là-haut, pensa-t-il ; il n'est que cinq heures et demie ; il faut que je tue au moins une demi-heure, avant que de me mettre à table.

Le temps était presque doux, les neiges étaient balayées ; il alluma une cigarette et musa sur la place.

Levant le nez, il chercha la fenêtre du sonneur et il la reconnut ; seule, elle avait un rideau, parmi les autres arcs vitrés qui s'ouvraient au-dessus du perron. Quelle abominable construction ! se dit-il, en contemplant l'église ; quand on songe que ce carré, flanqué de deux tours, ose rappeler la forme de la façade de Notre-Dame ! Et quel gâchis ! poursuivit-il, en examinant les détails. Du parvis au premier étage, il y a des colonnes doriques ; du premier au deuxième, des colonnes ioniques à volutes ; enfin, de la base au sommet de la tour même, des colonnes corinthiennes, à feuilles d'acanthé. Que peut bien signifier ce salmigondis d'ordres païens pour une église ? Et encore cela n'existe que pour la tour habitée par les cloches ; l'autre n'est même pas terminée, mais demeurée à l'état de tube fruste, elle est moins laide !

Et ils se sont mis cinq ou six architectes pour ériger cet indigent amas de pierres ! Pourtant, au fond, les Servandoni et les Oppenord ont été les

Ézéchiél de la bâtisse, de vrais prophètes ; leur œuvre est une œuvre de voyants, en avance sur le XVIII^e siècle, car c'est l'effort divinatoire du moellon voulant symboliser, à une époque où les chemins de fer n'existaient pas, le futur embarcadère des railways, Saint-Sulpice, ce n'est pas, en effet, une église, c'est une gare.

Et l'intérieur du monument n'est ni plus religieux, ni plus artiste que le dehors ; il n'y a vraiment dans tout cela que la cave aérienne du brave Carhaix qui me plaise ! Puis il regarda autour de lui ; cette place est bien laide, reprit-il, mais qu'elle est provinciale et intime ! Sans doute, rien ne peut égaler la hideur de ce séminaire qui dégage l'odeur rance et glacée d'un hospice. La fontaine avec ses bassins polygones, ses vases à pot au feu, ses lions pour têtes de chenets, ses prélats en niches, n'est point un chef-d'œuvre, pas plus que cette Mairie dont le style administratif vous couvre les yeux de cendre ; mais sur cette place, comme dans les rues Servandoni, Garancière, Férou qui l'avoisinent, l'on respire une atmosphère faite de silence bénin et d'humidité douce. Ça sent le placard oublié et un peu l'encens. Cette place est en parfaite harmonie avec les maisons des rues surannées qui l'enserrent, avec les bondieuseries du quartier, les fabriques d'images et de ciboires, les librairies religieuses dont les livres ont des couvertures couleur de pépin, de macadam, de muscade, de bleu à linge !

Oui, c'est caduc et discret, conclut-il. La place était alors presque déserte. Quelques femmes gravissaient le perron de l'église, devant des mendiants qui murmuraient des patenôtres, en secouant des sous dans des gobelets ; un ecclésiastique, tenant sous son bras un livre revêtu de drap noir, saluait des dames aux yeux blancs ; quelques chiens galopèrent ; quelques enfants se poursuivaient ou sautaient à la corde ; les énormes omnibus chocolat de la Villette et le petit omnibus jaune miel de la ligne d'Auteuil, portaient presque vides, tandis que, réunis devant leurs voitures, sur le trottoir, près d'un chalet de nécessité, des cochers causaient ; nul bruit, nulle foule et des arbres ainsi que sur le mail silencieux d'un bourg.

Voyons, se dit Durtal qui considérait à nouveau l'église, il faudra pourtant bien qu'un jour, alors qu'il fera moins froid et plus clair, je monte en haut de la tour ; puis il hocha la tête. À quoi bon ? Paris à vol d'oiseau, c'était intéressant au Moyen Âge, mais maintenant ! j'apercevrai, comme au sommet des autres fûts, un amas de rues grises, les artères plus blanches des boulevards, les plaques vertes des jardins et des squares et, tout au loin,

des files de maisons qui ressemblent à des dominos alignés debout et dont les points noirs sont des fenêtres.

Et puis les édifices qui émergent de cette mare cahotée de toits, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, Saint-Séverin, Saint-Étienne-du-Mont, la tour Saint-Jacques sont noyés dans la déplorable masse des monuments plus neufs ; – et je ne tiens nullement à contempler, en même temps, ce spécimen de l'art des marchandes à la toilette qu'est l'Opéra, cette arche de pont qu'est l'Arc de Triomphe, et ce chandelier creux qu'est la tour Eiffel !

C'est assez de les voir séparément, en bas, sur le pavé, à des tournants de rues.

Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*,
1891

« Au Café Select »

Le boulevard du Montparnasse

Asile des peintres et des poètes expulsés du vieux Montmartre dès la fin du XIX^e – nous y reviendrons –, Montparnasse devient au lendemain de la première guerre mondiale la capitale, culturelle et mondaine, de l'intelligentsia américaine réfugiée à Paris. Au 27, rue de Fleurus, Gertrude Stein accueille les Américains ayant fui la prohibition intellectuelle de leur pays : Hemingway, Ezra Pound, Fitzgerald... pour lesquels elle invente l'expression « génération perdue ». En 1924, les Hemingway louent un appartement 113, rue Notre-Dame-des-Champs au-dessus d'une scierie. De son logement, Hemingway se rend chaque soir dans l'un des nombreux cafés du boulevard Montparnasse : le Select, 99 boulevard Montparnasse, premier établissement de Montparnasse à rester ouvert toute la nuit ; la Rotonde (105, boulevard Montparnasse), qui conserve la mémoire d'Apollinaire, Picasso et Modigliani ; la Coupole, au 102 (côté 14^e), ouvert en 1927 ; le Dôme (au 108, 14^e), fondé en 1897 la Closerie des Lilas, fréquentée dès son ouverture par une élite d'artistes et de poètes, etc. Le jeune correspondant du Toronto Star y retrouve ses amis écrivains avant de se rendre aux compétitions sportives, courses cyclistes ou matchs de boxe. C'est l'époque décrite dans Paris est une fête et transposée, sur le mode romanesque, dans Le Soleil se lève aussi. Jake Barnes, journaliste américain qu'une blessure reçue sur le front italien lors

de la première guerre mondiale a laissé impuissant, rencontre à Paris une jeune Anglaise, Lady Brett Ashley, naguère infirmière dans un des hôpitaux où on l'a soigné...

Nous étions assis maintenant comme deux étrangers. Le parc Montsouris se trouvait à notre droite. Le restaurant où il y a le vivier avec des truites vivantes, et où on peut s'asseoir et regarder le parc, était fermé et noir. Le chauffeur se pencha, la tête tournée vers nous.

— Où veux-tu aller ? demandai-je.

Brett détourna la tête.

— Oh, allons au Select.

— Au Café Select, dis-je au chauffeur, boulevard Montparnasse.

Nous redescendîmes tout droit et contournâmes le Lion de Belfort qui regarde passer les tramways de Montrouge. Brett regardait droit devant elle. Sur le boulevard Raspail, en vue des lumières de Montparnasse, Brett dit :

— Est-ce que ça t'ennuierait beaucoup si je te demandais de faire quelque chose ?

— Que tu es sotte !

— Alors, embrasse-moi encore une fois, avant d'arriver.

Quand le taxi s'arrêta, je descendis et payai. Brett en sortit en mettant son chapeau. Elle me donna la main pour descendre. Sa main tremblait.

— Dis, je ne fais pas trop peur ?

Elle enfonça son feutre d'homme et se dirigea vers le bar. À l'intérieur, devant le bar et autour des tables, se trouvaient presque tous les gens que nous avions laissés au dancing.

— *Hello*, les copains, dit Brett. Je vais prendre quelque chose.

— Oh, Brett, Brett !

Le petit portraitiste grec, qui s'intitulait duc et que tout le monde appelait Zizi, accourut vers elle.

— J'ai quelque chose de beau à vous dire.

— *Hello*, Zizi, dit Brett.

— Je veux vous présenter un ami, dit Zizi. (Un gros homme approchait.) Comte Mippipopolous, je vous présente mon amie, Lady Ashley.

— Comment allez-vous ? dit Brett.

— Alors... Madame se plaît-elle à Paris ? demanda le comte Mippipopolous qui portait une dent d'élan à sa chaîne de montre.

— Oui, assez, dit Brett.

— Paris est certainement une belle ville, dit le comte, mais je pense qu'à Londres vous devez avoir aussi bien des choses à faire.

— Oh oui, dit Brett, énormément.

Braddocks m'appela de la table où il était assis.

— Barnes, dit-il, venez prendre un verre. La petite que vous avez amenée a fait un scandale épouvantable.

— À propos de quoi ?

— Quelque chose que la fille de la patronne lui a dit. Un raffut ! C'était marrant. Elle a, du reste, été épatante, vous savez. Elle a montré sa carte jaune et elle a demandé à voir celle de la fille de la patronne. Vous parlez d'un raffut !

— Et comment ça s'est-il terminé ?

— Oh, quelqu'un l'a ramenée chez elle. Elle était assez jolie fille. Et une maîtrise admirable de la langue. Mais, restez donc prendre quelque chose.

— Non, dis-je. Il faut que je file. Avez-vous vu Cohn ?

— Il est rentré avec Frances, plaça Mrs. Braddocks.

— Le pauvre type, il a l'air bien bas, dit Braddocks.

— Ça, on peut le dire, dit Mrs. Braddocks.

— Il faut que je file, dis-je, bonsoir.

Je dis bonsoir à Brett, au bar. Le comte payait le champagne.

— Voulez-vous prendre une coupe avec nous, monsieur ? demanda-t-il.

— Non, merci mille fois. Il est temps que je parte.

— Sérieusement ? demanda Brett.

— Oui, dis-je, j'ai une migraine atroce.

— Je te verrai demain ?

— Viens au bureau.

— Jamais de la vie.

— Alors, où te verrai-je ?

— N'importe où, vers cinq heures.

— Sur l'autre rive, alors.

— Bon, je serai au Crillon, à cinq heures.

— Tâche d'y être, dis-je.

— Ne t'en fais pas, dit Brett. Je ne t'ai jamais posé de lapin, que je sache.

— Tu as des nouvelles de Mike ?

— Une lettre aujourd'hui.

— Bonne nuit, monsieur, dit le comte.

Je sortis sur le trottoir et descendis vers le boulevard Saint-Michel. Je longeai les tables de la Rotonde, encore bondées et je regardai, de l'autre côté du boulevard, le Dôme dont les tables s'alignaient jusqu'au bord du trottoir. Quelqu'un me fit signe d'une des tables. Je ne pus voir qui c'était et je passai outre. Il me tardait d'être chez moi. Le boulevard Montparnasse était désert. Chez Lavigne, tout était hermétiquement clos, et on empilait les tables devant la Closerie des Lilas. Je passai devant la statue de Ney, debout, sous la lumière des lampes à arc, parmi les marronniers aux feuilles naissantes. Une couronne violette, fanée, était appuyée au piédestal. Je m'arrêtai pour en lire l'inscription : Les Groupes Bonapartistes... une date. J'ai oublié. Il avait l'air très distingué avec ses bottes, le maréchal Ney, brandissant son épée parmi la jeune verdure des feuilles de marronniers. Mon appartement était juste en face, en descendant légèrement le boulevard Saint-Michel.

© Ernest Hemingway, *Le Soleil se lève aussi*,
Gallimard, 1949

« Mecque de mes aspirations, but de mes vœux intimes »
Le quartier de l'Odéon

Le quartier de l'Odéon et ses environs sont placés sous le signe de la littérature. Nulle part ailleurs on ne trouve une telle densité de librairies et de maisons d'édition. Au début du XIX^e siècle, Louis Hachette ouvre sa librairie boulevard Saint-Michel. Quelques années plus tard, Pierre Larousse installe ses bureaux rue Pierre-Sarrazin. Ernest Flammarion débute en écoulant des stocks d'invendus sous les galeries du théâtre de l'Odéon puis, avec le succès, déménage rue Racine. La littérature donc... et le théâtre. En 1767, le marquis de Marigny charge deux jeunes architectes, Joseph Peyre et Charles de Willy de réaliser le nouveau théâtre de la Comédie-Française, installé depuis 1689 rue de l'Ancienne-Comédie. Le théâtre est inauguré en 1782 avec Iphigénie de Ratine. Rebaptisé Odéon par les révolutionnaires en 1797, incendié en 1798 et 1818, à chaque fois reconstruit, il gagne le surnom de « Théâtre Maudit ». De nombreux auteurs, espérant être joués à l'Odéon, ont arpenté ses galeries. Daudet, dans ses Mémoires, se souvient de ses débuts littéraires difficiles à Paris.

Mais, dans la rue, mes anciennes frayeurs reprenaient le dessus. L'Odéon, en particulier, me frappait de crainte ; il me paraissait tout le long de l'année aussi froid, aussi imposant et inaccessible que le jour de mon arrivée. Odéon, – Mecque de mes aspirations, but de mes vœux intimes, que de fois j'ai renouvelé mes timides et secrètes tentatives pour franchir le seuil auguste de la petite porte basse par où entrent tes artistes ! Que de fois j'ai regardé passer à travers cette porte Tisserand, dans toute sa gloire, les épaules courbées sous son manteau, avec un air pataud et débonnaire imité de Frédérick Lemaître ! Après lui, bras dessus, bras dessous avec Flaubert, et lui ressemblant comme un frère, Louis Bouilhet, l'auteur de *Madame de Montarcy*, et souvent le comte d'Osmoy, aujourd'hui député. Ils écrivaient alors à eux trois une grande pièce fantastique qui n'a jamais vu les planches. Derrière eux venait, les suivant, un groupe composé de quatre ou cinq géants, aux façons militaires, tous Normands, tous taillés sur le même patron de cuirassier, avec des moustaches blondes. C'était la cohorte des Rouennais, les lieutenants de Bouilhet, qui applaudissaient à la baguette aux premières représentations.

Puis Amédée Rolland, Jean Duboys, Bataille, trio plus jeune, entreprenant, hardi, cherchant à se glisser, lui aussi, par la petite porte, comme la queue du vaste manteau de Tisserand.

Tous trois sont morts comme Bouilhet au début même de leur carrière littéraire, et c'est pourquoi les galeries de l'Odéon, quand je m'y promène au crépuscule, me semblent aujourd'hui peuplées d'ombres amies.

Cependant, ayant achevé un petit volume de poésies, je fis le tour des éditeurs : je frappai à la porte de Michel Lévy, de Hachette ; où n'allai-je pas ? Je me faufilai dans toutes les grandes librairies, vastes comme des cathédrales, où mes bottines criaient terriblement et malgré les tapis faisaient un bruit affreux. Des employés à mines bureaucratiques m'examinaient d'un air important et froid.

— Je voudrais voir M. Lévy... pour affaire de manuscrit.

— Très bien, monsieur ; veuillez me dire votre nom.

Et ce nom dit, l'employé, méthodiquement, approchait ses lèvres de l'un des orifices du porte-voix ; puis appliquant son oreille contre l'autre :

— M. Lévy n'est pas à la maison.

M. Lévy n'était jamais à la maison, ni M. Hachette ; personne n'était à la maison, toujours grâce à cet insolent porte-voix.

Il y avait encore, sur le boulevard des Italiens, la Librairie nouvelle. Là, pas de porte-voix, pas d'ordre administratif, au contraire. L'éditeur Jacotet, qui lançait alors ses petits volumes à un franc, une idée de lui, était un petit homme court, ressemblant à Balzac, mais sans le front de Balzac, toujours en mouvement, accablé d'affaires et de dîners, agitant continuellement dans sa tête quelque projet colossal, et brûlant l'or dans ses poches. Ce tourbillon le conduisit en deux ans à la banqueroute, et il alla fonder, de l'autre côté des Alpes, le journal *l'Italie*. Mais aussi son magasin servait de salon à l'élite intellectuelle des boulevards ; on pouvait y voir Noriac, qui venait de publier son 101^e *Régiment*, Scholl tout fier de son succès de Denise, Adolphe Gaiffe, Aubryet. Tous ces habitués du boulevard, irrécusablement mis, causant d'argent et de femmes, me rendirent confus quand je vis ma personne se refléter mêlée aux leurs dans les carreaux de la vitrine, avec mes cheveux longs comme ceux d'un *pifferaro*, mon petit chapeau de Provence. Quant à Jacotet, il me donnait constamment rendez-vous pour trois heures de l'après-midi à la Maison d'Or.

— Nous y causerons, disait-il, et nous signerons notre traité sur le coin d'une table.

Quel farceur ! C'était à peine si je savais où la trouver, sa « Maison d'Or » ! Mon frère seul m'encourageait un peu quand je rentrais désespéré chez nous.

Alphonse Daudet, *Trente Ans de Paris*,
1888

« À l'Odéon, j'ai pris l'autobus rapide... »
Les transports en commun

À partir de 1906, l'omnibus à chevaux, déjà concurrencé par le métro, est remplacé par des voitures à moteur. Il fait son dernier voyage le 11 janvier 1913. Commence alors le règne du « bus » automobile à cabine extérieure. : un étage fermé garni de banquettes transversales et plateforme arrière ouverte. La cadence des autobus est améliorée, le prix du ticket est proportionnel à la distance parcourue, etc. Dès 1909, André Billy maugrée contre les inconvénients du voyage en « autobus rapide » : la promiscuité, la vitesse excessive (sic), l'inconfort, et surtout, le mélange de

peur et d'hostilité qu'on lit sur le visage des passagers. Vision qui conserve une certaine actualité...

À l'Odéon, au cœur de la vieille rive gauche léthargique, j'ai pris l'« autobus » rapide. Un « cabot » aux joues bleues, qui sortait d'une répétition, s'est assis à côté de moi, et durant tout le trajet, il a marmotté à voix basse les phrases de son prochain rôle. J'avais à ma gauche une dame âgée qu'accompagnait un monsieur à moustaches blanches, officier de la Légion d'honneur ; ils causaient de leur bru, de leurs petits enfants et du Conseil d'État. Une femme élégante me faisait vis-à-vis. Mon pied – car il faisait froid – a rencontré le sien sur la chaufferette, contact de hasard et qui lut bref. Des gens bien avisés déplorent la décadence de la conversation, cet art si purement français ; ils ont raison. Il y a quelques années, il était encore possible de tenter un entretien avec une belle inconnue coudoyée en voiture publique ; les bras, les genoux, les pieds se chargeaient au besoin des questions et des réponses. On avait le temps ; les braves coursiers de la Compagnie générale des Omnibus ne se pressaient pas ; mille impressions pouvaient s'échanger à loisir. Le moteur à alcool a transformé tout cela. La rapidité du parcours, les cahots, la trépidation de la machine concourent à faire du voyage en « autobus » un déplacement sans charme où l'on ne songe plus à utiliser les voisinages.

Autre inconvénient pour les maniaques de l'observation, le calme béat que le bercement des ressorts répandait jadis sur les visages et qui se prêtait si bien à la divination du caractère et de l'existence propre à chaque voyageur, est remplacé aujourd'hui par une expression unanime d'ahurissement et de terreur sous laquelle disparaissent les particularités morales et professionnelles. Inutile de rechercher, d'après des indices patiemment assemblés, où va cette femme, d'où elle vient, si elle est mariée au non, si son mari l'est ou ne l'est point ; cette femme n'est pas une épouse, ni une vierge, ni une courtisane, ni la maîtresse de qui que ce soit ; vous n'avez à fonder sur elle aucun espoir ; elle n'est rien de plus qu'une femme qui a peur et qui voudrait bien s'en aller.

« Le Luxembourg, solitaire et dépeuplé, était charmant... »
Le jardin du Luxembourg

En 1612, Marie de Médicis rachète l'hôtel du duc de Luxembourg (l'actuel Petit-Luxembourg, résidence du président du Sénat) et les parcelles voisines pour faire construire un palais et un jardin à son goût, dans l'esprit du palais Pitti, à Florence, où elle a passé son enfance. Le jardin Hoboli, qui s'étend derrière le palais Pitti, a inspiré certaines dispositions du jardin du Luxembourg. Celui-ci porte cependant la marque originale de son créateur, Jacques Boyceau de la Baraudière, intendant des Jardins du roi. Lors de sa création, le jardin s'étend d'est en ouest sur 860 mètres de long, à partir de la rue d'Enfer (boulevard Saint-Michel) et du nord au sud sur 340 mètres, de la rue de Tournon au mur des Chartreux. De larges allées sablées convergent vers un bassin central agrémenté d'un triton crachant de l'eau. Boyceau façonne dans le buis des arabesques se terminant par des têtes d'animaux fabuleux. Thomas Francine, intendant des Eaux et Fontaines royales, procède aux travaux d'adduction d'eau, à l'aménagement des terrasses, bassins et fontaines alimentées par l'aqueduc d'Arcueil. Objet de fascination pour les écrivains romantiques, le jardin du Luxembourg est un lieu prisé par les rêveurs et les amants. Baudelaire (« le vert paradis des amours enfantines »), Musset, Nerval, Rilke et Hugo, pour ne citer que les plus célèbres, le fréquentèrent assidûment. À l'écart de la ville, le poète s'abandonne librement à son goût de la nature et de la méditation.

Le 6 juin 1832, vers onze heures du matin, le Luxembourg, solitaire et dépeuplé, était charmant. Les quinconces et les parterres s'envoyaient dans la lumière des baumes et des éblouissements. Les branches, folles à la clarté de midi, semblaient chercher à s'embrasser. Il y avait dans les sycomores un tintamarre de fauvettes, les passereaux triomphaient, les pique-bois grimpaient le long des marronniers en donnant de petits coups de bec dans les trous de l'écorce. Les plates-bandes acceptaient la royauté légitime des lys ; le plus auguste des parfums, c'est celui qui sort de la blancheur. On respirait l'odeur poivrée des œillets. Les vieilles corneilles de Marie de Médicis étaient amoureuses dans les grands arbres. Le soleil dorait, empourpait et allumait les tulipes, qui ne sont autre chose que toutes les

variétés de la flamme faites fleurs. Tout autour des bancs de tulipes tourbillonnaient les abeilles, étincelles de ces fleurs flammes. Tout était grâce et gaîté, même la pluie prochaine ; cette récidive, dont les muguets et les chèvrefeuilles devaient profiter, n'avait rien d'inquiétant ; les hirondelles faisaient la charmante menace de voler bas. Qui était là aspirait du bonheur ; la vie sentait bon ; toute cette nature exhalait la candeur, le secours, l'assistance, la paternité, la caresse, l'aurore. Les pensées qui tombaient du ciel étaient douces comme une petite main d'enfant qu'on baise.

Les statues sous les arbres, nues et blanches, avaient des robes d'ombre trouées de lumière ; ces déesses étaient toutes déguenillées de soleil ; il leur pendait des rayons de tous les côtés. Autour du grand bassin, la terre était déjà séchée au point d'être presque brûlée. Il faisait assez de vent pour soulever çà et là de petites émeutes de poussière. Quelques feuilles jaunes, restées du dernier automne, se poursuivaient joyeusement, et semblaient gaminer.

L'abondance de la clarté avait on ne sait quoi de rassurant. Vie, sève, chaleur, effluves, débordaient ; on sentait sous la création l'énormité de la source ; dans tous ces souffles pénétrés d'amour, dans ce va-et-vient de réverbérations et de reflets, dans cette prodigieuse dépense de rayons, dans ce versement indéfini d'or fluide, on sentait la prodigalité de l'inépuisable ; et, derrière cette splendeur comme derrière un rideau de flamme, on entrevoyait Dieu, ce millionnaire d'étoiles.

Grâce au sable, il n'y avait pas une tache de boue ; grâce à la pluie, il n'y avait pas un grain de cendre. Les bouquets venaient de se laver ; tous les velours, tous les satins, tous les vernis, tous les ors, qui sortent de la terre sous forme de fleurs, étaient irréprochables. Cette magnificence était propre. Le grand silence de la nature heureuse emplissait le jardin. Silence céleste compatible avec mille musiques, roucoulements de nids, bourdonnements d'essaims, palpitations du vent. Toute l'harmonie de la saison s'accomplissait dans un gracieux ensemble ; les entrées et les sorties du printemps avaient lieu dans l'ordre voulu ; les lilas finissaient, les jasmins commençaient ; quelques fleurs étaient attardées, quelques insectes en avance ; l'avant-garde des papillons rouges de juin fraternisait avec l'arrière-garde des papillons blancs de mai. Les platanes faisaient peau neuve. La brise creusait des ondulations dans l'énormité magnifique des marronniers. C'était splendide. Un vétéran de la caserne voisine qui

regardait à travers la grille disait : Voilà le printemps au port d'armes et en grande tenue.

Toute la nature déjeunait ; la création était à table ; c'était l'heure ; la grande nappe bleue était mise au ciel et la grande nappe verte sur la terre ; le soleil éclairait à giorno. Dieu servait le repas universel. Chaque être avait sa pâture ou sa pâtée. Le ramier trouvait du chènevis, le pinson trouvait du millet, le chardonneret trouvait du mouron, le rouge-gorge trouvait des vers, l'abeille trouvait des fleurs, la mouche trouvait des infusoires, le verdier trouvait des mouches. On se mangeait bien un peu les uns les autres, ce qui est le mystère du mal mêlé au bien ; mais pas une bête n'avait l'estomac vide.

Victor Hugo, *Les Misérables*,
1862

« On utilise le Luxembourg pour enterrer les morts... »

En 1790, la Convention nationale établit le siège du gouvernement dans le palais du Luxembourg. L'annexion du couvent des chartreux permet alors l'extension du parc, qui atteint 42 hectares. Mais les opérations de lotissement lancées sous le Second Empire réduisent sa surface de moitié. Supprimée par l'ouverture des rues de Médicis et Auguste-Comte, entre 1860 et 1865, l'ancienne pépinière des chartreux reste à l'état de terrain vague pendant de longues années et plus de dix ans s'écoulent encore avant que soit achevée l'avenue de l'Observatoire. Émile Zola :

Quel écrivain se chargera de dessiner à la plume les paysages de Paris ? Il lui faudrait montrer la ville changeant d'aspect à chaque saison, noire de pluie et blanche de neige, claire et gaie aux premiers rayons de mai, ardente et affaissée sous les soleils d'août.

Je viens de traverser le jardin du Luxembourg, et je n'en ai reconnu ni les arbres ni le parterre. Ah ! que sont loin les verdurees moirées d'or par les clartés jaunes et rouges du couchant ! Je me suis cru dans un cimetière. Chaque plate-bande ressemble au marbre colossal d'un tombeau : les arbustes font çà et là des croix noires.

Les marronniers des quinconces sont d'immenses lustres en verre filé. Le travail est exquis ; chaque petite branche est ornée de fins cristaux ; des broderies délicates couvrent l'écorce brune. On n'oserait toucher à ces verreries légères, on aurait peur de les casser.

Dans la grande allée, les promenades sont éventrées. Une rue va traverser brutalement les feuillages, et les terrassiers ont déjà fouillé le sol, pour larges blessures. On dirait des fosses communes. La neige posée sur les bords de ces tranchées les fait bâiller sinistrement ; elles paraissent toutes noires à côté de ces blancheurs, et elles semblent attendre les misérables bières des pauvres gens. Un étranger croirait que la peste vient de s'abattre sur Paris, et qu'on utilise le Luxembourg pour enterrer les morts.

Quelle désolation ! la terre couturée montre ses entrailles brunes ; les roues des charrettes ont creusé de profondes ornières, et la neige sale et piétinée s'étale comme un haillon troué qu'on aurait étendu sur le sol pour en couvrir les plaies, et qui en cacherait mal les misères et les horreurs.

Et les arbres, les grands lustres en verre filé, gardent seuls leurs fines ciselures ; là-bas, sur la terrasse, les statues grelottent sous leurs manteaux blancs, et regardent, par-dessus les balustrades, les pelouses vierges et immaculées.

Émile Zola, *Contes et nouvelles*,
1865-1872

« Après que tout le monde est parti... »

D'authentiques faussaires sévissaient au Luxembourg avant qu'André Gide ne projette d'en situer l'action des Faux-Monnayeurs. Dans le roman – où l'on chercherait en vain la moindre allusion à ce trafic –, un groupe de collégiens et d'étudiants férus d'art et de littérature se retrouve dans l'allée dominant la fontaine-grotte Médicis pour échanger leurs idées. Lucien, un écrivain en herbe, imagine le sujet d'une pièce qui verrait, dans une allée du Luxembourg, défiler les bonnes, les enfants, les étudiants et les amants puis, la nuit venue, s'animer les statues des Reines de France dans le jardin désert et silencieux.

La rue de T...où Bernard Profitendieu avait vécu jusqu'à ce jour, est toute proche du jardin du Luxembourg. Là, près de la fontaine Médicis, dans cette allée qui la domine, avaient coutume de se retrouver, chaque mercredi entre quatre et six, quelques-uns de ses camarades. On causait art, philosophie, sports, politique et littérature. Bernard avait marché très vite ; mais en passant la grille du jardin il aperçut Olivier Molinier et ralentit aussitôt son allure.

L'assemblée ce jour-là était plus nombreuse que de coutume, sans doute à cause du beau temps. Quelques-uns s'y étaient adjoints que Bernard ne connaissait pas encore. Chacun de ces jeunes gens, sitôt qu'il était devant les autres, jouait un personnage et perdait presque tout naturel.

Olivier rougit en voyant approcher Bernard et, quittant assez brusquement une jeune femme avec laquelle il causait, s'éloigna. Bernard était son ami le plus intime, aussi Olivier prenait-il grand soin de ne paraître point le rechercher ; il feignait même parfois de ne pas le voir.

Avant de le rejoindre, Bernard devait affronter plusieurs groupes, et, comme lui de même affectait de ne pas rechercher Olivier, il s'attardait.

Quatre de ses camarades entouraient un petit barbu à pince-nez, sensiblement plus âgé qu'eux, qui tenait un livre. C'était Dhurmer.

« Qu'est-ce que tu veux, disait-il en s'adressant plus particulièrement à l'un des autres, mais manifestement heureux d'être écouté par tous. J'ai poussé jusqu'à la page trente sans trouver une seule couleur, un seul mot qui peigne. Il parle d'une femme ; je ne sais même pas si sa robe était rouge ou bleue. Moi, quand il n'y a pas de couleurs, c'est bien simple, je ne vois rien. » – Et par besoin d'exagérer, d'autant plus qu'il se sentait moins pris au sérieux, il insistait : « Absolument rien. »

Bernard n'écoutait plus le discoureur ; il jugeait malséant de s'écarter trop vite, mais déjà prêtait l'oreille à d'autres qui se querellaient derrière lui et qu'Olivier avait rejoints après avoir laissé la jeune femme ; l'un de ceux-ci, assis sur un banc, lisait l'*Action française*.

Combien Olivier Molinier, parmi tous ceux-ci, paraît grave ! Il est l'un des plus jeunes pourtant. Son visage presque enfantin encore et son regard révèlent la précocité de sa pensée. Il rougit facilement. Il est tendre. Il a beau se montrer affable envers tous, je ne sais quelle secrète réserve, quelle pudeur, tient ses camarades à distance. Il souffre de cela. Sans Bernard, il en souffrirait davantage.

Molinier s'était un instant prêté, comme fait Bernard à présent, à chacun des groupes ; par complaisance, mais rien de ce qu'il entend ne l'intéresse.

Il se penchait par-dessus l'épaule du lecteur. Bernard, sans se retourner, l'entendait dire :

« Tu as tort de lire les journaux ; ça te congestionne. »

Et l'autre repartir d'une voix aigre :

« Toi, dès qu'on parle de Maurras, tu verdis. »

Puis un troisième, sur un ton goguenard, demander :

« Ça t'amuse, les articles de Maurras ? »

Et le premier répondre :

« Ça m'emmerde ; mais je trouve qu'il a raison. »

Puis un quatrième, dont Bernard ne reconnaissait pas la voix :

« Toi, tout ce qui ne t'embête pas, tu crois que ça manque de profondeur. »

Le premier ripostait :

« Si tu crois qu'il suffit d'être bête pour être rigolo !

— Viens, dit à voix basse Bernard, en saisissant brusquement Olivier par le bras. Il l'entraîna quelques pas plus loin :

— Réponds vite ; je suis pressé. Tu m'as bien dit que tu ne couchais pas au même étage que tes parents ?

— Je t'ai montré la porte de ma chambre ; elle donne droit sur l'escalier, un demi-étage avant d'arriver chez nous.

— Tu m'as dit que ton frère couchait là aussi ?

— Georges, oui.

— Vous êtes seuls tous les deux ?

— Oui.

— Le petit sait se taire ?

— S'il le faut. Pourquoi ?

— Écoute. J'ai quitté la maison ; ou du moins je vais la quitter ce soir. Je ne sais pas encore où j'irai. Pour une nuit, peux-tu me recevoir ? »

Olivier devint très pâle. Son émotion était si vive qu'il ne pouvait regarder Bernard.

« Oui, dit-il ; mais ne viens pas avant onze heures. Maman descend nous dire adieu chaque soir, et ferme notre porte à clef.

— Mais alors... »

Olivier sourit :

« J'ai une autre clef. Tu frapperas doucement pour ne pas réveiller Georges s'il dort ?

— Le concierge me laissera passer ?

— Je l'avertirai. Oh ! je suis très bien avec lui. C'est lui qui m'a donné l'autre clef. À tantôt. »

Ils se quittèrent sans se serrer la main. Et tandis que Bernard s'éloignait, méditant la lettre qu'il voulait écrire et que le magistrat devait trouver en rentrant, Olivier, qui ne voulait pas qu'on ne le vît s'isoler qu'avec Bernard, alla retrouver Lucien Bercaïl que les autres laissent un peu à l'écart. Olivier l'aimerait beaucoup, s'il ne lui préférait Bernard. Autant Bernard est entreprenant, autant Lucien est timide. On le sent faible ; il semble n'exister que par le cœur et par l'esprit. Il ose rarement s'avancer, mais devient fou de joie dès qu'il voit qu'Olivier s'approche. Que Lucien fasse des vers, chacun s'en doute ; pourtant Olivier est, je crois bien, le seul à qui Lucien découvre ses projets. Tous deux gagnèrent le bord de la terrasse.

« Ce que je voudrais, disait Lucien, c'est raconter l'histoire, non point d'un personnage, mais d'un endroit – tiens, par exemple, d'une allée de jardin, comme celle-ci, raconter ce qui s'y passe – depuis le matin jusqu'au soir. Il y viendrait d'abord des bonnes d'enfants, des nourrices, avec des rubans... Non, non... d'abord des gens tout gris, sans sexe ni âge, pour balayer l'allée, arroser l'herbe, changer les fleurs enfin la scène et le décor avant l'ouverture des grilles tu comprends ? Alors l'entrée des nourrices. Des mioches font des pâtés de sable, se chamaillent ; les bonnes les giflent. Ensuite il y a la sortie des petites classes – et puis les ouvrières. Il y a des pauvres qui viennent manger sur un banc. Plus tard des jeunes gens qui se cherchent ; d'autres qui se fuient ; d'autres qui s'isolent, des rêveurs. Et puis la foule, au moment de la musique et de la sortie des magasins. Des étudiants, comme à présent. Le soir, des amants qui s'embrassent ; d'autres qui se quittent en pleurant. Enfin, à la tombée du jour, un vieux couple... Et, tout à coup, un roulement de tambour ; on ferme. Tout le monde sort. La pièce est finie. Tu comprends : quelque chose qui donnerait l'impression de la fin de tout, de la mort... mais sans parler de la mort, naturellement.

— Oui, je vois ça très bien, dit Olivier qui songeait à Bernard et n'avait pas écouté un mot.

— Et ça n'est pas tout ; ça n'est pas tout ! reprit Lucien avec ardeur. Je voudrais, dans une espèce d'épilogue, montrer cette même allée, la nuit, après que tout le monde est parti, déserte, beaucoup plus belle que pendant

le jour ; dans le grand silence, l'exaltation de tous les bruits naturels : le bruit de la fontaine, du vent dans les feuilles, et le chant d'un oiseau de nuit. J'avais pensé d'abord à y faire circuler des ombres, peut-être des statues... mais je crois que ça serait plus banal ; qu'est-ce que tu en penses ?

— Non, pas de statues, pas de statues, protesta distraitement Olivier ; puis, sous le regard triste de l'autre : Eh bien, mon vieux, si tu réussis cela, ce sera épatant », s'écria-t-il chaleureusement.

© André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*,
Gallimard, 1925

OceanofPDF.com

LE SEPTIÈME ARRONDISSEMENT

Cette portion de Paris espacée et grandiose.

ALPHONSE DAUDET

« Tout révélait un luxe ordonné, reposé, grandiose et sûr... »
Le 7^e arrondissement

On a vu dans quelles conditions misérables Alphonse Daudet arrivait à Paris en 1856 pour y tenter une carrière littéraire et comment, attiré par le théâtre où les succès sont glorieux et lucratifs, il essayait en vain de faire lire ses manuscrits. En 1868, en dépit du succès d'estime du Petit Chose, la situation financière de Daudet reste très médiocre. L'échec retentissant de L'Arlésienne, le relatif insuccès des Contes du lundi manquent de le détourner de sa vocation artistique lorsque son premier roman parisien, Fromont jeune et Risler aîné, connaît le succès. À partir de ce moment, tout s'enchaîne très rapidement pour Daudet. Ses principaux romans, qu'il adapte pour le théâtre, lui assurent enfin des revenus confortables. Une fois fortune faite, il s'installe avec son épouse au 41, rue de l'Université, dans une maison charmante avec une cour spacieuse. Atteint de la syphilis, il y meurt le 15 décembre 1897. Quartier des ministères et des ambassades, le 7^e arrondissement est peut-être aussi cela : un vaste et luxueux mouiroir où de vieux messieurs fortunés viennent finir leur existence dans le confort feutré d'un hôtel XVIII^e. Publié en 1877, Le Nabab fait le tableau des mœurs honteuses de la bourgeoisie du Second Empire. Le docteur Jenkins se rend au chevet du duc de Mora, sous le nom duquel Daudet a peint le fameux duc de Morny qui fut son employeur.

Oui, le brouillard était froid, mais blanc comme de la vapeur de neige ; et, tendu derrière les glaces du grand coupé, il égayait de reflets doux le journal déplié dans les mains du docteur. Là-bas, dans les quartiers populeux, resserrés et noirs, dans le Paris commerçant et ouvrier, on ne

connaît pas cette jolie brume matinale qui s'attarde aux grandes avenues ; de bonne heure l'activité du réveil, le va-et-vient des voitures maraîchères, des omnibus, des lourds camions secouant leurs ferrailles, l'ont vite hachée, effiloquée, éparpillée. Chaque passant en emporte un peu, dans un paletot râpé, un cache-nez qui montre la trame, des gants grossiers frottés l'un contre l'autre. Elle imbibe, les blouses frissonnantes, les waterproofs jetés sur les jupes de travail ; elle se fond à toutes les haleines, chaudes d'insomnie ou d'alcool, s'engouffre au fond des estomacs vides, se répand dans les boutiques qu'on ouvre, les cours noires, le long des escaliers dont elle inonde la rampe et les murs, jusque dans les mansardes sans feu. Voilà pourquoi il en reste si peu dehors. Mais dans cette portion de Paris espacée et grandiose, où demeurerait la clientèle de Jenkins, sur ces larges boulevards plantés d'arbres, ces quais déserts, le brouillard planait immaculé, en nappes nombreuses, avec des légèretés et des floconnements de ouate. C'était fermé, discret, presque luxueux, parce que le soleil derrière cette paresse de son lever commençait à répandre des teintes doucement pourprées, qui donnaient à la brume enveloppant jusqu'au faite les hôtels alignés, l'aspect d'une mousseline blanche jetée sur des étoffes écarlates. On aurait dit un grand rideau abritant le sommeil tardif et léger de la fortune, épais rideau où rien ne s'entendait que le battement discret d'une porte cochère, les mesures en fer-blanc des laitiers, les grelots d'un troupeau d'ânesses passant au grand trot suivies du souffle court et haletant de leur berger, et le roulement sourd du coupé de Jenkins commençant sa tournée de chaque jour.

D'abord à l'hôtel de Mora. C'était, sur le quai d'Orsay, tout à côté de l'ambassade d'Espagne, dont les longues terrasses faisaient suite aux siennes, un magnifique palais ayant son entrée principale rue de Lille et mie porte sur le bord de l'eau. Entre deux hautes murailles revêtues de lierre, reliées entre elles par d'imposants arcs de voûte, le coupé fila comme une flèche, annoncé par deux coups d'un timbre retentissant qui tirèrent Jenkins de l'extase où la lecture de son journal semblait l'avoir plongé. Puis les roues amortirent leur bruit sur le sable d'une vaste cour et s'arrêtèrent, après un élégant circuit, contre le perron de l'hôtel, surmonté d'une large marquise en rotonde. Dans la confusion du brouillard, on apercevait une dizaine de voitures rangées en ligne, et le long d'une avenue d'acacias, tout secs en cette saison et nus dans leur écorce, les silhouettes de palefreniers

anglais promenant à la main les chevaux de selle du duc. Tout révélait un luxe ordonné, reposé, grandiose et sûr.

Alphonse Daudet, *Le Nabab*,
1877

« Ni un quartier, ni une secte, ni une institution »
Le faubourg Saint-Germain

À partir du milieu du XVII^e siècle, la noblesse délaisse Versailles et le vétusté Marais pour se fixer dans le faubourg Saint-Germain, dont l'agrément est unanimement vanté. De superbes demeures sont alors érigées rues de l'Université, Saint-Dominique, de Grenelle et de Varenne, ainsi que sur l'actuel quai Anatole-France. Le duc et la duchesse du Maine font construire leur hôtel par Robert de Cotte rue de Bourbon ; devenue veuve, la duchesse s'installe rue de Varenne. En 1720, Mademoiselle de Nantes et le marquis de Lassay se portent acquéreurs des terrains compris entre le quai d'Orsay, la rue de Bourgogne, la rue de l'Université et le boulevard des Invalides et y font élever deux palais voisins : le palais Bourbon et l'hôtel de Lassay. Le prince de Condé les acquiert en 1764 et 1768 et les fait réunir : c'est l'actuel Palais-Bourbon. Dames de la Cour, ministres, ambassadeurs, hommes de finance... Presque tous les membres de la haute société ont alors leur hôtel dans le faubourg. Chez Balzac, le faubourg Saint-Germain finit ainsi par désigner, plutôt que le lieu lui-même, le milieu qu'il abrite et dont l'influence, tant en matière politique que culturelle, s'étend à toute la société.

Ce que l'on nomme en France le faubourg Saint-Germain n'est, ni un quartier, ni une secte, ni une institution, ni rien qui se puisse nettement exprimer. La place Royale, le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée-d'Antin possèdent également des hôtels où se respire l'air du faubourg Saint-Germain. Ainsi, déjà tout le faubourg n'est pas dans le faubourg. Des personnes nées fort loin de son influence peuvent la ressentir et s'agréger à ce monde, tandis que certaines autres qui y sont nées peuvent en être à jamais bannies. Les manières, le parler, en un mot la tradition faubourg Saint-Germain est à Paris, depuis environ quarante ans, ce que la Cour y

était jadis, ce qu'était l'hôtel Saint-Paul dans le quatorzième siècle, le Louvre au quinzième, le Palais, l'hôtel Rambouillet, la place Royale au seizième, puis Versailles au dix-septième et au dix-huitième siècle. À toutes les phases de l'histoire, le Paris de la haute classe et de la noblesse a eu son centre, comme le Paris vulgaire aura toujours le sien. Cette singularité périodique offre une ample matière aux réflexions de ceux qui veulent observer ou peindre les différentes zones sociales ; et peut-être ne doit-on pas en rechercher les causes seulement pour justifier le caractère de cette aventure, mais aussi pour servir à de graves intérêts, plus vivaces dans l'avenir que dans le présent, si toutefois l'expérience n'est pas un non-sens pour les partis comme pour la jeunesse. Les grands seigneurs et les gens riches, qui singent toujours les grands seigneurs, ont, à toutes les époques, éloigné leurs maisons des endroits très habités. Si le duc d'Uzès se bâtit, sous le règne de Louis XIV, le bel hôtel à la porte duquel il mit la fontaine de la rue Montmartre, acte de bienfaisance qui le rendit, outre ses vertus, l'objet d'une vénération si populaire que le quartier suivit en masse son convoi, ce coin de Paris était alors désert. Mais aussitôt que les fortifications s'abattirent, que les marais situés au-delà des boulevards s'emplirent de maisons, la famille d'Uzès quitta ce bel hôtel, habité de nos jours par un banquier. Puis la noblesse, compromise au milieu des boutiques, abandonna la place Royale, les alentours du centre parisien, et passa la rivière afin de pouvoir respirer à son aise dans le faubourg Saint-Germain, où déjà des palais s'étaient élevés autour de l'hôtel bâti par Louis XIV au duc du Maine, le benjamin de ses légitimés. Pour les gens accoutumés aux splendeurs de la vie, est-il en effet rien de plus ignoble que le tumulte, la boue, les cris, la mauvaise odeur, l'étroitesse des rues populeuses ? Les habitudes d'un quartier marchand ou manufacturier ne sont-elles pas constamment en désaccord avec les habitudes des Grands ? Le Commerce et le Travail se couchent au moment où l'aristocratie songe à dîner, les uns s'agitent bruyamment quand l'autre se repose ; leurs calculs ne se rencontrent jamais, les uns sont la recette, et l'autre est la dépense. De là des mœurs diamétralement opposées.

Honoré de Balzac, *La Duchesse de Langeais*,
1834

« Les tertres de gazon étaient couverts de menu peuple... »
L'hippodrome du Champ de Mars

Abolies au début de la Révolution, les courses de chevaux ressuscitent momentanément en 1796 sur le Champ de Mars. Celui-ci, tantôt boueux tantôt poussiéreux, sera remplacé sous Napoléon III à l'instigation du duc de Morny par un nouvel hippodrome dans le bois de Boulogne : l'actuel Longchamp. Divertissement sportif en même temps que rituel de distinction sociale, les courses du Champ de Mars deviennent rapidement une manifestation à la mode, très prisée par les grandes familles du faubourg Saint-Germain et les célébrités du Tout-Paris. Flaubert en restitue l'ambiance fiévreuse et mondaine dans L'Éducation sentimentale, en 1869.

Les tertres de gazon étaient couverts de menu peuple. On apercevait des curieux sur le balcon de l'École Militaire ; et les deux pavillons en dehors du pesage, les deux tribunes comprises dans son enceinte, et une troisième devant celle du Roi se trouvaient remplies d'une foule en toilette qui témoignait, par son maintien, de la révérence pour ce divertissement encore nouveau. Le public des courses, plus spécial dans ce temps-là, avait un aspect moins vulgaire ; c'était l'époque des sous-pieds, des collets de velours et des gants blancs. Les femmes, vêtues de couleurs brillantes, portaient des robes à taille longue, et, assises sur les gradins des estrades, elles faisaient comme de grands massifs de fleurs, tachetés de noir, çà et là, par les sombres costumes des hommes. Mais tous les regards se tournaient vers le célèbre Algérien Bou-Maza, qui se tenait impassible, entre deux officiers d'état-major, dans une des tribunes particulières. Celle du Jockey-Club contenait exclusivement des messieurs graves.

Les plus enthousiastes s'étaient placés en bas, contre la piste, défendue par deux lignes de bâtons supportant des cordes ; dans l'ovale immense que décrivait cette allée, des marchands de coco agitaient leur crécelle, d'autres vendaient le programme des courses, d'autres criaient des cigares, un vaste bourdonnement s'élevait ; les gardes municipaux passaient et repassaient ; une cloche, suspendue à un poteau couvert de chiffres, tinta. Cinq chevaux parurent, et on rentra dans les tribunes.

Cependant, de gros nuages effleuraient de leurs volutes la cime des ormes, en face. Rosanette avait peur de la pluie.

— J'ai des riflards, dit Frédéric, et tout ce qu'il faut pour se distraire, ajouta-t-il en soulevant le coffre, où il y avait des provisions de bouche dans un panier.

— Bravo ! nous nous comprenons !

— Et on se comprendra encore mieux, n'est-ce pas ?

— Cela se pourrait ! fit-elle en rougissant.

Les jockeys, en casaque de soie, tâchaient d'aligner leurs chevaux et les retenaient à deux mains. Quelqu'un abaissa un drapeau rouge. Alors, tous les cinq, se penchant sur les crinières, partirent. Ils restèrent d'abord serrés en une seule masse ; bientôt elle s'allongea, se coupa ; celui qui portait la casaque jaune, au milieu du premier tour, faillit tomber ; longtemps il y eut de l'incertitude entre Filly et Tibi ; puis Tom-Pouce parut en tête ; mais Clubstick, en arrière depuis le départ, les rejoignit et arriva premier, battant Sir-Charles de deux longueurs ; ce fut une surprise ; on criait ; les baraques de planches vibraient sous les trépignements.

— Nous nous amusons ! dit la Maréchale. Je t'aime, mon chéri !

Frédéric ne douta plus de son bonheur ; ce dernier mot de Rosanette le confirmait. [...]

À cent pas de lui, dans un cabriolet milord, une dame parut. Elle se penchait en dehors de la portière, puis se renfonçait vivement ; cela recommença plusieurs fois ; Frédéric ne pouvait distinguer sa figure. Un soupçon le saisit, il lui sembla que c'était Mme Arnoux. Impossible, cependant ! Pourquoi serait-elle venue ?

Il descendit de voiture, sous prétexte de flâner au pesage.

— Vous n'êtes guère galant ! dit Rosanette.

Il n'écouta rien et s'avança. Le milord, tournant bride, se mit au trot.

Frédéric, au même moment, fut happé par Cisy.

— Bonjour, cher ! comment allez-vous ? Hussonnet est là-bas ! Écoutez donc !

Frédéric tâchait de se dégager pour rejoindre le milord. La Maréchale lui faisait signe de retourner près d'elle. Cisy l'aperçut, et voulait obstinément lui dire bonjour.

Depuis que le deuil de sa grand'mère était fini, il réalisait son idéal, parvenait à *avoir du cachet*. Gilet écossais, habit court, larges bouffettes sur l'escarpin et carte d'entrée dans la ganse du chapeau, rien ne manquait effectivement à ce qu'il appelait lui-même son « chic », un chic anglomane et mousquetaire. Il commença par se plaindre du Champ-de-Mars, turf

exécrable, parla ensuite des courses de Chantilly et des farces qu'on y faisait, jura qu'il pouvait boire douze verres de vin de Champagne pendant les douze coups de minuit, proposa à la Maréchale de parier, caressait doucement ses deux bichons ! et de l'autre coude s'appuyant sur la portière, il continuait à débiter des sottises, le pommeau de son stick dans la bouche, les jambes écartées, les reins tendus. Frédéric, à côté de lui, fumait, tout en cherchant à découvrir ce que le milord était devenu.

La cloche ayant tinté, Cisy s'en alla, au grand plaisir de Rosanette, qu'il ennuyait beaucoup, disait-elle.

La seconde épreuve n'eut rien de particulier, la troisième non plus, sauf un homme qu'on emporta sur un brancard. La quatrième, où huit chevaux disputèrent le prix de la Ville, fut plus intéressante.

Les spectateurs des tribunes avaient grimpé sur les bancs. Les autres, debout dans les voitures, suivaient avec des lorgnettes à la main l'évolution des jockeys ; on les voyait filer comme des taches rouges, jaunes, blanches et bleues sur toute la longueur de la foule, qui bordait le tour de l'Hippodrome. De loin, leur vitesse n'avait pas l'air excessive ; à l'autre bout du Champ de Mars, ils semblaient même se ralentir, et ne plus avancer que par une sorte de glissement, où les ventres des chevaux touchaient la terre sans que leurs jambes étendues pliassent. Mais, revenant bien vite, ils grandissaient ; leur passage coupait le vent, le sol tremblait, les cailloux volaient ; l'air, s'engouffrant dans les casaques des jockeys, les faisait palpiter comme des voiles ; à grands coups de cravache, ils fouaillaient leurs bêtes pour atteindre le poteau, c'était le but. On enlevait les chiffres, un autre était hissé ; et, au milieu des applaudissements, le cheval victorieux se traînait jusqu'au pesage, tout couvert de sueur, les genoux raidis, l'encolure basse, tandis que son cavalier, comme agonisant sur sa selle, se tenait les côtes.

Une contestation retarda le dernier départ. La foule qui s'ennuyait se répandit. Des groupes d'hommes causaient au bas des tribunes. Les propos étaient libres ; des femmes du monde partirent, scandalisées par le voisinage des lorettes.

Il y avait aussi des illustrations de bals publics, des comédiennes du boulevard ; – et ce n'étaient pas les plus belles qui recevaient le plus d'hommages. La vieille Georgine Aubert, celle qu'un vaudevilliste appelait le Louis XI de la prostitution, horriblement maquillée et poussant de temps à autre une espèce de rire pareil à un grognement, restait tout étendue dans

sa longue calèche, sous une palatine de martre comme en plein hiver. Mme de Remoussot, mise à la mode par son procès, trônait sur le siège d'un break en compagnie d'Américains ; et Thérèse Bachelu, avec son air de vierge gothique, emplissait de ses douze falbalas l'intérieur d'un escargot qui avait, à la place du tablier, une jardinière pleine de roses. La Maréchale fut jalouse de ces gloires ; pour qu'on la remarquât, elle se mit à faire de grands gestes et à parler très haut.

Des gentlemen la reconnurent, lui envoyèrent des saluts. Elle y répondait en disant leurs noms à Frédéric. C'étaient tous comtes, vicomtes, ducs et marquis ; et il se rengorgeait, car tous les yeux exprimaient un certain respect pour sa bonne fortune.

Cisy n'avait pas l'air moins heureux dans le cercle d'hommes mûrs qui l'entourait. Ils souriaient du haut de leurs cravates, comme se moquant de lui ; enfin il tapa dans la main du plus vieux et s'avança vers la Maréchale.

Elle mangeait avec une gloutonnerie affectée une tranche de foie gras ; Frédéric, par obéissance, l'imitait, en tenant une bouteille de vin sur ses genoux.

Le milord reparut, c'était Mme Arnoux. Elle pâlit extraordinairement.

— Donne-moi du champagne ! dit Rosanette.

Et, levant le plus haut possible son verre rempli, elle s'écria :

— Ohé là-bas ! les femmes honnêtes, l'épouse de mon protecteur, ohé !

Des rires éclatèrent autour d'elle, le milord disparut.

Frédéric la tirait par sa robe, il allait s'emporter. Mais Cisy était là, dans la même attitude que tout à l'heure ; et, avec un surcroît d'aplomb, il invita Rosanette à dîner pour le soir même.

— Impossible ! répondit-elle. Nous allons ensemble au Café Anglais.

Frédéric, comme s'il n'eût rien entendu, demeura muet ; et Cisy quitta la Maréchale d'un air désappointé.

Tandis qu'il lui parlait, debout contre la portière de droite, Hussonnet était survenu du côté gauche, et, relevant ce mot de Café Anglais :

— C'est un joli établissement ! si l'on y cassait une croûte, hein ?

— Comme vous voudrez, dit Frédéric, qui, affaissé dans le coin de la berline, regardait à l'horizon le milord disparaître, sentant qu'une chose irréparable venait de se faire et qu'il avait perdu son grand amour. Et l'autre était là, près de lui, l'amour joyeux et facile ! Mais, lassé, plein de désirs contradictoires et ne sachant même plus ce qu'il voulait, il éprouvait une tristesse démesurée, une envie de mourir.

Un grand bruit de pas et de voix lui fit relever la tête ; les gamins, enjambant les cordes de la piste, venaient regarder les tribunes ; on s'en allait. Quelques gouttes de pluie tombèrent. L'embarras des voitures augmenta, Hussonnet était perdu.

— Eh bien, tant mieux ! dit Frédéric.

— On préfère être seul ? reprit la Maréchale, en posant la main sur la sienne.

Alors passa devant eux, avec des miroitements de cuivre et d'acier, un splendide landau attelé de quatre chevaux, conduits à la Daumont par deux jockeys en veste de velours, à crépines d'or. Mme Dambreuse était près de son mari, Martinon sur l'autre banquette en face, tous les trois avaient des figures étonnées.

— Ils m'ont reconnu ! se dit Frédéric.

Rosanette voulut qu'on arrêât, pour mieux voir le défilé. Mme Amoux pouvait reparaître. Il cria au postillon :

— Va donc ! va donc ! en avant !

Et la berline se lança vers les Champs-Élysées au milieu des autres voitures, calèches, briskas, Wurts, tandems, tilburys, dog-carts, tapissières à rideaux de cuir où chantaient des ouvriers en goguette, demi-fortune que dirigeaient avec prudence des pères de famille eux-mêmes. Dans des victorias bourrées de monde, quelque garçon, assis sur les pieds des autres, laissait pendre en dehors ses deux jambes. De grands coupés à siège de drap promenaient des douairières qui sommeillaient ; ou bien un stepper magnifique passait, emportant une chaise, simple et coquette comme l'habit noir d'un dandy. L'averse cependant redoublait. On tirait les parapluies, les parasols, les mackintosh ; on se criait de loin : « Bonjour ! – Ça va bien ? – Oui ! – Non ! – À tantôt ! » et les figures se succédaient avec une vitesse d'ombres chinoises. Frédéric et Rosanette ne se parlaient pas, éprouvant une sorte d'hébétude à voir auprès d'eux continuellement toutes ces roues tourner.

Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*,
1869

« Le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel [...], le second s'est abaissé vers la terre »

L'hôtel des Invalides et l'École militaire

Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, les vieux soldats blessés ou mutilés réduits à la mendicité trouvaient asile dans les abbayes et les monastères. Puis, par l'ordonnance du 24 février 1670, Louis XIV décide de fonder l'hôtel des Invalides pour « le logement, la subsistance et l'entretien de tous les pauvres officiers et soldats de nos troupes estropiés ou ayant vieilli dans le service ». La première pierre de l'édifice est posée le 30 novembre 1671. La réalisation des travaux est confiée à l'architecte de la Salpêtrière, Libéral Bruant. Tombé en disgrâce, Libéral Bruant est remplacé par Jules Hardouin-Mansart qui termine la construction en 1706 et réalise l'église royale et son célèbre dôme doré voué à la gloire du Roi-Soleil. Le projet d'une école militaire destinée à former des jeunes gens sans fortune, recrutés en tenant compte des antécédents militaires de leurs pères, naît quant à lui dans l'entourage de Louis XV, qui veut qu'on associe cette majestueuse construction à son nom, comme l'hôtel royal des Invalides l'est à Louis XIV. Le 13 janvier 1751, le roi signe l'édit de fondation de l'école royale militaire destinée à accueillir et à former au métier des armes « cinq cents gentilshommes nés sans bien, dans le choix desquels nous préférons ceux qui en perdant leur père à la guerre, sont devenus les enfants de l'état ». Les travaux sont confiés au premier architecte du roi, Jacques-Ange Gabriel, de 1752 à 1773, et sont terminés en 1788, après de nombreuses vicissitudes, par Alexandre-Théodore Brongniart. En 1802, un Chateaubriand attendri par les attentions des Bourbons pour les vieux soldats et les jeunes recrues des armées du roi ne laisse de s'extasier devant la beauté esthétique et, même, les vertus morales des deux édifices.

En traitant de l'influence du christianisme dans les arts, il n'est besoin ni de subtilité ni d'éloquence ; les monuments sont là pour répondre aux détracteurs du culte évangélique. Il suffit, par exemple, de nommer Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, et Saint-Paul de Londres, pour prouver qu'on est redevable à la religion des trois chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

Le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du dôme, inconnu des anciens, la religion a fait un heureux mélange de ce que

l'ordre gothique a de hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux.

Ce dôme, qui se change en *clocher* dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral, que ne pouvaient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse, dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs : c'est la pyramide funèbre autour de laquelle dorment les aïeux ; c'est le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle ; c'est là que les époux s'unissent ; c'est là que les chrétiens se prosternent au pied des autels, le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paraît-il nu, triste, désert, placez-y un clocher champêtre ; à l'instant tout va s'animer : les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pèlerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Plus les âges qui ont élevé nos monuments ont eu de piété et de foi, plus ces moments ont été frappants par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un exemple remarquable dans l'hôtel des *Invalides* et dans l'*École militaire* : on dirait que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel, à la voix du siècle religieux, et que le second s'est abaissé vers la terre, à la parole du siècle athée.

Trois corps de logis, formant avec l'église un carré long, composent l'édifice des *Invalides*. Mais quel goût dans cette simplicité ! quelle beauté dans cette cour, qui n'est pourtant qu'un cloître militaire où l'art a mêlé les idées guerrières aux idées religieuses, et marié l'image d'un camp de vieux soldats, aux souvenirs attendrissants d'un hospice ! C'est à la fois le monument du *Dieu des armées* et du *Dieu de l'Évangile*. La rouille des siècles qui commence à le couvrir, lui donne de nobles rapports avec ces vétérans, ruines animées, qui se promènent sous ses vieux portiques. Dans les avant-cours tout retrace l'idée des combats : fossés, glacis, remparts, canons, tentes, sentinelles. Pénétrez-vous plus avant, le bruit s'affaiblit par degrés et va se perdre à l'église, où règne un profond silence. Ce bâtiment religieux est placé derrière les bâtiments militaires, comme l'image du repos et de l'espérance, au fond d'une vie pleine de troubles et de périls.

Le siècle de Louis XIV est peut-être le seul qui ait bien connu ces convenances morales, et qui ait toujours fait dans les arts ce qu'il fallait faire, rien de moins, rien de plus. L'or du commerce a élevé les fastueuses

colonnades de l'hôpital de *Greenwich*, en Angleterre ; mais il y a quelque chose de plus fier et de plus imposant dans la masse des *Invalides*. On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées a reçu la puissance du glaive, ainsi que le sceptre des arts.

François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme*,
1802

« À travers les arbres, la tour Eiffel prenait un air passionné... »

Est-il encore utile de présenter la tour Eiffel, le monument à coup sûr le plus emblématique, non seulement du 7^e arrondissement, mais aussi de Paris tout entier ? Construite à l'occasion de l'Exposition universelle commémorant le centenaire de la Révolution française, la tour de l'ingénieur Gustave Eiffel est ouverte le 15 mai 1889. Avec ses 300 mètres, elle est la plus haute du monde. Dès la première semaine, alors que les ascenseurs ne sont pas encore en marche, elle accueille 28 000 personnes. À la fin de l'Exposition, près de deux millions de personnes l'ont déjà visitée. Le succès qui couronne aujourd'hui l'une des plus audacieuses entreprises architecturales de toute l'histoire de l'humanité ne doit pas faire oublier l'hostilité manifestée par de nombreuses personnes dès l'annonce du projet. Un mois après le début des travaux de fondation, en 1887, une pétition signée, entre autres célébrités, par Alexandre Dumas fils, Charles Gounod, Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, François Coppée, Guy de Maupassant... circule pour s'opposer à sa construction. Pour Huysmans, on l'a vu, elle n'est qu'un « chandelier creux » et Verlaine, paraît-il, passait au large pour ne pas la voir. Au début du xx^e siècle, en revanche, les surréalistes adoptent la tour Eiffel, dans laquelle ils voient un symbole de la modernité. Le narrateur des Dernières Nuits de Paris, exploration poétique du Paris nocturne de Philippe Soupault, fait ainsi halte dans les jardins du Trocadéro, sur l'autre rive de la Seine. Tapi dans l'ombre, il observe la silhouette majestueuse de la tour, dont la flèche majestueuse domine la nuit.

Je dînai à la hâte dans un petit bistro du voisinage et je commençai sans grand plaisir ma promenade nocturne. Abandonnant les quais où le vent de la nuit commençait ses ravages, je pénétrai à pas lents dans le petit jardin du

Trocadéro, contournant les méandres de ses allées biscornues et m'arrêtant parfois pour m'asseoir sur un banc. Je retrouvais dans cette promenade hésitante la démarche saccadée de mes pensées, ne pouvant fixer la frontière de mon imagination et de ma mémoire. Le petit jardin et ses minuscules mystères s'obscurcissaient sans que l'on pût y distinguer la nuit. On reconnaissait l'ombre, mais sans cette brume légère et nocturne. À travers les arbres, la tour Eiffel prenait un aspect passionné et devenait un acte de bravoure et d'orgueil. Elle perdait, entourée d'étoiles, son air familial et bonasse que les premières années du ^{xx}^e siècle lui ont imposé. À cette heure, le jardin était à peu près désert. Seules des voix rappelaient des présences. Je rêvais. Et celle qui devant moi bravait je ne sais qui m'éloigna de tous ces vains débats, de ces encombrantes questions. La tour Eiffel devenait plus vivante que moi. Je savais depuis longtemps, que de la considérer à ses pieds la rendait métallique et architecturale, que de l'apercevoir de très loin la faisait symbolique et qu'elle changeait d'aspect et de caractère selon qu'on l'admirait de Pantin ou de Grenelle, de Montmartre ou du Point-du-Jour.

Je m'amusais, à l'aide de ma mémoire, à en varier indéfiniment la silhouette, comme si je l'examinais à travers un kaléidoscope. Cette sorte de mobilité et cette grâce me la rendaient sympathique et en faisaient une véritable amie, vivante et presque gaie. Et, ce soir-là, de la deviner si près de moi m'encourageait. Je l'estimais parce qu'en la regardant tout à coup je me rendais compte qu'elle seule pouvait lutter avec la nuit et qu'à la fin elle en était victorieuse puisqu'elle paraissait plus haute, plus majestueuse dans l'ombre et dans le vent bleu du ciel.

© Philippe Soupault, *Les Dernières Nuits de Paris*,
Gallimard, 1997

« La Tour est présente au monde entier... »

Qu'on l'aime ou qu'on la déteste, qu'on exalte sa beauté à la façon de Soupault ou qu'on déplore sa laideur, comme Maupassant qui, dit-on, déjeunait souvent au restaurant de la tour (« C'est le seul endroit de Paris où je ne la vois pas »), nul n'échappe en définitive à la tour Eiffel ; « la Tour est là », souligne Roland Barthes, « incorporée à la vie quotidienne, au point qu'on ne saurait plus lui inventer aucun attribut particulier,

entêtée tout simplement à persister, comme la pierre ou le fleuve, elle est littérale comme un phénomène naturel, dont on peut interroger infiniment le sens, mais non contester l'existence ». Pour l'écrivain, elle est « signe majeur », « inévitable », « chiffre infini » ; la tour Eiffel, omniprésente, incontournable, magnétique, attire à elle toutes sortes de symboles et de significations.

La Tour est aussi présente au monde entier. D'abord comme symbole universel de Paris, elle est partout sur la terre où Paris doit être énoncé en image ; du Middle West à l'Australie, il n'est pas un voyage vers la France qui ne se fasse, en quelque sorte, au nom de la Tour, pas un manuel de classe, une affiche où un film sur la France qui ne la livre comme le signe majeur d'un peuple et d'un lieu : elle appartient à la langue universelle du voyage. Bien plus : au-delà de son énoncé proprement parisien, elle touche à l'imaginaire humain le plus général ; sa forme simple, matricielle, lui confère la vocation d'un chiffre infini : tour à tour et selon les appels de notre imagination, symbole de Paris, de la modernité, de la communication, de la science ou du XIX^e siècle, fusée, tige, derrick, phallus, paratonnerre ou insecte, face aux grands itinéraires du rêve, elle est le signe inévitable ; de même qu'il n'est pas un regard parisien qui ne soit obligé de la rencontrer, il n'est pas un fantasme qui n'en vienne tôt ou tard à retrouver sa forme et à s'en nourrir ; prenez un crayon et laissez aller votre main, c'est-à-dire votre pensée, et c'est souvent la Tour qui naîtra, réduite à cette ligne simple dont la seule fonction mythique est de joindre, selon l'expression du poète, *la base et le sommet*, ou encore *la terre et le ciel*.

© Roland Barthes, *La Tour Eiffel*,
Le Seuil, 1989

LE HUITIÈME ARRONDISSEMENT

À partir de l'Alma, il semble que l'on accède à une autre ville : les autos sont plus brillantes que chez nous, les bâtisses sont plus belles, les femmes aussi [...] ; il semble que l'existence ait plus de prix, qu'elle vaille davantage ; il semble même que la qualité de l'air soit quelque peu différente, plus fine. On a l'illusion d'être à l'étranger, en transit seulement.

HENRI CALET

« La place de la Concorde apparaît... »
Les beaux quartiers

Le 27 juin 1748, la Ville de Paris décide d'exprimer sa reconnaissance à Louis XV le « Bien-Aimé » en aménageant une place royale ornée en son centre d'une statue du souverain. Déboulonnée à la Révolution, la statue de Louis XV est remplacée en 1840 par l'obélisque de Louqsor, présent du vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, à Louis-Philippe : c'est l'actuelle place de la Concorde, anciennement place Louis-XV. Dernière place royale construite à Paris, la place de la Concorde est un seuil monumental, la « porte » grandiose par laquelle on accède aux beaux quartiers. Que l'on s'engage dans la rue Royale vers la Madeleine, ou sur les Champs-Élysées en direction de l'Étoile, tout se passe comme si au-delà de cette limite, on entrait dans un pays, étrange et merveilleux, où tout n'était qu'opulence, plaisir et beauté. Le Ministre de « La nuit de Babylone » (Paul Morand) quitte l'Assemblée nationale et s'engage sur le pont de la Concorde...

La place de la Concorde apparaît : Babylone, avec l'Euphrate, les jardins, les obélisques, les palais de Nabuchodonosor. Le monde est une vallée de pleurs, mais, somme toute, bien irriguée. [...]

Rue Royale. Ma voiture croise une autre voiture, qui ralentit et s'étrangle à changer de vitesse. Par distraction, je regarde. À l'intérieur, il y a trois personnes. Au milieu, un jeune homme beau comme un acteur ; sur sa poitrine, il tient deux femmes qui s'embrassent... [...]

... L'une enfermait dans ses mains la figure de son amie, se penchait sur elle, faisant couler un long plaisir entre ses lèvres, comme l'on donne une potion à un jeune chien, en lui tenant le museau. Cela durait peut-être ainsi depuis l'Opéra ?

© Paul Morand, *Fermé la nuit*,
Gallimard, 1957

« Nous revenions aux Champs-Élysées... »
L'avenue des Champs-Élysées

En 1667, sur ordre de Colbert, Le Nôtre perce dans le prolongement de l'allée centrale des Tuileries une trouée qu'il aménage en promenade plantée sur chacun de ses côtés d'une double rangée d'ormes : les Champs-Élysées. En 1858, Alphand réaménage la promenade en jardin pourvu d'attractions : manège de chevaux de bois, théâtre de guignol, etc. où Proust enfant se rendait le dimanche escorté de sa bonne (la Françoise de la Recherche). Dans sa mémoire, les Champs-Élysées sont inextricablement liés à l'apparition qu'y fit, un jour de neige, le « plus grand amour de ma vie, Mademoiselle Benardaky, aujourd'hui princesse Radziwill » qui servira de modèle à la Gilberte du Côté de chez Swann.

Françoise avait trop froid pour rester immobile, nous allâmes jusqu'au pont de la Concorde voir la Seine prise, dont chacun et même les enfants s'approchaient sans peur comme d'une immense baleine échouée, sans défense, et qu'on allait dépecer. Nous revenions aux Champs-Élysées ; je languissais de douleur entre les chevaux de bois immobiles et la pelouse blanche prise dans le réseau noir des allées dont on avait enlevé la neige et sur laquelle la statue avait à la main un jet de glace ajouté qui semblait l'explication de son geste. La vieille dame elle-même ayant plié ses *Débats*, demanda l'heure à une bonne d'enfants qui passait et qu'elle remercia en lui disant : « Comme vous êtes aimable ! » puis, priant le cantonnier de dire à ses petits-enfants de revenir, qu'elle avait froid, ajouta : « Vous serez mille fois bon. Vous savez que je suis confuse ! » Tout à coup l'air se déchira : entre le guignol et le cirque, à l'horizon embelli, sur le ciel entrouvert, je venais d'apercevoir, comme un signe fabuleux, le plumet bleu de

Mademoiselle. Et déjà Gilberte courait à toute vitesse dans ma direction, étincelante et rouge sous un bonnet carré de fourrure, animée par le froid, le retard et le désir du jeu ; un peu avant d'arriver à moi, elle se laissa glisser sur la glace et, soit pour mieux garder son équilibre, soit parce qu'elle trouvait cela plus gracieux, ou par affectation du maintien d'une patineuse, c'est les bras grands ouverts qu'elle avançait en souriant, comme si elle avait voulu m'y recevoir : « Brava ! Brava ! ça c'est très bien, je dirais comme vous que c'est chic, que c'est crâne, si je n'étais pas d'un autre temps, du temps de l'Ancien Régime », s'écria la vieille dame prenant la parole au nom des Champs-Élysées silencieux pour remercier Gilberte d'être venue sans se laisser intimider par le temps. « Vous êtes comme moi, fidèle quand même à nos vieux Champs-Élysées ; nous sommes deux intrépides. Si je vous disais que je les aime, même ainsi. Cette neige, vous allez rire de moi, ça me fait penser à de l'hermine ! » Et la vieille dame se mit à rire.

Le premier de ces jours – auxquels la neige, image des puissances qui pouvaient me priver de voir Gilberte, donnait la tristesse d'un jour de séparation et jusqu'à l'aspect d'un jour de départ parce qu'il changeait la figure et empêchait presque l'usage du lieu habituel de nos seules entrevues maintenant changé, tout enveloppé de housses – ce jour fit pourtant faire un progrès à mon amour, car il fut comme un premier chagrin qu'elle eût partagé avec moi. Il n'y avait que nous deux de notre bande, et être ainsi le seul qui fût avec elle, c'était non seulement comme un commencement d'intimité, mais aussi de sa part – comme si elle ne fût venue rien que pour moi, par un temps pareil – cela me semblait aussi touchant que si un de ces jours où elle était invitée à une matinée elle y avait renoncé pour venir me retrouver aux Champs-Élysées ; je prenais plus de confiance en la vitalité et en l'avenir de notre amitié qui restait vivace au milieu de l'engourdissement, de la solitude et de la ruine des choses environnantes ; et tandis qu'elle me mettait des boules de neige dans le cou, je souriais avec attendrissement à ce qui me semblait à la fois une prédilection qu'elle me marquait en me tolérant comme compagnon de voyage dans ce pays hivernal et nouveau, et une sorte de fidélité qu'elle me gardait au milieu du malheur. Bientôt l'une après l'autre, comme des moineaux hésitants, ses amies arrivèrent toutes noires sur la neige. Nous commençâmes à jouer et comme ce jour si tristement commencé devait finir dans la joie, comme je m'approchais, avant de jouer aux barres, de l'amie à la voix brève que

j'avais entendue le premier jour crier le nom de Gilberte, elle me dit : « Non, non, on sait bien que vous aimez mieux être dans le camp de Gilberte, d'ailleurs vous voyez elle vous fait signe. » Elle m'appelait en effet pour que je vinsse sur la pelouse de neige, dans son camp, dont le soleil en lui donnant les reflets roses, l'usure métallique des brocards anciens, faisait un camp du drap d'or.

Ce jour que j'avais tant redouté fut au contraire un des seuls où je ne fus pas trop malheureux.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*,
1913

« J'ai beau me dire que Proust a dû gambader sous ces arbres... »
Les « Champs »

Marcel Proust aurait sans doute du mal à reconnaître dans l'artère commerçante et touristique que sont devenus les Champs-Élysées la promenade souriante et distinguée de son enfance. Naguère lieu de résidence des parisiens fortunés, l'avenue est aujourd'hui le rendez-vous des touristes étrangers, des banlieusards désœuvrés, des employés de bureau et des hommes d'affaires. Restaurants, salles de spectacle, magasins à la mode, grandes entreprises et constructeurs automobiles ont désormais pignon sur rue. Signe des temps, par raccourci les Champs-Élysées sont devenus les « Champs ». Mais le charme tout pastoral d'une femme transportant de la rhubarbe sur le porte-bagage de son vélo fait, dans ce quartier entièrement dévolu au tourisme, au loisir et à la consommation de masse, une remarquable exception. Jacques Réda :

J'ai beau me dire que Proust a dû gambader sous ces arbres, tout le quartier reste empuanti par le fric qui s'y brasse entre malfrats. La très humble escroquerie est représentée le jeudi par les marchands de timbres, la honte chaque jour par les gens qui reviennent s'abrutir devant des téléphones et des buvards. Donc une fois de plus je descends là. Effarée au Rond-Point par la violence de la cohue, une dame sur son vélo vacille avec de la verdure indéfinissable dans un sac. Elle arrive de Montrouge ou de Clamart, où subsistent derrière le béton quelques carrés de légumes, et ne

peut que se rendre à Saint-Lazare pour prendre un train. Elle seule paraît décente avec son gros tricot marron, sa jupe bleu marine, parmi cette putasserie d'hommes et de femmes en toile fine traînant des chiens. Elle hésite sur sa route mais ne veut rien demander à personne. Finalement elle atteindra bien Maurecourt, où elle a une sœur. Et puis le soir, ayant dégagé son vélo de la consigne, hardi en sens inverse elle repartira, sans plus se préoccuper de la foule, des Palais et des Arcs, un peu déséquilibrée par son sac maintenant plein de rhubarbe.

© Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*, Gallimard,
1977

« Que c'est beau Paris ! »
La place de l'Étoile

Conçue en 1854 par Hittorff à la demande du baron Haussmann, la place de l'Étoile (Charles-de-Gaulle depuis 1970) s'articule en douze avenues qui rayonnent autour de l'Arc de Triomphe, érigé à la gloire de la Grande Armée à la suite de la bataille d'Austerlitz. S'enfonçant dans les quartiers des alentours, chacune de ces avenues explore une atmosphère différente. Aragon :

Par exemple l'Étoile... Marcher autour de l'Étoile, prendre une avenue au hasard, et se trouver sans avoir vraiment choisi dans un monde absolument différent de celui où s'enfonce l'avenue suivante... C'était vraiment comme broder, ces promenades-là... Seulement quand on brode, on suit un dessin tout fait, connu, une fleur, un oiseau. Ici on ne pouvait jamais savoir d'avance si ce serait le paradis rêveur de l'avenue Friedland ou le grouillement voyou de l'avenue de Wagram ou cette campagne en dentelles de l'avenue du Bois. L'Étoile domine des mondes différents, comme des êtres vivants. Des mondes où s'enfoncent ses bras de lumière. Il y a la province de l'avenue Carnot et la majesté commerçante des Champs-Élysées. Il y a l'avenue Victor-Hugo... Bérénice aimait, d'une de ces avenues, dont elle oubliait toujours l'ordre de succession, se jeter dans une rue traversière et gagner l'avenue suivante, comme elle aurait quitté une reine pour une fille, un roman de chevalerie pour un conte de Maupassant.

Chemins vivants qui menaient ainsi d'un domaine à l'autre de l'imagination, il plaisait à Bérénice que ces rues fussent aussi bien des morceaux d'une étrange et subite province ou les venelles vides dont les balcons semblent avoir pour grille les dessins compliqués des actions et obligations de leurs locataires, ou encore l'équivoque lacis des hôtels et garnis, des bistros, des femmes furtives, qui fait à deux pas des quartiers riches passer le frisson crapuleux des fils de famille et d'un peuple pervers. Brusquement la ville s'ouvrait sur une perspective, et Bérénice sortait de cet univers qui l'effrayait et l'attirait, pour voir au loin l'Arc de Triomphe, et vers lui la tracée des arbres au pied proprement pris dans une grille. Que c'est beau, Paris ! Là même où les voies sont droites, et pures, que de tournants... Nulle part à la campagne, le paysage ne change si vite ; nulle part, même dans les Alpes ou sur les bords de la mer, il n'y a de si forts aliments pour le rêve d'une jeune femme désœuvrée, et ravie de l'être, et libre, libre de penser à sa guise, sans se surveiller, sans craindre de trahir sur son visage le fond de son cœur, de laisser échapper une phrase qu'elle regretterait parce qu'elle aurait fait du mal à quelqu'un...

© Louis Aragon, *Aurélien*,
Gallimard, 1944

« Cette petite capitale de la jouissance de l'argent »
Le parc Monceau

Dessiné par Carmontelle dans le style anglo-chinois à la mode du jour (1778) et réaménagé par Alphand conformément au goût du Second Empire (1870), le parc Monceau forme avec ses 8,5 hectares de verdure ceinturés de luxueux hôtels particuliers une « petite capitale de la jouissance de l'argent » (Jules Romains). Or, contrairement à l'adage, l'argent a une odeur, et le parc Monceau et ses alentours sécrètent un parfum subtil, aux fragrances distinguées et piquantes à la fois, qui excitent les sens du promoteur immobilier du Paris des hommes de bonne volonté, Haverkamp.

L'avenue Hoche, en sept cent cinquante mètres de maisons cossues, joint la place de l'Étoile à la grille du Parc Monceau. De l'une à l'autre, elle descend en pente facile. Sa largeur – trottoirs et chaussée répond à ce que

l'on considérerait comme le plus souhaitable pour une avenue de résidence luxueuse, dans les périodes de prospérité du XIX^e siècle. Elle n'est coupée que d'un petit nombre de rues, dont la seule qui fasse vraiment carrefour et remous est celle du faubourg Saint-Honoré. Donc le mouvement des voitures y peut prendre une continuité aisée. La circulation n'y connaît pas encore cet excès de hâte et de calcul, cette obsession de l'obstacle, de la résistance, du conflit, qui s'accordent mal avec l'idée de la richesse amplement acquise, et des droits de jouissance étalée qu'elle confère.

Orientée du sud-ouest au nord-est, l'avenue ne reçoit franchement le soleil qu'assez tard ; et la moitié de l'année il est déjà bien bas sur le ciel, et mangé par les toits, quand il y pénètre. Quelques jours par an, il vient se coucher derrière l'Arc de Triomphe ; mais le monument est vu de biais ; et jusque dans ces soirs exceptionnels il semble garder pour d'autres spectateurs son principal effet de magnificence.

Il en résulte qu'à l'ordinaire, tout en se répandant sans parcimonie dans une voie aussi spacieuse, la lumière y garde l'aspect froid, gris et général, qui convient d'ailleurs on ne peut mieux à ces façades, dont le soubassement est fait non de boutiques animées, mais de larbins et de concierges.

L'avenue est fortement caractérisée par le lieu où elle mène, qui est le Parc Monceau, dans sa ceinture d'hôtels particuliers et d'immeubles de luxe. Il y a là une petite capitale de la possession de l'argent ; ou, si l'on veut, une sorte de ville réservée, au sein de laquelle la jouissance spécifique de l'argent est l'affaire principale ; de même qu'une vraie ville réservée, sans concentrer en elle seule tout ce qui se produit de jouissance charnelle dans une population, accorde néanmoins à l'amour physique une suprématie qu'on lui dispute ailleurs.

Il ne s'agit pas dans cet endroit de l'argent au moment où il se gagne. Rien ne sent ici la courroie d'usine, avec son alentour de fer frotté et de graisse frite ; ni la pulvérulente odeur d'étoffes des entresols du Sentier. Ni même l'haleine de bureaux hurlants qui jaillit d'entre les colonnes de la Bourse. Rien n'y vibre en apparence de l'oscillation pathétique des gains et des pertes. L'argent d'ici est de l'argent gagné, et définitivement gagné. Les opérations dont il procède sont closes. La page du registre est tournée.

Pourtant il ne date pas de si loin qu'il en devienne méconnaissable. Il ne risque pas de se voir attribuer un simple rôle d'accompagnement. Il ne figure pas l'officieux de basse classe, dont les grands ne sauraient se passer,

mais qu'on dissimule dans l'escorte, et à qui on ne rend pas le salut. Personne ici ne peut feindre de croire qu'il ne soit qu'un des corollaires, presque un des effets seconds du rang social, un trait tout physique de la condition, aussi naturel mais aussi peu montrable que les nécessités du corps, dont il n'y a que les paysans et les troupiers pour faire état.

Cet argent-ci n'est déjà plus assez neuf pour qu'on rougisse d'en avoir tant, mais pas assez vieux pour qu'on l'oublie. Il en est au meilleur moment de son histoire, quand on le possède encore avec fraîcheur ; quand la gloutonnerie du début a fait place à un appétit de bon ton. Il garde son goût, c'est-à-dire la saveur de sa présence distincte. Il n'a pas si complètement passé dans ses propres transformations qu'il faille un effort de réflexion pour l'y retrouver. Il affleure un peu partout ; à la surface des meubles, à la corniche des plafonds, sur le renflement d'une moulure. Il reste discernable dans les reflets d'un diamant, d'un service de table, d'un plastron de chemise, d'un regard ; dans une façon d'accueillir, de fumer un cigare entre deux portes de montrer un tableau. Du même coup il conserve une part de son dynamisme. S'il n'est plus aussi vif et agité qu'à sa naissance, ce n'est pourtant pas de l'argent mort. C'est tout au plus de l'argent calmé.

Aussi le passant qui se trouve avoir affaire par là, comme Haverkamp, en descendant de chez Ducatelet, sur son trottoir de l'avenue Hoche, reçoit-il, pour peu que sa nature s'y prête, et malgré la morgue des larbins et des façades, moins d'accablement que d'excitation. Née du second Empire, et sur plus d'un point son héritière, cette petite capitale de la jouissance de l'argent, à qui l'avenue Hoche sert de Grand'Rue, développe une atmosphère où quelqu'un d'avide a moins conscience de sa pauvreté que de l'urgence d'en sortir. Les radiations qu'on traverse ne sont pas décourageantes. Certes, Haverkamp n'est guère de ceux qu'un site décourage. Mais un paysage de richesse ancienne, imprégné d'argent sans doute, mais d'un argent non identifiable, complètement résorbé, à peu près mort, ou bien le laisserait indifférent, comme un spectacle sans rapport avec lui-même, ou bien lui inspirerait de l'ennui, peut-être une trace de mépris ou d'hostilité ; tout au plus l'idée qu'il serait temps de réveiller cet argent dormant, et d'envisager quelque audacieuse opération de transfert. Alors qu'ici, ce qu'il respire, ce n'est pas tant la richesse que l'enrichissement. Il ouvre les narines. Son cœur répond.

Tout se passe comme s'il y avait, sur chacune des façades qu'il longe, bien en vue au premier étage, une plaque de marbre, fixée par quatre clous à

tête de bronze. L'inscription varierait à peine : « Soyez riches et vous serez pleinement honorés » ou « Soyez riches d'abord ; le reste viendra par surcroît ». Les concierges et larbins à côtelettes, en sentinelle sur le seuil, confirment par toute leur attitude que l'inscription ne ment pas.

© Jules Romains, *Paris des hommes de bonne volonté*,
Flammarion, 1949

« C'était impasse d'Amsterdam... »
Le quartier de l'Europe

*Le 2 février 1826, une ordonnance royale permet à des spéculateurs, encouragés depuis 1821 par la Ville à créer des quartiers neufs pour lotir les classes bourgeoises, de lancer un projet d'ouverture de rues portant le nom des grandes capitales européennes et convergeant vers une place octogonale : la place de l'Europe. Au centre du dispositif, un pont métallique en forme de X – démantelé en 1931 – surplombe les voies de chemin de fer de la Compagnie de l'Ouest. Dès 1843, la gare Saint-Germain, située à l'angle de la rue de Londres et de la place de l'Europe, a du mal à faire face à l'expansion du trafic ferroviaire. Le modeste « embarcadère » – on ne parle pas encore de gare –, dont l'exploitation avait commencé le 26 août 1837, est alors reconstruit en bordure de la rue Saint-Lazare ; ainsi naît la doyenne des grandes gares de chemin de fer parisiennes : la gare Saint-Lazare. Largement remaniée à partir de 1885, la gare présente dès 1889 l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui : une longue galerie couverte de verrières et une façade donnant sur deux cours, la cour de Rome et celle du Havre, entre lesquelles la Compagnie de l'Ouest loge ses employés. C'est là que dans *La Bête humaine*, d'Émile Zola, le sous-chef de gare Roubaud élit domicile lors de ses séjours à Paris.*

C'était impasse d'Amsterdam, dans la dernière maison de droite, une haute maison où la Compagnie de l'Ouest logeait certains de ses employés. La fenêtre, au cinquième, à l'angle du toit mansardé qui faisait retour, donnait sur la gare, cette tranchée large trouant le quartier de l'Europe, tout un déroulement brusque de l'horizon, que semblait agrandir encore, cet

après-midi-là, un ciel gris du milieu de février, d'un gris humide et tiède, traversé de soleil.

En face, sous ce poudroisement de rayons, les maisons de la rue de Rome se brouillaient, s'effaçaient, légères. À gauche, les marquises des halles couvertes ouvraient leurs porches géants, aux vitrages enfumés, celle des grandes lignes, immense, où l'œil plongeait, et que les bâtiments de la poste et de la bouillotterie séparaient des autres, plus petites, celles d'Argenteuil, de Versailles et de la Ceinture ; tandis que le pont de l'Europe, à droite, coupait de son étoile de fer la tranchée, que l'on voyait reparaître et filer au-delà, jusqu'au tunnel des Batignolles. Et, en bas de la fenêtre même, occupant tout le vaste champ, les trois doubles voies qui sortaient du pont se ramifiaient, s'écartaient en un éventail dont les branches de métal, multipliées, innombrables, allaient se perdre sous les marquises. Les trois postes d'aiguilleur, en avant des arches, montraient leurs petits jardins nus. Dans l'effacement confus des wagons et des machines encombrant les rails, un grand signal rouge tachait le jour pâle.

Pendant un instant, Roubaud s'intéressa, comparant, songeant à sa gare du Havre. Chaque fois qu'il venait de la sorte passer un jour à Paris, et qu'il descendait chez la mère Victoire, le métier le reprenait. Sous la marquise des grandes lignes, l'arrivée d'un train de Mantes avait animé les quais ; et il suivit des yeux la machine de manœuvre, une petite machine-tender, aux trois roues basses et couplées, qui commençait le débranchement du train, alerte besogneuse, emmenant, refoulant les wagons sur les voies de remisage. Une autre machine, puissante celle-là, une machine d'express, aux deux grandes roues dévorantes, stationnait seule, lâchait par sa cheminée une grosse fumée noire, montant droit, très lente dans l'air calme. Mais toute son attention fut prise par le train de trois heures vingt-cinq, à destination de Caen, empli déjà de ses voyageurs, et qui attendait sa machine. Il n'apercevait pas celle-ci, arrêtée au-delà du pont de l'Europe ; il l'entendait seulement demander la voie, à légers coups de sifflet pressés, en personne que l'impatience gagne. Un ordre fut crié, elle répondit par un coup bref qu'elle avait compris. Puis, avant la mise en marche, il y eut un silence, les purgeurs furent ouverts, la vapeur siffla au ras du sol, en un jet assourdissant.

Et il vit alors déborder du pont cette blancheur qui foisonnait, tourbillonnante comme un duvet de neige, envolée à travers les charpentes de fer. Tout un coin de l'espace en était blanchi, tandis que les fumées

accrues de l'autre machine élargissaient leur voile noir. Derrière, s'étouffaient des sons prolongés de trompe, des cris de commandement, des secousses de plaques tournantes. Une déchirure se produisit, il distingua, au fond, un train de Versailles et un train d'Auteuil, l'un montant, l'autre descendant, qui se croisaient.

Émile Zola, *La Bête humaine*,
1890

« Gare riche ou qui désire le paraître ! »
La gare Saint-Lazare

La gare Saint-Lazare, qui accueille aujourd'hui près de 120 millions de voyageurs, actifs et banlieusards à 95 %, était à la fin du XIX^e siècle essentiellement une gare de villégiature. Affectée dès l'origine à la desserte de la banlieue et de la ceinture, elle accueillait à cette époque une clientèle aisée, en partance pour quelque luxueuse résidence de l'Ouest parisien. En 1882, Vallès enregistre les signes précurseurs du passage d'une conception élitiste du voyage en train à l'avènement du transport de masse. En fin de semaine, à l'heure des départs, une foule bigarrée envahit le hall de la gare Saint-Lazare :

Certaines gares sont privilégiées, et ce sont les heureux et les heureuses qui en prennent plus volontiers le chemin, comme celle qui, par ironie, a le nom d'une prison de femmes, gare Saint-Lazare.

Et, à vrai dire, si l'on veut garder sa pensée *des jours ouvriers*, et se résigner à réfléchir sur les réalités sombres de la vie en ce jour de fantaisie et de trêve, on entrevoit peut-être au bout de ces dimanches fleuris des femmes de théâtre et de plaisir à la mine brillante, on entrevoit les dimanches d'hôpital et de geôle, où l'on apercevra sous les draps d'un lit cerné de blanc comme un cadavre, ou à travers les grilles de fer d'un parloir, quelques-unes de celles qui viennent d'arriver deux par deux, éventail aux mains, fard aux joues et carmin aux lèvres, pour aller rejoindre à Croissy un viveur du jour, qui depuis le matin pique des têtes dans la Grenouillère, en attendant, peut-être, de faire le grand plongeon qui aboutit aux filets de Saint-Cloud, quand les poches seront vides, alors que le

cerveau sera encore plein et vivant, mais que dans le cœur amolli, il n'y aura plus la force de se défendre obscurément et bravement contre la pauvreté ?

Oui, si l'on pouvait suivre des yeux le bouquet vivant qui s'éparpille des débarcadères à travers les villes situées entre Auteuil et Marly, Colombes et Achères, qui sait si on ne le verrait pas fané, flétri et écrasé dans la boue, avant le bouquet dont les fleurs se mêlent et se rencontrent dans les gares modestes, où se rendent plutôt les filles des ouvriers, restées honnêtes et simples !

Je pensais à cela, l'autre jour, en heurtant dans cette foule belle à voir des femmes, en cheveux gris, qui semblaient brûlés, et en robe noire doublée aux manches de laine rouge sale et rongée – trame d'orgueil ancien et de misère fraîche.

Pendant l'heure que je passai là pour prendre le croquis de ce tableau de Paris, j'en rencontrai plus d'une que j'avais entrevue, insolente et insouciant au temps jadis, qui maintenant a l'air d'une tireuse de cartes et se traîne avec des airs de folle et une mine d'affamée.

Sur les bancs je reconnaissais pareillement d'anciens beaux, qui avaient encore un peigne dans leur poche pour peigner leur barbe en éventail, mais qui auraient consenti à ce que le poil soyeux en fût sali par du jaune d'œuf et des miettes de pain, si on leur avait offert le pain et l'œuf, à ces décavés sans logis dont on voyait, à travers les souliers crevés, le pied blanc, car cela peut se laver pour rien sous les ponts !

On respire dans cette gare le luxe, on y coudoie la beauté et le talent, plus qu'ailleurs. Mais, plus qu'ailleurs aussi, on y voit rôder le fantôme de la bohème dédorée, et l'on y rencontre des personnages qu'on dévisage, sans pouvoir dire si on les a vus dans une équipe de canotiers sur la berge ou de faiseurs de chaussons, au fond d'un des ateliers de la prison, à Poissy – anciens boulevardiers qui gardent un reste d'élégance dans la tournure, et posent encore à la *crâne*, sur leur oreille pelée, un chapeau dont les anses ne tiennent plus.

Comme c'est le chemin bon marché de l'Angleterre, on rencontre aussi là des types d'aventureux ou d'aventuriers, en ceinture ou en cravate rouge, en costume de chasseur, chasseurs dans la forêt indienne ou les champs californiens salés d'or, depuis l'ancien émigrant revenu pauvre avec un crêpe à son chapeau – toute la famille est morte là-bas jusqu'au volontaire nouveau qui part pour l'inconnu : fronts pleins de balafres, cœurs pleins de

trous ! Ils se tiennent, ceux-là, du côté de la rue d'Amsterdam, vers le guichet des billets anglais – autour desquels se traîne également le monde banal des pauvres qui n'osent aller sous l'horloge, en pleine clarté, et restent dans cette partie sombre et noire devant les paquets roulés qui sont tout leur mobilier et leur fortune !

Toutes les gares ont ce public-là : seulement il prend ici une physionomie à part ; car d'un côté c'est la face de la pauvreté, de l'autre le masque du bonheur.

Gare riche ou qui désire le paraître !

La clientèle ordinaire en veut aux malles usées et liées avec de la corde qui passent sur le dos de l'homme conduit comme un aveugle à travers la foule par la femme qui traîne les enfants accrochés à ses jupes !

Ils n'ont pas, ceux-là, mené jamais la vie à grandes guides, ils ont fait effort depuis leur obscure arrivée au monde jusqu'à ce dimanche plein de soleil – ce n'est pas eux qui ont manqué au travail – c'est le travail qui leur a manqué.

Prenez vos billets pour la campagne et, allez manger une friture au bord de l'eau, vous, plus heureux ! mais rappelez-vous cet homme qui pliait sous son fardeau et que la misère emmenait loin de Paris, qui peut-être, les larmes aux yeux, a dit adieu pour jamais à l'ingrate patrie !

Les voyageurs pour Bougival, Chatou, en voiture !

Jules Vallès, *Le Tableau de Paris*,
1882-1883

LE NEUVIÈME ARRONDISSEMENT

« C'était jour d'audition à l'Académie nationale de Musique... »
L'opéra Garnier

L'Opéra n'a pas toujours été loti dans le 9^e arrondissement : en face de la rue Guénégaud en 1671, rue de Vaugirard en 1672, dans la salle du Palais-Royal de 1673 à 1763, dans celle du palais des Tuileries de 1764 à 1770, dans la nouvelle salle du Palais-Royal jusqu'en 1781, dans celle des Menus-Plaisirs (ex-Conservatoire) pendant deux mois et demi, dans celle du boulevard Saint-Martin en 1781, rue de Richelieu en 1794, dans la salle Favart en 1820-1821, dans la salle Le Peletier de 1821 à 1873, dans la salle Ventadour de 1873 à 1875 : on s'épuise, en près de trois siècles et demi d'existence, à énumérer ses résidences successives. C'est au lendemain de l'attentat manqué contre Napoléon III devant le théâtre de la rue Le Peletier qu'est décidée, en 1860, la construction d'un nouvel opéra dans un lieu sûr et dégagé. En 1861, l'architecte Charles Garnier remporte le concours organisé pour l'occasion. La première pierre du nouveau théâtre est posée le 21 juillet 1862 sur un emplacement spécialement affecté : l'actuelle place de l'Opéra. Investi par les Versaillais pendant la Commune, le théâtre est finalement inauguré le 5 janvier 1875 en présence de Mac-Mahon. Temple de l'art lyrique, l'Académie nationale de Musique, plus connue sous le nom de salle Garnier, s'impose dès son ouverture comme un haut lieu de la scène musicale, accueillant les spectacles de danse, de chant et de musique dont le public parisien est friand. Le goût de l'époque consacre Ambroise Thomas, Charles Gounod, Jules Massenet, Camille Saint-Saëns, Georges Bizet, Emmanuel Chabrier... En 1883, Villiers de l'Isle-Adam compose une pièce satirique sur le thème de la querelle des Anciens et des Modernes, dédiée à Richard Wagner.

C'était jour d'audition à l'Académie nationale de Musique.

La mise à l'étude d'un ouvrage dû à certain compositeur allemand (dont le nom, désormais oublié, nous échappe, heureusement !) venait d'être

décidée en haut lieu ; – et ce maître étranger, s'il fallait ajouter créance à divers *memoranda* publiés par la *Revue des Deux Mondes*, n'était rien moins que le *fauteur* d'une musique « nouvelle » !

Les exécutants de l'Opéra ne se trouvaient donc rassemblés aujourd'hui que dans le but de tirer, comme on dit, la chose au clair, en déchiffrant la partition du présomptueux novateur.

La minute était grave.

Le directeur apparut sur le théâtre et vint remettre au chef d'orchestre la volumineuse partition en litige. Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, tressaillit et déclara que l'ouvrage lui paraissait inexécutable à l'Académie de musique de Paris.

— Expliquez-vous, dit le directeur.

— Messieurs, reprit le chef d'orchestre, la France ne saurait prendre sur elle de tronquer, par une exécution défectueuse la pensée d'un compositeur... à *quelque nation qu'il appartienne*. – Or, dans les parties d'orchestre spécifiées par l'auteur, figure... un instrument militaire aujourd'hui tombé en désuétude et qui n'a plus de représentant parmi nous ; cet instrument, qui fût les délices de nos pères, avait nom jadis : *le Chapeau-chinois*. Je conclus que la disparition radicale du Chapeau-chinois en France nous oblige à décliner, quoique à regret, l'honneur de cette interprétation.

Ce discours avait plongé l'auditoire dans cet état que les physiologistes appellent l'état *comateux*. – Le Chapeau-chinois ! – Les plus anciens se souvenaient à peine de l'avoir entendu dans leur enfance. Mais il leur eût été difficile, aujourd'hui, de préciser même sa forme. – Tout à coup, une voix articula ces paroles inespérées : « Permettez, je crois que j'en connais un. » Toutes les têtes se retournèrent ; le chef d'orchestre se dressa d'un bond : « Qui a parlé ? – Moi, les cymbales », répondit la voix.

L'instant d'après, les cymbales étaient sur la scène, entourées, adulées et pressées de vives interrogations. « – Oui, continuaient-elles, je connais un vieux professeur de Chapeau-chinois, passé maître en son art, et je sais qu'il existe encore ! »

Ce ne fut qu'un cri. Les cymbales apparurent comme un sauveur ! Le chef d'orchestre embrassa son jeune séide (car les cymbales étaient jeunes encore). Les trombones attendris l'encourageaient de leurs sourires ; une contrebasse lui détacha un coup d'œil envieux ; la caisse se frottait les mains : « – Il ira loin ! » grommelait-elle. – Bref, en cet instant rapide, les cymbales connurent la gloire.

Séance tenante, une députation, qu'elles précédèrent, sortit de l'Opéra, se dirigeant vers les Batignolles, dans les profondeurs desquelles devait s'être retiré, loin du bruit, l'austère virtuose.

On arriva.

S'enquérir du vieillard, gravir ses neuf étages, se suspendre à la patte pelée de sa sonnette et attendre, en soufflant, sur le palier, fut pour nos ambassadeurs l'affaire d'une seconde.

Soudain, tous se découvrirent : un homme d'aspect vénérable, au visage entouré de cheveux argentés qui tombaient en longues boucles sur ses épaules, une tête à la Béranger, un personnage de romance, se tenait debout sur le seuil et paraissait convier les visiteurs à pénétrer dans son sanctuaire.

— C'était lui ! L'on entra.

La croisée, encadrée de plantes grimpantes, était ouverte sur le ciel, en ce moment empourpré des merveilles du couchant. Les sièges étaient rares : la couchette du professeur remplaça, pour les délégués de l'Opéra, ces ottomanes, ces poufs, qui, chez les musiciens modernes, abondent, hélas ! trop souvent. Dans les angles, s'ébauchaient de vieux chapeaux-chinois ; çà et là gisaient plusieurs albums dont les titres commandaient l'attention. — C'était d'abord : *Un premier amour* ! mélodie pour chapeau-chinois seul, suivie de *Variations brillantes sur le Choral de Luther*, concerto pour trois chapeaux-chinois. Puis septuor de chapeaux-chinois (grand unisson) intitulé LE CALME. Puis une œuvre de jeunesse (un peu entachée de romantisme) : *Danse nocturne de jeunes Mauresques dans la campagne de Grenade, au plus fort de l'Inquisition*, grand boléro pour chapeau-chinois ; enfin, l'œuvre capitale du maître : *Le Soir d'un beau jour*, ouverture pour cent cinquante chapeaux-chinois.

Les cymbales, très émues, prirent la parole au nom de l'Académie nationale de Musique. — « Ah ! dit avec amertume le vieux maître, on se souvient de moi maintenant ? Je devrais... Mon pays avant tout. Messieurs, j'irai. » — Le trombone ayant insinué que la partie à jouer paraissait difficile, — « Il n'importe », dit le professeur en les tranquillisant d'un sourire. Et, leur tendant ses mains pâles, rompues aux difficultés d'un instrument ingrat : « À demain, messieurs, huit heures, à l'Opéra. »

Le lendemain, dans les couloirs, dans les galeries, dans le trou du souffleur inquiet, ce fut un émoi terrible : la nouvelle s'était répandue. Tous les musiciens, assis devant leurs pupitres, attendaient, l'arme au poing. La partition de la Musique-nouvelle n'était plus, maintenant, que d'un intérêt

secondaire. Tout à coup, la porte basse donna passage à l'homme d'autrefois : huit heures sonnaient ! À l'aspect de ce représentant de l'ancienne-Musique, tous se levèrent, lui rendant hommage comme une sorte de postérité. Le patriarche portait sous son bras, couché dans un humble fourreau de serge, l'instrument des temps passés, qui prenait, de la sorte, les proportions d'un symbole. Traversant les intervalles des pupitres et trouvant, sans hésiter, son chemin, il alla s'asseoir sur sa chaise de jadis, à la gauche de la caisse. Ayant assuré un bonnet de lustrine noire sur sa tête et un abat-jour vert sur ses yeux, il démaillota le chapeau-chinois, et l'ouverture commença.

Mais, aux premières mesures et dès le premier coup d'œil jeté sur sa partie, la sérénité du vieux virtuose parut s'assombrir ; une sueur d'angoisse perla bientôt sur son front. Il se pencha, comme pour mieux lire et, les sourcils contractés, les yeux rivés au manuscrit qu'il feuilleta fiévreusement, à peine respirait-il !...

Ce que lisait le vieillard était donc bien extraordinaire, pour qu'il se troublât de la sorte ?...

En effet ! – Le maître allemand, par une jalousie tudesque, s'était complu, avec une âpreté germanique, une malignité rancunière, à hérissier la partie du Chapeau-chinois de difficultés presque insurmontables ! Elles s'y succédaient, pressées ! ingénieuses ! soudaines ! C'était un défi ! – Qu'on juge : cette partie ne se composait, exclusivement, que de *silences*. Or, même pour les personnes qui ne sont pas du métier, qu'y a-t-il de plus difficile à exécuter que le *silence* pour le Chapeau-chinois ?... Et c'était un CRESCENDO de silences que devait exécuter le vieil artiste !

Il se roidit à cette vue ; un mouvement fiévreux lui échappa !... Mais rien, dans son instrument, ne trahit les sentiments qui l'agitaient. Pas une clochette ne remua. Pas un grelot ! Pas un fifrelin ne bougea. On sentait qu'il le possédait à fond. C'était bien un maître, lui aussi !

Il joua. Sans broncher ! Avec une maîtrise, une sûreté, un *brio*, qui frappèrent d'admiration tout l'orchestre. Son exécution, toujours sobre, mais pleine de nuances, était d'un style si châtié, d'un rendu si pur, que, chose étrange ! il semblait, par moments, *qu'on l'entendait* !

Les bravos allaient éclater de toutes parts quand une fureur inspirée s'alluma dans l'âme classique du vieux virtuose. Les yeux pleins d'éclairs et agitant avec fracas son instrument vengeur qui sembla comme un démon suspendu sur l'orchestre :

— Messieurs, vociféra le digne professeur, j’y renonce ! Je n’y comprends rien. On n’écrit pas une ouverture pour un solo ! Je ne puis pas jouer ! c’est trop difficile. Je proteste ! au nom de M. Clapisson ! Il n’y a pas de mélodie là-dedans. C’est du charivari ! L’Art est perdu ! Nous tombons dans le vide.

Et, foudroyé par son propre transport, il trébucha.

Dans sa chute, il creva la grosse caisse et y disparut comme s’évanouit une vision !

Hélas ! il emportait, en s’engouffrant ainsi dans les flancs profonds du monstre, le secret des charmes de l’ancienne-Musique.

Villiers de l’Isle-Adam, *Contes Cruels*,
1883

« Je montais le grand escalier de l’Opéra... »

Haut lieu de la vie mondaine, l’opéra Garnier attire une société élégante et riche qui s’y rend, non seulement pour « voir » – un spectacle, un ballet, un concert –, mais aussi pour « être vu ». À chaque spectateur est attribuée une place qui correspond à celle qu’il occupe sur l’échiquier social. Entre les aristocratiques baignoires et le vulgaire orchestre se met en place un subtil jeu de représentation dont le narrateur de la Recherche s’applique à décoder les règles.

Au moment où, profitant du billet reçu par mon père, je montais le grand escalier de l’Opéra, j’aperçus devant moi un homme que je pris d’abord pour M. de Charlus duquel il avait le maintien ; quand il tourna la tête pour demander un renseignement à un employé, je vis que je m’étais trompé, mais je n’hésitai pas cependant à situer l’inconnu dans la même classe sociale d’après la manière non seulement dont il était habillé, mais encore dont il parlait au contrôleur et aux ouvreuses qui le faisaient attendre. Car, malgré les particularités individuelles, il y avait encore à cette époque, entre tout homme gommeux et riche de cette partie de l’aristocratie et tout homme gommeux et riche du monde de la finance ou de la haute industrie, une différence très marquée. Là où l’un de ces derniers eût cru affirmer son chic par un ton tranchant, hautain à l’égard d’un inférieur, le grand seigneur,

doux, souriant, avait l'air de considérer, d'exercer l'affectation de l'humilité et de la patience, la feinte d'être l'un quelconque des spectateurs, comme un privilège de sa bonne éducation. Il est probable qu'à le voir ainsi dissimulant sous un sourire plein de bonhomie le seuil infranchissable du petit univers spécial qu'il portait en lui, plus d'un fils de riche banquier, entrant à ce moment au théâtre, eût pris ce grand seigneur pour un homme de peu, s'il ne lui avait trouvé une étonnante ressemblance avec le portrait, reproduit récemment par les journaux illustrés, d'un neveu de l'empereur d'Autriche, le prince de Saxe qui se trouvait justement à Paris en ce moment. Je le savais grand ami des Guermantes. En arrivant moi-même près du contrôleur, j'entendis le prince de Saxe, ou supposé tel, dire en souriant : « Je ne sais pas le numéro de la loge, c'est sa cousine qui m'a dit que je n'avais qu'à demander sa loge. »

Il était peut-être le prince de Saxe ; c'était peut-être la duchesse de Guermantes (que dans ce cas je pourrais apercevoir en train de vivre un des moments de sa vie inimaginable, dans la baignoire de sa cousine) que ses yeux voyaient en pensée quand il disait : « sa cousine qui m'a dit que je n'avais qu'à demander sa loge », si bien que ce regard souriant et particulier, et ces mots si simples, me caressaient le cœur (bien plus que n'eût fait une rêverie abstraite), avec les antennes alternatives d'un bonheur possible et d'un prestige incertain. Du moins en disant cette phrase au contrôleur il embranchait sur une vulgaire soirée de ma vie quotidienne un passage éventuel vers un monde nouveau ; le couloir qu'on lui désigna après avoir prononcé le mot de baignoire et dans lequel il s'engagea, était humide et lésardé et semblait conduire à des grottes marines, au royaume mythologique des nymphes des eaux. Je n'avais devant moi qu'un monsieur en habit qui s'éloignait ; mais je faisais jouer auprès de lui, comme avec un réflecteur maladroit, et sans réussir à l'appliquer exactement sur lui, l'idée qu'il était le prince de Saxe et allait voir la duchesse de Guermantes. Et, bien qu'il fût seul, cette idée extérieure à lui, impalpable, immense et saccadée comme une projection, semblait le précéder et le conduire comme cette Divinité, invisible pour le reste des hommes, qui se tient auprès du guerrier grec.

Je gagnai ma place, tout en cherchant à retrouver un vers de *Phèdre* dont je ne me souvenais pas exactement. Tel que je me le récitais, il n'avait pas le nombre de pieds voulu, mais comme je n'essayai pas de les compter, entre son déséquilibre et un vers classique il me semblait qu'il n'existait

aucune commune mesure. Je n'aurais pas été étonné qu'il eût fallu ôter plus de six syllabes à cette phrase monstrueuse pour en faire un vers de douze pieds. Mais tout à coup je me le rappelai, les irréductibles aspérités d'un monde inhumain s'anéantirent magiquement ; les syllabes du vers remplirent aussitôt la mesure d'un alexandrin, ce qu'il avait de trop se dégagea avec autant d'aisance et de souplesse qu'une bulle d'air qui vient crever à la surface de l'eau. Et en effet cette énormité avec laquelle j'avais lutté n'était qu'un seul pied.

Un certain nombre de fauteuils d'orchestre avaient été mis en vente au bureau et achetés par des snobs ou des curieux qui voulaient contempler des gens qu'ils n'auraient pas d'autre occasion de voir de près. Et c'était bien, en effet, un peu de leur vraie vie mondaine habituellement cachée qu'on pourrait considérer publiquement, car la princesse de Parme ayant placé elle-même parmi ses amis les loges, les balcons et les baignoires, la salle était comme un salon où chacun changeait de place, allait s'asseoir ici ou là, près d'une amie.

À côté de moi étaient des gens vulgaires qui, ne connaissant pas les abonnés, voulaient montrer qu'ils étaient capables de les reconnaître et les nommaient tout haut. Ils ajoutaient que ces abonnés venaient ici comme dans leur salon, voulant dire par là qu'ils ne faisaient pas attention aux pièces représentées. Mais c'est le contraire qui avait lieu. Un étudiant génial qui a pris un fauteuil pour entendre la Berma, ne pense qu'à ne pas salir ses gants, à ne pas gêner, à se concilier le voisin que le hasard lui a donné, à poursuivre d'un sourire intermittent le regard fugace, à fuir d'un air impoli le regard rencontré d'une personne de connaissance qu'il a découverte dans la salle et qu'après mille perplexités il se décide à aller saluer au moment où les trois coups, en retentissant avant qu'il soit arrivé jusqu'à elle, le forcent à s'enfuir comme les Hébreux dans la mer Rouge entre les flots houleux des spectateurs et des spectatrices qu'il a fait lever et dont il déchire les robes ou écrase les bottines. Au contraire, c'était parce que les gens du monde étaient dans leurs loges (derrière le balcon en terrasse, comme dans des petits salons suspendus dont une cloison eût été enlevée) ou dans de petits cafés, où l'on va prendre une bavaroise, sans être intimidé par les glaces encadrées d'or et les sièges rouges de l'établissement du genre napolitain ; c'est parce qu'ils posaient une main indifférente sur les fûts dorés des colonnes qui soutenaient ce temple de l'art lyrique, c'est parce qu'ils n'étaient pas émus des honneurs excessifs que semblaient leur rendre deux

figures sculptées qui tendaient vers les loges des palmes et des lauriers, que seuls ils auraient eu l'esprit libre pour écouter la pièce si seulement ils avaient eu de l'esprit.

D'abord il n'y eut que de vagues ténèbres où on rencontrait tout d'un coup, comme le rayon d'une pierre précieuse qu'on ne voit pas, la phosphorescence de deux yeux célèbres, ou, comme un médaillon d'Henri IV détaché sur un fond noir, le profil incliné du duc d'Aumale, à qui une dame invisible criait : « Que Monseigneur me permette de lui ôter son pardessus », cependant que le prince répondait : « Mais voyons, comment donc, madame d'Ambresac. » Elle le faisait malgré cette vague défense et était enviée par tous à cause d'un pareil honneur.

Mais, dans les autres baignoires, presque partout, les blanches déités qui habitaient ces sombres séjours s'étaient réfugiées contre les parois obscures et restaient invisibles. Cependant, au fur et à mesure que le spectacle s'avancait, leurs formes vaguement humaines se détachaient mollement l'une après l'autre des profondeurs de la nuit qu'elles tapissaient et, s'élevant vers le jour, laissaient émerger leurs corps demi-nus et venaient s'arrêter à la limite verticale et à la surface clair-obscur où leurs brillants visages apparaissaient derrière le déferlement rieur, écumeux et léger de leurs éventails de plumes, sous leurs chevelures de pourpre emmêlées de perles que semblait avoir courbées l'ondulation du flux ; après commençaient les fauteuils d'orchestre, le séjour des mortels à jamais séparé du sombre et transparent royaume auquel çà et là servaient de frontière, dans leur surface liquide et plane, les yeux limpides et réfléchissants des déesses des eaux. Car les strapontins du rivage, les formes des monstres de l'orchestre se peignaient dans ces yeux suivant les seules lois de l'optique et selon leur angle d'incidence comme il arrive pour ces deux parties de la réalité extérieure auxquelles, sachant qu'elles ne possèdent pas, si rudimentaire soit-elle, d'âme analogue à la nôtre, nous nous jugerions insensés d'adresser un sourire ou un regard : les minéraux et les personnes avec qui nous ne sommes pas en relations. En deçà, au contraire, de la limite de leur domaine, les radieuses filles de la mer se retournaient à tout moment en souriant vers des tritons barbus pendus aux anfractuosités de l'abîme, ou vers quelque demi-dieu aquatique ayant pour crâne un galet poli sur lequel le flot avait ramené une algue lisse et pour regard un disque en cristal de roche. Elles se penchaient vers eux, elles leur offraient des bonbons ; parfois le flot s'entrouvrait devant une nouvelle

néréide qui, tardive, souriante et confuse, venait de s'épanouir du fond de l'ombre ; puis, l'acte fini, n'espérant plus entendre les rumeurs mélodieuses de la terre qui les avaient attirées à la surface, plongeant toutes à la fois, les divines sœurs disparaissaient dans la nuit. Mais de toutes ces retraites au seuil desquelles le souci léger d'apercevoir les œuvres des hommes amenait les déesses curieuses, qui ne se laissent pas approcher, la plus célèbre était le bloc de demi-obscurité connu sous le nom de baignoire de la princesse de Guermantes.

Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*,
1920

« Le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste... »
Les grands travaux

Dans l'ouverture du boulevard Haussmann, en 1857, entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et la rue de Miromesnil, on peut voir le symbole de l'influence du célèbre baron sous le Second Empire ; et dans la disparition des vieilles maisons du boulevard des Italiens et des rues Le Peletier, Laffitte et Taitbout occasionnée par ses prolongements successifs jusqu'au carrefour Richelieu-Drouot en 1927, celui du triomphe d'une nouvelle forme d'urbanisme qui, sous l'impulsion initiale de Napoléon III, modifie radicalement l'aspect du vieux Paris à partir de 1853. Préfet de la Seine de juin 1853 à janvier 1870, Georges Eugène Haussmann fait exproprier puis démolir des milliers d'immeubles, et trace des dizaines de voies nouvelles, droites et larges, à travers la capitale. À un entrelacs de rues étroites et tortueuses sont substitués des boulevards rectilignes, des carrefours en croix ou en étoiles, des vastes places entourées d'immeubles cossus, ornementés et symétriquement disposés. En l'espace de moins de vingt ans, Paris change complètement de physionomie. Zola trouve dans ces nouveaux aménagements la matière d'un roman consacré à la spéculation immobilière, La Curée. Grâce à son frère, éminence grise du régime, Saccard, un aventurier sans scrupule, entre comme employé à l'Hôtel de Ville, où il peut consulter à son aise les dossiers confidentiels des futures transformations de la capitale – soit en langage moderne : un délit d'initié. Grisé par les formidables perspectives d'enrichissement que représente la

politique de grands travaux menée par Napoléon III et Haussmann, Saccard joue à l'apprenti sorcier et échafaude un plan d'action.

Le plan de fortune de l'agent voyer était simple et pratique. Maintenant qu'il avait en main plus d'argent qu'il n'en avait jamais rêvé pour commencer ses opérations, il comptait appliquer ses desseins en grand. Il connaissait son Paris sur le bout du doigt ; il savait que la pluie d'or qui en battait les murs tomberait plus dru chaque jour. Les gens habiles n'avaient qu'à ouvrir les poches. Lui s'était mis parmi les habiles, en lisant l'avenir dans les bureaux de l'Hôtel-de-Ville. Ses fonctions lui avaient appris ce qu'on peut voler dans l'achat et la vente des immeubles et des terrains. Il était au courant de toutes les escroqueries classiques : il savait comment on revend pour un million ce qui a coûté cinq cent mille francs ; comment on paie le droit de crocheter les caisses de l'État, qui sourit et ferme les yeux ; comment, en faisant passer un boulevard sur le ventre d'un vieux quartier, on jingle, aux applaudissements de toutes les dupes, avec les maisons à six étages. Et ce qui, à cette heure encore trouble, lorsque le chancre de la spéculation n'en était qu'à la période d'incubation, faisait de lui un terrible joueur, c'était qu'il en devinait plus long que ses chefs eux-mêmes sur l'avenir de moellons et de plâtre qui était réservé à Paris. Il avait tant fureté, réuni tant d'indices, qu'il aurait pu prophétiser le spectacle qu'offriraient les nouveaux quartiers en 1870. Dans les rues, parfois, il regardait certaines maisons d'un air singulier, comme des connaissances dont le sort, connu de lui seul, le touchait profondément.

Deux mois avant la mort d'Angèle, il l'avait menée, un dimanche, aux buttes Montmartre. La pauvre femme adorait manger au restaurant ; elle était heureuse, lorsque, après une longue promenade, il l'attablait dans quelque cabaret de la banlieue. Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres. Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne. Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée. Et ses regards, amoureux, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait, d'un gris doux

et tendre, piqué çà et là de verdure sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des *Mille et Une Nuits*, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages, fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset.

— Oh ! vois, dit Saccard, avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris !

Angèle se mit à rire à son tour, en accusant ces pièces-là de n'être pas faciles à ramasser. Mais son mari s'était levé, et s'accoudant sur la rampe de la fenêtre :

— C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas, qui brille là-bas ?... Ici, plus à droite, voilà la Madeleine... Un beau quartier, où il y a beaucoup à faire... Ah ! cette fois, tout va brûler ! Vois-tu ?... On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste.

Sa voix devenait grave et émue. La comparaison qu'il avait trouvée parut le frapper beaucoup. Il avait bu du bourgogne, il s'oublia, il continua, étendant le bras pour montrer Paris à Angèle qui s'était également accoudée à son côté :

— Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve. Ce grand innocent de Paris ! vois donc comme il est immense et comme il s'endort doucement ! C'est bête, ces grandes villes ! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaquera un de ces beaux matins, et certains hôtels de la rue d'Anjou ne reluiront pas si fort sous le soleil couchant, s'ils savaient qu'ils n'ont plus que trois ou quatre ans à vivre.

Angèle croyait que son mari plaisantait. Il avait parfois le goût de la plaisanterie colossale et inquiétante. Elle riait, mais avec un vague effroi, de voir ce petit homme se dresser au-dessus du géant couché à ses pieds, et lui montrer le poing, en pinçant ironiquement les lèvres.

« L'enfant assimilait un grand magasin à un Palais... »
Les grands magasins

À partir de la révolution de 1848, les grands magasins supplantent, dans la vie économique de Paris, les magasins de nouveautés et connaissent, grâce aux effets conjugués du renouveau de l'urbanisme parisien, de la croissance démographique de la capitale et du développement des moyens de transport, un rapide essor : entre 1850 et 1868, le Bon Marché d'Aristide Boucicaut envahit peu à peu tout le quadrilatère délimité par la rue de Babylone, la rue du Bac, la rue de Sèvres et la rue Velpeau. Fondé en 1855, Le Louvre passe de 5 à 41 millions de francs de recettes en vingt ans. De la vingtaine de grands magasins recensés à Paris à la fin du XIX^e siècle ne subsistent plus que le Bon Marché, le Bazar de l'Hôtel de Ville, la Samaritaine, le Printemps et les Galeries Lafayette. Respectivement fondés en 1865 par Jaluzot, ex-chef de rayon de Boucicaut au Bon Marché, et en 1896 par Théophile Bader, les Galeries Lafayette et le Printemps occupent aujourd'hui toute la partie centrale du boulevard Haussmann, attirant une foule dense et bigarrée tout au long de l'armée. Conduit par sa tante à la Chaussée-d'Antin, Olivier, le héros de Trois Sucettes à la menthe, découvre avec émerveillement leurs vitrines somptueusement décorées.

L'enfant assimilait un grand magasin à un palais. Il est vrai que les noms : *Palais de la Nouveauté ; Maison Dorée, Louvre* sonnaient royal. Et si l'on se glissait vers le *Printemps*, le soleil resplendissait. *Les Trois Quartiers* étaient de noblesse. *Le Bazar de l'Hôtel de Ville* tintait bien. La *Samaritaine* évoquait de bons Samaritains. Et les *Galeries* devenaient *Farfouillettes* où des milliers de taupes creusaient parmi les coupons soldés et les dessous « à profiter. » À chacune selon sa faim dans la grande énumération des colifichets et des perles. Lumières en guirlandes, lampes comme des soleils, rayons de ruches, vendeuses aux mains patientes, emballeuses aux doigts légers, surveillantes corsetées au buste imposant, au sourire digne, chefs de rayon en redingote pivotant comme des mannequins, caisses enregistreuses aux grelots triomphants, escaliers roulants et ascenseurs se souvenant de la devise *Lift de L'École des Cocottes*. Le mot *Réclame* comme un aimant, les miroirs ovales de la chapellerie qui reçoivent des mimiques de stars. Au *Bonheur des Dames* réédité, le

Magasin pittoresque remis au goût du jour. Et l'énorme machinerie de la vente, les paquets glissant sur les toboggans, les étoffes changeant de couleur comme des fleurs selon les saisons, les clientes maniaques, préoccupées, heureuses.

© Robert Sabatier, *Trois Sucettes à la menthe*,
Albin Michel, 1972

« La place de la Trinité était presque déserte... »
L'église de la Trinité

Après la fureur destructrice de la Révolution, le Concordat de 1801, qui rend les communes propriétaires des églises, entraîne une politique de construction durant tout le XIX^e siècle. Dans un quartier cossu et mondain bâti sur des terrains maraîchers, le Second Empire veut édifier une église digne de ses paroissiens : élevée de 1816 à 1867 par Théodore Ballu, la Trinité s'inspire de l'architecture de la Renaissance. Elle est reliée à la place par une balustrade à deux escaliers. Devant, trois fontaines surmontées de statues allégoriques : la Foi, la Charité et l'Espérance. Des vertus chrétiennes, le journaliste Georges Duroy, jeune ambitieux qui doit à l'une de ses nombreuses conquêtes féminines le surnom de « Bel-Ami », offre un médiocre exemple : tout, chez cet arriviste sans scrupule pour qui argent et pouvoir sont seule religion, n'est que vanité, cynisme et convoitise. Ombragé et désert, le déambulatoire de la Trinité fournit à ce séducteur impénitent un cadre propice aux rendez-vous galants.

La place de la Trinité était presque déserte, sous un éclatant soleil de juillet. Une chaleur pesante écrasait Paris, comme si l'air de là-haut, alourdi, brûlé ; était retombé sur la ville, de l'air épais et cuisant qui faisait mal dans la poitrine.

Les chutes d'eau, devant l'église, tombaient mollement. Elles semblaient fatiguées de couler, lasses et molles aussi, et le liquide du bassin où flottaient des feuilles et des bouts de papier avait l'air un peu verdâtre, épais et glauque.

Un chien, ayant sauté par-dessus le rebord de pierre, se baignait dans cette onde douteuse. Quelques personnes, assises sur les bancs du petit

jardin rond qui contourne le portail, regardaient cette bête avec envie.

Du Roy tira sa montre. Il n'était encore que trois heures. Il avait trente minutes d'avance.

Il riait en pensant à ce rendez-vous. « Les églises lui sont bonnes à tous les usages, se disait-il. Elles la consolent d'avoir épousé un juif, lui donnent une attitude de protestation dans le monde politique, une allure comme il faut dans le monde distingué, et un abri pour ses rencontres galantes.

Ce que c'est que l'habitude de se servir de la religion comme on se sert d'un en-tout-cas. S'il fait beau, c'est une canne, s'il fait du soleil, c'est une ombrelle, s'il pleut, c'est un parapluie, et, si on ne sort pas, on le laisse dans l'antichambre. Et elles sont des centaines comme ça, qui se fichent du bon Dieu comme d'une guigne, mais qui ne veulent pas qu'on en dise du mal et qui le prennent à l'occasion pour entremetteur. Si on leur proposait d'entrer dans un hôtel meublé, elles trouveraient ça une infamie, et il leur semble tout simple de filer l'amour au pied des autels. »

Il marchait lentement le long du bassin ; puis il regarda l'heure de nouveau à l'horloge du clocher, qui avançait de deux minutes sur sa montre. Elle indiquait trois heures cinq.

Il jugea qu'il serait encore mieux dedans ; et il entra.

Une fraîcheur de cave le saisit ; il l'aspira avec bonheur, puis il fit le tour de la nef pour bien connaître l'endroit.

Une autre marche régulière, interrompue parfois, puis recommençant, répondait, au fond du vaste monument, au bruit de ses pieds qui montait sonore sous la haute voûte. La curiosité lui vint de connaître ce promeneur. Il le chercha. C'était un gros homme chauve, qui allait le nez en l'air, le chapeau derrière le dos.

De place en place, une vieille femme agenouillée priait, la figure dans ses mains.

Une sensation de solitude, de désert, de repos, saisissait l'esprit. La lumière, nuancée par les vitraux, était douce aux yeux.

Du Roy trouva qu'il faisait « rudement bon » là-dedans.

Il revint près de la porte, et regarda de nouveau sa montre. Il n'était encore que trois heures quinze. Il s'assit à l'entrée de l'allée principale, en regrettant qu'on ne pût pas fumer une cigarette. On entendait toujours, au bout de l'église, près du chœur, la promenade lente du gros monsieur.

Quelqu'un entra. Georges se retourna brusquement. C'était une femme du peuple, en jupe de laine, une pauvre femme, qui tomba à genoux près de

la première chaise, et resta immobile, les doigts croisés, le regard au ciel, l'âme envolée dans la prière.

Du Roy la regardait avec intérêt, se demandant quel chagrin, quelle douleur, quel désespoir pouvaient broyer ce cœur infime. Elle crevait de misère ; c'était visible. Elle avait peut-être encore un mari qui la tuait de coups ou bien un enfant mourant.

Il murmurait mentalement : « Les pauvres êtres. Y en a-t-il qui souffrent pourtant. » Et une colère lui vint contre l'impitoyable nature. Puis il réfléchit que ces gueux croyaient au moins qu'on s'occupait d'eux là-haut et que leur état civil se trouvait inscrit sur les registres du ciel avec la balance de la dette et de l'avoir. « Là-haut. » Où donc ?

Et Du Roy, que le silence de l'église poussait aux vastes rêves, jugeant d'une pensée la création, prononça, du bout des lèvres : « Comme c'est bête tout ça. »

Un bruit de robe le fit tressaillir. C'était elle.

Il se leva, s'avança vivement. Elle ne lui tendit pas la main, et murmura, à voix basse :

— Je n'ai que peu d'instant. Il faut que je rentre, mettez-vous à genoux, près de moi, pour qu'on ne nous remarque pas.

Et elle s'avança dans la grande nef, cherchant un endroit convenable et sûr, en femme qui connaît bien la maison. Sa figure était cachée par un voile épais, et elle marchait à pas sourds qu'on entendait à peine.

Quand elle fut arrivée près du chœur, elle se retourna et marmotta, de ce ton toujours mystérieux qu'on garde dans les églises :

— Les bas-cotés vaudront mieux. On est trop en vue par ici.

Elle salua le tabernacle du maître-autel d'une grande inclinaison de tête, renforcée d'une légère révérence, et elle tourna à droite, revint un peu vers l'entrée, puis, prenant une résolution, elle s'empara d'un prie-Dieu et s'agenouilla.

George prit possession du prie-Dieu voisin, et, dès qu'ils furent immobiles, dans l'attitude de l'oraison :

— Merci, merci, dit-il. Je vous adore. Je voudrais vous le dire toujours, vous raconter comment j'ai commencé à vous aimer, comment j'ai été séduit la première fois que je vous ai vue... Me permettez-vous, un jour, de vider mon cœur, de vous exprimer tout cela ?

Elle l'écoutait dans une attitude de méditation profonde, comme si elle n'eût rien entendu. Elle répondit entre ses doigts :

— Je suis folle de vous laisser me parler ainsi, folle d’être venue, folle de faire ce que je fais, de vous laisser croire que cette... cette... cette aventure peut avoir une suite. Oubliez cela, il le faut, et ne m’en reparlez jamais.

Elle attendit. Il cherchait une réponse, des mots décisifs, passionnés, mais ne pouvant joindre le geste aux paroles, son action se trouvait paralysée.

Il reprit :

— Je n’attends rien... je n’espère rien. Je vous aime. Quoi que vous fassiez, je vous le répéterai si souvent, avec tant de force et d’ardeur, que vous finirez bien par le comprendre. Je veux faire pénétrer en vous ma tendresse, vous la verser dans l’âme, mot par mot, heure par heure, jour par jour, de sorte qu’enfin elle vous imprègne comme une liqueur tombée goutte à goutte, qu’elle vous adoucisse, vous amollisse et vous force, plus tard, à me répondre : « Moi aussi, je vous aime. »

Il sentait trembler son épaule contre lui et sa gorge palpiter ; et elle balbutia, très vite :

— Moi aussi, je vous aime.

Il eut un sursaut, comme si un grand coup lui fût tombé sur la tête et il soupira :

— Oh mon Dieu !...

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*,
1885

« Les annonces lumineuses éblouissaient la rue... »
Pigalle

Comme la place Blanche ou la place de Clichy, la place Pigalle est aménagée après la destruction de l’enceinte des Fermiers généraux par Haussmann, en 1860. Plate-forme du plaisir vénal, du bas commerce et des circuits pour touristes, c’est un lieu animé où se côtoient le Paris populaire et le Paris nocturne, celui des bars à la mode comme celui de l’érotisme et de la prostitution. Pigalle, ses rues luisantes, ses enseignes tapageuses, ses filles de joie, ses mauvais garçons : aliments d’un folklore canaille et d’un romantisme de bas-fonds qui trouvent dans l’œuvre de Francis Carco leur expression la plus désenchantée. Dans cet univers de la nuit, de la pluie et

du crime, Valentine, une prostituée cocaïnomane, se débat contre les difficultés de l'existence :

Toute la nuit, se donnant du mal en raison de la pluie qui compliquait les choses, Valentine demeura dehors inutilement. Parfois, elle s'arrêtait dans une entrée d'hôtel où d'autres femmes, comme elle, s'abritaient. Parfois, elle repartait, longeant les murs, montait jusqu'à la place Pigalle, dont elle faisait le tour du misérable bassin, puis descendait la rue. La chaussée, les trottoirs reflétaient les lumières des enseignes. Hélant un taxi ou trébuchant, en chantonnant, des fêtards par moment se montraient. Valentine se hâtait dans leur direction, mais ils ne l'écoutaient point. On les voyait errer de-ci, de-là, pour disparaître, se volatiliser. Nuit singulière, peuplée d'ombres, de reflets et, quand la porte d'un bar s'ouvrait, secouée brutalement par les accords d'un jazz, elle avait comme la mollesse d'un rêve et sa fluidité. Dans un alignement baroque, les annonces lumineuses éblouissaient la rue. La couronne du *Royal*, les lettres bleues du *Paradis*, ou blanches, ou rouges des restaurants voisins, brûlaient comme des tisons.

© Francis Carco, *Rue Pigalle*, Albin Michel,
1928

LE DIXIÈME ARRONDISSEMENT

Un pays plutôt qu'un arrondissement.

LÉON-PAUL FARGUE

« Un quartier de poètes et de locomotives »
Le 10^e arrondissement

D'André Billy à Francis Carco en passant par Eugène Dabit et Léon-Paul Fargue, nombreux sont les écrivains qui dans leur œuvre ont célébré le 10^e arrondissement, ses gares et ses usines, son canal, et jusqu'à ses entrepôts. De ce « pays » chéri des poètes, Fargue compose en quelque sorte l'« hymne » en 1939. L'arrondissement, qui pour le visiteur pressé se résume trop souvent aux gares du Nord et de l'Est, lui fournit la matière du premier chapitre du Piéton de Paris. Chronique sensible du 10^e de l'entre-deux-guerres, « Mon quartier » promène le lecteur à travers un arrondissement injustement méconnu.

Pour moi, le dixième, et que de fois ne l'ai-je pas dit, est un quartier de poètes et de locomotives. Le douzième aussi a ses locomotives, mais il a moins de poètes. Mettons-nous d'accord sur ce mot. Point n'est besoin d'écrire pour avoir de la poésie dans ses poches. Il y a d'abord ceux qui écrivent, et qui constituent une académie errante. Puis il y a ceux qui connaissent ces secrets grâce auxquels le mariage de la sensibilité et du quartier fabrique du bonheur. C'est pourquoi je pare du noble titre de poète des charrons, des marchands de vélos, des épiciers, des maraîchers, des fleuristes et des serruriers de la rue Château-Landon ou de la rue d'Aubervilliers, du quai de la Loire, de la rue du Terrage et de la rue des Vinaigriers. À les voir, à leur sourire en courant sur le trottoir gravé de fatigues, à demander des nouvelles de leurs filles, à voir leurs fils soldats, je me sens réjouir jusqu'aux écrous secrets de mon vieux cœur sans haine.

Et puis, c'est encore chez nous, je veux dire dans le dixième, que nous sentons le frôlement des fantômes les plus purs. Descendus des verts maladifs des Buttes-Chaumont, jaillis des rails luisants comme un halage de larmes, chassés des abattoirs, nés dans ce triangle mystérieux formé par le faubourg Poissonnière, les boulevards dits Grands, et le boulevard Magenta, nos fantômes ne sont pas littéraires. Ils ne sont pas fournisseurs de poésie pour films, ballets, vices, costumes, mondanités affreuses. Ce sont des clochers de Souvenirs, des gars de messageries, des spectres de trains rapides, des farfadets de bureaux de poste. Ils nous aident à vivre comme des pavés, des ardoises, des gouttières. Ils font partie du même pâté, du même caviar que les vivants. Et nous sommes là entre nous, les vivants et les morts, exécutant notre devoir d'exister, sevrés d'élans, vers le vide des convenances et des menaces...

Nos vies de famille, dans ce monde gris, savoureux comme un gros pain au raisin, ce sont des vies de bouquins et de plantes vertes, avec la cuisine tout contre le cœur, l'oreille, oh ! l'oreille maternelle à portée de votre tendresse, le réveillon simple, des destinées d'amis et de vieux frangins, le spectacle avec la concierge, bref, tout un confort de lapins et de fagots, avec ces airs de cornemuse jetés dans le ciel par les locomotives de l'Est et du Nord, qui, si elles emmènent parfois un mètre ou deux de détresse vers la Suisse ou vers l'Allemagne, nous ramènent bientôt aux odeurs puissantes et familières de la rue d'Alsace ou de la rue Louis-Blanc. Cher vieux quartier, aux féeries justes et douces comme des voies aimées.

© Léon-Paul Fargue, *Le Piéton de Paris*, Gallimard,
1939

« Moi qui me figurais un Paris tout en or et en perles fines... »
Le faubourg Saint-Denis

En 1851, après plusieurs garnisons, le capitaine Verlaine démissionne et installe son ménage à Paris, rue des Petites-Écuries. Fraîchement débarqués à la gare de l'Est, les Verlaine louent un fiacre et s'engagent dans le faubourg Saint-Denis. Sous leurs yeux se déroule un paysage hétéroclite et sans charme, encore marqué par les combats de 1848, que le jeune Paul cherche vainement à faire coïncider avec l'image de la Cité

fabuleuse dont il avait rêvé. Un demi-siècle plus tard, le poète traduit sa déception dans ses Confessions :

Quoi de plus à Metz ? Ma foi, plus grand'chose, en fin de compte. Mon père donna sa démission et en dépit d'une lettre très flatteuse du colonel Niel, la maintint, et, dès elle acceptée, le départ pour Paris de la famille fut décidé. Nous débarquâmes tous trois rue des Petites-Écuries, dans un appartement meublé pour y attendre l'expédition, par le roulage, du mobilier assez considérable laissé à Metz. Le trajet en fiacre, depuis la gare de l'Est, telle à peu près qu'elle est aujourd'hui ; en face, par exemple, au lieu de la longue et large perspective actuelle, une assez sordide vue de maisons lépreuses et d'abominables terrains vagues que continuait jusqu'à la Seine et au-delà un dédale de rues étroites et terriblement encombrées, me parut morose vraiment. Moi qui me figurais un Paris tout en or et en perles fines, qui m'en étais créé une Bagdad et un Visapour tels que ces cités mêmes n'ont jamais été, évidemment, car l'imagination des enfants est infinie quand elle s'y met et il y entre comme de la folie ! Et je voyais, moi sortant d'une ville froidement belle et d'une régularité frappante dans les parties que je pouvais en connaître, ce lacs de trop hautes maisons, aux lourds volets gris sale sur des façades de plâtre verni où la pluie avait dilué la poussière en taches verdâtres sur du jaune pisseux. Les vitres de l'étroit « sapin », malodorant de drap crasseux et de foin moisi, sonnaient brutalement et les roues sursautaient, sur ce pavé énorme, irrégulier, habitué plutôt à l'entassement pour les barricades de plusieurs émeutes qu'au nivellement normal des Ponts et Chaussées. Déçu cruellement, je me mis à pleurer, et comme on m'interrogeait, n'étant plus aussi naïf, croyais-je, qu'auparavant, maintenant qu'il m'avait été affirmé que j'étais dans l'âge de discrétion, comprenant littéralement le mot et peut-être aussi par une pudeur (trouver Paris laid, fi, monsieur, que c'est vilain de la part d'un grand garçon !) je répondis que j'avais mal aux dents, – ce qui peut-être se trouvait vrai puisque j'avais sept ans, sept ans passés, période où tombent les dents de lait et où en poussent d'autres ! Mais la vérité, c'est que ma première impression de Paris fut laideur, boue et jour sale, – et l'odeur fade qui flotte en son atmosphère, pour des narines habituées aux fortes et simples bises de l'Est lorrain, et aux salubres courants d'air d'une ville en échiquier !

« [Ce] clair fourmillement humain et de richesse et de luxe, et de philosophie et de gaîté »
Les Grands Boulevards

L'expérience que Verlaine fait de Paris est donc d'abord celle d'une déception : combien le sinistre faubourg qu'il traverse avec ses parents diffère de la ville, splendide et majestueuse, qu'il avait imaginée ! Mais le lendemain de son arrivée, une exploration plus approfondie du quartier corrige cette première impression ; Verlaine arrive sur les grands boulevards, à la lisière du 10^e arrondissement. Comme les ouvriers du faubourg vont chercher oubli et réconfort dans les théâtres et les cabarets après une semaine de labeur, ainsi l'animation joyeuse des grands boulevards offre au jeune provincial une agréable compensation à la tristesse du quartier Saint-Denis, malpropre et populeux.

Le lendemain, je dois l'avouer, me récompensa du mécompte si véhémentement subi dès en arrivant. L'impressionnante promenade, en vérité, sur les Boulevards, de la porte Saint-Denis ou Saint-Martin (excusez, il y a quarante-trois ans de ça) jusqu'à la Madeleine ! Peu d'embellissements ont altéré la physionomie du si absolument varié, amusant encore plus que grandiose – de clair fourmillement humain et de richesse et de luxe, et de philosophie et de gaîté, faux ou vrais, vrais et faux, mais intenses et légers ensemble et libres – Boulevard de Paris. En 1851, je n'y vis, si je n'en perçus pas, intuitivement, davantage, que l'amusement, vraiment grisant pour un gamin. Les voitures, si nombreuses, sans grand bruit là, les passants, les trois quarts du temps bien mis et volontiers de bonne humeur, flânant, filmant, causant tout haut, – la plupart des gens, en province, se parlent comme à l'oreille, – les boutiques : ô ce duel de grenouilles empaillées chez un « naturaliste » de Bonne-Nouvelle ! les enseignes : ô ce quatrain d'un perruquier de la porte Saint-Martin, en face de l'emplacement où quarante ans après devait s'élever le théâtre de la Renaissance :

*Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque :
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque ?*

Ces « vers », écrits en dessous d'un tableau un peu sommairement peint mais non des moins impressionnants pour des yeux sans préjugés comme les miens d'alors, sont, je crois, les premiers que j'aie sus par cœur. Au fond, ils en valent bien d'autres qui ont fait et font encore plus de bruit.

Paul Verlaine, *Confessions*,
1895

« Le plus désordonné, le plus sale de Paris »
Le marché Saint-Denis

*Pour l'étranger, le mythe de la « Ville lumière », capitale des arts et de la pensée, ne reste pas moins attractif que celui de la « grande ville », capitale des plaisirs et de la richesse, pour le provincial débarquant à Paris. À l'excitation du jeune Verlaine découvrant le grouillement humain des grands boulevards fait ainsi écho, à un siècle de distance, l'éblouissement de l'Argentin Hector Bianciotti pris dans l'effervescence sociale et culturelle du Paris des années 1960. Né en 1930 dans la province de Cordoba, Hector Bianciotti fait à l'âge de 15 ans la découverte de Paul Valéry. Cette expérience décisive l'incite à étudier le français puis à s'installer à Paris, en 1961. Naturalisé en 1981, il obtient le prix Fémina 1985 pour *Sans la miséricorde du Christ*, rédigé directement en français. Le roman s'enracine dans le quartier du faubourg Saint-Denis, où les jours de marché, une foule bariolée se presse autour des étals colorés et odorants.*

Rosette m'entraînait avec force vers le faubourg Saint-Denis, et nous nous engageâmes sur ses trottoirs toujours moites, même quand il fait assez beau pour que les vieilles gens, les petits vieux, les petites vieilles du petit blanc à neuf heures du matin, s'écrient en sortant de leurs troquets à saouler : « L'air est sec, vif. » Comme à l'ordinaire, il fallait s'armer de patience pour se frayer un passage entre les gens faisant salon et les poussettes dont les chevilles, comme ces bêtes dont on a exposé leurs

ancêtres à des expériences d'électrochocs, gardent une mémoire précautionneuse.

Je jetai un regard en arrière : des nuages épais s'amoncelaient derrière les trois blocs soudain blanchis à contre-jour, et la métaphore ébauchée par Adélaïde devint juste. Ensuite, l'odeur des détritrus du marché dans le caniveau et une bouffée de friture bouleversèrent ma pensée.

Voilà le marché, le plus désordonné, le plus sale de Paris s'il est l'un des plus riches, des plus variés.

Voilà le marché ; il y a de la vie ici, mille choses agréables à posséder ; l'esprit se rétrécit, les papilles se mettent en état d'alerte, la bête salive. Cependant, à cause des senteurs, ou de ce chou dans le caniveau, si rondement pourri qu'il semble tombé d'un plat et juste lui manquer par-dessus la tranche de petit salé ; à cause du voisinage des beaux fruits et du désordre des ordures, et de tous ces visages hâves, ces souillons à varices, ces gens poisseux qui font chaque jour la même chose, à qui rien n'arrive, rien qui aille d'un bout à l'autre, qui continueront à aller et à venir jusqu'à leur mort, affairés, rougis, graisseux, avec leurs mains démesurées, les doigts boudinés ; à cause aussi de la marmaille qui grouille, tous ces enfants au visage luisant, onctueux qui ne détestent pas la saleté, qui s'y vautreraient peut-être parce qu'ils ne connaissent encore que la vie réelle, eh bien ! il est probable que la promesse des délices qui monte en vous se mue en écœurement : l'odeur de pourriture est ténue, on dirait de l'essence de pourriture, elle se répand dans l'air, flotte, mêlée à l'odeur aigre-douce du lard, des jambonneaux que l'on offre fumants sur leur lit de choucroute, à même la rue ; elle empire dans l'étroitesse des rues transversales, se niche, se condense dans les passages qui relient le faubourg du marché au boulevard de Strasbourg.

Voilà les gens, les anciens du quartier et le mélange de gens venus d'ailleurs, un échantillonnage de visages, de gestes, d'allures, de regards, de façons de marcher. Voilà les boutiques des Yougoslaves, regorgeant de victuailles, les hommes beaux comme des hommes, leurs femmes qui perdent si vite la taille. Voilà la famille des rempailleurs, la mère avec son visage de gâteau mal cuit clouté de deux grains de cassis et la grosse fille, l'air traqué d'une voleuse, et le jeune homme blond et aveugle dont l'impassibilité contraste avec l'agilité de ses doigts qui manient la paille filée dont il garnit un siège avec des prévenances de dentellière.

« Tout endormi, le faubourg Saint-Martin offrait le silence... »

Le faubourg Saint-Martin, anciennement faubourg Saint-Laurent puis faubourg du Nord, offre le spectacle d'une vie paisible, contrastant avec la cohue du faubourg Saint-Denis. Poursuivant son apprentissage de Paris, Olivier, le héros de Trois Sucettes à la menthe s'aventure dans le faubourg Saint-Martin par une douce nuit d'été.

Une pluie d'été, légère comme une gaze, semblait doucement vaporisée par un ciel discret. Tout endormi, le faubourg Saint-Martin offrait le silence. Les portes cochères fermées, les rideaux de fer baissés, l'absence des gens et des cris de la rue lui donnaient un aspect sinistre. Les immeubles noirs, aveugles et muets, s'alourdissaient. De rares attardés qui venaient de la station de métro Louis-Blanc rentraient les épaules. Un chien jaunâtre courait, la truffe au ras du sol, s'arrêtait, reniflait et repartait un peu plus vite.

Olivier aussi rentrait la tête dans son blouson. Les mains fourrées dans les poches latérales, des poches « à la mal au ventre », il allait droit devant lui, tassé, sans se retourner, résolu comme quelqu'un se préparant à une route sans fin.

Après avoir enfilé la rue Louis-Blanc en direction de la Chapelle, il s'arrêta au carrefour des rues de Château-Landon et de l'Aqueduc, derrière les grilles du chemin de fer de l'Est. Une locomotive poussive, crachant de la fumée et de la vapeur, tirait ses wagons sur la voie de garage. Q eut la vision rapide de la gueule rouge du four infernal d'où jaillissaient des étincelles tandis qu'un diable noir se penchait sur le côté de la machine.

Une grosse chenille, et qui pouvait devenir papillon, pensa-t-il, c'est-à-dire un avion ou une fusée comme dans les illustrations de Jules Verne. Il compta les wagons : treize après le tender, et il énuméra : *1^{ère} classe, 2^e classe, 3^e classe, wagon-lits, wagon postal, wagon de marchandises*. Il fit tchch-tchch et s'éloigna en frottant ses semelles contre le trottoir. Il cessa brusquement, comme interdit de son jeu.

La marche nocturne reprit. Parfois il passait ses mains sur ses cheveux humides, levait la tête pour recevoir la pluie sur son visage, ouvrait la bouche pour tenter de la boire. Comme il arrivait à la hauteur du théâtre des Bouffes du Nord, la pluie cessa. Il se glissa sous le métro aérien. À la station La Chapelle, un employé de la T.C.R.P. tirait les grilles par à-coups en bâillant bruyamment.

De l'autre côté du boulevard, c'était l'endroit mal famé, avec ses apaches, des maisons dont il avait entendu parler rue Labat, et qu'on appelait *106* ou *Panier fleuri*. Très tôt, il avait été renseigné sur ces lieux et l'idée vague qu'il en gardait était effrayante. Les hôtels étroits aux façades lézardées se succédaient, d'apparence provinciale, avec des noms de villes et, de départements peints en noir sur un fond misérable.

Instinctivement, Olivier évita cette rive famélique et resta bien au centre, à l'abri du long pont déserté par les rames. Contre les énormes piles, dans des encoignures, il apercevait des tas de haillons desquels émergeaient une cheville violacée, une main recroquevillée, un visage cramoisi et sale, des cheveux hirsutes, de la chair exténuée et vineuse de clochard, avec le litre de rouge où téter entre deux sommeils un semblant de réconfort.

Les gens marchaient à pas feutrés, le regardaient venir de loin, peu : en dessous, s'arrêtaient parfois à sa hauteur et, tandis qu'il les dépassait en hâtant le pas, il sentait leurs regards dans son dos. Sans doute y avait-il de tout : de simples flâneurs, des garçons de café qui rentraient du travail, des employés, des ouvriers de nuit, des sans-logis, mais aussi le monde inconnu de la pègre, des obsédés, des criminels, et la nuit les réunissait dans un manteau d'effroi, les préparait à l'hebdomadaire *Détective* avec ses malles sanglantes et ses crimes crapuleux.

Une peur insidieuse faisait frissonner Olivier.

© Robert Sabatier, *Trois Sucettes à la menthe*,
Albin Michel, 1972

« Des fenêtres de l'Hôtel du Nord on voit le canal Saint-Martin... »

Il faut le passage d'une locomotive à vapeur pour sortir le faubourg Saint-Martin de sa torpeur estivale... et le passage d'une péniche pour troubler la paisible surface des eaux du canal Saint-Martin. Creusé entre 1805 et 1825, le canal Saint-Martin qui relie le port de l'Arsenal au bassin

de la Villette traverse de part en part toute la partie est du 10^e arrondissement. Dédié à l'origine à l'approvisionnement en eau de la capitale, au transport des pondéreux et à l'activité industrielle, il a perdu aujourd'hui sa vocation première pour se transformer en promenade arborée, appréciée des peintres du dimanche, des joggers et des amoureux. En 1936, la mort prématurée d'Eugène Dabit interrompt une prometteuse carrière littéraire commencée par le succès d'Hôtel du Nord, du nom de l'établissement (une ancienne pension de mariniers) que ses parents ont tenu, au 102, quai de Jemmapes, de 1923 à 1943. Cette œuvre inachevée, dont Ville lumière restitue la quintessence, a pour cadre le Paris populaire des pauvres et des ouvriers, pour décors des cafés et des petits hôtels, et pour thème de prédilection le canal Saint-Martin, au bord duquel la vie s'écoule avec indolence, tel un long fleuve tranquille.

Des fenêtres de l'Hôtel du Nord on voit le canal Saint-Martin, l'écluse où attendent les péniches, des usines et des fabriques, des maisons de rapport. Des camions montent vers le bassin de La Villette, descendent vers le faubourg du Temple. Non loin, il y a la gare de l'Est, la gare du Nord. Le soir, on entend le bruit monotone de l'eau qui tombe d'une écluse. On traverse une région morne : eaux dormantes, quais déserts, où Léon-Paul Fargue et Jules Romains portèrent leurs pas.

L'Hôtel du Nord s'élève près de la rue de la Grange-aux-Belles. C'est une vieille bâtisse faite de carreaux de plâtre et de mauvaises charpentes, où vivent des camionneurs, des mariniers, des maçons, des charpentiers, des employés, de jeunes ouvrières. Une soixantaine de personnes qui quittent l'hôtel le matin, vers sept heures, et n'y rentrent que le soir pour dormir. Ils occupent des chambres ternes et exiguës, froides l'hiver, étouffantes l'été ; les couloirs sont humides, l'escalier raide.

Les jours et les semaines se suivent, monotones. Il y a le dimanche, cinquante-deux fois l'an, et ce jour-là on sort, on ne court plus après les tramways, on ne se bouscule pas dans le métro. À midi, on déjeune tranquille ; le soir, on va au cinéma. Et puis la semaine recommence. On sort quelquefois ; mais on rentre tard, et le matin il s'agit d'être debout à six heures, une journée de travail vous attend.

Il y a, dans l'hôtel, un café. On s'y retrouve, on y joue au zanzi ou à la manille ; on y parle politique ; on y rencontre des éclusiers, des cochers, des

chauffeurs de taxi. On se serre les coudes, on boit, on crache, on rit ; et, lorsque le patron est de bonne humeur, on chante. Le samedi on fait de longues parties de manille, demain dimanche est jour de fête !

Des portes claquent, des bruits de pas retentissent. Dans l'escalier ou les couloirs de l'hôtel des jeunes filles et des hommes se rencontrent, se frôlent, s'accrochent. Une liaison. Et toutes les chambres se ressemblent. Les hommes guettent une proie, les filles subissent, et parfois se vengent.

Personne ne s'étonne de ces aventures, elles sont quotidiennes ; et après tout elles consolent.

Le temps s'écoule. L'été est venu. Quand le soleil s'est couché derrière des maisons du quai de Valmy, il fait bon prendre un verre à la terrasse. Le roulement des voitures a fait place au bruit frais des écluses. Les réverbères s'allument, des amoureux s'étreignent dans le square, de vieilles femmes promènent leur chien. Les étoiles se reflètent dans l'eau noire du canal ; l'air fraîchit, un coup de vent qui vient des boulevards extérieurs apporte le murmure de la ville. On respire mieux enfin, on regarde le quai où les verdure des arbres s'assombrissent. Et l'on songe à partir à la campagne.

On habite quelques mois l'Hôtel du Nord. On le quitte un matin. On part, une valise à la main, sans jeter un regard derrière soi. Ici, avec le canal, on avait de l'air ; on regardait le square où à la nuit se caressaient des amants, l'écluse où se suivaient des péniches chargées de sable, de pierres, de charbon ; et l'été, souvent, on voyait repêcher des noyés. Fini tout ça. Dieu sait où l'on va. Dans quelque garni sombre, un autre Hôtel du Nord, près de l'usine qui vous emploie.

© Eugène Dabit, *Ville lumière*,
Le Dilettante, 1987

« Le spectacle n'était guère réjouissant... »
L'îlot Sainte-Marthe

Le souvenir du temps où les éclusiers du canal lutinaient les ouvrières à l'ombre des cheminées d'usine alimente une nostalgie tenace, façon carte postale, qui fait peu de cas des nouvelles réalités urbaines. Dans l'Est parisien, les populations immigrées ont remplacé depuis longtemps les figures mythiques du Front populaire célébrées par le cinéma de Carné et Duvivier, ; Elles y vivent parfois dans des conditions, tant matérielles que

morales, dont il serait indécent de vanter les « charmes ». Chez les représentants du nouveau polar français, le pittoresque facile de « la poésie des quartiers populaires » s'efface ainsi derrière la vision politique, contemporaine et réaliste, de quartiers-ghettos, abandonnés par des administrateurs cyniques à la misère et au délabrement. Thierry Jonquet, rue Sainte-Marthe :

Le commissaire s'éloigna vers le boulevard, où était garée sa voiture. Rovère descendit la rue Sainte-Marthe, entraînant Dimeglio dans son sillage. Le spectacle n'était guère réjouissant. Des gosses au nez souillé de morve jouaient sur les trottoirs, juchés sur des skates bricolés ; ils zigzaguaient avec une étonnante maestria entre les poubelles et les tas de gravats. Une file de crève-la-faim attendait devant une boutique, tenue par une certaine Mission Évangélique, où l'on servait un bol de soupe. De nombreuses fenêtres murées par des parpaings aveuglaient les façades où de larges trouées de couloirs sombres, pareilles à des soupiraux, jaillissaient à ras de la chaussée, et laissaient entrevoir des conduites de gaz éventrées, des amas de fils électriques déchiquetés, et plus loin, dans les courettes dont ils révélaient l'existence presque à contrecœur, un fouillis d'ordures, une quincaillerie sauvage amassée là sans motif avouable.

© Thierry Jonquet, *Les Orpailleurs*,
Gallimard, 1993

LE ONZIÈME ARRONDISSEMENT

À notre gauche, le boulevard du Temple ; à notre droite, après celui des Filles-du-Calvaire, celui de Beaumarchais. Nous sommes sortis du Paris de l'Ancien Régime ; nous passons au Paris de la Révolution, du Directoire, de l'Empire et de la Restauration.

ANDRÉ BILLY

« Cet inconnu fut mené à la Bastille... »
L'homme au masque de fer

Construite à partir de 1370 entre la place de la Bastille et les rues Saint-Antoine, Jacques-Cœur et le boulevard Henri IV – c'est-à-dire à l'extrémité du 4^e arrondissement actuel, on nous pardonnera cette tardive annexion –, la Bastille devient prison d'État sous Richelieu. Parmi les personnes qui y ont été enfermées, citons le maréchal de Bassompierre, le maréchal de Vitry ; le surintendant des Finances Fouquet, le chevalier de Rohan, Voltaire, Marmontel, l'abbé Morellet, Lally-Tollendal, de La Chalotais, Linguet, le marquis de Sade, le cardinal Rohan, Cagliostro, la comtesse de la Motte et, enfin, le célèbre « homme au masque de fer ». Le jeudi 18 septembre 1698, Dujonca, le major de la Bastille, note dans son journal : « Monsieur de Saint-Mars, gouverneur de la Bastille [...] a amené avec lui dans sa litière un prisonnier qu'il avait de Pignerol, lequel est toujours masqué et dont le nom ne se dit pas. » ; et cinq ans plus tard : « Du lundi, 19 novembre 1703, le prisonnier inconnu, toujours masqué d'un velours noir qu'il gardait depuis longtemps [...] est mort aujourd'hui [et] a été enterré le mardi 20 novembre, à quatre heures de l'après-midi, dans le cimetière Saint-Paul, notre paroisse. » La légende du « masque de fer » est née ; relayée par Voltaire, l'un des premiers à suggérer que le prisonnier masqué est un grand personnage de l'État, elle trouvera dans l'imaginaire populaire un formidable écho.

Quelques mois après la mort de [Mazarin], il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille l'an 1690, l'alla prendre dans l'île Sainte-Marguerite, et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin ; sa peau était un peu brune ; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré, la nuit, à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte-Marguerite il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour ; un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ? – Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur : je viens de la trouver, personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût informé qu'il

n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. « Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. » Parmi les personnes qui ont eu une connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très digne de foi, qui vit encore. M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de La Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme qu'on ne connut jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer* ; Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'État, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*,
1751

« Ô murs épais de la Bastille »
La prison de la Bastille

Contrairement à une légende forgée à partir du XVIII^e siècle, la Bastille est une prison de luxe où, sauf exception, ne sont enfermés que des personnages de haut-rang que le roi, pour une raison particulière, met en résidence forcée par lettre de cachet. D'une façon générale, les prisonniers sont bien traités. Ils peuvent se meubler à leur guise, avoir leur domestique, recevoir des visites, sortir dans les jardins du gouverneur, nouer des idylles, etc. On voit même le célèbre Latude, évadé multirécidiviste, se plaindre que les poulets [y] sont insuffisamment lardés ! Mais rien n'y fait : la Bastille, dont la masse sombre et menaçante domine le faubourg Saint-Antoine, a mauvaise presse. Le large fossé rempli d'eau creusé autour de la forteresse, l'épaisse muraille qui protège les détenus du regard des curieux, sans compter les mystères qui entourent la légende naissante du prisonnier masqué, font à la Bastille une réputation de geôle effroyable. Au chroniqueur du Paris de l'Ancien Régime et du Paris révolutionnaire Louis Sébastien Mercier, elle inspire l'image d'un coffre-fort solidement cadénassé, recelant les secrets douloureux de l'histoire de France.

Prison d'État : c'est assez la qualifier. *C'est un château*, dit Saint-Foix, *qui, sans être fort, est le plus redoutable de l'Europe.*

Qui sait ce qui s'est fait à la Bastille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'histoire de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, si l'on ne sait pas l'histoire de la Bastille ? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier, s'est passé dans ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le trésor royal à la Bastille. Louis XV y fit enfermer le Dictionnaire encyclopédique, qui y pourrit encore.

Le duc de Guise, maître de Paris en 1588, le fut aussi de la Bastille et de l'Arsenal. Il en fit gouverneur Bussi le Clerc, procureur au parlement. Bussi le Clerc ayant investi le parlement, qui refusait de délier les Français du serment de fidélité et d'obéissance, conduisit à la Bastille présidents et conseillers, tous en robe et en bonnet carré ; là il les fit jeûner au pain et à l'eau.

Ô murs épais de la Bastille, qui avez reçu sous les trois derniers règnes les soupirs et les gémissements de tant de victimes, si vous pouviez parler, que vos récits terribles et fidèles démentiraient le langage timide et adulateur de l'histoire !

Auprès de la Bastille se trouve l'Arsenal, qui recèle le magasin à poudre, voisinage tout aussi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'État, qui paraissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les lettres de cachet délivrées sous les trois derniers règnes ?

On a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulières et bizarres ; mais rien de ce qu'on souhaiterait tant d'apprendre, rien, en un mot, qui puisse porter quelque jour sur certains secrets d'État, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'historien, on y traitait sous un d'Argenson, avec une rigueur inouïe et une violence tyrannique, les prisonniers déjà trop punis par la perte de leur liberté.

Le gouvernement, aujourd'hui plus doux et plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'est beaucoup relâché sans doute de cette cruelle sévérité, et l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuses et inutiles.

Quand un prisonnier décède à la Bastille, on l'enterre à Saint-Paul, pendant la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, et les membres de l'état-major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Bastille à Paris, on récite soudain l'histoire du *masque de fer* chacun la fabrique à son gré et y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reste le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille : il ne redoute pas cette dernière prison, parce qu'elle lui est comme étrangère, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent il ne plaint guère ceux qui y sont détenus, et le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnaissance aux généreux défenseurs de sa cause. Les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau discours où l'on prouverait qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettait autrefois les écrivains pour bien peu de chose ; on a reconnu que l'auteur, le livre et ses opinions en acquéraient plus de célébrité ; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; et l'on a compris que, lorsqu'on avait la force physique, il fallait peu s'inquiéter des idées politiques et morales, versatiles et changeantes par leur nature.

Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*,
1782-1788

« À la Bastille ! »
Le 14 juillet 1789

N'en déplaise à l'historiographie cocardière, la foule d'affamés qui converge vers la Bastille le 14 juillet 1789 n'est pas guidée par quelque idéal abstrait : la liberté, la justice, etc. ; à ce moment précis, elle n'a même pas véritablement conscience de viser, à travers la prison, un symbole de l'Ancien Régime. Plus prosaïquement, elle vient chercher à la Bastille les 250 barils de munitions qui y sont entassés. À l'épisode le plus célèbre de toute l'histoire de France, c'est donc la poudre – on nous passera ce jeu de mot – qui sert de détonateur. Au moment de la prise de la Bastille, sa garnison, commandée par M. de Launay, comporte 32 Suisses et 82 Invalides. Les combats et les négociations ont lieu dans la cour du Gouvernement, à l'entrée du pont-levis principal. Du côté des assiégeants,

il y a 83 morts et 88 blessés, contre une seule victime chez les défenseurs. La forteresse prise, le pillage commence. Les archives, les registres, les documents, les manuscrits sont jetés dans les fossés, tandis qu'on exhibe dans Paris les clés des geôles. Lors du transfert de la garnison à l'Hôtel de Ville, sept gardes suisses sont massacrés ainsi que M. de Launay dont la tête est promenée au bout d'une pique. En fin de journée, on se souvient des prisonniers. On en trouve sept : quatre faussaires, deux fous et un obsédé sexuel ! Dans Un conte de deux villes, Charles Dickens déroule le fil des événements de ce jour historique, célébré chaque année à l'occasion de la fête nationale.

Ce matin-là, le faubourg Saint-Antoine avait été une énorme et sombre masse d'épouvantails, ondulant çà et là sous les éclairs des lames et des baïonnettes agitées au soleil. Un rugissement épouvantable s'éleva du gosier de cette populace, faisant surgir une forêt de bras nus qui se débattaient dans les airs comme les rameaux flétris secoués par le vent d'hiver ; et toutes ces mains serraient convulsivement les armes (ou ce qui pouvait en tenir lieu) qu'on leur jetait des profondeurs, d'où que ce fût.

Qui les avait données ? D'où venaient-elles en dernier lieu ? Quelle était leur provenance première ? Par quelle influence leurs formes torsées tremblaient-elles et tressautaient-elles, par vingtaines à la fois, comme une sorte de foudre, au-dessus de toutes ces têtes ? Personne dans cette foule n'aurait pu le dire. Pourtant, des fusils étaient distribués, ainsi que des cartouches, de la poudre et des balles, des barres de fer, des gourdins, des couteaux, des haches, des piques, toutes les armes que l'ingéniosité humaine en démente peut découvrir ou inventer. Ceux qui ne pouvaient s'emparer d'autre chose arrachaient de leurs mains ensanglantées les pierres et les briques des murs. Tous les cœurs et toutes les artères du faubourg ardaient et battaient sous l'effet d'une fièvre intense. Chacun de ces êtres n'attachait aucun prix à la vie et était prêt à en faire passionnément le sacrifice.

De même qu'un tourbillon bouillonnant a un centre, cette foule en fureur décrivait un cercle autour du cabaret de Defarge. Chaque goutte humaine de ce grand chaudron avait tendance à être aspirée vers le point central où Defarge en personne, déjà barbouillé de poudre et de sueur, donnait des

ordres, distribuait des armes, repoussait celui-ci, attirait celui-là, désarmait l'un pour armer l'autre, bref, peinait et se démenait au plus fort du tumulte.

— Reste près de moi, Jacques trois, s'écria Defarge, et vous autres, Jacques un et Jacques deux, séparez-vous et allez vous mettre à la tête d'autant de patriotes que vous pourrez en rassembler. Où est ma femme ?

— Hé ! me voici, dit Madame, aussi impassible que d'habitude, mais qui, ce matin-là, ne tricotait pas. Au lieu de ses instruments pacifiques, sa main droite maniait résolument une hache et à sa ceinture elle portait un pistolet et un grand couteau bien aiguisé.

— Où vas-tu, ma femme ?

— Pour le moment, dit-elle, je vais avec vous tous. Tu me verras tout à l'heure à la tête des femmes.

— Allons-y, alors ! s'écria Defarge d'une voix tonnante. Patriotes et amis, nous sommes prêts. À la Bastille !

© Charles Dickens, *Un conte de deux villes*,
Gallimard, 1970

« Le long des rues de Paris, les tombereaux funèbres roulent avec fracas... »

La guillotine

En 1791, au nom de l'égalité et du progrès, le docteur Guillotin fait abolir les supplices de l'Ancien Régime (pendaison, bûcher, ébouillantage, roue, écartèlement, etc.) au profit d'« une machine dont le jeu trancherait la tête aux criminels en un clin d'œil » : la guillotine. Inaugurée en place de Grève (Hôtel-de-Ville) le 25 avril 1792 avec un criminel de droit commun, Nicolas Jacques Pelletier, elle réapparaît, le 21 août 1792, place du Carrousel où l'insurrection du 10 août 1792 et la chute de la monarchie fournissent à la machine ses premières victimes politiques. Le 21 janvier 1793, Louis XVI est exécuté sur la place de la Concorde, rebaptisée place de la Révolution. Le 11 mai 1793, la guillotine reprend du service place de la Révolution (Concorde) où elle demeure jusqu'au 8 juin 1794. Le 9 juin 1794, on la transporte pour trois jours à la Bastille, près de la citadelle démolie, pour l'amener ensuite place du Trône-Renversé (Nation), le 14 juillet 1794, où, au temps fort de la Terreur, la machine tourne à plein régime : 1 306 exécutions en six semaines. Excédés par le passage

continuel des cortèges funèbres, les habitants du Faubourg réclament son évacuation de la Bastille où, en trois jours, la guillotine fait 73 victimes. Dickens :

Le long des rues de Paris, les tombereaux funèbres roulent avec fracas. Six charrettes portent à la Guillotine son vin quotidien. Tous les monstres dévorants et insatiables que l'imagination humaine a jamais pu engendrer sont matérialisés et fondus en un seul : la Guillotine. Et pourtant, sur cette riche terre de France au sol et au climat si variés, il n'est pas un brin d'herbe, pas une feuille ou une racine, pas un rameau ou une graine qui parvienne à maturité dans des conditions plus certaines que celles qui ont donné naissance à cette abomination. Broyez et défigurez une fois de plus l'humanité avec de pareils marteaux, et elle retrouvera en se tordant les mêmes formes monstrueuses. Semez encore les mêmes graines de licence et d'oppression rapaces et elles produiront aussi sûrement les mêmes fruits, chacune selon son espèce.

Six tombereaux roulent lentement par les rues, ô Temps, puissant enchanteur, change-les en ce qu'ils furent autrefois. On verra alors les carrosses des monarques absolus, les équipages des nobles féodaux, les Jézabel aux toilettes tapageuses, les églises qui ne sont plus la maison du Père, mais des cavernes de voleurs, et les masures de millions de paysans affamés. Non ! Le grand magicien qui exécute avec tant de majesté les ordres du Créateur ne revient jamais sur ses transformations. « Si tu as été changé de la sorte par la volonté divine, disent les mages aux humains ensorcelés dans les sages contes arabes, reste comme tu es ; mais si tu as pris cette forme de par un enchantement éphémère, reprends ton aspect primitif ! » Immuables et sans espoir, les tombereaux continuent à rouler.

© Charles Dickens, *Un conte de deux villes*,
Gallimard, 1970

« Le faubourg Saint-Antoine est un réservoir de peuple... »

Dans le mouvement révolutionnaire, le faubourg Saint-Antoine, où vit une population ouvrière soumise aux menaces incessantes de la famine, joue un rôle de premier plan. Parmi les 954 personnes qui reçoivent le titre

de « vainqueurs de la Bastille », une grande majorité, constituée d'artisans et d'ouvriers du meuble, vient du faubourg Saint-Antoine. Le jour de l'attaque des Tuileries, le 10 août 1792, la section des Quatre-Vingts compte le plus grand nombre de morts et de blessés. Avec Montreuil et Popincourt, les Quatre-Vingts forment le noyau dur de l'action sur le terrain. Quartiers populaires, ils fournissent l'essentiel des effectifs. Ébénistes et menuisiers se placent en tête, le travail du bois étant spécialité séculaire du faubourg. Enracinée dans un terreau sociologique favorable à l'émergence des mouvements séditieux, la tradition révolutionnaire du faubourg Saint-Antoine se perpétue à travers tout le XIX^e siècle. Les 5 et 6 juin 1832 a lieu la première insurrection républicaine de la monarchie de Juillet. Elle débute à l'occasion des obsèques du général Lamarque, député de l'opposition, et s'achève dans un bain de sang ; les insurgés qui se sont retranchés rue du Cloître-Saint-Merri sont en grande partie massacrés par la garde nationale. L'épisode est immortalisé par Hugo dans Les Misérables. Avant les émeutes, le faubourg Saint-Antoine est en ébullition.

À Paris, le faubourg Saint-Marceau n'était guère moins bourdonnant que le faubourg Saint-Antoine, et les écoles pas moins émues que les faubourgs. Un café de la rue Saint-Hyacinthe et l'estaminet des Sept-Billards, rue des Mathurins-Saint-Jacques, servaient de lieux de ralliement aux étudiants.

La société des Amis de l'ABC, affiliée aux mutuellistes d'Angers et à la Cougourde d'Aix, se réunissait, on l'a vu, au café Musain. Ces mêmes jeunes gens se retrouvaient aussi, nous l'avons dit, dans un restaurant cabaret près de la rue Mondétour qu'on appelait Corinthe. Ces réunions étaient secrètes. D'autres étaient aussi publiques que possible, et l'on peut juger de ces hardiesses par ce fragment d'un interrogatoire subi dans un des procès ultérieurs : – Où se tint cette réunion ? – Rue de la Paix. – Chez qui ? – Dans la rue. – Quelles sections étaient là ? – Une seule. – Laquelle ? – La section Manuel. – Qui était le chef ? – Moi. – Vous êtes trop jeune pour avoir pris tout seul ce grave parti d'attaquer le gouvernement. D'où vous venaient vos instructions ? – Du comité central.

L'armée était minée en même temps que la population, comme le prouvèrent plus tard les mouvements de Belfort, de Lunéville et d'Épinal. On comptait sur le cinquante-deuxième régiment, sur le cinquième, sur le huitième, sur le trente-septième, et sur le vingtième léger. En Bourgogne et

dans les villes du midi on plantait *l'arbre de la Liberté*, c'est-à-dire un mât surmonté d'un bonnet rouge.

Telle était la situation.

Cette situation, le faubourg Saint-Antoine, plus que tout autre groupe de population, comme nous l'avons dit en commençant, la rendait sensible et l'accentuait. C'est là qu'était le point de côté.

Ce vieux faubourg, peuplé comme une fourmilière, laborieux, courageux et colère comme une ruche, frémissait dans l'attente et dans le désir d'une commotion. Tout s'y agitait sans que le travail fût pour cela interrompu. Rien ne saurait donner l'idée de cette physionomie vive et sombre. Il y a dans ce faubourg de poignantes détresses cachées sous le toit des mansardes ; il y a là aussi des intelligences ardentes et rares. C'est surtout en fait de détresse et d'intelligence qu'il est dangereux que les extrêmes se touchent.

Le faubourg Saint-Antoine avait encore d'autres causes de tressaillement ; car il reçoit le contre-coup des crises commerciales, des faillites, des grèves, des chômages, inhérents aux grands ébranlements politiques. En temps de révolution la misère est à la fois cause et effet. Le coup qu'elle frappe lui revient. Cette population, pleine de vertu fière, capable au plus haut point de calorique latent, toujours prête aux prises d'armes, prompte aux explosions, irritée, profonde, minée, semblait n'attendre que la chute d'une flammèche. Toutes les fois que de certaines étincelles flottent sur l'horizon, chassées par le vent des événements, on ne peut s'empêcher de songer au faubourg Saint-Antoine et au redoutable hasard qui a placé aux portes de Paris cette poudrière de souffrances et d'idées.

Les cabarets du *faubourg Antoine*, qui se sont plus d'une fois dessinés dans l'esquisse qu'on vient de lire, ont une notoriété historique. En temps de troubles on s'y enivre de paroles plus que de vin. Une sorte d'esprit prophétique et un effluve d'avenir y circule, enflant les cœurs et grandissant les âmes. Les cabarets du faubourg Antoine ressemblent à ces tavernes du Mont Aventin bâties sur l'ancre de la sibylle et communiquant avec les profonds souffles sacrés ; tavernes dont les tables étaient presque des trépieds, et où l'on buvait ce qu'Ennius appelle le *vin sibyllin*.

Le faubourg Saint-Antoine est un réservoir de peuple. L'ébranlement révolutionnaire y fait des fissures par où coule la souveraineté populaire. Cette souveraineté peut mal faire ; elle se trompe comme toute autre ; mais,

même fourvoyée, elle reste grande. On peut dire d'elle comme du cyclope aveugle, *Ingens*.

En 93, selon que l'idée qui flottait était bonne ou mauvaise, selon que c'était le jour du fanatisme ou de l'enthousiasme, il partait du faubourg Saint-Antoine tantôt des légions sauvages, tantôt des bandes héroïques.

Sauvages. Expliquons-nous sur ce mot. Ces hommes hérissés qui, dans les jours génésiaques du chaos révolutionnaire, déguenillés, hurlants, farouches, le casse-tête levé, la pique haute, se ruaient sur le vieux Paris bouleversé, que voulaient-ils ? Ils voulaient la fin des oppressions, la fin des tyrannies, la fin du glaive, le travail pour l'homme, l'instruction pour l'enfant, la douceur sociale pour la femme, la liberté, l'égalité, la fraternité, le pain pour tous, l'idée pour tous, l'édénisation du monde, le Progrès ; et cette chose sainte, bonne et douce, le progrès, poussés à bout, hors d'eux-mêmes, ils la réclamaient terribles, demi-nus, la massue au poing, le rugissement à la bouche. C'étaient les sauvages, oui ; mais les sauvages de la civilisation.

Ils proclamaient avec furie le droit ; ils voulaient, fût-ce par le tremblement et l'épouvante, forcer le genre humain au paradis. Ils semblaient des barbares et ils étaient des sauveurs. Ils réclamaient la lumière avec le masque de la nuit.

En regard de ces hommes, farouches, nous en convenons, et effrayants, mais farouches et effrayants pour le bien, il y a d'autres hommes, souriants, brodés, dorés, enrubannés, constellés, en bas de soie, en plumes blanches, en gants jaunes, en souliers vernis, qui, accoudés à une table de velours au coin d'une cheminée de marbre, insistent doucement pour le maintien et la conservation du passé, du moyen âge, du droit divin, du fanatisme, de l'ignorance, de l'esclavage, de la peine de mort, de la guerre, glorifiant à demi-voix et avec politesse le sabre, le bûcher et l'échafaud. Quant à nous si nous étions forcé à l'option entre les barbares de la civilisation et les civilisés de la barbarie, nous choisirions les barbares.

Mais, grâce au ciel, un autre choix est possible. Aucune chute à pic n'est nécessaire, pas plus en avant qu'en arrière. Ni despotisme, ni terrorisme. Nous voulons le progrès en pente douce.

Dieu y pourvoit. L'adoucissement des pentes, c'est là toute la politique de Dieu.

« Il monte l'échafaud comme un escalier de théâtre... »
La prison de la Roquette

Les 5 et 6 juin 1832, mais aussi la révolution de 1830, les journées insurrectionnelles de 1848, la Commune de 1871... Aux soulèvements populaires qui jalonnent, tout au long du XIX^e siècle, l'histoire du faubourg Saint-Antoine, fait suite le cycle, monotone et implacable, de la répression. Du 21 au 28 mai 1871, c'est la « Semaine sanglante », l'écrasement de la Commune par les Versaillais, au terme de laquelle 1 900 fédérés, interpellés au Père-Lachaise, sont massacrés à la Roquette. Construite par François-Chrétien Gau au 166-168, rue de la Roquette, la prison de la Grande Roquette accueille les condamnés à mort à partir de 1837. Devant l'entrée principale ont lieu environ deux cents exécutions de 1851 à 1899. Cinq dalles rectangulaires en granit, encore visibles à l'entrée de la rue de la Croix-Faubin, servent de point d'appui à l'échafaud. La guillotine est rangée dans un vaste hangar au 60, rue de la Folie-Régnault. La nuit précédant l'exécution, à 11 heures du soir, les bois de justice sont chargés dans un fourgon et remontés devant la prison. Défenseur des opprimés, Jules Vallès décrit le rituel macabre du condamné à mort qu'on mène à l'échafaud avec une minutie et un sens dramatique qui soulignent l'horreur d'une exécution publique érigée en spectacle.

Quand nous vîmes vers minuit, l'estrade était déjà dressée ; on ajustait les accessoires, c'est-à-dire le cadre à coulisse du couteau, la bascule, le coffre d'osier ; des charpentiers, avec un foulard autour de la tête, pour ne pas s'enrhumer, étaient en train de cheviller et de clouer. Ils ressemblaient tout juste à des ouvriers de province qui élèvent un reposoir, la veille de la Fête-Dieu, n'ayant pour s'éclairer qu'une lanterne sentant l'huile ou qu'une chandelle puant le suif.

Quelques journalistes montèrent au milieu d'eux, et l'on se planta chacun à son tour, à l'endroit même où le condamné s'arrête, où il a pied pour la dernière fois !

La bascule avait le poli crasseux d'une planche à travail de tailleur ou de blanchisseuse ; le panier, couleur d'œuf rouge, ouvrait une gueule bête, comme un requin crevé. Le couteau, enchâssé dans la rainure, montrait sa

lame lourde et noire en son épaisseur, comme une hache, – brillante du fil seulement et taillée en tranchet.

Un bonhomme, un peu voûté, coiffé d'un chapeau énervé, vêtu d'un paletot râpé, veillait à tout, époussetait, engrenait, graissait. Un peu plus, il se serait couché dans le panier pour voir si l'on pouvait tenir avec sa tête. C'était l'homme de confiance du bourreau.

Celui-ci ne tarda pas à arriver. Il ne ressemblait point à l'exécuteur d'aujourd'hui, ce Monsieur de Paris. Il avait, lui, la taille et l'allure d'un tueur du temps où les hommes avaient six pieds. Un colosse, un géant.

Il s'avança, les mains dans ses poches, gros et lent, et monta d'un pas traînard les marches de l'échafaud. Il jeta un regard banal de droite à gauche, puis alla vers le couteau, le fit jouer, et dit : « C'est bien. »

Il redescendit, nonchalant et muet.

Le directeur l'invita à prendre une goutte chez lui, avec quelques journalistes, en attendant.

Il demanda la permission de monter en casquette, accrocha son chapeau chez le concierge, s'appliqua sur le crâne une espèce de passe-montagne – il avait bien soin de sa tête, – et ainsi coiffé, il se mit à siroter sa chartreuse : il avait voulu du doux, le dur lui faisait mal.

Il alluma un cigare et le fuma avec des mines de rêvassier, renvoyant à petits coups la fumée et la regardant mourir.

Il causait entre les bouffées, parlait jardinage, expropriation, bâtisse, étant propriétaire de terrains considérables, à Levallois, en ayant large comme un cimetière de village.

Il tirait sa montre de temps en temps.

Tout d'un coup, il se leva, et nous avertit qu'il avait à jeter le dernier coup d'œil.

Le peuple battait la semelle tout autour de la place, et les blagues des Tortillards et des Barbillons ne parvenaient pas à réchauffer cette galerie de transis.

Autour de la guillotine, des bruits de bottes à éperons, des frissonnements de sabres, des hennissements et des piaffements de chevaux.

Ce n'est pas la peine de geler. On rentre dans la loge du concierge, bourrée de curieux. Quelques officiers vont réchauffer au poêle leurs pieds morts dans leurs bottes. Sur ce poêle-là, un lieutenant mit son casque : à la lueur du gaz, je vis se refléter dans la calotte d'acier la tête du bourreau allongée et comique.

Il était déjà tard dans la nuit, presque le matin. La lassitude cassait les genoux, hébétait les faces ; les cheveux étaient secs, les mains crasseuses ; les assistants avaient des taches violettes sur les paupières et des brouillards de sang dans les yeux. Quelques-uns s'étaient emparés d'un lit et en gardaient chacun un coin, pelotonnés et accroupis : d'autres, dans les coins, donnaient la tête ballante, le front battant le mur.

Au milieu, les moins las se tenaient debout, la cigarette ou la pipe aux dents : on demandait du feu à son voisin qui était un agent de la sûreté ou un valet de bourreau.

On mettait tous les quarts d'heure le nez à la fenêtre pour regarder si l'aube avait tué la nuit, et si le temps serait clair.

Ferait-il jour à six heures ? Y verrait-on, au moins, quand l'homme arriverait ? Le soleil se lèverait-il pour l'éclairer ? On suivait avec impatience dans le ciel la fuite des étoiles et l'on interrogeait anxieusement l'horizon...

Tout d'un coup on apporte des nouvelles. Une voiture est en train de trouer la foule : c'est l'aumônier !

Il s'échappe de quelques poitrines un soupir de soulagement ! Si à ce moment une estafette eût apporté la grâce, il y en a qui se seraient fâchés, ne voulant pas avoir *drogué* pour rien.

Pour assassiner le temps, les lettrés faisaient des mots : l'esprit, à son tour, aiguissait son couteau, la plaisanterie sentait le crime, c'était canaille et froid comme le fer qui allait trancher la nuque.

Voici le prêtre qui entre, tousse dans cette fumée, salue et passe, muet et rapide, son livre d'heures sous le bras, cachant son crucifix.

Le silence ! – Tout le monde s'est découvert et il y a eu un tressaillement et comme une brise d'angoisse !

On va frapper les trois coups !

Et le bourreau ?

Il est dehors, tirant par la bride la bête attelée à la voiture de l'aumônier ; il l'écarte de l'échafaud. C'est assez du fourgon qui est déjà là, où l'on enfournera le panier et qui partira au galop pour le cimetière !

Puis, Monsieur de Paris rentre, s'assied encore, fait une nouvelle pause près du poêle, mais il a mis, cette fois, sa tête dans les mains. Repasse-t-il sa leçon ? A-t-il peur ?

Non ! il s'est relevé, d'un air résolu, il a secoué ses jambes, étiré sa redingote, rajusté son cache-nez de soie blanche, ôté sa calotte de fainéant,

et va reprendre son tuyau de poêle, qu'il enfonce presque d'un air de défi sur sa tête ; puis il s'engouffre dans la cour.

Six heures.

C'est à six heures que le couteau doit tomber. Mais cette horloge avance – le bourreau va comme la Ville.

Cette fois, c'est à la bonne horloge. Le voici !

Pâle comme s'il était déjà mort – la face enfarinée d'un clown.

Une blouse bleue fanée l'habille, mais comme les ciseaux de l'exécuteur l'ont tout à l'heure déchirée, on a jeté sur le dos de l'homme la capote grise d'un gardien.

Il marche à petits pas, gêné par les entraves qu'il a aux pieds, tenu à l'épaule par les aides du bourreau.

En chemin, il se tourne vers l'un d'eux, et remue les lèvres : « Ne me tenez pas. »

Son orgueil souffre ; il a peur que ceux qui sont là croient qu'il flageole et chancelle. L'aide ne répond rien, et se mouche de la main qu'il a libre.

Des gens qui passent dans la cour, un balai ou un seau à la main, s'arrêtent un moment, et retournent à la fontaine ou au ruisseau.

Le condamné est arrivé devant la grosse porte qui, seule, lui masque le décor du supplice.

Elle va s'ouvrir !

Je le vois qui se raidit ! Il bat comme un rappel, prépare ses nerfs, ses muscles, se tend ! Son œil menace la cloison de fer. Les deux battants s'écartent... Il a vu !

Mais la moue du dégoût aux lèvres, la bouche semblant crispée par le mépris, il monte l'échafaud comme un escalier de théâtre.

La terre lui manque... il s'abat sur le ventre, une planche glisse, revient... C'est fait. L'aide chasse, d'un revers de main, la tête dans le panier.

Le bourreau descend, et l'on démonte l'échafaud. Il a l'air, au milieu de la place, d'un estropié.

Il ne faudrait qu'une chiquenaude pour le tuer.

Jules Vallès, *Tableau de Paris*,
1882-1883

« J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant... »
La Haute-Borne

Prisons, massacres, exécutions... Le faubourg Saint-Antoine s'est considérablement assagi avec le temps, qui demeure le théâtre des grands rassemblements populaires, mais sur un mode beaucoup moins sanglant. Terminons donc sur une note plus légère, en évoquant la mésaventure arrivée à Jean-Jacques Rousseau, le 24 octobre 1776, près de la Haute-Borne, à l'emplacement actuel de la rue Oberkampf. À cette époque, Rousseau habite près de l'église Saint-Eustache. La Deuxième Rêverie le montre sortant par les boulevards pour gagner la rue du Chemin-Vert, les coteaux de Charonne, le village de Ménilmontant, d'où il redescend sur Paris par une avenue plantée d'arbres, propriété du marquis de Saint-Fargeau. Dans ce paysage bucolique, Rousseau peut satisfaire son goût de la nature et s'adonner librement à son occupation favorite : la flânerie méditative. Mais tout à ses pensées, le philosophe ne voit pas débouler le chien danois du marquis de Saint-Fargeau...

Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîner les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménilmontant, et de là prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages, puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amusais à les parcourir avec ce plaisir et cet intérêt que m'ont toujours donnés les sites agréables, et m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en aperçus deux que je voyais assez rarement autour de Paris et que je trouvai très abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioïdes*, de la famille des composées, et l'autre le *Buplevrum falcatum*, de celle des ombellifères. Cette découverte me réjouit et m'amusa très longtemps et finit par celle d'une plante encore plus rare, surtout dans un pays élevé, savoir le *Cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avais sur moi et placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyais encore en fleurs, et dont l'aspect et l'énumération qui m'était familière me donnaient néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu à peu

ces menues observations pour me livrer à l'impression non moins agréable mais plus touchante que faisait sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste, trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, et je porterai à l'auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentiments sains mais rendus sans effet, et d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissais sur ces réflexions, je récapitulais les mouvements de mon âme dès ma jeunesse, et pendant mon âge mûr, et depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, et durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'était nourri depuis quelques années, et je me préparai à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, et je m'en revenais très content de ma journée, quand, au fort de ma rêverie j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand, des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair et que je n'eus le temps ni de

raisonner ni d'exécuter fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvais entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvais dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais ; on me dit, à *la Haute-Borne* ; c'était comme si l'on m'eût dit *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville et le quartier où je me trouvais. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître ; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure et mon nom. Un monsieur que je ne connaissais pas et qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurais si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me conduire chez moi. Je marchais très bien, très légèrement, sans sentir ni

douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que puisque je marchais sans peine il valait mieux continuer ainsi ma route à pied que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant et suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurais pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore alors.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*,
éd. posthume, 1782

OceanofPDF.com

LE DOUZIÈME ARRONDISSEMENT

L'ennui et le charme désolé du XII^e arrondissement.

PATRICK MODIANO

« Tel était ce quartier au dernier siècle... »

Le 12^e arrondissement

Peu de quartiers parisiens ont connu, au cours de leur histoire récente, de chantiers aussi ambitieux et, partant, de bouleversements aussi profonds que le 12^e arrondissement. Sous couvert de modernité, des pans entiers de la ville ont été abattus : la construction de l'opéra Bastille, en 1989, a amené la destruction de tous les bâtiments environnants ; en plein bouleversement depuis les années 1970, le quartier de Bercy est désormais un important centre d'affaires et un lieu d'habitation et de loisirs – nous y reviendrons – ; inaugurée en 1967, la voie expresse rive droite livre la Seine à une intense circulation automobile ; ouvert en 1970, le périphérique traverse le bois de Vincennes et dévore, avec l'échangeur de Bercy, tout l'espace qui le sépare du boulevard Poniatowski... Dès le XIX^e siècle, Victor Hugo tient ainsi la chronique d'un quartier qu'on dirait, depuis l'origine, voué à la disparition :

Le point de Paris où se trouvait Jean Valjean, situé entre le faubourg Saint-Antoine et la Râpée, est un de ceux qu'ont transformés de fond en comble les travaux récents, enlaidissement selon les uns, transfiguration selon les autres. Les cultures, les chantiers, et les vieilles bâtisses se sont effacés. Il y a là aujourd'hui de grandes rues toutes neuves, des arènes, des cirques, des hippodromes, des embarcadères de chemin de fer, une prison, Mazas : le progrès, comme on voit, avec son correctif.

Il y a un demi-siècle, dans cette langue usuelle populaire, toute faite de traditions, qui s'obstine à appeler, l'Institut *les Quatre-Nations* et l'Opéra-Comique *Feydeau*, l'endroit précis où était parvenu Jean Valjean se

nommait *le Petit-Picpus*. La porte Saint-Jacques, la porte Paris, la barrière des Sergents, les Porcherons, la Galiote, les Célestins, les Capucins, le Mail, la Bourbe, l'Arbre-de-Cracovie, la Petite-Pologne, le Petit-Picpus, ce sont les noms du vieux Paris surnageant dans le nouveau. La mémoire du peuple flotte sur ces épaves du passé.

Le Petit-Picpus, qui du reste a existé à peine et n'a jamais été qu'une ébauche de quartier, avait presque l'aspect monacal d'une ville espagnole. Les chemins étaient peu pavés, les rues étaient peu bâties. Excepté les deux ou trois rues dont nous allons parler, tout y était muraille et solitude. Pas une boutique, pas une voiture ; à peine çà et là une chandelle allumée aux fenêtres ; toute lumière éteinte après dix heures. Des jardins, des couvents, des chantiers, des marais ; de rares maisons basses, et de grands murs aussi hauts que les maisons.

Tel était ce quartier au dernier siècle. La Révolution l'avait déjà fort rabroué. L'édilité républicaine l'avait démoli, percé, troué. Des dépôts de gravats y avaient été établis. Il y a trente ans, ce quartier disparaissait sous la rature des constructions nouvelles. Aujourd'hui il est biffé tout à fait.

Victor Hugo, *Les Misérables*,
1862

« Nous émergeons de la nuit boulevard de Picpus... »

Livré pendant des années à la pioche des démolisseurs, le 12^e est aujourd'hui pris d'une forte poussée de fièvre commémorative. Partout on retape, on restaure, on réhabilite avec un zèle qui traduit une secrète culpabilité. Mais en dépit de tous ces efforts, le 12^e moderne digère peu à peu le vieux faubourg. Du reste on peut, comme Michel Tournier trouver à ce paysage composite, où l'ancien s'efface progressivement derrière le moderne, une sorte de charme austère.

Nous émergeons de la nuit boulevard de Picpus. Beauté poignante de ces quartiers populeux à ces heures nocturnes. L'obscurité efface la crasse, la laideur, le pullulement des choses médiocres. Les rares lueurs brèves et limitées arrachent à la nuit un pan de mur, un arbre, une silhouette, un visage, mais tout cela simplifié à l'extrême, stylisé, quintessencié, la maison

ramenée à une épure architecturale, l'arbre à une ébauche fantomale, le visage à un profil perdu. Et tout cela fragile, éphémère, voué à l'effacement, au néant, pathétique.

© Michel Tournier, *Les Météores*,
Gallimard, 1975

« Bercy est une ville... »
La halle aux vins

L'histoire du quartier de Bercy, dont le nom est associé depuis le début XIX^e siècle au commerce du vin, est emblématique de l'évolution du 12^e. Lors de l'annexion à la capitale, en 1860, les entrepôts s'étendent sur 42 hectares, du boulevard de Bercy au boulevard Poniatowski, formant le plus grand marché au vin d'Europe. Véritable ville dans la ville, Bercy grouille alors d'un monde actif. Les quais sont envahis de tonneaux en provenance de la Marne et de la Loire. Aux alentours vit une pléiade d'artisans en rapport étroit avec le négoce du vin : tonneliers, voituriers, charretiers, négociants, clients, ouvriers, canotiers, etc. Au XX^e siècle, les entrepôts déclinent à cause de l'évolution des techniques de stockage, de la décentralisation et de la concurrence d'autres moyens de transport. Amputé d'un quart de sa superficie lors de la construction de la salle omnisports, Bercy subit la destruction de la quasi-totalité de ses bâtiments. Aujourd'hui, les entrepôts à vin de Bercy ont cédé la place à un parc de 14 hectares, des bureaux, commerces, équipements culturels et de loisirs. Certains éléments du site ont toutefois été conservés : érigés dans les années 1840, les anciens chais Saint-Émilien ont ainsi été réhabilités et transformés en un ensemble de restaurants et de boutiques baptisé – tout un symbole – Bercy-Village.

Bercy est une ville, dont les grilles sont toujours ouvertes et les gardiens absents (d'ailleurs aucune pancarte n'en interdit l'accès). Et quoique cet îlot insolite puisse paraître le paradis des vagabonds, je n'y en ai jamais rencontré. La chasse flicarde y est peut-être tenace. Mais j'ai dormi là plusieurs fois sans jamais apercevoir de contrôle quelconque. Bien sûr, je prenais les précautions élémentaires, entrée une heure ou deux avant la fermeture, glissade furtive entre deux pavillons, derrière une citerne ou une

pile de tonneaux vides, accroupissement en chien de fusil dans un recoin sombre et à première vue sans intérêt pour tout autre que moi, tas de caisses, de bouts de ferraille, de planches et renoncement aux joies du tabac si ce n'est quand il faisait trop froid un peu avant l'aube, la cigarette enfermée dans le creux de la main et la fumée évacuée en très mince et lent filet, et le lendemain, les rues s'animant, départ d'un air dégagé, marchant d'un bon pas vers la sortie, allant même jusqu'à froisser et consulter une pile de papiers d'un air affairé pour passer devant un bonhomme qui se foutait pas mal de ma présence ou la guérite toujours vide, et hop ! dehors, encore une nuit tranquille à la belle étoile et cinq heures de bon sommeil en rabiot.

Mais mon grand plaisir est d'y baguenauder en plein jour, arpenter ces ruelles villageoises, pleines de gros pavés qu'on sent sous les pieds, suivre ces rails qu'on s'imagine être des voies de tramways jusqu'à ce qu'apparaisse au coin un énorme wagon très haut sur pattes, longer ces maisons qui ne sont que bâtiments de ferme, murs lézardés, ornés de plantes vertes et des crochets apparents des poutrages, toits de tuiles en pente douce, portes vantaux en ogive, petits escaliers de pierre à balustrade, fenêtres carrées à volets de bois plein, contourner ces gros arbres mafilus, troncs larges sous lesquels stagnent les odeurs de feuilles mortes, d'herbe coupée, de pierre humide, de cour d'école, alors qu'ailleurs le nez est imprégné de celles du vin épais, des bouchons, des tonneaux neufs et du caoutchouc des tuyaux d'arrosage.

Autour des habitations et des hangars, jouent les gosses les plus heureux de Paris et grignotent des poules cocotantes. Les rues portent des noms de conte fantastique, tous les vignobles, à vous donner grand-soif, Médoc, Beaugency, Mâcon, Chablis, et ne sont plus des rues ordinaires, même aux yeux des édiles, et s'appellent cour Barsac, couloir Déroché, enclos Méconnais (comme de l'autre côté de l'eau à l'intérieur de la Halle aux Vins, on trouve le Grand-Préau et le Préau-des-Eaux-de-Vie). Ça vaut tout de même mieux, et ça se retient plus facilement que ces placards imbéciles illustrant la mémoire de tant d'inconnus, bienfaiteurs de caisses d'école, souscripteurs de pissotières, fondateurs de patronages ou de vrais grands hommes connus dès les premières lueurs de raison, tel Victor Hugo que certaines municipalités agrémentent de l'étiquette : « Poète français » pour que l'on ne confonde pas. Mais après tout, peut-être est-ce prudent, j'ai bien entendu un type dans un bistrot dicter une adresse et ajouter pour la

gouverne de son interlocuteur : Boulevard Gambetta, ça s'écrit comme le gars de l'histoire !

© Jean-Paul Clébert, *Paris insolite*,
Denoël, 1952

« C'était quai de Bercy... »

À la grande époque des entrepôts, Bercy est le rendez-vous du Tout-Paris de la soif. Enfin de semaine, des bandes de joyeux drilles, passablement éméchés, investissent les nombreuses guinguettes du quartier où, pour les policiers nouvellement installés dans le secteur, l'interpellation des ivrognes devient vite une sorte de spécialité.

C'était quai de Bercy, où l'ombre des arbres était aussi douce et aussi quiète, cet après-midi-là, que sur le mail d'une petite ville. Le banc, Dieu sait pourquoi, tournait le dos à la Seine, et les Maigret avaient devant eux une étrange ville soigneusement gardée et entourée de grilles où les maisons n'étaient pas des maisons mais des entrepôts de vins et où les noms, sur les panneaux, étaient les noms familiers qu'on voit sur les bouteilles et, en plus grosses lettres, le long des routes, sur le pignon des fermes.

Il y avait des rues, comme dans une vraie ville, des carrefours, des places et des avenues et, au lieu d'autos, c'étaient des barriques de tous calibres qui les encombraient.

— Tu sais comment, en langage policier, nous appelons un ivrogne qu'on ramasse sur la voie publique ?

— Tu me l'as déjà dit, mais j'ai oublié.

— Un Bercy. Par exemple, on demande à un agent cycliste si sa nuit a été calme et s'il ne s'est rien passé dans le secteur. Il répond :

— Pas grand-chose. Trois Bercy.

© Georges Simenon, *Maigret s'amuse*,
Presses de la Cité, 1957

« Lutteurs, tirs, berlingots, loteries... »
La foire aux pains d'épice

Bercy n'a pas l'apanage des loisirs dominicaux des habitants du 12^e arrondissement. À l'origine de la foire aux pains d'épice se trouve l'autorisation accordée par le roi Philippe le Bel aux moines se réclamant de saint Antoine de créer leur propre foire le long de la route de Vincennes (rue du Faubourg Saint-Antoine). Interrompue par la Révolution, la foire reprend en 1805 puis s'étend vers la place du Trône (Nation). En 1841, c'est le rond-point de cette place qui constitue le centre de la manifestation, d'où l'appellation de foire du Trône. Dès le début, des spectacles forains, jongleurs, bateleurs, s'incorporent au commerce des denrées alimentaires. Léo Malet les décrit dans Casse-pipe à la Nation.

Lutteurs, tirs, berlingots, loteries. Faites vos jeux, la roue part, c'est le 15. Le 15 emporte les cinq kilos de sucre. Voyance, lignes de la main. Horoscope de l'amour. Balançoires. Le nain à deux têtes et l'homme à toutes mains. L'enfant colosse. Vingt ans, deux cents kilos, deux mètres de tour de taille. Emma et ses serpents. Ève et ses filles. Pour adultes seulement. Musée Dupuytren. Curiosités médicales. Quelque part, on écrase les pieds de Gilbert Bécaud, car il barrit plus fort qu'à l'accoutumée. On lutte, on lutte, on lutte. À ma droite, Aimable de la Calmette, champion toutes catégories et les autres. À ma gauche, Kid Batignol, la gloire australienne, comme son nom l'indique. Gréco-romaine, catch, pancrace et bataille de rue, bigorne à tout casser, à la demande. Défi à la foule, défi aux athlètes de l'estrade, défi à la femme qui roule le tambour. On lutte, on lutte, on lutte. Le gant est jeté. En pleine pêche d'un qui n'est pas dans le coup. Kid Batignol contre x..., l'amateur professionnel qui baronne depuis dix ans. Par ici, messieurs-dames, pour un combat sensationnel. Du sport, du sport, toujours du sport. Allô, allô, la fête continue. Cris d'animaux, hurlements, mirlitons, rires, pleurs. Barbe à papa. Chiques lyonnaises. Baptême de cochons : Claquements secs des carabines, des pistolets. Essayez votre adresse. Tentez votre chance. Œuf sur jet d'eau, œuf goguenard et danseur, Serge Lifar du casse-pipe. Pipes en plâtre qui dégringolent. Cent balles les cinq balles en chiffons. Cymbales. Pyramide de vieilles boîtes de conserve qui s'écroule. Et la roue part. Rotor. Labyrinthe. Palais des Glaces. Boucle de la Mort. Motos pétaradantes. Train fantôme. Squelette chatouilleur. Vieille femme bouffée aux mites tenant le micro comme un crachoir. Le spectacle s'adresse aux adultes éclairés, aux

amateurs du beau sexe, aux épris d'art et de nature, à tous ceux, en un mot, qui savent apprécier la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Pour cent francs, cent francs seulement, cent francs, pas davantage, Mlle Coralie et ses sœurs, ici présentes, et un pick-up couvre la voix de la mégère, et Mlle Coralie vient sur le devant de l'estrade et se trémousse à contretemps de la musique, et par la fente latérale de la robe qui colle à sa peau, une jambe s'offre jusqu'à la cuisse, provoquant des cris de panthère ; Mlle Coralie et ses sœurs, des beautés fatales comme on n'en voit plus, vont composer pour le plaisir, la joie et la délectation de vos yeux, à l'intérieur de l'établissement, des tableaux vivants susceptibles de ranimer un mort. Femme à barbe. Animaux savants. Et ça roule et ça tangué. Grande Roue, scenic-railway, autos tamponneuses, avions à réaction, chevaux de bois, gueule idem, chenille, monstre du Loch Ness. Criez, criez, criez, pour exciter le monstre, la bête apocalyptique. Par ici, par ici. Pour les véritables mangeurs de feu, l'homme de Bornéo, le bipède sauvage, par ici. Omelette au gas-oil, saucisson de lion à la sciure de bois, au goudron et au pétrole, sont leurs mets favoris. Mesdames et messieurs, jeunes gens et militaires, après avoir forgé avec leurs pieds nus cette barre de fer rougie au feu et non pas à la peinture, après s'être passé ce tisonnier rougi au feu et non pas à la peinture, prenez l'article en main si vous n'en croyez rien, après s'être passé, dis-je, ce tisonnier sur les parties les plus sensibles de leur épiderme, et notamment la langue, et vous entendrez grésiller les chairs et vous en sentirez l'odeur, cet homme et cette femme, rares spécimens d'une peuplade lointaine, ramenés d'une contrée encore plus lointaine, avaleront devant vous, avec une satisfaction que vous pourrez lire sur leurs faces bestiales aussi facilement que sur un journal du soir, ce magnifique punch à l'essence, auquel nous ajouterons, pour l'enrichir en vitamines, une louche d'huile lourde et quelques culots de pipe. Par ici, messieurs-dames. C'est un spectacle instructif, curieux et surprenant. Par ici, par ici. Lutteurs, tirs, berlingots, loteries. Viens au creux de mon épaule, brin d'amour et bambino. Et la fête continue. Et ça roule et ça tangué. Je plonge vers la foule qui, en bas, s'est amassée et crie et hurle et gesticule. Je grimpe au sommet d'une vague et je redescends, dans le fracas du chariot cahotant sur son rail. Wagonnets de la Grande Roue, multicoloremment éclairés. Avions à réaction, rouges verts et jaunes. Le ciel, les arbres de la Nation que je domine. Là-bas, Philippe Auguste et Saint Louis, sur leurs colonnes. L'homme de Bornéo, le sauvage. Et je descends et je monte, m'abîme

encore et redresse. La brise nocturne, le vent de la vitesse qui fouette le visage, sur ma nuque, le souffle de l'homme qui m'enlace. Le hurlement tragique de la foule. Le moutonnement de la foule et la houle. Toutes les attractions. De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. Sensationnel intermède. Je me dégage. Un coup sur le crâne. Un autre coup. Et ça roule et ça tangué. Criez, criez, criez. Je m'écroule, tout valse et tourne autour de moi, les arbres, les immeubles de cinq étages, l'armature métallique enchevêtrée du Grand Huit, je heurte les parois de l'entonnoir gigantesque maelstromique et puis ça ralentit, ralentit, ralentit, peut-être comme lorsqu'on meurt. Ça ralentit, je suis moins bousculé, ballotté, secoué, heurté, cahoté. Je glisse au sein d'une brume cotonneuse, sur un dernier et brusque spasme stomacal. Et puis, plus rien.

© Léo Malet, *Casse-pipe à la Nation*,
Robert Laffont, 1997

« La nature ici se faisait plus clémente... »
Le bois de Vincennes

Incommodés par le bruit, les riverains obtiennent en 1964 le transfert de la foire aux pains d'épice sur la pelouse de Reuilly, en bordure du bois de Vincennes, à proximité de la porte de Charenton. Vestige de la forêt de Bondy apparaissant pour la première fois au IX^e siècle sous le nom de Vilcena, le bois de Vincennes, ancienne propriété de la couronne et réserve de chasse, est aménagé en promenade par Louis XV, en 1731. Redessiné sous le règne de Napoléon III qui veut offrir aux populations modestes des quartiers de l'est un équivalent du bois de Boulogne, le bois de Vincennes ne parviendra jamais à la notoriété de son homologue de l'Ouest parisien. Alphonse Daudet le décrit dans Les Rois en exil.

De la grande allée où le landau passait au pas, on voyait en effet, sous les fourrés encore grêles et tout violets des premières jacinthes sauvages, des déjeuners installés par terre, les assiettes blanches faisant tache, les paniers couvercle béant, et les verres épais des comptoirs de marchands de vin enfouis dans la verdure des pousses comme de grosses pivoines ; des châles et des blouses pendus aux branches, les femmes en taille, les

hommes en bras de chemise ; des lectures, des siestes, de laborieuses coutures accotées à des troncs d'arbres ; des clairières joyeuses où voltigeaient des bouts d'étoffe pas chère, pour une partie de volants, de colin-maillard ou quelque quadrille improvisé aux sons d'un orchestre invisible arrivant par bouffées. Et des enfants, des quantités d'enfants faisant communiquer les tablées et les jeux, courant ensemble d'une famille à l'autre, avec des bonds, des cris, unissant tout le bois dans un immense gazouillis d'hirondelles, dont leurs allées et venues sans fin avaient aussi la rapidité, le caprice, le noir envollement dans le clair des branches. En contraste au bois de Boulogne, soigné, peigné, défendu par ses petites barrières rustiques, ce bois de Vincennes, toutes avenues libres, semblait bien préparé pour les ébats d'un peuple en fête, avec ses gazons verts et foulés, ses arbres ployés et résistants, comme si la nature ici se faisait plus clémente, plus vivace.

Tout à coup, au détour de l'allée, la brusque prise d'air et de lumière du lac, écartant le bois tout autour de ses berges gazonnées, arracha à l'enfant royal une exclamation d'enthousiasme. C'était superbe, comme la mer découverte subitement après le dédale en pierres sèches d'un village breton, amenant le flux juste au pied de la dernière ruelle. Des barques pavoisées, remplies de canotiers en notes vives de bleu et de rouge, sillonnaient le lac en tous sens avec la coupure d'argent des avirons, leur blanche éclaboussure dans le pétilllement d'ablette des petites vagues. Et des bandes de canards nageaient poussant des cris, des cygnes d'allure plus large suivaient le long circuit du bord, la plume légère, gonflée de brise, tandis que tout au fond, massée dans le vert rideau d'une île, la musique envoyait à tout le bois des rythmes joyeux auxquels la surface du lac servait de tremplin. Sur tout cela un désordre gai, l'animation du vent et du flot, le claquement des banderoles, les appels des bateliers, et l'entourage sur les talus de groupes assis, d'enfants qui couraient, de deux petits cafés bruyants, bâtis presque dans l'eau, au plancher de bois sonore comme un pont, tenant à la fois dans leurs murs à claires-voies du bateau de bains et du paquebot... Peu de voitures au bord du lac. De temps en temps un fiacre à galerie, charriant le lendemain d'une noce de faubourg reconnaissable au drap neuf des redingotes, aux arabesques voyantes des châles ; ou bien des chars à bancs du commerce promenant leur enseigne en lettres dorées, chargés de grosses dames en chapeaux à fleurs qui regardaient d'un air de pitié les passants foulant le sable. Mais ce qu'on voyait surtout, c'était ces petites voitures de

bébés, premier luxe de l'ouvrier en ménage, ces berceaux qui marchent, où de petites têtes encadrées de bonnets à ruches dodelinent bienheureusement, attendent le sommeil, les yeux levés vers l'entrelacement des branches sur le bleu.

Parmi toutes ces promenades de petites gens, l'équipage aux armes d'Illyrie, avec son attelage et sa livrée, ne passait pas sans exciter un certain étonnement, Frédérique n'étant jamais venue là qu'en semaine. On se poussait du coude ; les familles d'ouvriers en bandes, silencieuses dans la gêne de l'endimanchement, s'écartaient au bruit des roues, se retournaient ensuite, ne ménageant pas leur enthousiasme à la hautaine beauté de la reine près de l'aristocratique enfance de Zara. Et quelquefois une petite mine effrontée sortait du taillis pour crier : « Bonjour, Madame... » Était-ce les paroles d'Élysée, la splendeur du temps, la gaieté répandue jusque vers ce fond d'horizons que les usines éteintes laissaient limpides et vraiment champêtres, ou la cordialité de ces rencontres ? Frédérique ressentait une espèce de sympathie pour ce dimanche d'ouvriers, paré presque partout d'une propreté touchante, étant donné les durs travaux et la rareté des loisirs. Quant à Zara, il ne tenait pas en place, trépignait, frémissait dans la voiture ; il aurait voulu descendre, se rouler avec les autres sur les pelouses, monter dans les barques.

Alphonse Daudet, *Les Rois en exil*,
1879

LE TREIZIÈME ARRONDISSEMENT

Pas tout à fait Paris, presque déjà la banlieue, son histoire littéraire est celle d'un entre-deux-mondes.

ALAIN DEMOUZON

« Le quartier où habite la populace de Paris »
Le faubourg Saint-Marcel

Ancêtre du 13^e contemporain, le faubourg Saint-Marcel, en dépit de son rattachement à Paris en 1736, est mal intégré à la capitale. Quartier périphérique établi au pied du mur des Fermiers généraux, ce bourg misérable et malpropre a mauvaise réputation. Savoyards scieurs de bois et décrotteurs, Auvergnats porteurs d'eau et étameurs, Lyonnais crocheteurs et porteurs de chaises, maçons limousins, Normands tailleurs de pierre, paveurs et marchands de fil : il accueille des miséreux venus de la province pour travailler à Paris ainsi que des personnages en rupture de ban. En bref tout un peuple « barbare », refoulé hors des limites de la cité par la pauvreté ou la flétrissure, dont Louis Sébastien Mercier stigmatise les mœurs dans le Tableau de Paris :

C'est le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante et la plus indisciplinable. Il y a plus d'argent dans une seule maison du faubourg Saint-Honoré, que dans tout le faubourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'est dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que se cachent les hommes ruinés, les misanthropes, les alchimistes, les maniaques, les rentiers bornés, et aussi quelques sages studieux, qui cherchent réellement la solitude, et qui veulent vivre absolument ignorés et séparés des quartiers bruyants des spectacles. Jamais personne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville : si l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'est par curiosité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un seul monument à

y voir ; c'est un peuple qui n'a aucun rapport avec les Parisiens, habitants polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Pâris, et qu'on mangea de la terre de son tombeau, jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetière :

*De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.*

Les séditions et les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misère obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil ; ce sont des hommes recalés de trois siècles par rapport aux arts et aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics ; et une femme mécontente de son mari, plaide sa cause dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voisins, et récite la confession scandaleuse de *son homme*. Les discussions de toute nature finissent par de grands coups de poing ; et le soir on est raccommode, quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

Là, tel homme enfoncé dans un galetas, se dérobe à la police et aux cent yeux de ses argus, à peu près comme un insecte imperceptible se dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entière occupe une seule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats sont sans rideaux, où les ustensiles de cuisine roulent avec les vases de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; et tous les trois mois les habitants changent de trou, parce qu'on les chasse faute de paiement du loyer. Ils errent ainsi, et promènent leurs misérables meubles d'asile en asile. On ne voit point de souliers dans ces demeures ; on n'entend le long des escaliers que le bruit des sabots. Les enfants y sont nus et couchent pêle-mêle.

C'est ce faubourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard et ses nombreux cabarets ; car il faut que l'homme s'étourdisse sur ses maux : c'est lui surtout qui remplit le fameux *salon des gueux*. Là, dansent sans souliers et tournoyant sans cesse, des hommes et des femmes qui, au bout d'une heure, soulèvent tant de poussière qu'à la fin on ne les aperçoit plus.

Une rumeur épouvantable et confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce salon horriblement peuplé, et où dans des plaisirs faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste. Ce faubourg

est entièrement désert les fêtes et les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue au Petit-Gentilly, aux Porcherons et à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vides et par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il est, dans ce faubourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, et plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace ; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.

Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*,
1782-1788

« Un fumier qui bouge ! »
La Bièvre

Relégués hors des villes pour des raisons d'hygiène, bouchers, tanneurs et teinturiers s'installent massivement dans le faubourg Saint-Marcel, sur les bords de la Bièvre, dès le ^{xiv}^e siècle. La rivière hérite alors de l'ensemble des industries polluantes de Paris. Image fidèle de la misère industrielle du quartier, elle charrie une eau limoneuse et souillée dont l'odeur pestilentielle est parfois perceptible depuis Paris. Alertés par la menace que représente cet égout à ciel ouvert pour la santé des riverains, les pouvoirs publics prennent les mesures nécessaires. Mais il faut attendre le début du ^{xx}^e siècle pour qu'une décision plus radicale soit prise : la Bièvre, tout du moins dans Paris intra-muros, coulera désormais dans une canalisation bétonnée et souterraine. En faisant disparaître sous terre les flots fangeux de la Bièvre – dont on prépare depuis peu l'exhumation –, on réalise une opération de salubrité publique rendue nécessaire par une situation insupportable. Et il faut trouver dans son cours crotté à satisfaire un goût singulier pour le sordide pour s'affliger, comme Huysmans en 1905, de sa disparition.

La nature n'est intéressante que débile et navrée. Je ne nie point ses prestiges et ses gloires alors qu'elle fait craquer par l'ampleur de son rire son corsage de rocs sombres et brandit au soleil sa gorge aux pointes vertes, mais j'avoue ne pas éprouver devant ses ripailles de sève, ce charme

apitoyé que font naître en moi un coin désolé de grande ville, une butte écorchée, une rigole d'eau qui pleure entre deux arbres grêles.

Au fond, la beauté d'un paysage est faite de mélancolie. Aussi la Bièvre, avec son attitude désespérée et son air réfléchi de ceux qui souffrent, me charme-t-elle plus que toute autre et je déplore comme un suprême attentat le culbutement de ses ravines et de ses arbres ! Il ne nous restait plus que cette campagne endolorie, que cette rivière en guenilles, que ces plaines en loques et on va les dépecer ! L'on va pendre aux crocs chaque quartier de terre, vendre à l'encan chaque écuellée d'eau, combler les marécages, niveler les routes, arracher les pissenlits et les ronces, toute la flore des gravats et des terres incultes ; la rue du Pot-au-Lait et le chemin de la Fontaine à Mulard qui enlacent toute une lande engorgée de mâchefer et de plâtras, bossuée par des bourrelets et des culs de pots de fleurs, semée, çà et là, de fruits pourris et mangés de mouches, de cendres et de flaques, empuantie par les entrailles mouillées des pailles et les amoncellements d'ordures qui se tassent longuement dans la bouillie des fanges, vont disparaître et cette vue mélancolisante d'un puits artésien et de la Butte aux Cailles, ces lointains où le Panthéon et le Val-de-Grâce arrondissent, séparés par des tuyaux d'usines, leurs deux boules violettes sur la braise écroulée des nuages, vont faire place aux joies bêtes, aux banals galas des maisons neuves !

Ah ! les gens qui ont décidé le pillage et le sac de ces rives, n'ont donc jamais été émus par l'inertie désolée des pauvres, par le gémissant sourire des malades ? ils n'admirent donc la nature que hautaine et parée ? ils ne sont donc jamais, par les jours de spleen, montés sur les coteaux qui dominent la Bièvre ? ils ne l'ont donc jamais enfin regardée cette étrange rivière, cet exutoire de toutes les crasses, cette sentine couleur d'ardoise et de plomb fondu, bouillonnée çà et là de remous verdâtres, étoilée de crachats troubles, qui gargouille sur une vanne et se perd, sanglotante, dans les trous d'un mur ? Par endroits, l'eau semble percluse et rongée de lèpre ; elle stagne, puis elle remue sa suie coulante et reprend sa marche ralentie par les bourbes. Ici, des huttes pelées, des hangars borgnes, des murs salpêtrés, des briques tartreuses, tout un assemblage de teintes mornes sur lesquelles, pendant à la croisée d'une chambre, un édredon de percale rouge jette comme un réveil sa note éclatante ; là, des cages sans volets pour les mégissiers, des brouettes, les quatre fers en l'air, un trident, un râteau, des vagues figées de laine morte, une colline de tan sur laquelle picore une

poule à crête écarlate et à queue noire. En l'air, des toisons secouées par le vent, des peaux râclées qui s'étirent et se détachent avec leur blancheur crue sur la pourriture verdie des claies ; par terre, des baquets hydropiques, des futailles énormes où marine dans des teintes de feuille morte et de bleu sale la croûte liquéfiée des cuirs ; plus loin enfin des peupliers piqués dans une boue de glaise et un tas de masures qui s'escaladent et se haussent les unes par-dessus les autres, étales sordides où toute une population de gosses fermente aux fenêtres pavoisées de linge sale.

Eh oui, la Bièvre n'est qu'un fumier qui bouge ! mais elle arrose les derniers peupliers de la ville ; oui, elle exhale les fétides relents du croupi et les rudes senteurs des charniers, mais jetez au pied de l'un de ses arbres un orgue qui crachera en de longs hoquets les mélodies dont son ventre est plein, faites s'élever dans cette vallée de misères la voix d'une pauvre qui lamentablement chantera devant l'eau une de ces plaintes ramassées au hasard des concerts, une romance célébrant les petits oiseaux et implorant l'amour, et dites si ce gémissement ne vous prend point aux entrailles, si cette voix qui sanglote ne semble pas la clameur désolée d'un faubourg pauvre !

Un peu de soleil – et, merveilles des joies navrées – des grenouilles coassent sous des roseaux, un chien s'étire, les pattes écartées, la queue en l'air, une femme passe un petit panier au bras, un homme en casquette chemine, le brûle-gueule aux dents et, sous la garde de mioches qui se roulent dans la boue, un fantôme de rosse blanche pâture dans les terrains vagues.

Les travaux sont commencés. Le remblai de la rue de Tolbiac barre l'horizon déjà ; le lait de chaux va masquer de son uniforme blancheur les ulcères diaprés du quartier souffrant ; les grands ciels gris sur lesquels se découpent encore les séchoirs à jour des peaussiers et des chamoiseurs seront prochainement bouchés. Bientôt sera à jamais terminée l'éternelle et charmante promenade des intimistes, au travers de la plaine que sillonne, en travaillant, l'active et misérable Bièvre.

Joris-Karl Huysmans, *Croquis parisiens*,
1905

« C'était un sale quartier... »
La zone

Avant l'ouverture des plus grands chantiers de la capitale, la partie du quartier de la Gare qui jouxtait les fortifications était un terrain privilégié pour les marginaux. Avant-guerre, on trouvait, tout le long du chemin de fer de ceinture, une cité curieuse à mi-chemin du bidonville et du lotissement pavillonnaire, connue sous le nom évocateur de Californie. De l'autre côté des fortifications, au débouché des portes d'Italie, de Choisy, d'Ivry et de Vitry, se trouvait un no man's land investi par les roulottes des tziganes et les baraques de jardins : la zone. Ces quartiers intermédiaires et crapuleux ont longtemps inspiré les auteurs de polar. Dans Brouillard au pont de Tolbiac, Nestor Burma surmonte ses réticences pour s'aventurer dans l'ancienne zone, sur les traces d'une gitane dont il s'est amouraché :

C'était un sale quartier. Il collait à mes semelles comme la glu aux pattes de l'oiseau. Il était écrit que je l'arpenterais toujours en quête de quelque chose, d'un morceau de pain, d'un abri, d'un peu d'amour. Je le sillonnais à la recherche de Bélita. Elle n'était pas nécessairement revenue dans le coin. Il y avait même de fortes chances pour qu'elle soit allée ailleurs, mais moi j'étais là. Et peut-être pas tellement à sa recherche. Peut-être simplement pour régler un vieux compte avec ce quartier. Ma vue me jouait des tours. D'aussi loin que j'apercevais une silhouette féminine, je lui voyais une jupe rouge. Toutes les robes, tous les manteaux, toutes les jupes étaient rouges. Ce doit être ça qu'on appelle voir rouge.

J'allai passage des Hautes-Formes, et il n'y avait rien. J'allai sur l'ancienne zone, du côté d'Ivry, là où elle m'avait dit que sa tribu campait, et il n'y avait rien. Salvador, Dolorès et compagnie avaient mis les bouts, ainsi que je l'avais pronostiqué. Eh bien ! c'était toujours une satisfaction. Je quittai cette zone, muni d'un tuyau fourni par un gamin. Des romanos, il en avait vu dans une vieille baraque de l'impasse du Gaz. Je m'en fus impasse du Gaz, et il n'y avait rien. Je revins sur la zone, des fois que j'aie mal vu la première fois, mais j'avais bien vu. Il n'y avait rien. Je commençais à ressentir sur mes nerfs les effets bénéfiques de ma fatigue. Allons ! encore quelques kilomètres dans les guibolles et je pourrais dormir. Je remontai sur le pont National par le large escalier de pierre qui va du quai d'Ivry au boulevard Masséna. Je traversai devant les bâtiments de la Compagnie de l'Air Comprimé et descendis le boulevard jusqu'à la station du chemin de fer de ceinture. Il n'y avait pas de brouillard, aujourd'hui. Il

faisait même gai, si j'ose dire. Le crépuscule approchait, mais les derniers rayons du soleil jaune luttaienent encore victorieusement. Par l'escalier qui passe sous la gare de ceinture, j'atteignis la rue du Loiret. Et je me retrouvai au carrefour Cantagrel-Watt-Chevaleret. L'Armée du Salut me rappela plus intensément Bélita. Et je la revis comme je l'avais vue le matin même, dans le désordre charmant d'un de mes pyjamas.

© Léo Malet, *Brouillard au pont de Tolbiac*,
Robert Laffont, 1997

« Le jour venu, le printemps n'était encore qu'un souhait... »
Chinatown

Symbole de l'urbanisme moderne, les tours d'habitation construites entre les avenues d'Ivry et de Choisy (le « triangle de Choisy »), sont investies, à partir de 1975, par une importante communauté asiatique. Composées en grande partie de membres de la diaspora cambodgienne, chinoise et vietnamienne chassés de leur pays d'origine par la guerre et la famine, ces familles rachètent peu à peu les commerces du secteur, donnant naissance à une véritable « Chinatown ». Même si le mythe d'une « ville chinoise » ne résiste pas à l'analyse statistique – la population asiatique de l'arrondissement étant inférieure à 10 % de la population totale –, le 13^e n'en reste pas moins une terre d'accueil, souriante et métissée. Les différentes communautés cohabitent dans un climat d'harmonie dont Philippe Meyer prend la véritable mesure en assistant à la messe œcuménique célébrée dans la petite église Saint-Hippolyte à l'occasion du Nouvel An chinois :

Le jour venu – le 9 février, cette année-là –, le printemps n'était encore qu'un souhait. L'église était bourrée une demi-heure avant que ne sortent de la sacristie les douze prêtres concélébrant l'office : six Chinois et six Français, précédés de huit enfants de chœur, filles et garçons, habillés non des aubes et des surplis habituels, mais des costumes traditionnels de certaines provinces de Chine. Devant eux, une bonne moitié de fidèles chinois ou indochinois, un gros tiers de Français blancs, un bon quart

d'Antillais, le reste étant africain. Le curé dit quelques mots chaleureux de bienvenue et explique ce qu'est le nouvel an dans la tradition chinoise.

Il est suivi par un vieux prêtre chinois dont la figure parcheminée est fendue d'un sourire à la fois enfantin et moqueur et qui, dans sa langue, adresse quelques phrases à l'assistance, dont la partie jaune se prend à sourire à son tour. Français et chinois seront employés tour à tour pour l'*Introït*, le *Kyrie eleison* (San Zhou Tchio Ni Tchoue Nien), le *Gloria*. Le livre de Job (« Job prit la parole et dit : “Vraiment, la vie de l'homme sur la terre est une corvée...” ») est lu en français, puis en chinois ; l'épître de saint Paul aux Corinthiens (IX, 16-23 : « Libre à l'égard de tous, je me suis fais le serviteur de tous »...), en chinois, puis en français... ; et l'évangile de saint Marc (I, 29-39, Jésus guérit la belle-mère de Simon) dans le même ordre des deux langues.

Pour les chants, cela va moins fort. On a remis à chaque fidèle une feuille où les paroles en chinois sont reproduites phonétiquement et le vieux prêtre parcheminé, dont le sourire mange de plus en plus la face, invite les Français – dont il maîtrise parfaitement l'idiome, mais avec un accent labial qui en fait un personnage de « Tintin » – à se joindre à leurs frères orientaux. Au début, cela marche plutôt bien : les mélodies comptent parmi les plus répandues dans toutes les églises du monde et tout le monde arrive à y adapter à peu près les fameuses paroles du psaume : « Alleluia San Zhou De Pou Ren Ah ! » Mais les Chinois vont trop vite pour que le reste de l'assistance les suive ou, au contraire, ils s'arrêtent soudain pour moduler longuement une note ou introduire une variation dans le chant, et ce sont alors les autres qui les dépassent. Tant et si bien que, de collision en cacophonie, tout le monde laisse les Chinois chanter tandis que le vieux prêtre a la figure tellement fendue par son sourire qu'on croirait que le haut va tomber derrière lui.

« Vous allez en avoir pour votre argent, annonce le curé avant le prêche. Vous aurez deux sermons et une seule quête. » l'église avale les deux homélies – une dans chaque langue, bien sûr, la seconde étant dite par le vieux prêtre, dont la bonne humeur déteint sur ses confrères et sur l'assistance. du moins sur ceux qui le comprennent. Plus tard, après le Credo en français, une petite fille et un petit garçon chinois alterneront la lecture des intentions de prière, dont beaucoup font allusion à des familles séparées et à des victimes de guerre. Le moment venu du baiser de paix, au lieu du serrage de mains que je décrivais tout à l'heure, l'assistance est

invitée à se diviser en deux moitiés qui se font face et à se saluer par une inclinaison du chef, à l'orientale. Évidemment, les Français et les Antillais en rajoutent dans la courbette, et plient le buste le plus bas possible, tandis que les Chinois se contentent d'un mouvement dont la solennité n'est pas donnée par l'amplitude mais par la lenteur. Comme il y a, dans chacune des deux parties, des représentants de toutes les ethnies, le capharnaüm est à son comble et toute l'église éclate de rire...

À la fin de la messe, après les annonces d'usage, le curé invite les fidèles à observer le rite qui honore les ancêtres. Chacun devra quitter sa place, se rendre au fond de l'église où on lui remettra un bâtonnet d'encens allumé, avec lequel il remontera vers l'autel avant de le planter dans une jarre pleine de terre. Il recevra alors une enveloppe rouge, couleur symbolique du bonheur. Les paroissiens amorcent le mouvement tandis que deux fidèles lisent l'éloge des ancêtres. « En ce début de l'année du buffle, nous, Chinois de Paris, avec les amis français et d'autres pays, nous nous rassemblons ici pour exprimer d'un cœur sincère à nos ancêtres notre piété filiale... À Dieu je dois mon âme, aux ancêtres, mon corps... Rappelons les dons reçus... »

Dans le bas de la nef, deux files se sont formées, prêtes à remonter côte à côte l'encens à la main. En tête de celle de gauche, une minuscule Chinoise en costume traditionnel, les cheveux tirés en arrière et les gestes calculés au plus juste. En tête de celle de droite, un Antillais d'une vingtaine d'années et du format basketteur qui s'agite et tourne la tête en tous sens. Au signal du départ, il s'apaise et se met en route vers l'autel avec la vieille Chinoise. Il tient son bâtonnet d'encens devant sa poitrine, plutôt nonchalamment : elle le porte avec gravité des deux mains à la hauteur des yeux, tête baissée. Dès qu'il s'en aperçoit, il adopte la même pose et, comme son allonge de géant lui fait prendre trop d'avance, il diminue sa foulée, revient à la hauteur de la vieille dame et, dans quelques instants, il plantera son bâtonnet à côté du sien.

© Philippe Meyer, *Paris la grande*,
Flammarion, 1997

« Le plus bel arrondissement du monde »
Le 13^e arrondissement

Réfugiés, clandestins, ouvriers, miséreux, nomades et marginaux : pour les « bannis » de tous les horizons, le 13^e arrondissement, lui-même situé à l'écart des circuits touristiques et comme en marge de l'histoire, est une terre d'asile. En 1934, Alexandre Vialatte emménage dans un immeuble grisâtre à trois étages, au numéro 158 de la rue de la Santé ; il y vivra jusqu'en 1966. Sur cet écrivain « déclassé », originaire de la Haute-Vienne, la poésie particulière qui s'attache au 13^e exerce une séduction immédiate. En 1978, les chroniques réunies dans Dernières Nouvelles de l'homme lui fournissent l'occasion de faire à l'arrondissement une véritable déclaration d'amour.

« L'homme, dit la Bible, est en exil sur cette terre. » Et l'opinion publique ajoute : « Surtout dans le XIII^e arrondissement. » C'est parce qu'on ne le connaît pas bien.

Je chanterai le XIII^e arrondissement. On y pénètre sans le savoir, en franchissant un pointillé imaginaire, au milieu de la rue de la Santé. Rien n'y prépare. Au Japon, au contraire, le touriste rencontre un écriteau fléché disant : « Hiroshima, sa plage, son site, son cataclysme. » Peut-être serait-il instructif de trouver, aux environs de Denfert-Rochereau, un écriteau annonçant le XIII^e, « son clair de lune, ses environs, ses hôpitaux, ses asiles, ses prisons, ses monastères, et ses Nord-Africains. Ses mystères, ses prophètes, ses assassins célèbres, et ses cimetières souterrains. »

« Les environs de Paris, disait Alphonse Allais, sont les plus beaux environs du monde. » Ceux du XIII^e aussi. C'est même encore plus vrai. On pourrait presque dire que c'est par ses environs que le XIII^e est le plus bel arrondissement du monde. C'est lui, de tous ceux de Paris, qui a la plus belle banlieue : elle l'exclut en effet lui-même.

© Alexandre Vialatte, *Dernières Nouvelles de l'homme*,
Julliard, 1978

LE QUATORZIÈME ARRONDISSEMENT

N'empêche que j'aime toujours le XIV^e ; j'y ai mes habitudes.

HENRI CALET

« Pourquoi s'en aller au loin ? »

Le 14^e arrondissement

Né à Paris d'un père parisien et d'une mère flamande, Henri Calet s'est inspiré de sa propre vie, difficile et hasardeuse, pour composer ses livres. Ballotté entre des parents instables et divisés, il fait très tôt l'expérience de la rue et de la solitude. C'est de son enfance, qui le promène de France en Hollande, que lui vient le goût des voyages : la Belgique, la Suisse, l'Italie, ou encore l'Afrique du Nord et l'Amérique du Sud. Mais c'est Paris qu'il aime depuis toujours, Paris qui lui manque, le fait revenir, Paris qu'il arpente de long en large, en particulier le Paris populaire, dont il se fait le chantre. « De sa lucarne » du 26, rue de la Sablière, son regard balaie d'ouest en est les sites les plus célèbres de la capitale et vient se poser, au pied de l'observateur, sur la mairie du 14^e arrondissement.

Pourquoi s'en aller au loin ? À Ménilmontant, à Belleville ? Pourquoi s'écarter de chez soi quand on a une ville entière à domicile ?

J'habite au huitième étage parmi les moineaux, les pigeons, les avions de passage et, du printemps à l'été, parmi les hirondelles et les ramoneurs qui se téléphonent de l'un à l'autre par les cheminées : « Hohé ! »

De ma lucarne, c'est un beau spectacle à l'œil nu : j'ai vue sur Paris depuis le mont Valérien, à bâbord, jusqu'à l'observatoire de Montsouris, à tribord. Oui, je crois parfois que je navigue lentement à travers les dômes, les flèches, les tours, les coupoles, les toits, les siècles, le gris des brumes, des fumées, du zinc et de l'ardoise. Le gris est la teinte dominante, mais un gris nuancé à l'extrême.

D'autres fois, je crois que c'est mon champ. Voilà longtemps que je laboure, que je sème : rien ne vient.

Par-dessus tout, la tour Eiffel, cette grande perche amicale, maigre, rousse, vêtue de dentelle de Paris. Ou une énorme aiguille à tricoter les nuées ? Ou un simple presse-papier souvenir ? À son sommet, un drapeau tricolore qui atteste la présence de la France dans le ciel, à tout hasard. La nuit, elle a deux gros yeux rouges d'insomnie à force de veiller pour nous. Elle doit avoir un peu plus de mon âge : la cinquantaine. J'ai su, naguère, son poids exact et aussi le nombre de boulons qu'elle a dans la carcasse : j'ai tout oublié. Depuis quelques jours, elle possède un troisième œil, elle voit à 40 kilomètres.

L'arc de Triomphe où repose un simple soldat, les Invalides où repose un empereur sur les rives de la Seine au milieu d'un peuple qu'il a tant aimé (on le lui rend bien), le Grand Palais du père Bibendum, l'Opéra, Saint-Augustin, le Printemps, la butte Montmartre et le Sacré-Cœur, Dufayel dont les innombrables abonnés nous harcelaient jadis, le clocher de Saint-Germain-des-Prés, Saint-Sulpice, les gazomètres qui montent, qui descendent, Saint-Eustache, la tour Saint-Jacques, Saint-Germain-l'Auxerrois, l'Institut, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, Saint-Étienne-du-Mont, le Panthéon, les Buttes-Chaumont, le Val-de-Grâce, la gare de Lyon, la mairie du XIV^e.

Les styles, les plans, les matériaux, les époques, beaux et vilains quartiers se confondent dans la masse des maisons où nous demeurons de toute éternité, ou presque : ouvriers, employés, financiers, voleurs, prostituées, malades, agonisants, nouveau-nés. De tout un peu.

Des prisons, des casernes, des hôpitaux, des fabriques, des bureaux, des hôtels, des cafés, des palais, des banques, des tripots, des écoles, des dancings, des églises, des musées, tout ce qu'il faut pour apprendre à vivre, à souffrir, à s'amuser en société.

Je connais cette ville par cœur ; je pourrais la démonter pierre à pierre et la reconstruire ailleurs. Je l'ai vue sous divers aspects : Paris changeant, Paris des quatre saisons, Paris des douze mois de l'année, Paris de tous les jours. Je l'ai vue blanche de neige, bleue de gel, transparente ; je l'ai vue pauvre, abandonnée, inhabitée, obscurcie ; je l'ai vue riche et pavoisée. Je l'ai vue sous toutes les coutures. C'est devenu, peu à peu, une vieille liaison, une intimité sans plus aucun secret. Je l'aime. Elle est à ma taille,

elle me botte parfaitement. Entre nous, maintenant, c'est à la vie à la mort (la vie pour elle, la mort pour moi).

© Henri Calet, *De ma lucarne*,
Gallimard, 2000

« Riche en couvents et en hospices »
Le faubourg Saint-Jacques

Austère et dépourvu de grâce comme de monuments historiques de premier plan, le faubourg Saint-Jacques ne possède ni les atours des beaux quartiers ni le prestige des arrondissements du centre de Paris. Le long des avenues plantées qui entourent l'Observatoire, les hôpitaux (Saint-Vincent de Paul, Cochin, Sainte-Anne, etc.) et les communautés religieuses se succèdent sur un rythme monotone. Les hauts murs noircis de la prison de la Santé, boulevard Arago, éloignent le touriste du quartier. Les ateliers d'artistes qui ont fait sa réputation s'y font de plus en plus rares... Toutes choses qui contribuent à faire du faubourg Saint-Jacques, où le « badaud de Paris » André Billy promène son ennui, l'un des endroits les plus spleenétiques de Paris.

Par le boulevard Arago, je reviens sur les confins du Quartier Latin, dans le faubourg Saint-Jacques, riche en couvents et en hospices. Que désolants sont, sous un ciel gris d'automne, ces ramures dépouillées, ces vastes trottoirs où la bise chasse des feuilles mortes, ces vallées herbeuses du jardin de l'Observatoire, solitaire à l'abri de ses grilles rouillées ! Beaucoup d'ateliers encore ; les rideaux des vitrages, entrebâillés, laissent voir des plâtres, des cadres, des châssis, des cuivres sur des bahuts, des panoplies sur des tentures. Ailleurs, de grandes étendues de terrain, où des jeunes filles jouent au tennis, éloignent hors de vue des villas et des usines. Plus loin, c'est la prison de la Santé, avec ses murs de nougat inentamable ; l'hôpital Broca et son entrée de domaine agricole. Enfin, j'aperçois l'avenue des Gobelins qui s'annonçait déjà par une rumeur. Mais je n'irai pas jusqu'à elle, je ne dépasserai pas la rue des Marmousets.

© André Billy, *Le Badaud de Paris et d'ailleurs*,
Librairie Arthème Fayard, 1959

« Peu de Parisiens les ont visitées... »
Les catacombes

Suite à l'éboulement d'une fosse commune dans une cave de la rue de la Lingerie (voir page 24), en 1786, les ossements du cimetière des Innocents sont transférés dans les carrières désaffectées du sous-sol parisien qui recevront ainsi, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les restes de plusieurs millions de Parisiens. En 1806, Héricart de Thun aménage le site pour rouvrir à la visite. Ces catacombes, auxquelles on accède par l'ancienne barrière d'Enfer (rebaptisée place Denfert-Rochereau), attirent nombre de curieux, les plus audacieux n'hésitant pas à braver l'avertissement gravé sur le linteau de la porte d'entrée : « Arrête, c'est ici l'Empire de la Mort ! » – et, plus prosaïquement, l'autorité des inspecteurs des Carrières – pour y tenter des incursions nocturnes. Alexandre Dumas les décrit dans Les Mohicans de Paris.

« Peu de Parisiens les ont visitées ; et pas un Parisien, cependant, le guide du voyageur à la main, ne quitterait Naples sans avoir vu Pompéi et Herculaneum. Pourquoi ? Je ne saurais le dire, sinon que le Parisien ressemble aux hommes mariés qui ne visitent que la femme des autres. Parlez de tous les pays à un Parisien : de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Europe entière ; mais ne lui parlez pas de Paris ; sur sa ville natale, il est d'une ignorance crasse – je puis le dire, je suis de Paris. Il ne connaît dans sa ville que son quartier ; dans son quartier, que sa rue ; dans sa rue, que sa maison, et, dans sa maison, que son étage. Sortez-le de là, rien !... J'ai demeuré rue Saint-Jacques pendant sept ans, sur le même palier qu'un individu dont je n'ai su le nom qu'en lisant *Le Siècle*, à l'article des décès.

« Il n'est donc pas étonnant que les Parisiens n'aient jamais visité les catacombes, et que plus des deux tiers ignorent jusqu'à leur existence ! Quoi qu'il en soit, c'est un des plus beaux décors que je connaisse, et je l'ai visité comme un pays connu depuis longtemps.

« Dans ce quartier Saint-Jacques, où fleurissaient autrefois, aux fenêtres des mansardes, ces belles demoiselles qu'on appelait des grisettes, les catacombes sont connues au moins par ouï-dire. Il n'est pas un propriétaire

qui, en faisant un trou dans son puits, ne puisse, comme M. Jackal, pénétrer dans ces souterrains.

« Du temps que j'étais enfant, je voyais, le dimanche, venant du côté de la porte Saint-Jacques, près du Panthéon, et se rendant à la barrière, les groupes de jeunes gens et de jeunes filles amoureusement enlacés.

« Où allaient-ils ainsi, joyeux, jeunes, chantants, vivaces ?... Pendant longtemps, je l'ai ignoré. Le soir, quand on oubliait de me coucher, je les voyais revenir, non plus gais ni souriants, mais pensifs, les jeunes filles languissantes, les jeunes gens songeurs.

« J'appris, quelque temps après, qu'ils revenaient des catacombes.

« Eh quoi ! ces beaux jeunes gens, si étroitement enlacés, qu'ils me semblaient des frères et des sœurs ; eh quoi ! ils avaient fait, de ces souterrains funèbres, des retraites d'amour ? de ces tombeaux, des lits de joyeux hyménée ?

« Oui, pour une pièce de trente ou quarante sous, le gardien de l'escalier ouvrait la porte... et ils entraient là allègrement, n'écoutant aucune des recommandations du gardien, et ils s'enfonçaient chacun dans un de ces immenses souterrains, grands comme des villes, songeant bien à mourir vraiment, eux, jeunes, forts, amoureux ! Et la vue de ces milliers d'ossements ne les arrêtait pas !

« Sur un des piliers de l'entrée de la crypte de Legouvé, ils lisaient ce vers de Ducis :

Nos jours sont un instant : c'est la feuille qui tombe.

« Et ils effeuillaient cette fleur de la vie qu'on appelle le premier amour, sans respect du passé, sans souci de l'avenir – le présent des amoureux n'est-il pas éternel ?

« Un soir, le gardien attendit vainement le dernier groupe.

« En vain il appela, en vain il descendit, en vain il parcourut les mille souterrains de cette nécropole : rien !...

« Descendez encore aujourd'hui dans les catacombes, marchez plus de temps que la durée de votre torche, et en vain vous aurez pris mille points de repère, vous ne vous retrouverez pas, vous ne reviendrez pas plus de là qu'un caillou jeté dans un gouffre !

« C'est ainsi que les catacombes engloutirent les deux amoureux.

« Le gardien pleura amèrement ; mais c'est la mère de la fillette qui fut à plaindre ! Son chagrin traversa toute notre rue ; ses sanglots arrivaient

jusqu'à ma fenêtre.

« Un jour, je vous conterai ce drame en détail, maestro, et vous frémirez !

Alexandre Dumas, *Les Mohicans de Paris*,
1854-1859

« Nul n'entre ici s'il n'est artiste... »

Le quartier Montparnasse

Le nom, de Montparnasse vient d'un mont de Grèce consacré aux Muses. Un nom prédestiné, puisque Montparnasse est le creuset des grands mouvements artistiques du ^{xx}e siècle. Dès la fin du ^{xix}e siècle, Montparnasse attire artistes et intellectuels par son caractère campagnard, ses petites maisons et son fameux bal Bullier. Mais c'est surtout dans les années 1910-1920 que ce quartier connaît un afflux de peintres (Modigliani, Soutine, Braque, Chagall, Picasso), de sculpteurs (Bourdelle, Zadkine) et de poètes (Paul Fort, Max Jacob, Apollinaire, Biais Cendrars) descendus de la butte Montmartre. Léon-Paul Fargue le décrit dans Le Piéton de Paris.

À côté de ce Montparnasse de terrasses, de tangos, de cacahuètes et de boissons originales, existe dans l'air, comme une mélodie, le vrai Montparnasse, celui qui n'a ni murs ni portes et qui, plus que tout autre sanctuaire, pourrait revendiquer le célèbre mot de passe, un peu retouché : « Nul n'entre ici s'il n'est artiste. » Montparnasse doré, aérien, tendre, qui met en fuite les démons de la solitude, celui de Baudelaire, de Manet, d'Apollinaire, et de tant d'autres pour qui la vie en marge des institutions et coutumes bourgeoises n'était pas une affectation, mais une nécessité en quelque sorte congénitale. Le véritable état-major de Montparnasse se composait de Moréas, de Whistler, de Jarry, de Cremnitz, de Derain, de Picasso, de Salmon, de Max Jacob, haut patronage de morts et de vivants qui donne encore le ton aux débutants dans l'art d'avoir du génie. Il y a un peu plus de vingt ans, quand Picasso vint s'établir aux environs de la Rotonde, tout le monde comprit à Paris qu'une colonie nouvelle, qui s'étendrait jusqu'à la porte d'Orléans, allait remplacer la rue Lepic

agonisante. Le restaurant Baty connut une vogue soudaine et eut l'honneur de faire crédit à Léon Trotsky, lequel, encore qu'il ait inventé l'armée rouge et la position de révolutionnaire absolu, restera toujours un type de Montparnasse, et montrait bien des points communs avec Modigliani, Vlaminck ou le Douanier Rousseau, autres clients de Montparnasse, plutôt touristes d'ailleurs, Vlaminck arrivant de la grande banlieue et Modigliani de Montmartre. Cette présence de peintres, d'esthètes, de courtiers en tableaux, de poètes et de midinettes toujours prêtes à se déshabiller pour poser un nu n'a pas été sans influencer fortement la gent « vadrouillarde » du quartier. Le « mec » du Raspail et de l'avenue du Maine n'est pas semblable à ses confrères de Grenelle. Il a un peu d'éducation, de très gentilles dispositions pour l'humour, sait danser à la moderne et, au besoin, la promiscuité artistique aidant, faire un petit croquis à propos de bottes. S'il est dur avec les filles, il n'est pas hostile aux poètes. Il a connu Foujita, il reconnaît Kisling, et les secrétaires d'ambassades lointaines qui viennent dîner à la Coupole avec les peintres « de chez eux ». Je vais souvent prendre un verre de porto chez un ancien modèle qui vit aujourd'hui très bourgeoisement dans un petit appartement coquet de la rue de Vaugirard et qui est pour moi un petit musée de Montparnasse : on y trouve une cravate de Mécislas Golberg, une carte postale de Max Jacob, un menu de chez Baty, un vieux tablier qui appartient à quelque plongeur de la Rotonde, des Utrillo, une coupure de journal rappelant que le petit hôtel de Picasso à Montrouge avait été un jour cambriolé, un bouquin sur Van Gogh, et des quantités de souvenirs cubistes, futuristes, pornographiques ou touchants qui rappellent que Montparnasse, avant d'être le quartier des faux peintres arrivés, a longtemps été un petit paradis...

© Léon-Paul Fargue, *Le Piéton de Paris*,
Gallimard, 1932-1939

« Un quartier maussade que la tour Montparnasse voile de deuil... »
La tour Montparnasse

La deuxième guerre mondiale met fin à l'effervescence de Montparnasse. À la longue, les peep-shows supplantent, dans la vie nocturne, les casinos, music-halls, cinémas, théâtres et salles d'audition. Symbolisée par la tour, élevée en 1973 et haute de 209 mètres, la pression

*de l'urbanisme des années 1970 fait fuir les artistes. En 1991, Modiano signe dans *Fleurs de ruine* l'acte de décès du quartier.*

Ce soir, je marche sur leurs pas dans un quartier maussade que la tour Montparnasse voile de deuil. Pendant la journée, elle cache le soleil et projette son ombre sur le boulevard Edgar-Quinet et les rues avoisinantes. Je laisse derrière moi la Coupole que l'on est en train d'écraser sous une façade de béton. J'ai peine à croire que Montparnasse connut jadis une vie nocturne...

© Patrick Modiano, *Fleurs de ruine*,
Seuil, 1991

« Sur le parc Montsouris, sans arrêt le ciel tremble... »

*Aménagé sur d'anciennes carrières sous la direction du préfet Haussmann et de son ingénieur Alphand, le parc Montsouris est ouvert au public en 1878. Traversé par des voies ferrées (l'ancienne ligne du chemin de fer de Sceaux, aujourd'hui RER B) dissimulées dans des fossés bordés d'arbres, le parc offre un espace de promenade et de détente aux habitants du quartier. Dans *Les Ruines de Paris*, en 1977, il fournit à Jacques Réda la matière d'une méditation sur la fuite du temps.*

On accède au pont de fer très noir par deux escaliers qui se rejoignent. J'emprunte celui de gauche et, à peine au sommet, ma tête cogne contre un bec de gaz. Tout le ciel gris et bleu trempé se remplit instantanément de tours. Elles étincellent. Et plus elles grandiront plus le ciel lui-même augmentera. Sans doute j'aimerais mieux pour toujours cette civilisation de becs de gaz et de passerelles, mais ne bas-culeront-ils pas déjà dans une minute, puisque je passe, et le monde en extension éternelle continuera. Il n'y avait devant moi que deux petites filles habillées de rouge. Résolument, chacune a pris son escalier sans un regard pour l'autre, ni pour le décor menaçant où chante leur ton : l'entrepôt en surplomb comme un pan de forteresse ; la tranchée derrière un grillage impitoyable de cave qui s'évase par-des-sous. En métal et en bois parmi des monceaux de charbon et de ballots de papiers, d'obscurs résidus ferroviaires y jonchent la suie entre

les rails, mais beaucoup de bidons jaunes bleus verts s'entassent polyphoniques. Le hasard ou quoi d'autre a voulu cette justesse de leur distribution. Je reviens sur mes pas et j'écoute. Sur le parc Montsouris, sans arrêt le ciel tremble, casse comme du cristal. De l'autre côté du pont je ne trouve même pas de rue : rien que des arbres d'un autre siècle et de la boue labourée en rampes vers d'autres tours. Quelques gouttes de pluie se dispersent, naviguent. Au loin une seule tache rouge que font ces deux gamines qui penchent en se tenant par le cou.

© Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*,
Gallimard, 1977

OceanofPDF.com

LE QUINZIÈME ARRONDISSEMENT

Provinciale en diable, respirant le calme et la tranquillité.

LÉO MALET

« Le regard se perdait dans cette forêt de mâts... »
Le Front de Seine

Roman d'anticipation écrit par Jules Verne aux alentours de 1863, Paris au ^{xx}e siècle se passe en 1960 et décrit une ville futuriste, transformée par les ingénieurs en vaste champ d'expérimentation. Au nombre des réalisations imaginées par l'auteur figure ainsi l'aménagement d'un immense port marchand dans la plaine de Grenelle. Dans la réalité, le port de Grenelle – qui avait reçu un début d'aménagement en 1824 – semble ne pas avoir joué un rôle considérable dans la vie économique de Paris. Les rêves de gigantisme de Verne, en revanche, ont bel et bien pris corps au cours des années 1960 avec la construction du Front de Seine, sorte de grand paquebot amarré au bord du fleuve et symbole du 15^e contemporain.

La vue de ce bassin prise des hauteurs d'Arcueil ou de Meudon était réellement admirable ; le regard se perdait dans cette forêt de mâts pavoisés aux jours de fête ; la tour des signaux de marée s'élevait à l'ouverture du port, tandis qu'au fond un phare électrique, sans grande utilité, s'enfonçait dans le ciel à une hauteur de cinq cents pieds. C'était le plus haut monument du monde, et ses feux portaient à quarante lieues ; on les apercevait des tours de la cathédrale de Rouen.

Tout cet ensemble méritait d'être admiré.

« Cela est beau vraiment, dit l'oncle Huguenin.

— Un pulchre spectacle, répondait le professeur.

— Si nous n'avons ni l'eau, ni le vent de la mer, reprenait M. Huguenin, voici du moins les navires que l'eau porte et que le vent pousse ! »

Mais où la foule se pressait, où l'encombrement devenait fort difficile à percer, c'était sur les quais du plus vaste des bassins qui pouvait à peine contenir le gigantesque Léviathan IV nouvellement arrivé ; le *Great Eastern* du siècle dernier n'eût pas été digne d'être sa chaloupe ; il venait de New York, et les Américains pouvaient se vanter d'avoir vaincu les Anglais ; il avait trente mâts et quinze cheminées ; sa machine était de la force de trente mille chevaux, dont vingt mille pour ses roues et dix mille pour son hélice ; des chemins de fer permettaient de circuler rapidement d'un bout à l'autre de ses ponts, et, dans l'intervalle des mâts, on admirait des squares plantés de grands arbres dont l'ombre s'étendait sur les massifs, les gazons et les touffes de fleurs ; les élégants pouvaient se promener à cheval dans les allées sinueuses ; dix pieds de terre végétale répandue sur le tillac avaient produit ces parcs flottants. Ce navire était un monde, et sa marche atteignait des résultats prodigieux ; il venait en trois jours de New York à Southampton ; il mesurait deux cents pieds de largeur ; quant à sa longueur, il est facile de la juger par le fait suivant : lorsque Léviathan IV était la proue debout au quai de débarquement, les passagers de l'arrière avaient encore un quart de lieue à faire pour arriver en terre ferme.

© Jules Verne, *Paris au xx^e siècle*,
Hachette, 1994

« Que dire du pays plat et médiocre qu'est Grenelle... »
Beaugrenelle

En 1824, Léonard Violet, conseiller municipal de la commune de Vaugirard, rachète à César Ginoux la quasi-totalité de la plaine de Grenelle. Sur la centaine d'hectares de terre dont Violet s'est porté acquéreur, l'ingénieur-géomètre Herr pose le canevas d'un nouveau quartier doté d'une église, d'un marché, d'un port, d'un pont, d'un théâtre, etc. En quatre ans, une ville miniature surgit du sol de l'ancienne plaine maraîchère de Grenelle. En 1830, le lotissement se constitue en commune indépendante, mais Grenelle est rattrapé par la loi d'annexion de 1860 qui l'englobe à Paris. L'aventure éphémère de « Beaugrenelle » se lit encore dans son tracé orthogonal rigoureux et dans le nom de ses rues : Violet, de l'Église, du Théâtre, des Entrepreneurs, etc. Le quartier conserve aussi un

je-ne-sais-quoi de rural et de villageois qu'André Billy nous décrit dans Paris vieux et neuf.

Que dire du pays plat et médiocre qu'est Grenelle, de cette plaine sans histoire, dont la carte elle-même dénonce l'insignifiance ? Des rues d'égale longueur et parallèles, perpendiculaires à d'autres rues même linéaires, découpent des rectangles plus vides et plus larges à mesure que l'enceinte de Paris se fait plus proche. À peine ici ou là, la tache claire d'une place, les hachures d'une école ou d'une caserne rompent-elles l'uniformité géométrique du plan. Une steppe récemment lotie, voilà ce qu'est Grenelle, dirait-on.

La réalité est un peu différente. La vie de Grenelle, moins compacte que celle des autres faubourgs parisiens, ne s'en distingue pourtant pas essentiellement. Grenelle a son théâtre, ses « beuglants », Grenelle a ses assommoirs plus nombreux que les feuilles de la forêt, que les grains de sable au bord de la mer. Grenelle a ses rues grouillantes, ses avenues pouilleuses, ses impasses fétides, ses terrains vagues, et ses soirées houleuses du samedi, ses dimanches coquets, ses fêtes dansantes...

La rue du Commerce, par exemple, n'est pas indigne du nom qu'elle porte. Elle concentre les magasins les plus importants du quartier. C'est là que les gens de Grenelle se pourvoient de vêtements, de meubles, de tous les objets de luxe et de nécessité, et c'est là aussi que s'approvisionnent d'aliments le boulevard de Grenelle, la rue Fondary, la rue du Théâtre, la rue des Entrepreneurs. Les garçons bouchers, tapant dans leurs mains, racolent familièrement la clientèle ; les commis des maisons d'habillement secouent leurs martinets et crient dans l'oreille des passants : « Entrée libre ! Voyez et choisissez ! Pardessus à 19 fr.95, pantalons à 6 fr.25, complets à 22 francs défiant toute concurrence ! On entre ! On fait son choix ! » Les complets, les pantalons, les pardessus, pliés les uns sur les autres, forment d'épais matelas, surchargés d'étiquettes où s'étalent les prix en chiffres énormes. Les étalages d'articles de ménage sont pleins de gaîté et d'imprévu ; le soleil se mire dans les casseroles, dans les bassines, dans la verrerie ; le vent joue dans les plumeaux et dans les stores, et les manches à balais s'entre-choquent avec un bruit de branches mortes. Les herboristeries prennent des ampleurs de bazar, occupant plusieurs employés vêtus de longues blouses comme les garçons épiciers. Les épiceries, on ne les compte pas, les boulangeries non plus, ni les triperies. La boustifaille règne en souveraine absolue. Mais l'idéal tient sa petite place : il y a des

magasins d'objets d'art ; des chromos, dans des cadres rutilants, rappellent les galantries de la Régence, les prouesses militaires du premier Empire, l'héroïque vaillance des vaincus de Bazeilles, de Gravelotte, de Reischoffen ; en zinc ou en terre cuite, de jeunes femmes, vêtues de gaze, font la chasse aux papillons, des bergères paissent leurs moutons, des Judith brandissent des têtes d'Holopherne. Les bijouteries ne manquent pas non plus ; on y voit des réveil-matin de tous les styles.

Au carrefour de l'avenue Émile-Zola, des rues du Commerce, Fondary et Frémicourt, les grandes banques ont ouvert des succursales ; c'est là qu'est le centre de Grenelle. Des brasseries annoncent des *poules au gibier*. Un drapeau flotte au faîte d'un immeuble encore inachevé devant les palissades duquel des agents et des gardes, revolver au côté, attendent sans impatience l'attaque de grévistes possibles. Voici la place du Commerce, son square, son kiosque de musique. Voici l'église Saint-Jean-Baptiste, dont la première pierre fut posée par la duchesse d'Angoulême et dont l'architecture bizarre paraît renouvelée des ruines d'Angkor. La rue du Commerce y vient finir.

© André Billy, *Paris vieux et neuf*, Eugène Rey,
1909

« Qu'ils sont gais et vivants, les marchés de Paris ! »
Le marché Cambronne

Paris compte 85 marchés : 73 marchés alimentaires, dont 13 marchés couverts, et 12 marchés à thème : marché aux timbres, marché aux cuirs et aux vêtements, marché aux oiseaux, marchés aux fleurs, marché de la création, marché aux livres, marchés aux puces, etc. Le marché Cambronne est sans doute, avec le marché aux livres anciens du parc Georges-Brassens, l'un des plus connus du 15^e arrondissement. Situé sous le métro aérien, il se tient deux fois par semaine le long du boulevard de Grenelle entre la place Marcel-Cerdan et la place Cambronne, contribuant largement à animer la vie du quartier. Jacques Audiberti :

Qu'ils sont gais et vivants, les marchés de Paris ! Ils se partagent la ville et les jours de la semaine. C'est, chaque fois que l'un d'eux dresse ses

tentes boulevard Edgar-Quinet ou à la porte de Vincennes, une foire, une fête. Tout près, dans de courtes rues, on range les camions, les autos bâchées, comme au village pour la Saint-Joseph ou pour la Saint-Marcel, quand, de toutes les contrées, les véhicules affluent. Et de 9 heures à midi se déroule, dans une atmosphère apparemment plaisante, en dépit des angoisses intimes qu'héberge le porte-monnaie des ménagères, un va-et-vient d'espérances gastronomiques et culinaires.

C'est une race saine et gaillarde que celle des marchands aux marchés de Paris – de Paris et de sa banlieue, car la même voiturette de boucher ou de charcutier « fait », au fil des matins, la rue Belgrand, la rue de Ménilmontant, et, aussi, Romainville, Montreuil, Bagnolet. C'est une race dure à la peine. La plupart du temps, faute d'un local approprié, c'est sur le marché même que les divers débitants de viande doivent « préparer » la rouge denrée achetée aux Halles quelques heures plus tôt. Il s'agit de ne pas perdre son temps. En sifflant, on coupe, taille et désosse.

Les premières clientes apparaissent. L'usage, sur tous les marchés de France, pour les acheteuses matinales des familiales nourritures, est d'accomplir, d'abord, un tour d'honneur. On regarde. On flaire. On soupèse les fraîcheurs. On compare les prix. Descendre à droite et monter à gauche, avec un air à la fois distant et attentif, telle est la première des opérations à laquelle doit se livrer la personne qui, un filet sous le bras ou un cabas au poing, se met en devoir de passer en revue, avec des mines de colonel soupçonneux, les étalages. Non sans jovialité, les marchands appellent : « Voyez mes choux !... » crie d'une voix suraiguë une commère brune. Une autre vante ses lapins, ses « amours de lapins ». Ces dames ne tutoient plus le monde, comme naguère, mais le cœur y est toujours.

© Jacques Audiberti, *Paris fut. Écrits sur Paris 1937-1953*,
Éditions Claire Paulhan, 1999

« Une permanence de pieds-à-terre pour les fantômes »
La villa Croix-Nivert

Les ménagères insouciantes du marché Cambronne ignorent, selon toute vraisemblance, qu'un drame invisible est en train de se jouer à deux pas de là : d'après Roger Caillois, auteur en 1977 d'un Petit Guide à l'usage des fantômes du XV^e arrondissement, la villa Croix-Nivert et ses environs

servent en effet de repère aux apparitions, spectres, esprits et autres revenants. Brrr...

Certes, je n'imagine pas un seul instant que les promoteurs qui métamorphosent actuellement l'ancien village de Grenelle aient été mystérieusement soudoyés par les émules des charpentiers d'Arkham, d'Innsmouth et de Dunwick pour y agencer des champs gravitationnels appropriés, des dièdres propices, des boutonnières praticables, en un mot tout méat nécessaire à l'infiltration des hybrides des abysses et des Lémuries. Toujours est-il que les superstructures excentriques et anguleuses de la villa Croix-Nivert évoquent assez exactement les descriptions de Lovecraft et qu'elles paraissent plus que de raison prendre la relève des maisons à biseau et autres demeures énigmatiques, que la spéculation immobilière s'occupe aujourd'hui de détruire à étapes forcées. Comme s'il importait en cet arrondissement de Paris d'assurer une permanence de pieds-à-terre pour les fantômes et les êtres étrangers à la planète. Que pareilles fabulations soient purement fantaisistes, rend encore plus inconcevable la continuité d'architectures diversement, mais également anormales.

© Roger Caillois, *Petit Guide à l'usage des fantômes du XV^e arrondissement*,
Fata Morgana, 1977

OceanofPDF.com

LE SEIZIÈME ARRONDISSEMENT

« Quartier charmant de mes grandes tristesses »

Le quartier d'Auteuil

En 1916, Apollinaire, blessé à la tempe par un éclat d'obus, revient à Auteuil, où il a vécu de 1909 à 1912, pour y être trépané. En dépit de l'annexion à Paris en 1860, le village d'Auteuil a conservé en partie l'aspect champêtre qui fait son charme. Pavée et étroite, la rue Berton, qui délimite les quartiers de Passy et d'Auteuil, offre au « flâneur des deux rives » une image pittoresque qui tranche avec les aménagements urbains. Elle draine le souvenir de Balzac, qui s'installe en 1840 dans une demeure à deux entrées, l'une rue Basse (rue Raynouard), l'autre rue Berton, pour échapper à ses créanciers (aujourd'hui musée Balzac).

Les hommes ne se séparent de rien sans regret, et même les lieux, les choses et les gens qui les rendirent les plus malheureux, ils ne les abandonnent point sans douleur.

C'est ainsi qu'en 1912, je ne vous quittai pas sans amertume, lointain Auteuil, quartier charmant de mes grandes tristesses. Je n'y devais revenir qu'en l'an 1916 pour être trépané à la Villa Molière.

Lorsque je m'installai à Auteuil en 1909, la rue Raynouard ressemblait encore à ce qu'elle était du temps de Balzac. Elle est bien laide maintenant. Il reste la rue Berton, qu'éclairent des lampes à pétrole, mais bientôt, sans doute, on changera cela.

C'est une vieille rue située entre les quartiers de Passy et d'Auteuil. Sans la guerre elle aurait disparu ou du moins serait devenue méconnaissable.

La municipalité avait décidé d'en modifier l'aspect général, de l'élargir et de la rendre carrossable.

On eût supprimé ainsi un des coins les plus pittoresques de Paris.

C'était primitivement un chemin qui, des berges de la Seine, montait au sommet des coteaux de Passy à travers les vignobles.

La physionomie de la rue n'a guère changé depuis le temps où Balzac la suivait lorsque, pour échapper à quelque importun, il allait prendre la patache de Saint-Cloud qui l'amenait à Paris.

Le passant qui, du quai de Passy remarque la rue Berton, n'aperçoit qu'une voie mal tenue, pleine de cailloux et d'ornières et que bordent des murs ruineux, clôture à gauche d'un parc admirable et à droite d'un terrain qui a été destiné par ceux qui le possèdent à des fins diverses et bien singulières. Une partie est aménagée en jardin ; ailleurs se trouve un potager ; il y a encore des matériaux et d'une grande porte donnant sur le quai part un large chemin sablé qui mène à un grand théâtre en bois. Monument bien imprévu à cet endroit et que l'on appelle la salle Jeanne-d'Arc. Des lambeaux d'affiches déjà anciennes montraient, en 1914, qu'une fois, il y avait peut-être quelque cinq ou six ans, *La Passion de N.S. Jésus-Christ* y avait été représentée. Les acteurs, c'étaient peut-être des gens du monde et vous avez peut-être rencontré dans un salon le Christ d'Auteuil ; un baron de la Bourse converti y joua peut-être à la perfection le rôle ingrat de ce saint caïnite, Judas, qui commença par la finance, continua par l'apostolat et finit en sycophante.

Mais que le passant entre dans la rue Berton, il verra d'abord que les rues qui la bordent sont surchargées d'inscriptions, de *graffiti*, pour parler comme les antiquaires. Vous apprendrez ainsi que *Lili d'Auteuil aime Totor du Point du Jour* et que pour le marquer, elle a tracé un cœur percé une flèche et la date de 1884. Hélas ! pauvre Lili, tant d'années écoulées depuis ce témoignage d'amour doivent avoir guéri la blessure qui stigmatisait ce cœur. Des anonymes ont manifesté tout l'élan de leurs âmes par ce cri profondément gravé : *Vive les Ménesses !*

Et voici une exclamation plus tragique : *Maudit soit le 4 juin 1903 et celui qui l'a donné.* Les graffites patibulaires ou joyeux continuent ainsi jusqu'à une construction ancienne qui offre, à gauche, une porte cochère superbe flanquée de deux pavillons à toiture en pente ; puis on arrive à un rond-point où s'ouvre la grille d'entrée du parc merveilleux qui contient une maison de santé célèbre, et c'est là que l'on trouve aussi l'unique chose qui relie – mais si peu, puisque la poste est très mal faite – la rue Berton à la vie parisienne : une boîte à lettres.

Un peu plus haut, on trouve des décombres au-dessus desquels se dresse un grand chien de plâtre. Ce moulage est intact et je l'ai toujours vu à la même place, où il demeurera vraisemblablement jusqu'au moment où les

terrassiers viendront modifier la rue Berton. Elle tourne ensuite à angle droit et, avant le tournant, c'est encore une grille d'où l'on voit une villa moderne encaissée dans une faille du coteau. Elle paraît misérablement neuve dans cette vieille rue, qui dès le tournant apparaît dans toute sa beauté ancienne et imprévue. Elle devient étroite, un ruisseau court au milieu, et par-dessus les murs qui l'enserrent, ce sont des frondaisons touffues qui débordent du grand jardin de la vieille maison de santé du docteur Blanche, toute une végétation luxuriante qui jette une ombre fraîche sur le vieux chemin.

Des bornes, de place en place, se dressent contre les murs et au-dessus de l'une d'elles on a apposé une plaque de marbre marquant que là se trouvait autrefois la limite des seigneuries de Passy et d'Auteuil.

On arrive ensuite derrière la maison de Balzac. L'entrée principale qui mène à cette maison se trouve dans un immeuble de la rue Raynouard. Il faut descendre deux étages et, grâce à l'obligeance de feu M. de Royaumont, conservateur du musée de Balzac, on pouvait sinon descendre l'escalier même que prenait Balzac pour aller rue Berton et qui est maintenant condamné, du moins prendre un autre escalier qui mène dans la cour que devait traverser le romancier et passer sous la porte qui le faisait déboucher dans la rue Berton.

On arrive, après cela, en un lieu où la rue s'élargit et où elle est habitée. On y trouve une maison adossée contre la rue Raynouard et qui la surplombe. Une vigne grimpe le long de la maison et, dans des caisses, poussent des fuchsias. À cet endroit un escalier très étroit et très raide mène rue Raynouard en face de la neuve voie qui est l'ancienne avenue Mercédès, nommée aujourd'hui avenue du Colonel-Bonnet, et qui est l'une des artères les plus modernes de Paris.

Mais il vaut mieux suivre la rue Berton qui s'en va mourant entre deux murs affreux derrière lesquels ne se montre aucune végétation, jusqu'à un carrefour où la vieille rue rejoint la rue Guillou et la rue Raynouard, en face d'une fabrique de glace qui grelotte nuit et jour d'un bruit d'eau agitée.

Ceux qui passent rue Berton au moment où elle est la plus belle, un peu avant l'aube, entendent un merle harmonieux y donner un merveilleux concert qu'accompagnent de leur musique des milliers d'oiseaux, et, avant la guerre, palpitaient encore à cette heure les pâles flammes de quelques lampes à pétrole qui éclairaient ici les réverbères et qu'on n'a pas remplacées.

La dernière fois qu'avant la guerre j'ai passé rue Berton, c'était il y a bien longtemps déjà et en la compagnie de René Dalize, de Lucien Rolmer et d'André Dupont, tous trois morts au champ d'honneur.

© Guillaume Apollinaire, *Le Flâneur des deux rives*,
Gallimard, 1919

« Passy-Auteuil est une grande province... »

Dès le XVII^e siècle, la tranquillité cadre champêtre, les vertus curatives des eaux attirent à Passy et Auteuil de nombreux visiteurs. Le quartier devient un lieu de villégiature recherché où, il est de bon ton d'avoir une maison de campagne ou de passer l'été. Le XIX^e siècle est marqué par de nombreuses opérations d'urbanisme qui redessinent la topographie du secteur tout en conservant le caractère campagnard des lieux. Cette urbanisation tardive et destinée à une population aisée a pour conséquence d'assurer la permanence de vastes jardins et espaces verts ainsi qu'en témoignent ces passages, villas, hameaux, etc. À maints égards, Passy et Auteuil ont gardé l'âme d'un village dont Fargue brocarde les mœurs toute provinciales des habitants.

Passy-Auteuil est une grande province où les familles se connaissent, se surveillent et parfois se haïssent, pour peu que l'une ait eu plus d'invités, plus de politiciens ou de poètes que l'autre à son thé hebdomadaire, mensuel ou annuel ; pour peu que le fils Untel ait été reçu avec ou sans mention au baccalauréat. Pâtisseries, bouchers, teinturiers ou concierges sont au courant des disputes des ménages, des divorces et des héritages.

Ils sont presque frères de lait, presque cousins, pleurent aux enterrements, se réjouissent aux baptêmes, envoient, comme leurs clients, leurs filles au Cours d'anglais, et mettent des gants le dimanche. Le prolétariat ni le pauvre n'ont de place dans cette perpétuelle garden-party qui se donne bon an mal an de la place Victor-Hugo à la Seine. Toutes les cérémonies de Passy-Auteuil voient revenir à l'église ou aux lunchs la même troupe d'invités qui confèrent aux manifestations mondaines du seizième arrondissement un petit air d'opérette et de *Congrès s'amuse* non dépourvu de charme, et parfois d'imprévu. Convié un jour à une

bénédiction nuptiale de haute volée à l'église Saint-Honoré-d'Eylau, un ami à moi, poète à ses heures, se rendit à l'heure dite place Victor-Hugo pour présenter ses vœux aux jeunes époux. Une assistance nombreuse, dont il connaissait tous les visages, se pressait dans la nef. Il s'approcha, serra des mains, distribua des sourires, et s'aperçut qu'il ne connaissait pas plus le marié que la mariée, s'étant tout simplement trompé de jour. Il ne voyait à l'église que les mêmes personnalités parisiennes, quasi engagées par contrat à assister à toutes les cérémonies de la petite patrie Passy-Auteuil. Comme il se trouvait sur place, il ne songea pas un instant à rebrousser chemin et se joignit aux cousins, oncles et grand-mères pour embrasser très affectueusement les époux, ainsi qu'un certain nombre de dames qui lui parurent alliciantes.

© Léon-Paul Fargue, *Le Piéton de paris*,
Gallimard, 1932-1939

« On a démoli le Trocadéro... »

Le palais du Trocadéro

Conçu par Gabriel Davioud pour l'Exposition universelle de 1878, le palais du Trocadéro est finalement inauguré lors de l'exposition organisée pour commémorer le centenaire de la Révolution française, en 1889. Le monument d'un style « indien-persan-égyptien-mauresque combiné avec les velléités néo-étrusque » (Oppermann) déclenche immédiatement de vives polémiques. Mal aimé, il est détruit en 1936 et remplacé par l'actuel palais de Chaillot, construit par les architectes Carlu, Boileau et Azéma pour l'Exposition universelle de 1937. Dans Paris, en 1983, Julien Green extirpe le Trocadéro de Davioud de l'oubli quasi complet dans lequel il est tombé.

S'il est vrai qu'on a démoli le Trocadéro sans que l'ordre exprès en ait été donné, il faut croire que le colosse a été vaincu par la seule puissance du mépris général et que la pensée de plusieurs millions d'hommes peut être aussi forte que la signature d'un ministre. Pour ma part, j'ai applaudi aux premiers coups de pioche que donnaient dans l'azur des ouvriers minuscules, j'ai salué la chute des balustrades façonnières et de toutes les

abominations mauresques qui déshonoraient le ciel de Chaillot. C'est alors que le vrai Trocadéro m'a parlé.

« Au point où j'en suis, me dit-il, quelle différence entre moi et les plus vaniteuses ruines de l'Histoire ? Par une nuit sans lune, le temple de Bel paraissait-il plus ténébreux ou plus maléfique lorsque les soudards de Xerxès en eurent renversé les colonnes ? Sois honnête. Je suis un peu le temple du dieu poisson des Philistins après l'accès de rage du héros juif, et le temple de Jérusalem devait me ressembler, en plus petit, quand l'Éternel fatigué l'eut abandonné à la fureur des Gentils. Allons, Titus n'a pas vu autre chose que ce que tu vois, de grands pans de murs horrifiés, des piliers en détresse, des escaliers qui montent dans le vide, une espèce de bousculade immobile des pierres et cet affolement muet des choses qui se sentent frappées : aveugle qui répétais que je n'étais pas beau !

« Au fond, c'est toi qui m'as tué. Mais oui ! Tu as fait chorus avec trop d'étourdis. Je cède la place à mon épouvantable successeur : il sera blanc et banal comme un bloc de sucre et tu regretteras mes briques, mes fanfreluches de bazar, mes minarets. Et puis tu finiras bien par te souvenir des distributions de prix que j'abritais dans mon ventre, des gloires en plâtre doré, des oasis de palmes, des professeurs, des discours dont les échos vigoureux se lançaient les paroles comme des balles. En entendant s'effondrer ce qui reste de moi, dis-toi bien, petit, que le cordon de dynamite n'était pas mal placé, et qu'avec le Trocadéro diffamé, c'est ton enfance, elle-même, qui saute. »

Cependant, la nuit, avec son art consommé des généralisations flatteuses, nous montre un Trocadéro que beaucoup n'oublieront jamais. Ce que sait faire le ciel de Paris avec un rien de brouillard et le degré d'obscurité nécessaire m'a toujours confondu de surprise. Il est une heure du crépuscule d'hiver où la ville semble livrée aux extravagances délicieuses d'un illusionniste qui voudrait nous faire prendre ce qui est pour ce qui n'est pas et créer dans l'esprit du promeneur de riches, de féeriques malentendus. Je me suis trouvé hier soir devant un prodigieux amas d'ombre, là où mon œil cherchait une ruine médiocre. Les tours découronnées s'enveloppaient d'une brume légère où les lumières de la ville jetaient ce rose inquiétant, ce reflet d'incendie et de fin du monde qui nimbe les capitales. Comme un cratère, la partie supérieure du monument béait et un large torrent de gravats s'échappait de la salle des fêtes, mais grâce à la magie nocturne, toute vulgarité s'effaçait, et ce qui de jour n'était

qu'une entreprise de démolition revêtait à présent cet air théâtral qui est comme la parure des grandes catastrophes. .. J'imagine que les Tuileries incendiées avaient cet aspect, lorsque les cendres en furent refroidies.

© Julien Green, *Paris*,
Champ Vallon, 1983

« Il était le Jardin des femmes... »
Le bois de Boulogne

Vestige de l'antique forêt de Rouvray, qui couvrait le nord-ouest de Paris et les collines voisines, le bois de Boulogne tire son nom d'une chapelle construite au XIV^e siècle en souvenir du pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. Fruit de l'art paysager du Second Empire, le Bois est un lieu de villégiature particulièrement apprécié de la haute société. Vaste scène de théâtre en plein air où paradent les élégantes, il est indissociable de l'œuvre de Proust, comme le sont les Champs-Élysées. Toujours à la recherche de Gilberte, le narrateur de la Recherche ne cesse d'en arpenter les allées.

Mais le plus souvent – quand je ne devais pas voir Gilberte – comme j'avais appris que Mme Swann se promenait presque chaque jour dans l'allée « des Acacias », autour du grand Lac, et dans l'allée de la « Reine-Marguerite », je dirigeais Françoise du côté du bois de Boulogne. Il était pour moi comme ces jardins zoologiques où l'on voit rassemblés des flores diverses et des paysages opposés ; où, après une colline on trouve une grotte, un pré, des rochers, une rivière, une fosse, une colline, un marais, mais où l'on sait qu'ils ne sont là que pour fournir aux ébats de l'hippopotame, des zèbres, des crocodiles, des lapins russes, des ours et du héron, un milieu approprié ou un cadre pittoresque ; lui, le Bois, complexe aussi, réunissant des petits mondes divers et clos – faisant succéder quelque ferme plantée d'arbres rouges, de chênes d'Amérique, comme une exploitation agricole dans la Virginie, à une sapinière au bord du lac, ou à une futaie d'où surgit tout à coup dans sa souple fourrure, avec les beaux yeux d'une bête, quelque promeneuse rapide, – il était le Jardin des femmes ; et – comme l'allée de Myrtes de *L'Énéide* –, plantée pour elles

d'arbres d'une seule essence, l'allée des Acacias était fréquentée par les Beautés célèbres. Comme, de loin, la culmination du rocher d'où elle se jette dans l'eau, transporte de joie les enfants qui savent qu'ils vont voir l'otarie, bien avant d'arriver à l'allée des Acacias leur parfum qui, irradiant alentour, faisait sentir de loin l'approche et la singularité d'une puissante et molle individualité végétale ; puis, quand je me rapprochais, le faîte aperçu de leur frondaison légère et mièvre, d'une élégance facile, d'une coupe coquette et d'un mince tissu, sur laquelle des centaines de fleurs s'étaient abattues comme des colonies ailées et vibratiles de parasites précieux ; enfin jusqu'à leur nom féminin, désœuvré et doux, me faisaient battre le cœur mais d'un désir mondain, comme ces valseuses qui ne nous évoquent plus que le nom des belles invitées que l'huissier annonce à l'entrée d'un bal. On m'avait dit que je verrais dans l'allée certaines élégantes que, bien qu'elles n'eussent pas toutes été épousées, l'on citait habituellement à côté de Mme Swann, mais le plus souvent sous leur nom de guerre ; leur nouveau nom, quand il y en avait un, n'était qu'une sorte d'incognito que ceux qui voulaient parler d'elles avaient soin de lever pour se faire comprendre. Pensant que le Beau – dans l'ordre des élégances féminines – était régi par des lois occultes à la connaissance desquelles elles avaient été initiées, et qu'elles avaient le pouvoir de le réaliser, j'acceptais d'avance comme une révélation l'apparition de leur toilette, de leur attelage, de mille détails au sein desquels je mettais ma croyance comme une âme intérieure qui donnait la cohésion d'un chef-d'œuvre à cet ensemble éphémère et mouvant. Mais c'est Mme Swann que je voulais voir, et j'attendais qu'elle passât, ému comme si ç'avait été Gilberte, dont les parents, imprégnés comme tout ce qui l'entourait, de son charme, excitaient en moi autant d'amour qu'elle, même un trouble plus douloureux (parce que leur point de contact avec elle était cette partie intestinale de sa vie qui m'était interdite), et enfin (car je sus bientôt, comme on le verra, qu'ils n'aimaient pas que je jouasse avec elle) ce sentiment de vénération que nous vouons toujours à ceux qui exercent sans frein la puissance de nous faire du mal.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*,
1913

« Sabine s'en fut aux courses de Longchamp... »
L'hippodrome de Longchamp

Installé dans le bois de Boulogne en cours d'aménagement, l'hippodrome de Longchamp est inauguré le 27 avril 1857 en remplacement du terrain de course du Champ de Mars, devenu obsolète. Rendez-vous des passionnés de courses hippiques, « Longchamp », comme l'appellent les Parisiens, accueille le Grand prix de Paris, créé en 1863, et le prix de l'Arc de Triomphe, le premier dimanche d'octobre, depuis 1920. Marcel Aymé, descendu de sa chère Butte, le décrit dans les nouvelles du Passe-muraille :

Cet après-midi-là, pour la première fois de sa vie, Sabine s'en fut aux courses de Longchamp. Ayant acheté un journal en route, elle avait rêvé sur le nom d'un cheval qui s'appelait Théocrate VI et présentait, avec son cher Théorème, une parenté onomastique imposant l'idée d'un présage favorable. Vêtue d'un manteau bleu en pataraz garni de chasoub, Sabine portait un chapeau tonkinois avec demi-voilette en abat-jour, et il y avait bien des hommes qui la regardaient. Les premières courses la laissèrent à peu près indifférente.

Elle songeait à son peintre bien-aimé en proie aux tourments de l'inspiration contrariée, et se représentait vivement la fulgurance de ses yeux noirs tandis qu'il œuvrait dans son atelier en s'épuisant à lutter contre les assauts d'une réalité sordide. Le désir lui vint de se dédoubler et de se transporter instantanément rue du Chevalier-de-la-Barre pour imposer ses mains fraîches sur le front brûlant de l'artiste, comme il est d'usage entre amants dans les situations angoisseuses. La crainte de le troubler dans l'effort de sa recherche l'empêcha d'y donner suite et bien mieux valut, car Théorème, au lieu d'être à son atelier, buvait un verre d'aramon sur un zinc de la rue Caulaincourt et se demandait s'il n'était pas un peu tard pour aller au cinéma.

Enfin, les chevaux s'alignèrent pour le départ du Grand Prix du ministre de l'Enregistrement, et Sabine se mit à couvrir du regard le cheval Théocrate VI. Elle avait misé sur lui environ cent cinquante francs qui étaient toutes ses économies du moment, et comptait réaliser des gains suffisants pour apaiser le propriétaire de Théorème. Le jockey qui montait Théocrate VI portait une émouvante casaque partie de blanc et de vert, un vert tendre, délicat, léger, frêle et frais, comme pourrait l'être celui d'une laitue s'il en poussait au paradis. Le cheval lui-même était d'un noir d'ébène. Dès le départ, il prit la tête du peloton et s'en détacha de trois

longueurs. Un pareil départ, de l'avis des turfistes, ne saurait faire présumer du résultat de la course, mais Sabine, déjà certaine du triomphe et soulevée par l'enthousiasme, se dressa en pied et cria : « Théocrate ! Théocrate ! » Autour d'elle, il y eut des sourires et des ricanements. Assis à sa droite, un vieillard ganté, distingué, monoclé, la regardait du coin de l'œil avec sympathie, ému par son ingénuité. Dans l'ivresse de la victoire, Sabine en vint à crier : « Théorème ! Théorème ! » Les voisins s'amusaient bruyamment de ces démonstrations et en oubliaient presque la course. Elle finit par s'en aviser et, prenant conscience de l'étrangeté de son attitude, devint rouge de confusion. Ce que voyant, le vieux monsieur ganté, distingué et monoclé, se leva en criant du plus fort qu'il put : « Théocrate ! Théocrate ! » Les rires se turent aussitôt et, par les chuchotements des voisins, Sabine apprit que ce galant homme n'était autre que lord Burbury.

Cependant, Théocrate VI avait perdu son avance et finissait dans les choux. Voyant ses espoirs s'effondrer, Théorème condamné à la misère et, en tant qu'artiste, à l'impuissance, Sabine poussa d'abord un soupir et eut ensuite un sanglot sec.

© Marcel Aymé, *Le Passe-muraille*,
Gallimard, 1943

« Les nuages saignaient au-dessus de l'immense cité rouge et or... »
Les hauteurs de Passy

Paradis verdoyant de la richesse, le village de Passy baigne dans une atmosphère de torpeur provinciale que nul n'a dépeint aussi bien que Zola dans Une page d'amour, en 1878. Archétype littéraire de la « bourgeoise du 16^e », Hélène Grandjean, belle veuve mélancolique, vit retirée à Passy avec sa fille Jeanne. Depuis les hauteurs de Passy, elle observe Paris qui prend, au crépuscule, la couleur de ses sentiments.

Mais le ciel avait changé. Le soleil, s'abaissant vers les coteaux de Meudon, venait d'écarter les derniers nuages et de resplendir. Une gloire enflamma l'azur. Au fond de l'horizon, l'écroulement de roches crayeuses qui barraient les lointains de Charenton et de Choisy-le-Roi, entassa des blocs de carmin bordés de laque vive ; la flottille de petites nuées nageant

lentement dans le bleu, au-dessus de Paris, se couvrit de voiles de pourpre ; tandis que le mince réseau, le filet de soie blanche tendu au-dessus de Montmartre, parut tout d'un coup fait d'une ganse d'or, dont les mailles régulières allaient prendre les étoiles à leur lever. Et, sous cette voûte embrasée, la ville toute jaune, rayée de grandes ombres, s'étendait. En bas, sur la vaste place, le long des avenues, les fiacres et les omnibus se croisaient au milieu d'une poussière orange, parmi la foule des passants, dont le noir fourmillement blondissait et s'éclairait de gouttes de lumière. Un séminaire, en rangs pressés, qui suivait le quai Debilly, mettait une queue de soutanes, couleur d'ocre, dans la clarté diffuse. Puis, les voitures et les piétons se perdaient, on ne devinait plus, très loin, sur quelque pont, qu'une file d'équipages dont les lanternes étincelaient. À gauche, les hautes cheminées de la Manutention droites et roses, lâchaient de gros tourbillons de fumée tendre, d'une teinte délicate de chair ; tandis que, de l'autre côté de la rivière, les beaux ormes du quai d'Orsay faisaient une masse sombre, trouée de coups de soleil. La Seine, entre ses berges que les rayons obliques enfilèrent, roulait des flots dansants où le bleu, le jaune et le vert se brisaient en un éparpillement bariolé ; mais, en remontant le fleuve, ce peinturlurage de mer orientale prenait un seul ton d'or de plus en plus éblouissant ; et l'on eût dit un lingot sorti à l'horizon de quelque creuset invisible, s'élargissant avec un remuement de couleurs vives, à mesure qu'il se refroidissait. Sur cette coulée éclatante, les ponts échelonnés, amincissant leurs courbes légères, jetaient des barres grises, qui se perdaient dans un entassement incendié de maisons, au sommet duquel les deux tours de Notre-Dame rougeoyaient comme des torches. À droite, à gauche, les monuments flambaient. Les verrières du Palais de l'Industrie, au milieu des futaies des Champs-Élysées, étalaient un lit de tisons ardents ; plus loin, derrière la toiture écrasée de la Madeleine, la masse énorme de l'Opéra semblait un bloc de cuivre ; et les autres édifices, les coupoles et les tours, la colonne Vendôme, Saint-Vincent-de-Paul, la tour Saint-Jacques, plus près les pavillons du nouveau Louvre et des Tuileries, se couronnaient de flammes, dressant à chaque carrefour des bûchers gigantesques. Le dôme des Invalides était en feu, si étincelant qu'on pouvait craindre à chaque minute de le voir s'effondrer, en couvrant le quartier des flammèches de sa charpente. Au-delà des tours inégales de Saint-Sulpice, le Panthéon se détachait sur le ciel avec un éclat sourd, pareil à un royal palais de l'incendie qui se consumerait en braise. Alors, Paris entier, à mesure que le

soleil baissait, s'alluma aux bûchers des monuments. Des lueurs couraient sur les crêtes des toitures, pendant que, dans les vallées, des fumées noires dormaient. Toutes les façades tournées vers le Trocadéro rougissaient, en jetant le pétilllement de leurs vitres, une pluie d'étincelles qui montaient de la ville, comme si quelque soufflet eût sans cesse activé cette forge colossale. Des gerbes toujours renaissantes s'échappaient des quartiers voisins, où les rues se creusaient, sombres et cuites. Même, dans les lointains de la plaine, du fond d'une cendre rousse qui ensevelissait les faubourgs détruits et encore chauds, luisaient des fusées perdues, sorties de quelque foyer subitement ravivé. Bientôt ce fut une fournaise. Paris brûla. Le ciel s'était empourpré davantage, les nuages saignaient au-dessus de l'immense cité rouge et or.

Émile Zola, *Une page d'amour*,
1878

LE DIX-SEPTIÈME ARRONDISSEMENT

Le dix-septième est composite et semble manquer d'homogénéité. Il est mondain dans son sud-ouest et prolétaire dans son nord ; artisanal, rêveur, besogneux. Cosmopolite avenue de Wagram, patriote avenue de Clichy.

LÉON-PAUL FARGUE

« Nous allâmes gîter aux Ternes... »

Le Luna Park

Au début du xx^e siècle, les spectacles populaires de la porte Maillot attirent dans le quartier résidentiel des Ternes des foules nombreuses et enthousiastes. À l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, le Columbia, un théâtre de 6 000 places, est installé porte Maillot. On y présente des spectacles vivants mêlant théâtre et attractions de cirque. Détruit en 1904, le Columbia fait place au Printania-music-garden, inauguré le 10 juin 1904. Aux prises avec des difficultés financières, le propriétaire vend le Printania à une société américaine en 1908. Conçu sur le modèle new-yorkais du parc de Coney Island, Luna Park ouvre ses portes le 29 mai 1909. Le scenic-railway est alors l'attraction phare du parc. Mais la deuxième guerre mondiale est fatale au Luna Park. Le parc est détruit en 1948, emportant avec lui les derniers vestiges de la Belle Époque évoquée par Henri Calet dans Le Tout sur le tout.

Nous allâmes gîter aux Ternes, dans les quartiers riches, rue des Acacias où mes parents étaient parvenus à découvrir un petit taudis à leur convenance : une pièce mansardée, un débarras (ils m'y enfermaient lorsque j'étais méchant), les cabinets sur le palier.

Mais la chance nous avait suivis. Mon père obtint un emploi de magasinier – il se spécialisait enfin – dans un des garages d'automobiles qui se multipliaient alors dans ces parages.

À l'époque dont je parle, il n'y avait déjà plus un seul acacia dans la rue. Mais il y avait encore les remises de *l'Urbaine et la Seine*, juste en face de

notre maison, d'où il nous venait de bonnes bouffées d'odeur de crottin de cheval. Les cochers de *l'Urbaine*, on les appelait les « boîtes à lait » par opposition aux « boîtes à cirage » d'une compagnie rivale. À cause des coiffures de carton bouilli blanc et brillant des uns, noir et brillant aussi des autres.

Je savais lire, écrire ; je me souviens de beaucoup de choses, c'est consigné quelque part. À partir de la rue des Acacias, tout devient plus distinct dans ma mémoire. Je vois des dames à voilette et à robes entravées, des messieurs à moustaches et à chapeaux melon, énormément de chapeaux melon... Nous étions heureux, nous fîmes faire une seconde série de photos chez Chamberlin. Ma mère avait, ce jour-là, une toque d'astrakan sur quoi était piqué un bouquet de violettes de Parme artificielles. Presque tout sent bon de ce côté de ma vie. Je pourrais raconter ma jeunesse en odeurs : l'eau de Javel, le crottin, les violettes... Plus tard, elle a senti mauvais.

La fête à Neuneu, le ballon captif dans le ciel de la Porte Maillot, Bostock à l'Hippodrome, la ménagerie Pezon, Footit et Chocolat, Martha la Corse, les piqueurs en jaquette rouge qui sonnaient du cor sur une terrasse de Luna-Park, le ratodrome où mon père m'emmenait le dimanche matin voir dévorer un rat par un fox-terrier... Que d'amusements ! Le Jardin d'Acclimatation, les cafés, le cinématographe... Mon père m'apprenait Paris, rue par rue.

© Henri Calet, *Le Tout sur le tout*,
Gallimard, 1948

« Quartier favori des militaires retraités » Les Batignolles

Au XIX^e siècle, le charme de la vie rurale attire aux Batignolles une population de petits rentiers, d'employés, d'institutrices, de fonctionnaires et de retraités, qu'on surnomme les « Batignollais ». En 1851, l'ex-capitaine Verlaine installe sa famille 10, rue Nollet. Village tranquille du 17^e arrondissement, le quartier des Batignolles efface définitivement la déception de l'arrivée (voir page 199). « De ces régions de la bonne bourgeoisie », Verlaine avouera plus tard avoir toujours gardé « un cher souvenir ». C'est là qu'il passera son enfance, apprendra à lire, fera ses premiers pas dans la carrière littéraire et sera inhumé, en 1896, au terme

d'une vie tumultueuse, dans le cimetière des Batignolles. Quelque temps avant sa disparition, le poète égrène ses souvenirs dans ses Confessions.

Au bout d'une huitaine de jours, le mobilier étant arrivé, nous émigrâmes aux Batignolles, quartier dès alors favori des militaires retraités. Mon père devait y retrouver et y faire beaucoup de camarades dans cette classe de braves et dignes gens, bons bourgeois sans l'affre et l'horreur d'Homais et de Prudhomme. Du premier ils n'ont rien, et s'il leur arrivait, par un malheur à ne pas craindre, d'employer le langage du second, ce serait alors littéralement et dès lors très plausiblement qu'ils pourraient dire que leur sabre fut le plus beau jour de leur vie.

Batignolles. Entrée rue Nollet (alors Saint-Louis), numéro 2, vue du premier, par quatre fenêtres, sur la rue des Dames et la rue Lécuse. La rue Lécuse où je devais habiter plus tard, par deux fois, la rue où tu habites, mon vieux camarade Edmond Lepelletier, quand tu t'ennuies à Chatou, dans cette même maison et ce même appartement du numéro 3 qui te vit naître.

« *Naître, vivre et mourir* (le plus tard possible) *dans la même maison !* » Bonheur que tous n'auront pas, bien qu'on ne puisse répondre de rien, encore qu'il me semblerait fou que je dusse mourir, après, c'est vrai, y avoir vécu, peu, mais vécu, dans la maison numéro 2 de cette rue Haute-Pierre, probablement *Hoch Stein Strasse* aujourd'hui, qui fut témoin de mon entrée en ce monde. Qu'elle assistât à mon premier pas dans l'autre, voilà, je le répète, qui m'étonnerait en dépit de toute proverbiale possibilité.

J'ai dit que mon instruction en province n'avait pas été des plus rapides. Il n'est que ce Paris pour les progrès sérieux, monsieur ! Et je fus mis, comme externe, à l'institution W... dans la rue Hélène, une toute petite voie qui conduit de la rue Lemercier à l'avenue de Clichy, *olim*, ce qui veut dire, hélas ! « de mon temps », Grande-Rue des Batignolles. Le modeste pensionnat existe toujours, et dernièrement en allant visiter le maître Eugène Carrière dans son atelier de la rue – pas dommage ! Hégésippe Moreau, j'ai revu, à travers les barreaux verts de la porte à claires-voies, la cour aux quelques rangées d'arbres espacés suffisamment pour qu'on y pût jouer de-ci de-là aux quatre coins et au fond le perron aux deux rampes de fer d'où, à une distribution des prix, je récitai la fable du *Chêne et du Roseau*, dont je me tirai avec une aisance relative, grâce à une rapidité peut-

être un peu bredouillante d'élocution qui ne me trahit qu'aux tout derniers vers, durs à dire vite : essayez donc un peu, vous qui avez l'air de sourire : Celui de qui la tête au ciel était voisine Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Paul Verlaine, *Confessions*,
1895

« Tout au bout c'est la statue du maréchal Moncey... »
La barrière de Clichy

Les Batignolles ont leur page glorieuse dans les annales parisiennes : le 30 mars 1814, à la barrière de Clichy, le maréchal Moncey oppose une résistance farouche aux cosaques du général Langeron, un émigré passé au service de la Russie. Le père Lathuile, dont le cabaret sert de quartier général, distribue force vins, liqueurs et comestibles pour soutenir le moral des défenseurs. Mais malgré une défense héroïque, il faut battre en retraite, et les défenseurs signent la capitulation dans un cabaret de la Chapelle. Depuis 1869, la statue de Moncey qui se dresse au centre de la place Clichy conserve le souvenir de cette journée historique : situé au-dessus d'un piédestal reposant sur un socle octogonal, un groupe en bronze représente le maréchal Moncey protégeant une femme symbolisant la Ville de Paris. Passant par la place Clichy dans Le Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline, Bardamu s'improvise guide touristique et étale son érudition :

Et un peu vexé par leur remarque, l'envie m'a pris tout de même d'être intéressant, de les étonner enfin, et je me mis à parler sur le pouce, comme ça, de la campagne de 1816, celle qui amena précisément les cosaques à l'endroit même où nous étions, à la Barrière, aux trousseaux du grand Napoléon.

Ceci invoqué avec désinvolture, bien entendu. Les ayant en peu de mots convaincus ces deux sordides de ma supériorité culturelle, de mon érudition primesautière, me voilà qui repars rasséréné vers la Place Clichy, par l'Avenue qui monte.

Vous remarquerez qu'il y a toujours deux prostituées en attente au coin de la rue des Dames. Elles tiennent ces quelques heures épuisées qui séparent le fond du jour au petit matin. Grâce à elles la vie continue à travers les ombres. Elles font la liaison avec leur sac à main bouffi d'ordonnances, de mouchoirs pour tout faire et les photos d'enfants à la campagne. Quand on se rapproche d'elles dans l'ombre, il faut faire attention parce qu'elles n'existent qu'à peine ces femmes, tant elles sont spécialisées, juste restées vivantes ce qu'il faut pour répondre à deux ou trois phrases qui résument tout ce qu'on peut faire avec elles. Ce sont des esprits d'insectes dans des bottines à boutons.

Faut rien leur dire, à peine les approcher. Elles sont mauvaises. J'avais de l'espace. Je me suis mis à courir par le milieu des rails. L'Avenue est longue.

Tout au bout c'est la statue du maréchal Moncey. Il défend toujours la Place Clichy depuis 1816 contre des souvenirs et l'oubli, contre rien du tout, avec une couronne en perles pas très chère. J'arrivai moi aussi près de lui en courant avec 112 ans de retard par l'Avenue bien vide. Plus de Russes, plus de batailles, ni de cosaques, point de soldats, plus rien sur la Place qu'un rebord du socle à prendre au-dessous de la couronne. Et le feu d'un petit brasero avec trois grelotteux autour qui louchaient dans la fumée puante. On n'était pas très bien.

Quelques autos s'enfuyaient tant qu'elles pouvaient vers les issues.

© Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*,
Gallimard, 1932

« Peuplé [de] petits ménages ouvriers et bourgeois »
Le quartier des Épinettes

Trait d'union entre le 16^e et le 18^e arrondissement, le 17^e est un arrondissement intermédiaire. À mi-chemin de la richesse et de la pauvreté, il accueille en effet une population hétérogène : aisée et internationale dans le quartier des Ternes, composée de bourgeois et de petits rentiers aux Batignolles, populaire et métissée dans le quartier des Épinettes. Au cours du XIX^e siècle, l'afflux de main-d'œuvre provoqué par le chantier de la nouvelle ligne ferroviaire reliant Paris à Saint-Germain en passant sous la colline des Batignolles et l'urbanisation de la plaine Monceau, sous

l'impulsion des frères Émile et Isaac Pereire, accentuent cette rupture entre un ouest résidentiel et cossu et un est industriel. Dans le purgatoire d'une modeste maison de la rue Boursault, dans la partie orientale de l'arrondissement, l'ambitieux Georges Duroy (Bel-Ami) ronge son frein :

Quand Georges Duroy se retrouva dans la rue, il hésita sur ce qu'il ferait. Il avait envie de courir, de rêver, d'aller devant lui en songeant à l'avenir et en respirant l'air doux de la nuit ; mais la pensée de la série d'articles demandés par le père Walter le poursuivait, et il se décida à rentrer tout de suite pour se mettre au travail.

Il revint à grands pas, gagna le boulevard extérieur, et le suivit jusqu'à la rue Boursault qu'il habitait. Sa maison, haute de six étages, était peuplée par vingt petits ménages ouvriers et bourgeois, et il éprouva en montant l'escalier, dont il éclairait avec des allumettes-bougies les marches sales où traînaient des bouts de papiers, des bouts de cigarettes, des épluchures de cuisine, une écœurante sensation de dégoût et une hâte de sortir de là, de loger comme les hommes riches, en des demeures propres, avec des tapis. Une odeur lourde de nourriture, de fosse d'aisances et d'humanité, une odeur stagnante de crasse et de vieille muraille, qu'aucun courant d'air n'eût pu chasser de ce logis, l'emplissait du haut en bas.

La chambre du jeune homme, au cinquième étage, donnait, comme sur un abîme profond, sur l'immense tranchée du chemin de fer de l'Ouest, juste au-dessus de la sortie du tunnel, près de la gare des Batignolles. Duroy ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur l'appui de fer rouillé.

Au-dessous de lui, dans le fond du trou sombre, trois signaux rouges immobiles avaient l'air de gros yeux de bête ; et plus loin on en voyait d'autres, et encore d'autres, encore plus loin. À tout instant des coups de sifflet prolongés ou courts passaient dans la nuit, les uns proches, les autres à peine perceptibles, venus de là-bas, du côté d'Asnières. Ils avaient des modulations comme des appels de voix. Un d'eux se rapprochait, poussant toujours son cri plaintif qui grandissait de seconde en seconde, et bientôt une grosse lumière jaune apparut, courant avec un grand bruit ; et Duroy regarda le long chapelet des wagons s'engouffrer sous le tunnel.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*,
1885

LE DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT

« J'ai longtemps habité Montmartre... »

La butte Montmartre

Colline sacrée à l'époque romaine et lieu emblématique du 18^e arrondissement depuis son annexion par Paris en 1860, la butte Montmartre attire très tôt de nombreux artistes en quête de sites pittoresques : Géricault, Corot, Renoir ; Van Gogh, Toulouse-Lautrec, etc. Au début des années 1840, Gérard de Nerval effectue de fréquents séjours sur la Butte : chez Gautier ; 14, rue de Navarin, en 1840-1841 et en 1852 ; 6, rue Pigalle au début de 1844. À quoi il faut ajouter les huit mois passés à la clinique du docteur Blanche, rue Norvins, de mars à novembre 1841. En 1854, le poète, poursuivi par ses souvenirs, promène sa mélancolie sur les pentes escarpées des rues des Brouillards (aujourd'hui Girardon), Norvins, des Saules, etc. Dans ce coin du vieux Montmartre, le paysage porte encore la trace du XVIII^e siècle, quand la butte Montmartre était couverte de ceps de vigne et de moulins à vent.

J'ai longtemps habité Montmartre, on y jouit d'un air très pur, de perspectives variées, et l'on y découvre des horizons magnifiques, soit « qu'ayant été vertueux, l'on aime à voir lever l'aurore », qui est très belle du côté de Paris, soit qu'avec des goûts moins simples on préfère ces teintes pourprées du couchant, où les nuages déchiquetés et flottants peignent des tableaux de bataille et de transfiguration au-dessus du grand cimetière, entre l'arc de l'Étoile et les coteaux bleuâtres qui vont d'Argenteuil à Pontoise. – Les maisons nouvelles s'avancent toujours, comme la mer diluvienne qui a baigné les flancs de l'antique montagne, gagnant peu à peu les retraites où s'étaient réfugiés les monstres informes reconnus depuis par Cuvier. – Attaqué d'un côté par la rue de l'Empereur, de l'autre par le quartier de la mairie, qui sape les âpres montées et abaisse les hauteurs du versant de Paris, le vieux mont de Mars aura bientôt le sort de la butte des Moulins, qui, au siècle dernier, ne montrait guère un front moins superbe. –

Cependant, il nous reste encore un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes, que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées.

Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses, bordées de chaumières, de granges et de jardins touffus, des plaines vertes coupées de précipices, où les sources filtrent dans la glaise, détachant peu à peu certains îlots de verdure où s'ébattent des chèvres, qui broutent l'acanthé suspendue aux rochers. Des petites filles à l'œil fier, au pied montagnard, les surveillent en jouant entre elles. On rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris, qui tombe dans une carrière. Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de trois mille francs... On en demande aujourd'hui trente mille. C'est le plus beau point de vue des environs de Paris.

Ce qui me séduisait, dans ce petit espace abrité par les grands arbres du Château des Brouillards, c'était d'abord ce reste de vignoble lié au souvenir de saint Denis, qui, au point de vue des philosophes, était peut-être le second Bacchus, et qui a eu trois corps, dont l'un a été enterré à Montmartre, le second à Ratisbonne et le troisième à Corinthe. – C'était ensuite le voisinage de l'abreuvoir, qui, le soir, s'anime du spectacle de chevaux et de chiens que l'on baigne, et d'une fontaine construite dans le goût antique, où les laveuses causent et chantent comme dans un des premiers chapitres de *Werther*. Avec un bas-relief consacré à Diane et peut-être deux figures de naïades sculptées en demi-bosse, on obtiendrait, à l'ombre des vieux tilleuls qui se penchent sur le monument, un admirable lieu de retraite, silencieux à ses heures, et qui rappellerait certains points d'étude de la campagne romaine. Au-dessus se dessine et serpente la rue des Brouillards, qui descend vers le chemin des Bœufs, puis le jardin du restaurant Gaucher, avec ses kiosques, ses lanternes et ses statues peintes... La plaine Saint-Denis a des lignes admirables, bornées par les coteaux de Saint-Ouen et de Montmorency, avec des reflets de soleil ou de nuages qui varient à chaque heure du jour. À droite est une rangée de maisons, la plupart fermées pour cause de craquements dans les murs. C'est ce qui assure la solitude relative de ce site : car les chevaux et les bœufs qui passent, et même les laveuses, ne troublent pas les méditations d'un sage, et même s'y associent. – La vie bourgeoise, ses intérêts et ses relations

vulgaires, lui donnent seuls l'idée de s'éloigner le plus possible des grands centres d'activité.

Il y a à gauche de vastes terrains, recouvrant l'emplacement d'une carrière éboulée, que la commune a concédés à des hommes industriels qui en ont transformé l'aspect. Ils ont planté des arbres, créé des champs où verdissent la pomme de terre et la betterave, où l'asperge montée étalait naguère ses panaches verts décorés de perles rouges.

On descend le chemin et l'on tourne gauche. Là sont encore deux ou trois collines vertes, entaillées par une route qui plus loin comble des ravins profonds, et qui tend à rejoindre un jour la rue de l'Empereur entre les buttes et le cimetière. On rencontre là un hameau qui sent fortement la campagne, et qui a renoncé depuis trois ans aux travaux malsains d'un atelier de *poudrette*. – Aujourd'hui, l'on y travaille les résidus des fabriques de bougies stéariques. – Que d'artistes repoussés du prix de Rome sont venus sur ce point étudier la campagne romaine et l'aspect des marais Pontins ! Il y reste même un marais animé par des canards, des oisons et des poules.

Il n'est pas rare aussi d'y trouver des haillons pittoresques sur les épaules des travailleurs. Les collines, fendues çà et là, accusent le tassement du terrain sur d'anciennes carrières ; mais rien n'est plus beau que l'aspect de la grande butte, quand le soleil éclaire ses terrains d'ocre rouge veinés de plâtre et de glaise, ses roches dénudées et quelques bouquets d'arbres encore assez touffus, où serpentent des ravines et des sentiers.

La plupart des terrains et des maisons éparses de cette petite vallée appartiennent à de vieux propriétaires, qui ont calculé sur l'embarras des Parisiens à se créer de nouvelles demeures et sur la tendance qu'ont les maisons du quartier Montmartre à envahir, dans un temps donné, la plaine Saint-Denis. C'est une écluse qui arrête le torrent ; quand elle s'ouvrira, le terrain vaudra cher. – Je regrette d'autant plus d'avoir hésité, il y a dix ans, à donner trois mille francs du dernier vignoble de Montmartre.

Il n'y faut plus penser. Je ne serai jamais propriétaire ; et pourtant que de fois, au 8 ou au 15 de chaque trimestre (près de Paris, du moins), j'ai chanté le refrain de M. Vautour :

*Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi !*

J'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère !... Une petite villa dans le goût de Pompéi avec un impluvium et une cella, quelque chose comme la maison du poète tragique. Le pauvre Laviron, mort depuis sur les murs de Rome, m'en avait dessiné le plan. À dire le vrai pourtant, il n'y a pas de propriétaires aux buttes Montmartre. On ne peut asseoir légalement une propriété sur des terrains minés par des cavités peuplées dans leurs parois de mammouths et de mastodontes. La commune concède un droit de possession qui s'éteint au bout de cent ans... On est campé comme les Hires ; et les doctrines les plus avancées auraient peine à contester un droit si fugitif où l'hérédité ne peut longuement s'établir.

Gérard de Nerval, *Promenades et souvenirs*,
1855

« Ah ! cette journée du 18 mars... »
La Commune de Paris

Proclamée « commune libre » pendant la Révolution, Montmartre cultive avec un bonheur égal la vigne et une tradition insurrectionnelle. Le 18 mars 1871, à la demande de Thiers, l'armée tente de faire enlever les 171 pièces d'artillerie que les gardes nationaux ont illégalement amassées sur la Butte pour s'opposer à l'armistice. Mais la foule s'interpose, fraternise avec les soldats et désarme les officiers. Faits prisonniers par les communards, les généraux Lecomte et Thomas sont conduits au poste de police de la rue des Rosiers puis sont fusillés. L'épisode, qui donne le coup d'envoi de la Semaine sanglante, est immortalisé par Zola dans La Débâcle, en 1892.

Ah ! cette journée du 18 mars, de quelle exaltation décisive elle souleva Maurice ! Plus tard, il ne put se souvenir nettement de ce qu'il avait dit, de ce qu'il avait fait. D'abord, il se revoyait galopant, furieux de la surprise militaire qu'on avait tentée avant le jour, pour désarmer Paris, en reprenant les canons de Montmartre. Depuis deux jours, Thiers, arrivé de Bordeaux, méditait évidemment ce coup de force, afin que l'Assemblée pût sans crainte proclamer la monarchie, à Versailles. Puis, il se revoyait, à Montmartre même, vers neuf heures, enflammé par les récits de victoire

qu'on lui faisait, l'arrivée furtive de la troupe, l'heureux retard des attelages qui avait permis aux gardes nationaux de prendre les armes, les soldats n'osant tirer sur les femmes et les enfants, mettant la crosse en l'air, fraternisant avec le peuple. Puis, il se revoyait courant Paris, comprenant dès midi que Paris appartenait à la Commune, sans même qu'il y eût de bataille : Thiers et les ministres en fuite du ministère des Affaires étrangères où ils s'étaient réunis, tout le gouvernement en déroute sur Versailles, les trente mille hommes de troupes emmenés à la hâte, laissant plus de cinq mille des leurs, au travers des rues. Puis, vers cinq heures et demie, à un angle du boulevard extérieur, il se revoyait au milieu d'un groupe de forcenés, écoutant sans indignation le récit abominable du meurtre des généraux Lecomte et Clément Thomas. Ah ! des généraux ! il se rappelait ceux de Sedan, des jouisseurs et des incapables ! un de plus, un de moins, ça n'importait guère ! Et le reste de la journée s'achevait dans la même exaltation, qui déformait pour lui toutes choses, une insurrection que les pavés eux-mêmes semblaient avoir voulue, grandie et d'un coup maîtresse dans la fatalité imprévue de son triomphe, livrant enfin à dix heures du soir l'Hôtel de Ville aux membres du Comité central, étonnés d'y être.

Émile Zola, *La Débâcle*,
1892

« Paysage provincial peuplé d'êtres éphémères mais charmants »
La bohème montmartroise

Autour de 1900, Montmartre devient le refuge d'une pléiade de jeunes artistes aussi talentueux que désargentés. Dans les cabarets de la Butte (le Moulin de la Galette, le Lapin agile), au Bateau-Lavoir, 13, rue Ravignan ou « cité des Fusains », au numéro 22 de la rue Tourlaque, les peintres Picasso, Braque, Juan Gris, Modigliani, pour ne citer que les plus célèbres, révolutionnent l'art moderne et promeuvent un style de vie nouveau : la fameuse « bohème ». En 1946, Pierre Mac Orlan, qui fut avec des écrivains comme Carco, Dorgelès, Salmon ou Warnod à la fois témoin, acteur et chroniqueur de la bohème artistique et littéraire des années 1900, rassemble ses souvenirs dans Montmartre.

Pour bien comprendre Montmartre, ce Montmartre où j'ai vécu pendant trois années morcelées en mois comme un train sur une voie de garage, il faut le peindre comme un paysage provincial peuplé d'êtres éphémères mais charmants. Quelques noms dépassent la modestie de ce conseil. Il faut bien dire que les années fécondes furent réservées à maints artistes qui habitèrent les rues qui accèdent à la Place du Tertre. Parmi les plus récents, on peut citer Steinlen, Toulouse-Lautrec, Willette, Forain, etc..., etc..., et parmi ceux de ma génération : Pablo Picasso, Manolo, Durio, Zuloaga, Juan Gris, Sunyer, Vlaminck, Utrillo, Derain, Segonzac, Daragnès, Chas Laboide, Jacques Vaillant, Galanis, Dufy, Braque, Othon Friesz, Maurice Asselin qui émigra à Neuilly, Leprun, Pascin, etc... Encore une fois, ce n'est pas un palmarès. Des noms se présentent sous ma plume et j'en oublie sans doute parmi les meilleurs. Parmi ces oubliés – leur identité n'offrirait que peu d'intérêt – beaucoup furent d'humbles garçons et des filles qui n'avaient qu'une grâce très précaire pour subsister. Ils et elles appartenaient, cependant, au système sentimental de la place du Tertre. Cette pauvre assemblée de gosses mal vêtus pouvait constituer pour certains les fondations d'un avenir aisé et respectable. C'est donc à vous, jeunes filles souvent friponnes, qu'il faut dédier ces quelques lignes consacrées aux rues qui vous virent naître. La sage-femme qui vous emmaillota pour la première fois n'était pas une fée. Mais elle avait tout de même le pouvoir d'ouvrir la fenêtre et de vous montrer la rue, la grande rue courbe, cette rue Lepic, telle qu'elle vous était promise entre le Moulin de la Galette et le Moulin-Rouge, le domaine de Pierre Labric.

© Pierre Mac Orlan, *Montmartre*,
Arcadia Éditions, 2003

« Montmartre est mort... »

À partir des années 1910-1920, Montparnasse supplante, dans la vie nocturne et artistique de la capitale, Montmartre sur le déclin. Progressivement abandonnée par les artistes, la Butte s'embourgeoise et connaît en même temps un afflux de touristes. Haut lieu de la bohème « Belle Époque » et point de convergence du tourisme montmartrois, la place du Tertre attire ainsi de nos jours près de quatre millions de visiteurs

par an ! Que reste-t-il du « paysage provincial » décrit par Mac Orlan ? À cette question, André Warnod apporte sa réponse dès 1920.

Il ne reste plus grand'chose de la Butte d'autrefois. Montmartre, qui fut la plus singulière petite bourgade qu'on puisse imaginer, est à présent une ville morte, à la manière de Venise – toutes proportions gardées, bien entendu.

La guerre a interrompu les travaux de démolition, la paix va donner une activité nouvelle aux pioches et aux pics. Mais on n'abattra plus que des murs et des masures vides de ce qui fut leur gloire. Sur la Butte en ruine grouillent à présent les touristes, Montmartre est devenu une curiosité et, comme pour sonner le glas du village trépassé, dix écrivains qui jadis vécurent là-haut ont résumé leurs souvenirs dans un livre. Ces *Histoires montmartroises* ont fait entrer la Butte dans le passé.

La place du Tertre est devenue mondaine comme une plage à la mode. Des gens bien vêtus viennent en automobile pour y dîner ; pour un peu, ils se mettraient en smoking. Ils ne s'étonnent pas des prix qu'on leur fait payer leur repas. Deux restaurants, celui que jadis tenait Spielman, ancien clairon de chasseurs à pied, et l'hôtel de la Marine se partagent les faveurs de ces touristes bénévoles. Ces deux cafés ont eu pour habitués des gens devenus célèbres et de vieux bohèmes très pittoresques ; mais les clients d'aujourd'hui s'en soucient peu et les ignorent. Plutôt qu'une plaque commémorative rappelant leurs noms, mieux vaudrait sur ces vieilles maisons écrire cette phrase de Pierre Mac Orlan : « *Le prix des denrées à Montmartre, autrefois, permettait de vivre à bon compte ; on pouvait déjeuner pour 0 fr. 50 et même moins avec quelque excès de sobriété.* »

Et ceci évoquerait bien mieux les temps passés que n'importe quel discours.

La rue du Mont-Cenis incomplètement camouflée en chaussée ^{xx}^e siècle tient encore du toboggan et de la glissière avec de temps en temps des escaliers. Faisant vis-à-vis à un gratte-ciel peu sûr de son équilibre, la maison où vécut Berlioz arbore de son mieux la plaque rappelant ce glorieux souvenir ; elle se fait des illusions, la pauvre vieille, si elle se figure que cette plaque de marbre l'empêchera d'être démolie. La rue Saint-Vincent est à présent tirée au cordeau, un mur tout neuf remplace la palissade de bois sur laquelle les petits amoureux écrivaient ce qu'ils

pensaient l'un de l'autre, et au bout c'est le *Lapin Agile*, décrit si souvent par tant de romanciers et de chroniqueurs qu'il ne me paraît guère utile d'en donner une description nouvelle. Pendant la guerre, cependant, son aspect fut assez neuf : les soldats américains y venaient presque chaque soir. La salle enfumée en prenait des airs de bars du Far-West. Mais les Américains sont partis, de rapins chevelus il n'y en a guère, le Lapin est devenu lui aussi une attraction pour les touristes. Mais le père Frédé chante toujours sur sa guitare les mêmes romances qu'autrefois.

Et, sur toute la Butte, partout les mêmes sentiments agitent les gens d'autrefois qui y reviennent faire un tour. Ici fut la boutique à Socrate, là fut l'atelier de Picasso où naquit le cubisme. Mais les visiteurs d'aujourd'hui ne peuvent pas deviner ces choses. Peut-on imaginer tout ce qui s'est passé à l'hôtel du Poirier ? Plus bas, rue d'Orsel, près du Théâtre Montmartre, voilà pourtant la brasserie Charles que les amateurs de tableaux modernes visiteront quand ils sauront que c'est là que Maurice Utrillo passait une partie de ses journées. Les murs, en ce temps-là, étaient couverts de ses toiles ; on pouvait les avoir pour très peu d'argent, alors qu'à présent il faut les payer très cher. D'Utrillo il n'y en a plus chez Charles. En face, le théâtre provincial et vieillot se souvient-il de sa gloire passée ? Place Ravignan est le café tenu par l'ami Émile et dont l'intérieur a été décoré par des peintres cubistes au temps où ils tenaient là leur quartier général.

Quant au reste, tout n'est plus que souvenirs. Montmartre est mort, comme l'écrit Gaston de Pawlowsky. « Il est mort lapidé par les bourgeois, qui ont enseveli son cadavre sous une montagne de pierre à cinq étages. Ce n'est plus qu'une promenade parmi les ruines qu'on fait sur la Butte devenue le cimetière des souvenirs. Encore faut-il se hâter de faire cet ultime pèlerinage : les pioches et les pics sont prêts. »

© André Warnod, *Les Plaisirs de la rue*,
Édition française illustrée, 1920

« Je me suis souvent retrouvé marchant vers la place Clichy à
Montmartre... »
Le bas Montmartre

« *Lieu du plaisir et du crime* », pour reprendre une expression chère à
l'historien de Paris Louis Chevalier, le bas Montmartre draine le souvenir

des meneuses de revue du Moulin-Rouge de la Belle Époque – comme la célèbre Goulue, immortalisée par Toulouse-Lautrec – et symbolise à travers le monde entier le Paris de la nuit et l'esprit de débauche. En 1931, Henry Miller, fraîchement débarqué à Paris, partage un appartement avec un ami, à Clichy. De son poste d'observation favori, le café Wepler, il lorgne les prostitués officiant sur le boulevard de Clichy tout en s'adonnant à un autre « vice » : l'écriture. Publié en 1967, Jours tranquilles à Clichy retrace les années montmartroises de l'auteur.

Par une grise journée parisienne, je me retrouvais souvent en train de marcher vers la place Clichy à Montmartre. De Clichy à Aubervilliers, on longe toute une série de cafés, de restaurants, de cinémas, de magasins de vêtements masculins, d'hôtels et de bordels. C'est le Broadway de Paris qui correspond à cette petite portion située entre les Quarante-deuxième et Cinquante-troisième rues. Broadway c'est la vitesse, le vertige, l'éblouissement, et nulle part où s'asseoir. Montmartre est indolent, paresseux, indifférent, quelque peu miteux et sordide, séduisant plutôt que tapageur, non pas scintillant mais luisant comme des braises sous la cendre. Broadway paraît excitant, voire parfois magique, mais il est sans flamme ni chaleur, c'est un étalage d'amiante brillamment éclairé, le paradis des agents publicitaires. Montmartre est usé, délavé, flétri, ouvertement vicieux, mercenaire et vulgaire. Bref, il est plus repoussant que séduisant, mais insidieusement repoussant, comme le vice lui-même. Il y a des estaminets presque exclusivement fréquentés par des putains, des maquereaux, des truands et des joueurs, qui, même si vous passez mille fois devant sans y entrer, finissent par vous happer et vous avoir. Dans les ruelles donnant sur le boulevard, il y a des hôtels d'une laideur si affreuse que vous tremblez à la seule idée d'y entrer, mais il est pourtant inévitable qu'un jour ou l'autre vous y passerez une nuit, voire une semaine ou un mois. Peut-être même vous attacherez-vous à ce bouge au point de découvrir un jour que toute votre existence en a été transformée, et ce qu'autrefois vous trouviez sordide, crasseux et misérable sera devenu fascinant, tendre et beau. À mon avis, ce charme insidieux de Montmartre est largement dû aux trafics sexuels qui s'y étalent au grand jour. La sexualité, surtout lorsqu'elle est commercialisée, n'a rien de romantique ; mais elle crée une atmosphère, puissante et nostalgique, beaucoup plus exaltante et séduisante que les

illuminations tapageuses de Broadway. Il est même assez évident que la sexualité s'épanouit mieux dans une lumière tamisée, sous un éclairage louche : elle prend ses aises dans le clair-obscur et non dans l'éclat des néons.

D'un côté de la place Clichy se trouve le café Wepler qui fut longtemps mon repaire préféré. Je m'y suis assis, à l'intérieur ou sur la terrasse, par tous les temps. Je le connaissais comme un livre. Tous les visages des serveurs, des directeurs, des caissières, des putains, des habitués, même ceux des dames des lavabos sont gravés dans ma mémoire comme les illustrations d'un livre que je lirais tous les jours. Je me rappelle la première fois où j'entraï au Wepler, en 1928, avec ma femme sur les talons ; je me souviens de ma stupéfaction lorsque je vis une putain s'écrouler ivre morte sur l'une des petites tables de la terrasse, sans que personne ne vienne l'aider. L'indifférence stoïque des Français me bouleversa et me fit horreur ; c'est d'ailleurs toujours le cas, malgré toutes les qualités que je leur ai découvertes depuis.

— C'est rien. Juste une putain... Elle a bu un coup de trop.

Je les entends toujours ces mots. Aujourd'hui encore ils me font frissonner. Mais c'est très français, cette attitude, et si vous n'apprenez pas à l'accepter, votre séjour en France risque de ne pas être très agréable.

Par une journée grise, quand il faisait froid partout sauf dans les grands cafés, je goûtais à l'avance le plaisir de passer une heure ou deux au Wepler avant d'aller dîner. La lueur rose qui nimait toute la salle émanait des putains qui se rassemblaient d'ordinaire près de l'entrée. À mesure qu'elles s'égaillaient parmi les clients, la salle devenait non seulement chaude et rose, mais parfumée. Elles voletaient dans le jour déclinant comme des lucioles parfumées. Celles qui n'avaient pas eu la chance de trouver un client regagnaient lentement la rue, puis revenaient d'habitude au bout d'un petit moment pour reprendre leur place initiale. D'autres entraient d'un pas assuré, toutes pimpantes et prêtes à leur soirée de travail. Le coin où elles se réunissaient ressemblait à la Bourse où se négociait le marché du sexe, lequel avait ses hauts et ses bas, comme n'importe quel marché. Une journée pluvieuse était d'habitude une bonne journée, me semblait-il. Comme dit le proverbe, il n'y a que deux choses à faire quand il pleut, et les putains ne perdaient jamais leur temps à jouer aux cartes.

« Un carrefour de cohue populaire »
Le quartier de la Goutte-d'Or

Né autour de 1830 sur les dernières ondulations du versant oriental de la butte, le quartier de la Goutte-d'Or tire son nom du vin qu'on y produit jusqu'au XIX^e siècle : la « goutte d'or ». À partir de la révolution industrielle puis tout au long du XX^e siècle, il accueille des générations d'immigrés : Belges, Italiens, Polonais, Espagnols, Maghrébins, Africains, Portugais, Yougoslaves, Chinois, etc., venus travailler à Paris. Cette vocation pluri-ethnique et la proximité des magasins Tatifont de la Goutte-d'Or un quartier très animé. Deux fois peu-semaine, une foule nombreuse et bariolée se presse sous le métro aérien des boulevards Rochechouart et de la Chapelle où se tient le marché. Cette atmosphère n'est pas sans rappeler le faubourg populeux et grouillant de vie décrit par Zola dans L'Assommoir, en 1877.

Au milieu de ces cancans, Gervaise, tranquille, souriante, sur le seuil de sa boutique, saluait les amis d'un petit signe de tête affectueux. Elle se plaisait à venir là, une minute, entre deux coups de fer, pour rire à la rue, avec le gonflement de vanité d'une commerçante, qui a un bout de trottoir à elle. La rue de la Goutte-d'Or lui appartenait, et les rues voisines, et le quartier tout entier. Quand elle allongeait la tête, en camisole blanche, les bras nus, ses cheveux blonds envolés dans le feu du travail, elle jetait un regard à gauche, un regard à droite, aux deux bouts, pour prendre d'un trait les passants, les maisons, le pavé et le ciel : à gauche, la rue de la Goutte-d'Or s'enfonçait, paisible, déserte, dans un coin de province, où des femmes causaient bas sur les portes ; à droite, à quelques pas, la rue des Poissonniers mettait un vacarme de voitures, un continuel piétinement de foule, qui refluit et faisait de ce bout un carrefour de cohue populaire. Gervaise aimait la rue, les cahots des camions dans les trous du gros pavé bossué, les bousculades des gens le long des minces trottoirs, interrompus par des cailloutis en pente raide ; ses trois mètres de ruisseau, devant sa boutique, prenaient une importance énorme, un fleuve large, qu'elle voulait très propre, un fleuve étrange et vivant, dont la teinturerie de la maison colorait les eaux des caprices les plus tendres, au milieu de la boue noire. Puis, elle s'intéressait à des magasins, une vaste épicerie, avec un étalage de

fruits secs garanti par des filets à petites mailles, une lingerie et bonneterie d'ouvriers, balançant au moindre souffle des cottes et des blouses bleues, pendues les jambes et les bras écartés. Chez la fruitière, chez la tripière, elle apercevait des angles de comptoir, où des chats superbes et tranquilles ronronnaient. Sa voisine, madame Vigouroux, la charbonnière, lui rendait son salut, une petite femme grasse, la face noire, les yeux luisants, fainéantant à rire avec des hommes, adossée contre sa devanture, que des bûches peintes sur un fond lie de vin décoraient d'un dessin compliqué de chalet rustique. Mesdames Cudorge, la mère et la fille, ses autres voisines qui tenaient la boutique de parapluies, ne se montraient jamais, leur vitrine assombrie, leur porte close, ornée de deux petites ombrelles de zinc enduites d'une épaisse couche de vermillon vif. Mais Gervaise, avant de rentrer, donnait toujours un coup d'œil, en face d'elle, à un grand mur blanc, sans une fenêtre, percé d'une immense porte cochère, par laquelle on voyait le flamboiement d'une forge, dans une cour encombrée de charrettes et de carrioles, les brancards en l'air. Sur le mur, le mot : *Maréchalerie*, était écrit en grandes lettres, encadré d'un éventail de fers à cheval. Toute la journée, les marteaux sonnaient sur l'enclume, des incendies d'étincelles éclairaient l'ombre blafarde de la cour. Et, au bas de ce mur, au fond d'un trou, grand comme une armoire, entre une marchande de ferraille et une marchande de pommes de terre frites, il y avait un horloger, un monsieur en redingote, l'air propre, qui fouillait continuellement des montres avec des outils mignons, devant un établi où des choses délicates dormaient sous des verres ; tandis que, derrière lui, les balanciers de deux ou trois douzaines de coucous tout petits battaient à la fois, dans la misère noire de la rue et le vacarme cadencé de la maréchalerie.

Émile Zola, *L'Assommoir*,
1877

« Mais aux fortifications, son plaisir revenait... »
Les fortifications

L'invasion étrangère subie par les Parisiens en 1814-1815 (voir page 309) conduit les responsables politiques et militaires de l'époque à adopter le principe d'une fortification de la capitale. En 1840, Adolphe Thiers, alors ministre de Louis-Philippe, décide de construire une enceinte

bastionnée autour de Paris. Achievée en 1846, l'enceinte enserre la ville dans une défense de 34 kilomètres. Son emplacement, encore lisible dans le tracé du boulevard périphérique, fixe la limite nord de l'arrondissement. Les talus gazonnés des « fortifs », comme les surnomment les Parisiens, deviennent le dimanche un lieu de promenade populaire où les ouvriers et les petits bourgeois viennent se distraire en famille. Les Goncourt les décrivent dans Germinie Lacerteux.

Mais aux fortifications, son plaisir revenait. Elle courait s'asseoir avec Jupillon sur le talus. À côté d'elle, étaient des familles en tas, des ouvriers couchés à plat sur le ventre, de petits rentiers regardant les horizons avec une lunette d'approche, des philosophes de misère, arc-boutés des deux mains sur leurs genoux, l'habit gras de vieillesse, le chapeau noir aussi roux que leur barbe rousse. L'air était plein de bruits d'orgue. Au-dessous d'elle, dans le fossé, des sociétés jouaient aux quatre coins. Devant les yeux, elle avait une foule bariolée, des blouses blanches, des tabliers bleus d'enfants qui couraient, un jeu de bague qui tournait, des cafés, des débits de vin, des fritureries, des jeux de macarons, des tirs à demi cachés dans un bouquet de verdure d'où s'élevaient des mâts aux flammes tricolores ; puis au-delà, dans une vapeur, dans une brume bleuâtre, une ligne de têtes d'arbres dessinait une route. Sur la droite, elle apercevait Saint-Denis et le grand vaisseau de sa basilique ; sur la gauche, au-dessus d'une file de maisons qui s'effaçaient, le disque du soleil se couchant sur Saint-Ouen était d'un feu couleur cerise et laissait tomber dans le bas du ciel gris comme des colonnes rouges qui le portaient en tremblant. Souvent le ballon d'un enfant qui jouait passait une seconde sur cet éblouissement.

Ils descendaient, passaient la porte, longeaient les débits de saucisson de Lorraine, les marchands de gaufres, les cabarets en planches, les tonnelles sans verdure et au bois encore blanc où un pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, mangeaient des pommes de terre frites, des moules et des crevettes, et ils arrivaient au premier champ, à la première herbe vivante : sur le bord de l'herbe, il y avait une voiture à bras chargée de pain d'épice et de pastilles de menthe, et une marchande de coco vendait à boire sur une table dans le sillon... Étrange campagne où tout se mêlait, la fumée de la friture à la vapeur du soir, le bruit des palets d'un jeu de tonneau au silence versé du ciel, l'odeur de la poudrette à la senteur des blés verts, la

barrière à l'idylle, et la Foire à la Nature ! Germinie en jouissait pourtant ; et poussant Jupillon plus loin, marchant juste au bord du chemin, elle se mettait à passer, en marchant, ses jambes dans les blés pour sentir sur ses bas leur fraîcheur et leur chatouillement.

Quand ils revenaient, elle voulait remonter sur le talus. Il n'y avait plus de soleil. Le ciel était gris en bas, rose au milieu, bleuâtre en haut. Les horizons s'assombrissaient ; les verdure se fondaient, s'assourdisaient, les toits de zinc des cabarets prenaient des lumières de lune, des feux commençaient à piquer l'ombre, la foule devenait grisâtre, les blancs de linge devenaient bleus. Tout peu à peu s'effaçait, s'estompait, se perdait dans un reste mourant de jour sans couleur, et de l'ombre qui s'épaississait commençait à monter, avec le tapage des crécelles, le bruit d'un peuple qui s'anime à la nuit, et du vin qui commence à chanter. Sur le talus, le haut des grandes herbes se balançait sous la brise qui les inclinait. Germinie se décidait à partir. Elle revenait, toute remplie de la nuit tombante, s'abandonnant à l'incertaine vision des choses entrevues, passant les maisons sans lumière, revoyant tout sur son chemin comme pâli, lassée par la route dure à ses pieds, et contente d'être lasse, lente, fatiguée, défaillante à demi, et se trouvant bien.

Aux premiers réverbères allumés de la rue du Château, elle tombait d'un rêve sur le pavé.

Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux*,
1865

« Multiforme, élastique, sans limites précises »
Le marché aux puces

Dès 1846, les Parisiens impécunieux, chassés de leurs maisons par les grands travaux effectués dans le centre de Paris, se réfugient sur la zone non ædificandi de 250 mètres de large, aménagée en bordure de l'enceinte de Thiers, côté banlieue. La « zone », ainsi qu'on la surnomme, accueille une population misérable de chiffonniers et de vagabonds vivant de la récupération des déchets, chiffons, métaux et nourriture. Établis autour de la commune de Saint-Ouen, ils y vendent le produit de leur récolte. Héritage des chiffonniers des siècles derniers, le marché aux puces de Saint-Ouen est considéré comme le plus grand du monde. Situé sur

l'emplacement de l'ancienne zone, il voit le jour en 1920, alors que la démolition des fortifications vient d'être engagée. Il se tient trois jours par semaine et propose toutes sortes de produits. Audiberti le décrit dans Paris fut.

La visite du marché aux Puces, tout comme celle d'une cité de quelque importance, ne saurait s'accomplir en un clin d'œil. On aurait tort de s'imaginer qu'il ne s'agit que d'une ou deux rues à parcourir, de quelques étalages à enregistrer du regard. Le marché aux Puces est multiforme, élastique, sans limites précises. Quand on pense en avoir vu la force et fait le tour, il surgit, de nouveau, à l'improviste, au coin d'une rue, sous la forme d'un bachi-bouzouk replet qui porte les longues moustaches de Tarass-Boulba, telles que le cinéma les a popularisées, et qui règne sur une douzaine d'objets logiquement invendables, disposés, par ses soins, sur le trottoir... Une brosse à dents cassée, chauve, une boîte de « gitanes » vide, un fragment de verre de montre, tout un lot composé de quatre épingles à cheveux, d'un sept de trèfle déchiré et de deux clous, un crayon rongé et un petit sou. Oui, un petit sou en nickel, d'un modèle courant. À quoi un petit sou peut-il servir ? Et conformément à quel tarif, au pays des occasions, peut-on taxer un petit sou ? Mystère absolument inouï.

© Jacques Audiberti, *Paris fut. Écrits sur Paris 1937-1953*,
Éditions Claire Paulhan, 1999

LE DIX-NEUVIÈME ARRONDISSEMENT

J'entends une rumeur, des rires, un quartier grouillant m'appelle. Me voici !

EUGÈNE DABIT

« Le XIX^e arrondissement de Paris a un visage humain... »

Situé à la périphérie de Paris, le 19^e arrondissement est l'un des derniers à s'intégrer dans l'orbite de la capitale, en 1860. Délimité par l'ancienne enceinte des Fermiers généraux et les boulevards des Maréchaux, doublés du boulevard périphérique, il est borné, à l'ouest, par la rue d'Aubervilliers et, au sud, par la rue de Belleville. Déployé en éventail, il est traversé obliquement par les avenues de Flandre et Jean-Jaurès qui rayonnent autour de l'axe de la rotonde de la Villette, vestige de l'ancienne barrière Saint-Martin. Avec ses 679 hectares environ de superficie, c'est l'un des plus grands arrondissements de l'agglomération, dans le contour duquel Calet devine la forme d'un visage humain.

Avant de partir à la découverte du XIX^e arrondissement [...], je crus devoir étudier longuement un plan général de Paris en couleurs. [...]

Je voulus, premièrement, circonscrire les lieux. Crayon rouge en main, je fis le tracé périmétrique du XIX^e. En partant de la porte des Lilas, je descendis la rue de Belleville qui forme la ligne séparative entre le XIX^e et le XX^e ; au bas de la rue (en regard de la Vielleuse) je remontais le boulevard de La Villette (je suivais ainsi le tracé du mur des Fermiers-Généraux), ensuite, je pris la rue d'Aubervilliers jusqu'aux boulevards de ceinture qui remplacent les fortifications rasées. Pétai revenu à la porte des Lilas ; voilà le XIX^e bien délimité.

En y regardant de plus près, j'eus la surprise de constater que j'avais dessiné une tête d'homme de profil, tournée vers la ville. Et, plus précisément, d'une de ces têtes des planches anatomiques du dictionnaire, parcourue de veines, de nerfs, d'artères (ce sont les rues, les avenues, les

canaux...). Oui, le XIX^e arrondissement de Paris a un visage humain. Voyez son front, l'arête du nez (rue d'Aubervilliers), le bout du nez (station Colonel-Fabien) et l'œil, tout rond (station Crimée). Les méandres noirs du cerveau sont figurés par les abattoirs de La Villette. Quant à la grosse verrue verte de la joue, c'est le parc des Buttes-Chaumont.

Mais on estimera peut-être que c'est là un aspect fantaisiste de la topographie.

© Henri Calet, *Poussières de la route*,
Le Dilettante, 1989

« Le simoun, vent très chaud, se lève par bourrasques au sud du Maroc saharien... »

L'impasse du Maroc

Bâti sur deux anciens villages de la périphérie, la Villette et la partie basse de Belleville, le 19^e arrondissement possède une histoire, une architecture et une sociologie très contrastées. Exact symbole de cette diversité culturelle, la toponymie de l'ancien faubourg industriel de la Villette transporte le visiteur en Afrique du Nord : rue et place du Maroc, rues de Tanger et de Kabylie. Ainsi baptisées en mémoire du passé colonial de la France, ces rues sont par un juste retour des choses envahies par le sable saharien au début de Nous trois, de Jean Echenoz.

Le simoun, vent très chaud, se lève par bourrasques au sud du Maroc saharien. Il y produit des tourbillons compacts, brûlants, coupants, assourdissants, qui masquent le soleil et gercent le bédouin. Le simoun reconstruit le désert, exproprie les dunes, rhabille les oasis, le sable éparpillé va s'introduire profondément partout jusque sous l'ongle du bédouin, dans le turban du Touareg et l'anus de son dromadaire.

Le Touareg, bâché de bleu, se tient coi sur la bosse de sa bête. Près de lui, statufiés sous la tourmente, trois autres Touareg attendent que ça se tasse. Le sable fait monter un socle, poussière de pierre autour des chevilles des animaux. Quand le plus jeune des Touareg, affolé, crie qu'il s'enlise et que ça ne va plus du tout, ses aînés ne lui répondent pas. Sous leur housse,

ils n'ont pas dû entendre la voix du débutant. C'est qu'autour d'eux la tempête grince énormément.

Mieux instruits que le jeune méhariste, ses aînés savent que le phénomène arrive du cœur du continent, qu'un aquilon venu d'Afrique centrale déchire de temps en temps le grand désert du Nord dont il fait bouillir l'étendue stérile et transporte l'écume au-delà des mers. Se délestant à la surface des eaux, tel une montgolfière, des sacs de sable du Grand Erg, faisant frémir au passage le titane des Boeing, le désert vole vers l'Europe dont il va poudrer le Nord-Ouest, perfectionner le revêtement des plages et propulser des grains dans tous les engrenages.

Croisant vers le nord, le tapis volant marocain touche Paris dans le milieu de la nuit, s'y dissémine uniformément sans omettre bien sûr le secteur Maroc, vers Stalingrad après la rue de Tanger : il recouvre la rue du Maroc, la place du Maroc et l'impasse du Maroc au bout de laquelle réside Louis Meyer, homme astigmatique et polytechnicien, quarante-neuf ans jeudi dernier, spécialisé dans les moteurs en céramique. Homme infidèle et divorcé d'une femme, née Victoria Salvador le jour de l'invention du poste à transistors. Homme seul et surmené qui va se payer, pour son anniversaire, une petite semaine à la mer.

© Jean Echenoz, *Nous trois*,
Éditions de Minuit, 1992

« Un quartier de rues puantes, de maisons ouvrières »
Le quartier de la Villette

L'aménagement des canaux de l'Ourcq et Saint-Denis et du bassin de la Villette, au début du XIX^e siècle, répond à un double objectif : améliorer l'alimentation en eau de la capitale et créer un grand port industriel aux portes de Paris. Dès 1826, l'implantation massive de nombreux entrepôts et usines destinés au commerce et à l'industrie de la capitale sur les rives du bassin et ses alentours font de la Villette le premier centre de fabrication et de stockage de toute l'agglomération parisienne. Le quartier accueille alors les industries dangereuses et inconfortables que la réglementation de 1810 bannit de la ville. Le démantèlement de ce vaste complexe industriel commencera après la deuxième guerre mondiale. Mais en 1933, la Villette

décrite par Eugène Dabit dans Faubourgs de Paris garde encore l’empreinte de sa vocation industrielle originelle.

À l’est du bassin de la Villette s’étale un quartier de rues puantes, de maisons ouvrières. On n’y rencontre plus de ces hommes hirsutes, mi-ouvriers, mi-paysans, Italiens, Espagnols, Sidis, mais des Français qui savent végéter dans un trou. Lieux mornes. Mais, avec un peu d’imagination, on évoque le passé. Dans ces parages se dressait le gibet de Montfaucon où la canaille pourrissait au grand air ; plus loin, le dépotoir de Paris, avec des lacs de vidange, des établissements d’équarrissage.

C’est vers 1802, lors des premiers travaux du canal de l’Ourcq, que la région du Pont-de-Flandre et de la Petite-Villette se couvrit de fabriques, d’usines. En pleine activité sous le second Empire, on ne voit plus aujourd’hui que leurs ruines. Décor minable, où chaque génération apporte de nouveaux acteurs. Sans cesse se renouvelle une population de prolétaires, qui ne trouvent plus pour s’abriter et rire le cabaret de la mère Radig où l’on buvait du vin à quatre sous le litre. Plus encore qu’autrefois l’effort est dur, les machines ne vous ont pas délivré. Et si elles aident vos patrons à emplir leurs poches, les grues, les treuils, les tapis roulants, et autres inventions du diable, ne vous font pas libres une heure plus tôt. Ces régions joyeuses jadis, malgré le voisinage du dépotoir et du gibet, ne chantent plus autre chose que la peine.

Les roulements des camions font trembler les vitres ; des débardeurs s’injurient. C’est ici le royaume du charbon, et il flotte dans l’air une pluie fine et noire comme dans une ville minière. Les hommes, eux aussi, sont noirs : travailleurs des quais, des gazomètres, des usines, du chemin de fer ; leurs mains servent des dieux d’acier ; la poussière emplit leur bouche et craque sous les dents. Des nuages de suie couvrent les maisons ; les eaux sombres du canal reflètent des tristesses, des visages malheureux, des enterrements en marche vers Pantin ; la clarté des réverbères ne parvient pas à chasser les ténèbres.

La nuit, les hommes abandonnent ces quais. On les retrouve boulevard de la Villette, boulevard de la Chapelle, dans des maisons créées pour leur joie. Les bordels se suivent, presque aussi nombreux que les bistrots, plus luxueux, autrement enchanteurs ! On en a rêvé toute la semaine. Le samedi soir, l’air est si chargé d’alcool et de désir qu’on chancelle. Les poches sont

pleines, le corps gonflé d'amour. Des jours et des jours on a caressé des machines, respiré l'odeur des acides, obéi, dormi seul, senti peser la misère, et ce simple geste d'ouvrir une porte mène au seuil d'un paradis sur la terre. Ouvrier, indigène, on sait alors pourquoi on a travaillé.

Autrefois, rue Monjol, devant leurs chambres, attendaient les prostituées ; dans des taudis s'entassaient des malheureux. On disait le fort Monjol ! Et pour quelques mois, à l'ombre d'une cité ouvrière, subsistent les masures de la rue Asselin où raccrochent encore des filles...

Mais aux alentours de la place du Combat, où dans une arène on faisait battre des chiens, des sangliers, des loups ; sur les pentes des Buttes creusées de carrières où s'abritaient des misérables ; le long du canal où vont lentement les derniers attelages, dans ces longues rues d'Aubervilliers et de Flandre, dans ces ruelles aux noms de villes lointaines ; comment songer aux temps anciens, alors qu'on rencontre à chaque pas des hommes qui peinent, souffrent, aiment à prix fixe dans le monde nouveau qui les enchaîne.

© Eugène Dabit, *Faubourgs de Paris*,
Gallimard, 1933

« Des saletés flottent dans le canal... »
Le canal de l'Ourcq

Privilégiant aujourd'hui l'agrément, le canal de l'Ourcq a perdu sa vocation utilitaire à partir des années 1950, les péniches de fret s'y faisant de plus en plus rares. Mais les Parisiens n'ont pas perdu leur ancienne habitude de le prendre pour une vaste « poubelle ». Régulièrement vidé pour éviter la prolifération des mousses, le canal laisse alors apparaître une multitude de déchets domestiques ou même industriels : armatures de chaises, carcasses de mobylettes, canettes de bière rouillées, vieux pneus, etc. décrits par Jacques Réda dans Les Ruines de Paris.

Des saletés flottent dans le canal au-dessous du pont mobile, avec ses engrenages empâtés de graisse qui n'ont presque plus de dents. On identifie encore aisément une bouteille, mais des formes molles et mortes que le clapotis de l'eau rend vivantes figent le cœur. Alors c'est là, moins de cent

mètres après la rue de Crimée à l'ancienne barbarie, que lui (qui manifeste l'ardeur de la nouvelle) on le voit. En face des entrepôts projetant d'entiers buissons à leurs angles de piliers de brique, sur plus de trente étages il s'élance d'un seul bloc étroit, blanc dans le bleu ciel exaspéré comme une colère d'ange. Pourquoi ne prendrait-il pas cette apparence d'immeuble ? Il la prend donc. Des nuages s'épouvantent sur sa tête à toute vitesse. Eux peut-être qui ne connaissent ni les anges ni les immeubles divulguent son nom. Puis un autre événement se produit dans l'axe même de leur course, en travers du canal de l'Ourcq : l'irruption comme au ralenti d'une montagne de fumée, bleue comme un pan de Jura, et nous nous regardons sidérés par l'exubérance du monde, un facteur qui passait et moi.

© Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*,
Gallimard, 1977

« J'ai franchi le canal Saint-Denis... »
Les abattoirs de la Villette

Ancien espace industriel reconverti, à partir de 1982, en Cité des sciences et de la découverte, le quartier de la Villette resta pendant plus d'un siècle entièrement voué au commerce de la viande. C'est dans un souci de modernisation et de salubrité publique que le baron Haussmann propose, en 1858, le regroupement des abattoirs de Paris et la création d'un marché aux bestiaux. Desservie par les canaux et les lignes de chemin de fer, la Villette est l'endroit tout indiqué pour cette « cité du sang » qui voit le jour en 1867. Elle connaît son âge d'or au tournant du XIX^e et du XX^e siècle – la fermeture définitive du site datant de 1974. Cabarets et restaurants débordent alors de la clientèle particulière que lui font ramasseurs d'abats, abatteurs, chevillards et bouchers. André Billy :

J'ai franchi le canal Saint-Denis et tout de suite après je me suis trouvé à la porte de la Villette. Alors, naturellement, la pluie a cessé.

Je suis entré à l'*Amiral*, où je viens quelquefois manger une entrecôte aux pommes, dans cette grande salle si curieusement décorée de trophées et de peintures tauromachiques. En face de moi, une tête de taureau aux cornes menaçantes me considère sans bonté.

L'Amiral n'est pas la seule réputation de l'endroit. La viande est bonne aussi à la *Tête de bœuf*, à *l'Ami Robert* et au *Grand Pavillon*. Autres enseignes : au *Mouton blanc*, à la *Tartine*, au *Veau d'or*, au *Bélier d'argent*, à la *Comète des Abattoirs*, à la *Maison blanche*... Partout, devant les comptoirs d'étain, des hommes aux bonnets rouges, aux tabliers tachés de sang, aux sabots épaissis de croûtes innommables et de sanies, boivent comme on sait boire en France, même aux abattoirs : en faisant la conversation. Je remarque que la plupart d'entre eux, avant de passer la grille, y ont accroché leurs couteaux enfermés dans d'énormes gaines de bois. La place demi-circulaire que forme ici l'avenue du Pont-de-Flandre est couverte de camionnettes de bouchers où l'on transporte à dos d'homme d'invisibles cadavres dans des suaires tachés de pourpre. Il y a aussi des camionnettes dans lesquelles bêlent des moutons, gémissent des veaux, grognent des porcs. À travers des barreaux de bois, j'ai aperçu un œil de bête, doucement, douloureusement fixé sur moi. J'ai préféré m'en aller.

J'ai fait quelques pas hors de la porte de Flandre. Comme c'est par elle que passent tous les riches Anglais descendus d'avion au Bourget, un grand panneau de publicité a été peint sur le mur de la courtine.

PARIS : CLARIDGE

NICE : NEGRESKO

LYON : PALACE

Dans le fossé de gauche, des jardins potagers. Dans celui de droite, de l'herbe drue, un ruisseau. La contrescarpe est large et les gosses de Pantin ont de la place pour s'y ébattre. Mais à trois cents mètres la palissade du chemin de fer de l'Est leur interdit d'aller plus loin.

Fumées. Odeur de gaz. Architectures féodales du Moulin de Pantin. Nostalgies confuses, impressions nordiques, aspirations vagues vers des septentrions de rêve...

Mais la pluie s'est remise à tomber. J'hésite, pour m'y réfugier, entre *le Coq hardi*, *l'Ami Jules* et le *Château rouge*. Je n'ai plus du tout envie de voyager.

© André Billy, *Le Badaud de Paris et d'ailleurs*,
Librairie Arthème Fayard, 1959

« Les Buttes-Chaumont levaient en nous un mirage... »
Le parc des Buttes-Chaumont

C'est dans le cadre de la politique d'embellissement de la capitale voulue par Napoléon III qu'est créé le parc des Buttes-Chaumont. En 1863, le préfet Haussmann décide d'aménager sur l'ancien Calvus Mons (le « mont chauve »), à l'emplacement des anciennes carrières de gypse, l'un des plus beaux parcs de Paris. Il en confie la réalisation à Barillet et à Alphand. Ce dernier profite des accidents du terrain pour donner au parc l'aspect d'un paysage montagneux et atteindre l'illusion d'une nature sauvage. Achievé quatre ans plus tard, le parc est ouvert au public le 1^{er} avril, en même temps que l'Exposition universelle de 1867. Promenade romantique prêtant à la rêverie, le parc des Buttes-Chaumont inspire les surréalistes. Une nuit de 1924, Aragon, Breton et Noll pénètrent ainsi dans le parc à la recherche du « merveilleux quotidien ». Le récit de cette promenade nocturne forme, en 1926, le troisième volet du Paysan de Paris.

Certains mots entraînent avec eux des représentations qui dépassent la représentation physique. Les Buttes-Chaumont levaient en nous un mirage, avec le tangible de ces phénomènes, un mirage commun sur lequel nous nous sentions tous trois la même prise. Toute noirceur se dissipait, sous un espoir immense et naïf. Enfin nous allions détruire l'ennui, devant nous s'ouvrait une chasse miraculeuse, un terrain d'expériences, où il n'était pas possible que nous n'eussions mille surprises, et qui sait ? une grande révélation qui transformerait la vie et le destin. C'est un signe de cette époque que ces trois jeunes gens tout d'abord imaginent, et rien d'autre, une telle figure d'un lieu. Le romanesque a pour eux le pas sur tout attrait de ce parc, qui pendant une demi-heure sera pour eux la Mésopotamie. Cette grande oasis dans un quartier populaire, une zone louche où règne un fameux jour d'assassinats, cette aire folle née dans la tête d'un architecte du conflit de Jean-Jacques Rousseau et des conditions économiques de l'existence parisienne, pour les trois promeneurs c'est une éprouvette de la chimie humaine où les précipités ont la parole, et des yeux d'une étrange couleur. S'ils supposent avec exaltation que les Buttes peuvent rester ouvertes la nuit, ils n'y espèrent pas une retraite, la solitude, mais au moins la retraite de tout un monde aventureux, que le singulier désir de venir dans cette ombre a trié et groupé, selon une ressemblance cachée, à la pointe du mystère. Ils ne redouteront guère que de donner dans un rendez-vous déjà fréquenté de cette clique, qu'ils ont rencontrée dans les nuits du Bois de

Boulogne, et qui est sans énigme aujourd'hui pour eux. Ce qu'ils recherchent, ce ne sont pas des amateurs de plaisir : ils cherchent des *curieux*, et ce mot dans leur bouche caractérise une forme active de l'intelligence. Ils cherchent, ils attendent de ces bosquets perdus sous les feux du risque une femme qui n'y soit pas tombée, une femme de propos délibéré, une femme ayant de la vie un sens si large, une femme si vraiment prête à tout, qu'elle vaille enfin la peine de bouleverser l'univers. Ici les trois amis constatent qu'ils ne sont pas armés.

© Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*,
Gallimard, 1946

OceanofPDF.com

LE VINGTIÈME ARRONDISSEMENT

Je m'engageai, à l'aveuglette, dans des rues descendantes, serpentantes, aux appellations champêtres... rue des Pavillons, rue du Soleil, rue de l'Ermitage, rue du Guignier, rue des Soupirs, rue des Rigoles, rue de la Mare, rue des Cascades...
J'étais dans un village immense.

HENRI CALET

« La destruction du Berry-Zèbre... »
Le quartier de Belleville

Dernier arrondissement de la capitale, le 20^e naît en 1860 lors de l'annexion à Paris de trois faubourgs périphériques : Belleville, Charonne et Ménilmontant. Véritable village dans la ville, Belleville compose un monde en réduction. Là, se côtoient des ressortissants de tous pays et de toutes confessions : chrétiens, juifs séfarades et ashkénazes, Arabes et Africains musulmans, Asiatiques, etc. C'est au sein de la communauté bellevilloise, populaire et cosmopolite, que nous transportent les romans de Daniel Pennac. Dans Monsieur Malaussène, en 1995, la foule bigarrée de Belleville se mobilise pour éviter la destruction du Berry-Zèbre, dernière salle de cinéma et symbole de l'identité culturelle du quartier.

Ce ne fut pas sans une légère surprise que Cissou se réveilla, le lendemain dimanche, sur le coup de onze heures.

Vivant.

Le chien avait donc annoncé autre chose.

Soit.

Cissou dévida une blanche chaîne de montagnes sur la surface mouchetée du miroir. Triple épaisseur le dimanche, jour de vacance. Sa main ne tremblant pas, il n'y eut ni vallons ni crêtes, mais une cordillère nette et de belle altitude. Dont il aurait raison en quatre aspirations, comme tous les dimanches.

Le miroir à portée de nez, Cissou aspira une première fois. Pendant que sa narine droite soulevait une tornade sur l'arête de la cordillère, son œil gauche perçut comme une absence, de l'autre côté du boulevard. Cissou leva les yeux : le zèbre n'avait plus de tête.

Allons bon.

Le chien fou lui ayant volé quelques heures de sommeil, Cissou crut à un effet de la fatigue.

Mais à la deuxième inspiration, et au fur et à mesure que la traînée blanche s'amenuisait sur la surface du miroir, le zèbre perdit son encolure, puis son corps, et ses pattes, jusqu'aux sabots de ses antérieurs.

Plus de zèbre.

Cette fois, Cissou incrimina son âge. Les effets dévastateurs de la neige. Cordillère toujours plus haute, cavernes toujours plus insatiables, personne n'aurait pu y résister, lui pas plus qu'un autre. Mais il savait déjà qu'il se mentait. Il savait qu'il se traitait de gâteux pour l'amour d'un zèbre. Au fond de son inquiétude, il se jura qu'à la troisième prise le zèbre réapparaîtrait, figé dans la splendeur vitale de son bond.

Non seulement le zèbre ne reparut pas mais le fronton du cinéma s'évanouit autour de lui, bientôt suivi par la façade qui s'effritait sans un bruit.

Couilles moulues. Cissou reconnut cette peur d'homme qui deux ou trois fois dans sa vie lui avait annoncé l'irréremédiable.

Il jeta le reste de ses forces dans ses jambes. Le fauteuil bascula et glissa sur son dossier jusqu'au milieu de la chambre. Debout dans l'encadrement de sa fenêtre, Cissou comprit enfin ce que le chien fou leur avait annoncé à tous.

La destruction du Zèbre.

Le dernier cinéma de Belleville n'existait plus.

Un cordon de police défendait le vide que le bâtiment avait creusé en disparaissant. Le cordon contenait la foule de Belleville. Cissou reconnut la smala Ben Tayeb et tous ceux que Belleville lui avait donnés à connaître. Arabes et Noirs de toutes les Afriques, Arméniens et Juifs de toutes les errances, Chinois de l'innombrable Chine, Grecs, Turcs, Serbes et Croates de l'Europe très unie, jeunes et vieux, hommes et femmes, juifs, chrétiens et musulmans, chiens et pigeons, tel était leur silence à tous, et la planète d'une telle immobilité, que seule existait la cavité laissée par le Zèbre entre

les immeubles où la veille encore il était blotti. Et ce vide semblait ne pas y croire, il tremblait, stupéfié par sa propre absence.

© Daniel Pennac, *Monsieur Malaussène*,
Gallimard, 1995

« Belleville devient... »

Populeux et insalubre, Belleville attire l'attention des pouvoirs publics dès la fin des années 1930. À la veille de la deuxième guerre mondiale, les édiles de Paris imaginent un vaste programme destiné à « repenser la ville ». Mais il faut attendre la fin du conflit pour que celui-ci soit réellement mis en œuvre. Les Trente Glorieuses, sous couvert d'hygiénisme, sont alors marqués par les expropriations, la destruction massive du bâti ancien, la construction de barres HLM et une spéculation immobilière effrénée. Cet urbanisme intensif se poursuit dans les années 1980, époque à laquelle apparaissent les premières Zones d'aménagement concerté : les fameuses ZAC. Privilégiant le dialogue avec les habitants et soi-disant plus respectueux de l'environnement, ces nouveaux aménagements modifient néanmoins progressivement la physionomie et la sociologie du quartier. Miraculeusement épargnées par la vague moderniste des années 1970, les maisons ouvrières du vieux Belleville attirent aujourd'hui des jeunes branchés, en attendant un prévisible embourgeoisement. Daniel Pennac :

On se les gèle à moins douze, et pourtant Belleville bouillonne comme le chaudron du diable. À croire que toute la flicaille de Paris monte à l'assaut. Il en grimpe de la place Voltaire, il en tombe de la place Gambetta, ils rappellent de la Nation et de la Goutte d'Or. Ça sirène, ça gyrophare et ça stridule à tout va. La nuit a des éblouissements. Belleville palpite. Mais Julius le Chien s'en fout. Dans la demi-obscurité propice aux régals canins, Julius le Chien lèche une plaque de verglas en forme d'Afrique. Sa langue pendante y a trouvé du délicieux. La ville est l'aliment préféré des chiens.

On dirait que, dans cette nuit coupante, Belleville règle tous les comptes de son histoire avec la Loi. Les matraques pourfendent les impasses. Rades et fourgons jouent les vases communicants. C'est la valse du dealer, c'est la course à l'Arabe, c'est le grand méchoui de la flicaille à moustaches.

À part ça, le quartier reste le même, c'est-à-dire toujours changeant. Ça devient propre, ça devient lisse, ça devient cher. Les immeubles épargnés du vieux Belleville font figure de chicots dans un dentier hollywoodien. Belleville devient.

© Daniel Pennac, *La Fée Carabine*,
Gallimard, 1987

« C'est une petite rue qui part de la rue des Couronnes, et qui monte, en esquissant vaguement la forme d'un S »

La rue Vilin

Conçu en accord avec les habitants du quartier et en adéquation avec la topographie du site dans le cadre de la ZAC de Belleville, l'aménagement du parc de Belleville, de 1980 à 1988, efface pratiquement tout ce qui reste d'une petite rue, chère à Georges Perec, tirant son nom de l'ancien maire de la commune de Belleville : la rue Vilin. Attaché à cette rue qui l'a vu naître et grandir, Perec y retourne souvent au cours des années 1960 et 1970, s'attardant sur chaque détail, notant chaque changement. Dans W ou le souvenir d'enfance, en 1975, il se remémore la rue de son enfance et assiste, impuissant, à la transformation progressive et inéluctable des lieux.

Nous vivions à Paris, dans le 20^e arrondissement, rue Vilin ; c'est une petite rue qui part de la rue des Couronnes, et qui monte, en esquissant vaguement la forme d'un S, jusqu'à des escaliers abrupts qui mènent à la rue du Transvaal et à la rue Olivier Metra (c'est de ce carrefour, l'un des derniers points de vue d'où l'on puisse, au niveau du sol, découvrir Paris tout entier, que j'ai tourné, en juillet 1973, avec Bernard Queysanne, le plan final du film *Un homme qui dort*). La rue Vilin est aujourd'hui aux trois quarts détruite. Plus de la moitié des maisons ont été abattues, laissant place à des terrains vagues où s'entassent des débris, de vieilles cuisinières et des carcasses de voitures ; la plupart des maisons encore debout n'offrent plus que des façades aveugles. Il y a un an, la maison de mes parents, au numéro 24, et celle de mes grands-parents maternels, où habitait aussi ma tante Fanny, au numéro 1, étaient encore à peu près intactes. On voyait même au numéro 24, donnant sur la rue, une porte de bois condamnée au-

dessus de laquelle l'inscription COIFFURE DAMES était encore à peu près lisible. Il me semble qu'à l'époque de ma petite enfance, la rue était pavée en bois. Peut-être même y avait-il, quelque part, un gros tas de pavés de bois joliment cubiques dont nous faisons des fortins ou des automobiles comme les personnages de *l'île rose* de Charles Vildrac.

Je suis revenu pour la première fois rue Vilin en 1946, avec ma tante. Il me semble qu'elle a parlé avec une des voisines de mes parents. Ou bien peut-être, plus simplement, est-elle venue avec moi voir Rose, ma grand-mère, qui, au retour de Villard-de-Lans, a revécu quelque temps rue Vilin avant de partir chez son fils Léon à Haïfa. Je crois me rappeler avoir joué dans la rue un moment. Pendant les quinze ans qui suivirent, je n'eus ni l'occasion, ni l'envie d'y revenir. J'aurais été incapable, alors, de simplement situer la rue et je l'aurais plus volontiers cherchée du côté des métros Belleville ou Ménilmontant que du côté du métro Couronnes.

C'est avec des amis qui habitaient tout près, rue de l'Ermitage, que je revins rue Vilin, en 1961 ou 1962, un soir d'été. La rue n'évoqua en moi aucun souvenir précis, à peine la sensation d'une familiarité possible. Je ne parvins à identifier ni la maison où avaient vécu les Szulewicz, ni celle où j'avais passé les six premières années de ma vie et que je croyais, à tort, se trouver au numéro 7.

Depuis 1969, je vais une fois par an rue Vilin, dans le cadre d'un livre en cours, pour l'instant intitulé *les Lieux*, dans lequel j'essaie de décrire le devenir, pendant douze ans, de douze lieux parisiens auxquels, pour une raison ou pour une autre, je suis particulièrement attaché.

L'immeuble du numéro 24 est constitué par une série de petites bâtisses, à un ou deux étages, encadrant une courette plutôt sordide. Je ne sais pas dans laquelle j'ai habité. Je n'ai pas cherché à entrer à l'intérieur des logements, aujourd'hui généralement occupés par des travailleurs immigrés portugais ou africains, persuadé du reste que cela ne raviverait pas davantage mes souvenirs.

Il me semble que David, Rose, Isie, Cécile et moi vivions ensemble. Je ne sais pas combien il y avait de pièces, mais je ne crois pas qu'il y en avait plus de deux. Je ne sais pas non plus où Rose avait son magasin d'alimentation (peut-être au numéro 23 de la rue Julien-Lacroix, qui croise la rue Vilin dans sa portion inférieure). Esther m'a dit un jour que Rose et David habitaient au 24 un local différent de celui de mes parents, et qui était

une loge de concierge. Cela veut peut-être seulement dire que c'était au rez-de-chaussée et que c'était tout petit.

© Georges Perec, *W ou le souvenir*,
Denoël, 1975

« La première fois que j'ai vu le peuple... »
La descente de la Courtille

L'édification, en 1784, du mur des Fermiers généraux visant à faciliter la perception des taxes prélevées sur les marchandises entrant dans Paris – l'octroi – entraîne l'installation, à la périphérie de la ville, d'une pléthore de guinguettes et de cabarets où le vin bon marché – parce qu'exempt de taxes – coule à flot. Leur nombre est particulièrement important à Belleville, au lieu dit de la Courtille (de « courtil », petit jardin), où se forme une zone pittoresque fréquentée, les dimanches et les jours de fête, par les bourgeois en goguette et le petit peuple de l'Est parisien. Chaque année, au matin du mercredi des Cendres, le quartier s'anime à l'occasion du célèbre défilé carnavalesque de la descente de la Courtille ». Après une nuit de beuveries et d'orgies, un cortège de masques grotesques descend des hauteurs de Belleville par la rue du Faubourg-du-Temple pour se répandre dans Paris. C'est à cette procession rituelle, supprimée en 1839, qu'assiste avec un mélange de dégoût et d'effroi le délicat narrateur de La Confession d'un enfant du siècle.

La première fois que j'ai vu le peuple... c'était par une affreuse matinée, le mercredi des Cendres, à la descente de la Courtille. Il tombait depuis la veille au soir une pluie fine et glaciale ; les rues étaient des mares de boue. Les voitures de masques défilaient pêle-mêle, en se heurtant, en se froissant, entre deux longues haies d'hommes et de femmes hideux, debout sur les trottoirs. Cette muraille de spectateurs sinistres avait, dans ses yeux rouges de vin, une haine de tigre. Sur une lieue de long tout cela grommelait, tandis que les roues des carrosses leur effleuraient la poitrine sans qu'ils fissent un pas en arrière. J'étais debout sur la banquette, la voiture découverte ; de temps en temps un homme en haillons sortait de la haie, nous vomissait un torrent d'injures au visage, puis nous jetait un

nuage de farine. Bientôt nous reçûmes de la boue ; cependant nous montions toujours, gagnant l'île-d'Amour et le joli bois de Romainville, où tant de doux baisers sur l'herbe se donnaient autrefois. Un de nos amis, assis sur le siège, tomba au risque de se tuer, sur le pavé. Le peuple se précipita sur lui pour l'assommer : il fallut y courir et l'entourer. Un des sonneurs de trompe qui nous précédaient à cheval reçut un pavé sur l'épaule : la farine manquait. Je n'avais jamais entendu parler de rien de semblable à cela.

Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*,
1836

Une « terre promise »
Le quartier de Ménilmontant

Le nom de « Mesnil Mautemps » (la « maison du mauvais temps ») apparaît pour la première fois en 1224 pour désigner ce qui n'est au départ qu'un hameau de Belleville, à l'époque où ce quartier n'est lui-même qu'un gros bourg. Au ^{xiv}^e siècle, le terme évolue pour devenir Mesnil Montant », en référence à la topographie des lieux. Le site, montueux et verdoyant, est alors couvert de vignes, de pressoirs et de moulins à vent. De cette ruralité accorte, célébrée par Huysmans au tournant du ^{xix}^e et du ^{xx}^e siècle, le nom des rues tortueuses du secteur porte encore la trace : rues des Amandiers, des Mûriers, des Mares, des Cascades, des Rigoles, etc. Victime comme Belleville de l'urbanisme aveugle des années 1970, Ménilmontant semble aujourd'hui renouer avec une tradition villageoise ancienne en accueillant une classe moyenne aspirant à la quiétude et de jeunes artistes en quête de lieux pittoresques. Croquis parisiens ;

Pour les gens qui haïssent les bruyantes joies retenues toute la semaine et lâchées dans Paris, le dimanche ; pour les gens qui veulent échapper aux fastidieuses opulences des quartiers riches, Ménilmontant sera toujours une terre promise, un Chanaan de douceurs tristes.

C'est dans l'un des coins de ce quartier que s'étend la si extraordinaire et si charmante rue de la Chine. Encore qu'elle ait été tronquée et mutilée par la construction d'un hôpital qui ajoute le douloureux spectacle des

souffrances humaines errant au-dessus de la route sur des préaux sans arbres et sans fleurs, à l'aspect discret et recueilli de ses maisonnettes encloses de palis et de haies, cette rue a néanmoins conservé la joyeuse allure d'une ruelle de campagne toute enluminée par des jardinets et par des bicoques.

Telle qu'elle existe encore, cette rue est la négation de l'ennuyeuse symétrie, l'opposé du banal alignement des grandes voies neuves. Tout va de guingois chez elle ; ni moellons, ni briques, ni pierres, mais de chaque côté, bordant le chemin sans pavé creusé d'une rigole au centre, des bois de bateaux, marbrés de vert par la mousse et plaqués d'or bruni par le goudron, allongent une palissade qui se renverse, entraînant toute une grappe de lierres, emmenant presque avec elle la porte visiblement achetée dans un lot de démolitions et ornée de moulures dont le gris encore tendre perce sous la couche de hâle déposée par des attouchements de mains successivement sales.

C'est à peine si la maisonnette à un étage perce sous sa cannetille de vigne vierge dans un fouillis de valérianes, de roses trémières et de grands soleils dont les têtes d'or se dépouillent et montrent de noires calvitie, pareilles aux ronds des cibles.

Puis, c'est invariablement derrière la haie des planches un réservoir en zinc, deux poiriers reliés par des ficelles pour le linge et un bout de potager avec des courges aux fleurs d'un jaune clair, des carrés d'oseille et de choux que dentellent et quadrillent avec leurs ombres des vernis du Japon et des peupliers.

Et la rue va ainsi, laissant à peine entrevoir par de vertes éclaircies des bouts de toits violets et rouges ; elle va plus resserrée à mesure, se démanchant, se tortillant, grimpant, plantée, çà et là, de vieux réverbères à huile, jusqu'à la navrante et interminable rue de Ménilmontant.

Dans cet immense quartier dont les maigres salaires vouent à d'éternelles privations les enfants et les femmes, la rue de la Chine et celles qui la rejoignent et la coupent, telles que la rue des Partants et cette étonnante rue Orfila, si fantasque avec ses circuits et ses brusques détours, avec ses clôtures de bois mal équarri, ses gloriettes inhabitées, ses jardins déserts revenus à la pleine nature, poussant des arbustes sauvages et des herbes folles, donnent une note d'apaisement et de calme unique.

Ce n'est plus comme dans la plaine des Gobelins une chétivité de nature en rapport avec l'impitoyable détresse de ceux qui la peuplent ; c'est, sous

un grand ciel, un sentier de campagne où la plupart des gens qui passent semblent avoir mangé et avoir bu ; c'est le coin souhaité par les artistes en quête de solitude ; c'est le havre imploré par les âmes endolories qui ne demandent plus qu'un bienfaisant repos loin de la foule ; c'est pour les déshérités du sort et pour les écrasés de la vie, une consolation, un soulagement qui naît de l'inévitable vue de l'hôpital Tenon dont les hautes prises d'air crèvent le ciel et dont toutes les croisées s'emplissent de figures pâles, penchées sur la plaine qu'elles contemplent avec les yeux profonds et avides des convalescents.

Ah ! cette rue est clémente pour les affligés et charitable pour les aigris, car à la pensée que de pauvres gens sont couchés dans ce gigantesque hôpital aux longues salles pleines de lits blancs, l'on trouve bien enfantines et bien vides ses souffrances et ses plaintes, puis l'on rêve aussi devant ces cottages cachés dans la ruelle à un délicieux refuge, à une petite aisance qui permettrait de ne travailler qu'à ses heures et de ne pas hâter par besoin la confection d'une œuvre.

Il est vrai qu'une fois rentré dans le cœur de la ville, l'on se répète avec raison peut-être qu'un accablant ennui vous opprimerait dans l'isolement de la maisonnette, dans le silence et dans l'abandon du chemin ; et pourtant, chaque fois que l'on vient se retremper dans la douce et triste rue, l'impression reste la même ; il semble que l'oubli et que la paix cherchés au loin dans la contemplation de monotones plages se trouveraient là, réunis au bout d'une ligne d'omnibus, dans ce sentier de village perdu à Paris, au milieu du joyeux et du douloureux tumulte de ses grandes rues pauvres.

Joris-Karl Huysmans, *Croquis parisiens*,
1905

« Le seul vraiment beau par sa position qui existe à Paris »
Le cimetière du Père-Lachaise

C'est en 1804, suite au décret de 1801 qui prévoit la suppression des cimetières urbains et la création de trois nécropoles périphériques, que le comte Frochot, alors préfet de la Seine, rachète les 17 hectares de l'ancien domaine de Mont-Louis pour y établir le cimetière de l'Est parisien. Aménagé dans le style anglais par le futur architecte de la Bourse, Alexandre Brongniart, le Père-Lachaise – du nom de l'ancien propriétaire,

le père de La Chaise –, ne connaît pas immédiatement le succès escompté. En 1805, seuls quinze Parisiens s’y font inhumer. Il faut attendre le transfert en grande pompe des amants mythiques Héloïse et Abélard, en 1817, pour voir, si l’on peut dire, les tombes y fleurir. Dès lors, le Père-Lachaise, agrandi six fois entre 1824 et 1850 pour atteindre sa superficie actuelle, devient rapidement le cimetière privilégié de la bourgeoisie parisienne. De nombreuses personnalités du monde artistique, industriel, financier ou politique s’y font ériger de somptueuses chapelles funéraires. Lieu de repos éternel et de recueillement, le Père-Lachaise s’impose alors comme une promenade romantique en vogue. On y retrouve, en 1827, les personnages d’Armance de Stendhal :

Le temps était magnifique et Mme de Bonnivet voulut profiter d’une des plus jolies matinées de printemps pour faire quelque longue promenade. Êtes-vous des nôtres, mon cousin ? dit-elle à Octave. – Oui, madame, s’il ne s’agit ni du bois de Boulogne ni de Mousseaux. Octave savait que ces buts de promenade déplaisaient à Armance. – Le jardin du Roi, si l’on y va par le boulevard, trouvera-t-il grâce à vos yeux ? – Il y a plus d’un an que je n’y suis allé. – Je n’ai pas vu le jeune éléphant, dit Armance, en sautant de joie, et allant chercher son chapeau. On partit gaiement. Octave était comme hors de lui ; Mme de Bonnivet passa en calèche devant Tortoni avec son bel Octave. C’est ainsi que parlèrent les hommes de la société qui les aperçurent. Ceux dont la santé n’était pas en bon état se livrèrent, à cette occasion, à de tristes réflexions sur la légèreté des grandes dames qui reprenaient les façons d’agir de la cour de Louis XV. Dans les circonstances graves vers lesquelles nous marchons, ajoutaient ces pauvres gens, il est bien maladroit de donner au tiers-état et à l’industrie l’avantage de la régularité des mœurs et de la décence des manières. Les jésuites ont bien raison de débiter par la sévérité.

Armance dit que le libraire venait d’envoyer trois volumes intitulés : *Histoire de*. – Me conseillez-vous cet ouvrage ? dit la marquise à Octave. Il est si effrontément prôné dans les journaux que je m’en méfie. – Vous le trouverez cependant fort bien fait ; l’auteur sait raconter et il ne s’est encore vendu à aucun parti. – Mais est-il amusant ? dit Armance. – Ennuyeux comme la peste, répondit Octave. On parla de certitude historique, puis de monuments. Ne me disiez-vous pas, un de ces jours, reprit Mme de

Bonnivet, qu'il n'y a de certain que les monuments. – Oui, pour l'histoire des Romains et des Grecs, gens riches qui eurent des monuments ; mais les bibliothèques renferment des milliers de manuscrits sur le moyen âge, et c'est paresse toute pure chez nos prétendus savants si nous n'en profitons pas. – Mais ces manuscrits sont écrits en si mauvais latin, reprit Mme de Bonnivet. – Peu intelligible peut-être pour nos savants, mais pas si mauvais. Vous seriez fort contente des lettres d'Héloïse à Abailard. – Leur tombeau était, dit-on, au Musée français, dit Armance, qu'en a-t-on fait ? – On l'a mis au Père-Lachaise. – Allons le voir, dit Mme de Bonnivet, et quelques minutes après on arriva à ce jardin anglais, le seul vraiment beau par sa position qui existe à Paris. On visita le monument d'Abailard, l'obélisque de Masséna ; on chercha la tombe de Labédoyère. Octave vit le lieu où repose la jeune B... et lui donna des larmes.

Stendhal, *Armance*,
1827

« À nous deux maintenant ! »

Dernière demeure de nombreux écrivains comme Molière, La Fontaine, Balzac, Nerval, Musset, Oscar Wilde, Proust, Colette, etc., le Père-Lachaise est peut-être le lieu le plus emblématique du romanesque parisien. C'est du haut du Père-Lachaise, où l'on enterre le père Goriot à la fin du roman éponyme de Balzac, que Rastignac lance ainsi son célèbre défi à Paris : « À nous deux maintenant ! »

À six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par

les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages, et, le voyant ainsi, Christophe le quitta.

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnant un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « À nous deux maintenant ! »

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*,
1835

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- APOLLINAIRE (Guillaume). *Le Flâneur des deux rives*. Paris, Gallimard, 1919.
- ARAGON (Louis). *Aurélien*. Paris, Gallimard, 1944.
- ARAGON (Louis). *Le Paysan de Paris*. Paris, Gallimard, 1946.
- AUDIBERTI (Jacques). *Paris fut. Écrits sur Paris 1937-1953*. Paris, Éditions Claire Paulhan, 1999.
- AYMÉ (Marcel). *Le Passe-muraille*. Paris, Gallimard, 1943.
- BALZAC (Honoré de). *La Duchesse de Langeais*, 1834.
- BALZAC (Honoré de). *Les Illusions perdues*, 1838-1843.
- BALZAC (Honoré de). *Le Père Goriot*, 1835.
- BARTHES (Roland). *La Tour Eiffel*. Paris, Le Seuil, 1989.
- BLANCIOTTI (Hector). *Sans la miséricorde du Christ*. Paris, Gallimard, 1985.
- BILLY (André). *Le Badaud de Paris et d'ailleurs*. Paris, Fayard, 1959.
- BILLY (André). *Paris vieux et neuf. La rive droite*. Paris, Eugène Rey, 1909.
- CAILLOIS (Roger). *Petit Guide à l'usage des fantômes du XVe arrondissement*. Saint-Clément, Fata Morgana, 1995.
- CALET (Henri). *De ma lucarne*. Paris, Gallimard, 2000.
- CALET (Henri). *Poussières de la route*. Paris, Le Dilettante, 1989.
- CALET (Henri). *Le Tout sur le tout*. Paris, Gallimard, 1948.
- CARCO (Francis). *Rue Pigalle*. Paris, Albin Michel, 1928.
- CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Mort à crédit*. Paris, Gallimard, 1936.
- CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Voyage au bout de la nuit*. Paris, Gallimard, 1932.
- CHATEAUBRIAND (François-René de). *Génie du christianisme*, 1802.
- CLÉBERT (Jean-Paul). *Paris insolite*. Paris, Denoël, 1952.
- COLETTE (Sidonie Gabrielle). *De ma fenêtre*. Paris, Fayard, 1942.
- DABIT (Eugène). *Faubourgs de Paris*. Paris, Gallimard, 1933.

- DABIT (Eugène). *Ville lumière*. Paris, Le Dilettante, 1987.
- DAUDET (Alphonse). *Le Nabab*, 1877.
- DAUDET (Alphonse). *Le Petit Chose*, 1868.
- DAUDET (Alphonse). *Les Rois en exil*, 1879.
- DAUDET (Alphonse). *Trente Ans de Paris*, 1888.
- DELVAU (Alfred). *Les Plaisirs de Paris*, 1867.
- DICKENS (Charles). *Un conte de deux villes*. Paris, Gallimard, 1970.
- DUHAMEL (Georges). *La Confession de minuit*. Paris, Mercure de France, 1920.
- DUMAS (Alexandre). *Les Mohicans de Paris*, 1854-1859.
- ECHENOZ (Jean). *Nous trois*. Paris, Éditions de Minuit, 1992.
- FARGUE (Léon-Paul). *Le Piéton de paris*. Paris, Gallimard, 1932-1939.
- FLAUBERT (Gustave). *L'Éducation sentimentale*, 1869.
- GIDE (André). *Les Faux-Monnayeurs*. Paris, Gallimard, 1925.
- GONCOURT (Jules et Edmond de). *Germine Lacerteux*, 1865.
- GREEN (Julien). *Paris*. Seyssel, Champ Vallon, 1983.
- HEMINGWAY (Ernest). *Le Soleil se lève aussi*. Paris, Gallimard, 1949.
- HUGO (Victor). *Les Misérables*, 1862.
- HUGO (Victor). *Notre-Dame de Paris*, 1831.
- HUYSMANS (Joris-Karl). *La Bièvre et le quartier Saint-Séverin*, 1898.
- HUYSMANS (Joris-Karl). *Croquis parisiens*, 1905.
- HUYSMANS (Joris-Karl). *Là-bas*, 1891.
- JONQUET (Thierry). *Les Orpailleurs*. Paris, Gallimard, « Série Noire », 1993.
- LAUTRÉAMONT (Isidore Ducasse, comte de). *Les Chants de Maldoror*, 1869.
- MAC ORLAN (Pierre). *Montmartre, souvenirs*. Paris, Arcadia Éditions, 2003.
- MALET (Léo). *Brouillard au pont de Tolbiac*. Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997.
- MALET (Léo). *Casse-pipe à la Nation*. Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1997.
- MALET (Léo). *Fièvre au Marais*. Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985.
- MAUPASSANT (Guy de). *Bel-Ami*, 1885.
- MERCIER (Louis Sébastien). *Le Nouveau Paris*, 1798.
- MERCIER (Louis Sébastien). *Tableau de Paris*, 1782-1788.

- MEYER (Philippe). *Paris la grande*. Paris, Flammarion, 1997.
- MILLER (Henry). *Jours tranquilles à Clichy*. Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1991.
- MADAME DE LA FAYETTE. *La Princesse de Clèves*, 1678.
- MODIANO (Patrick). *Fleurs de ruine*. Paris, Seuil, 1991.
- MORAND (Paul). *Fermé la nuit*. Paris, Gallimard, 1957.
- MORAND (Paul). *L'Homme pressé*. Paris, Gallimard, 1941.
- MORAND (Paul). *Paris*. Genève, Bibliothèque des Arts, 1997.
- MUSSET (Alfred de). *La Confession d'un enfant du siècle*, 1836.
- NERVAL (Gérard de). *Promenades et souvenirs*, 1855.
- PENNAC (Daniel). *La Fée Carabine*. Paris, Gallimard, 1987.
- PENNAC (Daniel). *Monsieur Malaussène*. Paris, Gallimard, 1995.
- PLERRAT (Emmanuel). *Histoire d'eaux*. Paris, Le Dilettante, 2002.
- PROUST (Marcel). *Le Côté de Guermantes*, 1920.
- PROUST (Marcel). *Du côté de chez Swann*, 1913.
- RABELAIS (François). *Gargantua*, 1534.
- RÉDA (Jacques). *Les Ruines de Paris*. Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1977.
- ROMAINS (Jules). *Paris des hommes de bonne volonté*. Paris, Flammarion, 1949.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques). *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1782.
- SABATIER (Robert). *Trois Sucettes à la menthe*. Paris, Albin Michel, 1972.
- SIMENON (Georges). *Maigret s'amuse*. Paris, Presses de la Cité, 1957.
- SOUPAULT (Philippe). *Les Dernières Nuits de Paris*. Paris, Gallimard, 1997.
- STENDHAL (Henry Beyle, dit). *Armance*, 1827.
- SUE (Eugène). *Les Mystères de Paris*, 1842-1843.
- SOSKIND (Patrick). *Le Parfum*. Paris, Fayard, 1986.
- TOURNIER (Michel). *Les Météores*. Paris, Gallimard, 1975.
- VALLÈS (Jules). *Le Tableau de Paris*, 1882-1883.
- VERLAINE (Paul). *Confessions*, 1895.
- VERNE (Jules). *Paris au XX^e siècle*. Paris, Hachette, 1994.
- VIAN (Boris). *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*. Paris, Pauvert, 1974.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. *Contes Cruels*, 1883.
- VOLTAIRE. *Le Siècle de Louis XIV*, 1751.

WARNOD (André). *Les Plaisirs de la rue*. Paris, Édition française illustrée, 1920.

ZOLA (Émile). *L'Argent*, 1891.

ZOLA (Émile). *L'Assommoir*, 1877.

ZOLA (Émile). *La Bête humaine*, 1890.

ZOLA (Émile). *Contes et nouvelles*, 1865-1872.

ZOLA (Émile). *La Curée*, 1872.

ZOLA (Émile). *La Débâcle*, 1892.

ZOLA (Émile). *L'Œuvre*, 1886.

ZOLA (Émile). *Une page d'amour*, 1878.

ZOLA (Émile). *Le Ventre de Paris*, 1873.

ZWEIG (Stefan). *Le Monde d'hier*. Paris, Éditions Belfond, 1982-1983.

Sources

AUSSEUR (Christine). *Guide littéraire des monuments de Paris*.

Paris, Hermé, 1992. AUSSEUR (Christine). *Guide littéraire du Louvre*. Paris, Hermé, 1998.

BAROZZI (Jacques). *Littératures parisiennes. De Guillaume Apollinaire à Stefan Zweig*. Paris, Hervas, 1997.

CHADYCH (Danielle) et LEBORGNE (Dominique). *Le 11^e Arrondissement*. Paris, Arcadia Éditions, « C'était hier », 1996.

CHADYCH (Danielle) et LEBORGNE (Dominique). *Atlas de Paris. Évolution d'un paysage urbain*. Paris, Parigramme, 1999.

CHAUDUN (Nicolas). *L'ABCdaire de Paris*. Paris, Flammarion, « L'ABCdaire », 1999.

CLÉBERT (Jean-Paul). *La Littérature à Paris. L'histoire, les lieux, la vie littéraire*. Paris, Larousse, « Comprendre et Reconnaître », 1999.

CONTE (Gérard). *Le 13^e Arrondissement*. Paris, Arcadia Éditions, « C'était hier », 2001.

COURAUD (Claude). *Le 12^e Arrondissement*. Paris, Arcadia Éditions, « C'était hier », 1994.

FAVIER (Jean). *Paris, deux mille ans d'histoire*. Paris, Fayard, 1997.

FLERRO (Alfred). *Histoire et dictionnaire de Paris*. Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1996.

« Le Guide du promeneur ». 20 volumes, un par arrondissement. Paris, Parigramme, 1993-1999.

HILLAIRET (Jacques). *Dictionnaire historique des rues de Paris*. Paris, Éditions de Minuit, 1997.

Larousse de Paris. Paris, Larousse, 2001.

MONCAN (Patrice de). *Guide littéraire des passages de Paris*. Paris, Hermé, 1996.

MURAT (Laure). *Paris des écrivains*. Paris, Éditions du Chêne, 1996.

« Paris en 80 quartiers ». 20 volumes, un par arrondissement. Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 2000. POISSON (Michel). *Paris monuments*. Genève, Minerva, 1998.

UCLA (Bernard) et WILLARD (Michel). *Le 15^e Arrondissement*. Paris, Arcadia Éditions, « C'était hier », 1999.

« Vie et histoire des arrondissements parisiens ». 20 volumes, un par arrondissement. Paris, Hervas, 1985-1988.

VIGUIÉ DESPLACES (Philippe). *Le 7^e Arrondissement*. Paris, Arcadia Éditions, « C'était hier », 1995.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

À Sarah Billecocq, Leïla Borbor, Véronique Darveau et Aurélia Thocaven pour le travail remarquable qu'elles ont accompli pour mettre au point cette anthologie ;

À Lionel Mouraud, amoureux de Paris, pour ses recommandations de lecture, et à Matthieu Chapuis et Jean-Joseph Julaud, lecteurs du manuscrit, pour leurs précieux conseils, leurs encouragements ;

Aux personnels des bibliothèques de la Ville de Paris (avec une mention particulière pour la bibliothèque Vivienne) et à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP) ;

Aux auteurs, ayant-droits, éditeurs et responsables des cessions de droit des maisons sollicitées pour la reproduction des extraits présentés dans ce livre ;

À Patrick Lederfain, ainsi qu'à tous ceux qui de près ou de loin furent associés à ce projet, j'adresse mes plus vifs remerciements.

OceanofPDF.com